PALLI

·BIBLIOTECA·
·LVCCHESI·PALLI·

Ms.

III 19 L 2 (1

III 19 V 2.(1

VOYAGE
DU JEUNE ANACHARSIS
EN GRECE.
TOME PREMIER.

VOYAGE
DU JEUNE ANACHARSIS
EN GRECE,

DANS LE MILIEU DU QUATRIEME SIECLE AVANT L'ERE VULGAIRE.

TOME PREMIER.

A PARIS;

Chez De Bure l'aîné, Libraire de Monsieur, Frere du Roi; de la Bibliotheque du Roi, & de l'Académie Royale des Inſcriptions; hôtel Ferrand, rue Serpente, n°. 6.

M. DCC. XC.

AVEC APPROBATION ET PRIVILEGE DU ROI.

AVERTISSEMENT.

JE ſuppoſe qu'un Scythe, nommé Anacharſis, vient en Grece quelques années avant la naiſſance d'Alexandre, & que d'Athenes, ſon ſéjour ordinaire, il fait pluſieurs voyages dans les provinces voiſines, obſervant par-tout les mœurs & les uſages des peuples, aſſiſtant à leurs fêtes, étudiant la nature de leurs gouvernemens : quelquefois conſacrant ſes loiſirs à des recherches ſur les progrès de l'eſprit humain ; d'autres fois converſant avec les grands hommes qui floriſſoient alors, tels qu'Epaminondas, Phocion, Xénophon, Platon, Ariſtote, Démoſthene, &c. Dès qu'il voit la Grece aſſervie à Philippe pere d'Alexandre, il retourne en Scythie ; il y met en ordre la ſuite de ſes voyages ; & pour n'être pas forcé d'interrompre ſa narration, il rend compte dans une introduction, des

faits mémorables qui s'étoient paſſés en Grece avant qu'il eût quitté la Scythie.

L'époque que j'ai choiſie, une des plus intéreſſantes que nous offre l'hiſtoire des nations, peut être enviſagée ſous deux aſpects : Du côté des lettres & des arts ; elle lie le ſiecle de Périclès à celui d'Alexandre. Mon Scythe a fréquenté quantité d'Athéniens qui avoient vécu avec Sophocle, Euripide, Ariſtophane, Thucydide, Socrate, Zeuxis & Parrhaſius. Je viens de citer quelques-uns des écrivains célébres qu'il a connus ; il a vu paroître les chefs-d'œuvres de Praxitele, d'Euphranor & de Pamphile, ainſi que les premiers eſſais d'Apelle & de Protogene ; & dans une des dernieres années de ſon ſéjour en Grece, nâquirent Epicure & Ménandre.

Sous le ſecond aſpect, cette époque n'eſt pas moins remarquable.

Anacharſis fut témoin de la révolution qui changea la face de la Grece, & qui, quelque temps après, détruiſit l'empire des Perſes. A ſon arrivée, il trouva le jeune Philippe auprès d'Epaminondas, il le vit monter ſur le trône de Macédoine, déployer pendant 22 ans contre les Grecs toutes les reſſources de ſon génie, & obliger enfin ces fiers républicains à ſe jetter entre ſes bras.

Je compoſé un voyage plutôt qu'une hiſtoire, parce que tout eſt en action dans un voyage, & qu'on y permet des détails interdits à l'hiſtorien. Ces détails, quand ils ont rapport à des uſages, ne ſont ſouvent qu'indiqués dans les auteurs anciens; ſouvent ils ont partagé les critiques modernes. Je les ai tous diſcutés avant que d'en faire uſage. J'en ai même, dans une réviſion, ſupprimé une grande partie; & peut-être n'ai-je pas pouſſé le ſacrifice aſſez loin.

Je commençai cet ouvrage en 1757 ; je n'ai ceſſé d'y travailler depuis. Je ne l'aurois pas entrepris, ſi, moins ébloui de la beauté du ſujet, j'avois plus conſulté mes forces que mon courage.

Les tables que je place après cet avertiſſement, indiqueront l'ordre que j'ai ſuivi.

ORDRE CHRONOLOGIQUE,

D'UN VOYAGE

D'ANACHARSIS.

Avant Jesus-Christ.

CHAPITRE I. Il part de Scythie en avril de l'an 363.

CH. VI. Après avoir fait quelque séjour à Byzance, à Lesbos & à Thebes, il arrive à Athenes. . . . . 13 mars. . . . 362

CH. IX. Il va à Corinthe & revient à Athenes. 1 avril, même ann.

CH. XII. & suiv. Il décrit la ville d'Athenes, & rend compte de ses recherches sur le gouvernement, les mœurs & la religion des Athéniens. . . . . même année.

CH. XXII. Il part pour la Phocide. . . . . avril. . . . 361

CH. XXIII. & suiv. Il revient à Athenes, & après

Avant Jeſus-Chriſt.

avoir rapporté quelques événemens qui s'étoient paſſés depuis l'an 361 juſqu'en 357, il traite de pluſieurs matieres relatives aux uſages des Athéniens, à l'hiſtoire des ſciences, &c. . . . . .

CH. XXXIV. & ſuiv. Il part pour la Béotie & pour les provinces ſeptentrionales de la Grece. 357

CH. XXXVII. Il paſſe l'hyver de 357 à 356 à Athenes, d'où il ſe rend aux provinces méridionales de la Grece. . . . . mars, . . . 356

CH. XXXVIII. Il aſſiſte aux jeux Olympiques. juillet, même ann.

CH. LIV. & ſuiv. Il revient à Athenes, où il continue ſes recherches. . . . . .

Avant Jeſus-Chriſt.

CHAPIT. LX. Il rapporte les événemens remarquables arrivés en Grece & en Sicile depuis l'an 357, juſqu'à l'an 354.

CH. LXI. Il part pour l'Egypte & pour la Perſe. 354
Pendant ſon abſence, qui dure onze ans, il reçoit d'Athenes pluſieurs lettres qui l'inſtruiſent des mouvemens de la Grece, des entrepriſes de Philippe, & de pluſieurs faits intéreſſans. . .

CH. LXII. A ſon retour de Perſe, il trouve à Mitylene, Ariſtote, qui lui communique ſon traité des gouvernemens. Anacharſis en fait un extrait. 343

CH. LXIII. & ſuiv. Il revient à Athenes où il s'occupe de ſes travaux ordinaires. . . . . même année.

CH. LXXII. & ſuiv. Il en-

Avant Jeſus-Chriſt.

treprend un voyage ſur les côtes de l'Aſie mineure, & dans pluſieurs îles de l'Archipel. 342
CHAPITRE LXXVI. Il aſſiſte aux fêtes de Délos. 342
CH. LXXX. Il revient à Athènes & continue ſes recherches. . . . . ibid.
CH. LXXXII. Après la bataille de Chéronée, il retourne en Scythie. 337

DIVISION
DE L'OUVRAGE.

PREMIER VOLUME.

INTRODUCTION.

ETAT ſauvage de la Grece. . Page 1
Arrivée des colonies orientales. . . . 2
Inachus & Phoronée. . . . . ibid.

PREMIERE PARTIE.

Cécrops. 4
Hercule. 17
Premiere guerre de Thebes. 34
Seconde guerre de Thebes ou des Epigones. 37
Guerre de Troie. 38
Retour des Héraclides. 48
Réflexions ſur les ſiecles héroïques. 50
Etabliſſement des Ioniens dans l'Aſie mineure. 73
Homere. 76

SECONDE PARTIE.

SECTION PREMIERE, SIECLE DE SOLON. 90

Dracon. 93

Légiſlation de Solon. 99
Piſiſtrate. 130
Réflexions ſur la légiſlation de Solon. 141

SECTION SECONDE, SIECLE DE THÉMISTOCLE ET D'ARISTIDE. 152

Bataille de Marathon. 171
Combat des Thermopyles. 200
Bataille de Salamine. 218
Bataille de Platée. 241
Réflexions ſur le ſiecle de Thémiſtocle & d'Ariſtide. 274

SECTION TROISIEME, SIECLE DE PÉRICLÉS. 282

Guerre du Péloponeſe. 291
Guerre des Athéniens en Sicile. . . . 329
Priſe d'Athenes. 345
Réflexion ſur le ſiecle de Périclès. 349
Notes. 373

SECOND VOLUME.

CHAPITRE I. Départ de Scythie. La Cherſoneſe Taurique. Le Pont-Euxin. Etat de la Grece, depuis la priſe d'Athenes en 404 avant J. C., juſqu'au moment du voyage.

Le Boſphore de Thrace. Arrivée à Byzance. . . . . Pag. 1
CHAPITRE II. Deſcription de Byzance. Voyage de cette ville à Lesbos. Le détroit de l'Helleſpont. Colonies Grecques. 41
CHAPITRE III. Deſcription de Lesbos. Pittacus, Alcée, Sapho. . . 54
CHAPITRE IV. Départ de Mitylene. Deſcription de l'Eubée. Arrivée à Thebes. 74
CHAPITRE V. Séjour à Thebes. Epaminondas. Philippe de Macédoine. 87
CHAPITRE VI. Départ de Thebes. Arrivée à Athenes. Habitans de l'Attique. 100
CHAPITRE VII. Séance à l'Académie. 117
CHAPITRE VIII. Lycée. Gymnaſes. Iſocrate. Paleſtres. Funérailles des Atheniens. 142
CHAPITRE IX. Voyage à Corinthe. Xénophon, Timoléon. 171
CHAPITRE X. Levées, Revue, Exercice des troupes. 180
CHAPITRE XI. Séance au Théâtre. . 213
CHAPITRE XII. Deſcription d'Athenes. 221
CHAPITRE XIII. Bataile de Mantinée Mort d'Epaminondas. 257

CHAPITRE XIV. Du Gouvernement actuel d'Athenes. 266
CHAPITRE XV. Des Magiſtrats d'Athenes. 300
CHAPITRE XVI. Des Tribunaux de juſtice à Athenes. 307
CHAPITRE XVII. De l'Aréopage. . . 315
CHAPITRE XVIII. Des accuſations & des procédures parmi les Athéniens. 325
CHAPITRE XIX. Des délits & des peines. 335
CHAPITRE XX. Mœurs & vie civile des Athéniens. 343
Notes. 371

TROISIEME VOLUME.

CHAPITRE XXI. De la Religion, des miniſtres ſacrés, des principaux crimes contre la Religion. Pag. 1
CHAPITRE XXII. Voyage de la Phocide. Les jeux Pythiques. Le temple & l'oracle de Delphes. . . 39
CHAPITRE XXIII. Evénemens remarquables arrivés dans la Grece (depuis l'an 361, juſqu'à l'an 357 avant J. C.) Mort d'Agéſilas, roi de Lacédémone. Avénement de Philippe.

Philippe au trône de Macédoine. Guerre ſociale. 87
CHAPITRE XXIV. Des fêtes des Athéniens. 97
CHAPITRE XXV. Des maiſons & des repas des Athéniens. 114
CHAPITRE XXVI. De l'éducation des Athéniens. 152
CHAPITRE XXVII. Entretiens ſur la muſique des Grecs. 215
CHAPITRE XXVIII. Suite des mœurs des Athéniens. 270
CHAPITRE XXIX. Bibliotheque d'un Athénien. Claſſe de philoſophie. 289
CHAPITRE XXX. Suite du chapitre précédent. Diſcours du Grand-Prêtre de Cérès ſur les cauſes premieres. 309
CHAPITRE XXXI. Suite de la Bibliotheque. L'Aſtronomie. 341
Notes. 375

QUATRIEME VOLUME.

CHAPITRE XXXII. Ariſtippe. . Pag. 1
CHAPITRE XXXIII. Démêlés entre Denys le jeune, roi de Syracuſe, & Dion ſon beau-frere. Voyage de Platon en Sicile. 17

CHAPITRE XXXIV. Voyage de Béotie; l'Antre de Trophonius, Héſiode, Pindare. 45
CHAPITRE XXXV. Voyage de Theſſalie. Amphictyons. Magiciennes. Rois de Pheres. Vallée de Tempé. 98
CHAPITRE XXXVI. Voyage d'Epire, d'Acarnanie & d'Etoile. Oracle de Dodone. Saut de Leucade. 146
CHAPITRE XXXVII. Voyage de Mégare, de Corinthe, de Sicyone & de l'Achaïe. 165
CHAPITRE XXXVIII. Voyage de l'Elide. Les Jeux Olympiques. . . 224
CHAPITRE XXXIX. Suite du voyage de l'Elide. Xénophon à Scillonte. 289
CHAPITRE XL. Voyage de Meſſénie. 313
Notes. 358

CINQUIEME VOLUME.

CHAPITRE XLI. Voyage de Laconie. . . . . Pag. 1
CHAPITRE XLII. Des habitans de la Laconie. 28
CHAPITRE XLIII. Idées générales ſur la légiſlation de Lycurgue. 37
CHAPITRE XLIV. Vie de Lycurgue. 55

CHAPITRE XLV. Du gouvernement de Lacédémone. 65
CHAPITRE XLVI. Des loix de Lacédémone. 93
CHAPITRE XLVII. De l'éducation des Spartiates. 105
CHAPITRE XLVIII. Des mœurs & des uſages des Spartiates. 126
CHAPITRE XLIX. De la religion & des fêtes Spartiates. 159
CHAPITRE L. Du ſervice militaire chez les Spartiates. 167
CHAPITRE LI. Defenſe des loix de Lycurgue : cauſes de leur décadence. 177
CHAPITRE LII. Voyage d'Arcadie. . 213
CHAPITRE LIII. Voyage d'Argolide. 251
CHAPITRE LIV. La république de Platon. 287
CHAPITRE LV. Du commerce des Athéniens. 323
CHAPITRE LVI. Des impoſitions & des finances chez les Athéniens. 338
CHAPITRE LVII. Suite de le Bibliotheque d'un Athénien. La Logique. 351
Notes. 375

SIXIEME VOLUME.

CHAPITRE LVIII. Suite de la Bibliotheque d'un Athénien. La Rhétorique. . . . . Pag. 1
CHAPITRE LIX. Voyage de l'Attique. Agriculture. Mines de Sunium. Diſcours de Platon ſur la formation du monde. 63
CHAPITRE LX. Evénemens remarquables arrivés en Grece & en Sicile (depuis l'an 357, juſqu'à l'an 354 avant J. C.) Expédition de Dion. Jugement des généraux Timothée & Iphicrate. Commencement de la guerre ſacrée. . . . 117
CHAPITRE LXI. Lettres ſur les affaires générales de la Grece, adreſſées à Anacharſis & à Philotas, pendant leur voyage en Egypte & en Perſe. 151
CHAPITRE LXII. De la nature des gouvernemens, ſuivant Ariſtote & d'autres philoſophes. 286
CHAPITRE LXIII. Denys, roi de Sicile, à Corinthe. Exploits de Timoléon. 353
Notes. 371

SEPTIEME VOLUME.

CHAPITRE LXIV. Suite de la Bibliotheque. Phyſique. Hiſtoire naturelle. Génies. . . . . Pag. 1
CHAPITRE LXV. Suite de la Bibliotheque. L'Hiſtoire. 74
CHAPITRE LXVI. Sur les noms propres uſités parmi les Grecs. . . . 101
CHAPITRE LXVII. Socrate. 107
CHAPITRE LXVIII. Fêtes & myſteres d'Eleuſis. 169
CHAPITRE LXIX. Hiſtoire du théâtre des Grecs. 191
CHAPITRE LXX. Repréſentations des pieces. 255
CHAPITRE LXXI. Entretiens ſur la nature & ſur l'objet de la tragédie. 296
Notes. 379

HUITIEME VOLUME.

CHAPITRE LXXII. Extrait d'un voyage ſur les côtes de l'Aſie, & dans quelques-unes des îles voiſines. . . . . Pag. 1
CHAPITRE LXXIII. Suite du chapitre précédent ; les îles de Rhodes, de Crete & de Cos. 38
CHAPITRE LXXIV. Deſcription de Samos. 86
CHAPITRE LXXV. Entretien d'Anacharſis & d'un Samien, ſur l'inſtitut de Pythagore. 113
CHAPITRE LXXVI. Délos & les Cyclades. 150
CHAPITRE LXXVII. Cérémonies du mariage. 225
CHAPITRE LXXVIII. Suite du voyage de Délos. Sur le bonheur. 236
CHAPITRE LXXIX. Suite du voyage de Délos. Sur les opinions religieuſes. 278
CHAPITRE LXXX. Suite de la Bibliotheque. La Poéſie. 312
CHAPITRE LXXXI. Suite de la Bibliotheque. La Morale. 342

CHAPITRE LXXXII, & dernier, Nouvelles entrepriſes de Philippe. Bataille de Chéronée. Portrait d'Alexandre. 353
Notes. 384

NEUVIEME VOLUME.

Avertiſſement ſur les Tables. . . . Pag. 1

TABLES.

Ire. CONTENANT les principales époques de l'hiſtoire Grecque, depuis la fondation du royaume d'Argos, juſqu'au regne d'Alexandre. 3
IIe. Contenant les noms de ceux qui ſe ſont diſtingués dans les lettres & dans les arts, depuis les temps voiſins de la priſe de Troie, juſqu'au regne d'Alexandre. 24
IIIe. Les mêmes noms par ordre alphabétique. 49
IVe. Rapport des Meſures Romaines avec les nôtres. 72
Ve. Rapport du Pied Romain avec le Pied de Roi. 75

VIe. Rapport des Pas Romain avec nos Toiſes. 78
VIIe. Rapport des Milles Romains avec nos Toiſes. 81
VIIIe. Rapport du Pied Grec avec notre Pied de Roi. 82
IXe. Rapport des Stades avec nos Toiſes, ainſi qu'avec les Milles Romains. 85
X^e. Rapport des Stades avec nos Lieues de 2500 toiſes. . . . 87
XIe. Evaluation des Monnoies d'Athenes. 92
XIIe. Rapport des Poids Grecs avec les nôtres. 105
Index des *Auteurs* & des Éditions cités dans l'ouvrage. 110
Table générales des matieres. . . . 145

INTRODUCTION
AU
VOYAGE DE LA GRECE.

SIL faut s'en rapporter aux traditions anciennes, les premiers habitans de la Grece n'avoient pour demeures que des antres profonds, & n'en ſortoient que pour diſputer aux animaux des alimens groſſiers & quelquefois nuiſibles (1). Réunis dans la ſuite ſous des chefs odieux, ils augmenterent leurs lumieres, leurs beſoins & leurs maux. Le ſentiment de leur foibleſſe les avoit rendus malheureux; ils ſe devinrent par le ſentiment de leurs forces. La guerre commença; de grandes paſſions s'allumerent; les ſuites en furent effroyables. Il falloit des torrens de ſang pour s'aſſurer la poſſeſſion d'un pays. Les vainqueurs dévoroient les vaincus; la mort étoit ſur toutes les têtes, & la vengeance dans tous les cœurs (2).

(1) Plat. in Prot. t. 1, p. 322. Diod. Sic. lib. 1, p. 8. & 21. Pauſ. lib. 8, cap. 1, p. 599. Macrob. in ſomn. Scip. lib. 2, cap. 10.

(2) Euripid. in Siſyph. fragm. p. 492. Moſch. ap. Stob. ecl. phyſ. lib. 1, p. 18. Athen. lib. 14, p. 660. Sext. Empir. adv. rhet. lib. 2, p. 295. Cicer. de invent. lib. 1, cap. 2, t. 1, p. 24. Id orat. pro Sext cap. 42, t. 6, p. 38. Horat. ſat. lib. 1. ſat. 3. v. 99.

Mais, ſoit que l'homme ſe laſſe enfin de ſa férocité, ſoit que le climat de la Grece adouciſſe tôt ou tard le caractere de ceux qui l'habitent, pluſieurs hordes de ſauvages concourent au devant des légiſlateurs qui entreprirent de le policer. Ces légiſlateurs étoient des Egyptiens qui venoient d'aborder ſur les côtes de l'Argolide. Ils y cherchoient un aſyle : ils y fonderent un empire (1) ; & ce fut ſans doute un beau ſpectacle de voir des peuples agreſtes & cruels, s'approcher en tremblant de la colonie étrangere, en admirer les travaux paiſibles, abattre leurs forêts auſſi anciennes que le monde, découvrir ſous leurs pas même, une terre inconnue, & la rendre fertile, ſe répandre avec leurs troupeaux dans la plaine ; & parvenir enfin à couler dans l'innocence ces jours tranquilles & ſereins qui font donner le nom d'âge d'or à ces ſiecles reculés.

INACHUS.

Cette révolution commença ſous Inachus*, qui avoit conduit la premiere colonie Egyptienne (2) ; elle continua ſous Phoronée ſon fils (3). Dans un court eſpace de temps,

(1) Caſt. apud. Euſeb. chron. lib. 1, p. 11. Syncell. p. 64, 124.

* En 1970 av. J. C.

(2) Freret, déf. de la chronol. p. 275.

(3) Pauſan. lib. 2, cap. 15, p. 145. Clem. Alexan. cohort. ad gent. p. 84. Tatian. orat. ad Græc. p. 131.

l'Argolide, l'Arcadie & les régions voiſines changerent de face (1).

Environ trois ſiecles après, Cécrops, Cadmus & Danaüs * parurent, l'un dans l'Attique, l'autre dans la Béotie, & le troiſieme dans l'Argolide. Ils amenoient avec eux de nouvelles colonies d'Egyptiens & de Phéniciens. L'induſtrie & les arts franchirent les bornes du Péloponeſe ; & leurs progrès ajouterent, pour ainſi dire, de nouveaux peuples au genre-humain.

Cependant une partie des ſauvages s'étoit retirée dans les montagnes, ou vers les régions ſeptentrionales de la Grece. Ils attaquerent les ſociétés naiſſantes qui, oppoſant la valeur à la férocité, les forcerent d'obéir à des loix, ou d'aller en d'autres climats jouir d'une funeſte indépendance.

Le regne de Phoronée eſt la plus ancienne époque de l'hiſtoire des Grecs (2) ; celui de Cécrops, de l'hiſtoire des Athéniens. Depuis ce dernier prince, il s'eſt écoulé environ 1250 ans que nous partagerons en deux intervalles ; l'un qui ſe prolonge juſqu'à la premiere des olympiades ; l'autre qui ſe termine à la priſe d'Athenes par les Lacédé-

(1) Pauſan. lib. 8, p. 601.

* Cécrops, en 1657. av. J. C. Cadmus, en 1594. Danaüs, en 1586.

(2) Plat. in Tim. tom 3, p. 22. Clem. Alex. t. 1, p. 380. Plin. lib. 1, cap. 56, tome 1, p. 473.

moniens *. Je vais rapporter les principaux événemens qui ſe ſont paſſés dans l'un & dans l'autre ; je m'attacherai ſur-tout à ceux qui regardent les Athéniens, & j'avertis que, ſous la premiere de ces périodes, les faits véritables, les traits fabuleux également néceſſaires à connoître pour l'intelligence de la religion, des uſages & des monumens de la Grece, ſeront confondus dans ma narration, comme ils le ſont dans les traditions anciennes. Peut être même que mon ſtyle ſe reſſentira de la lecture des auteurs que j'ai conſultés. Quand on eſt dans le pays des fictions, il eſt difficile de n'en pas emprunter quelquefois le langage.

PREMIERE PARTIE.

LA colonie de Cécrops tiroit ſon origine de la ville de Saïs, en Egypte (1). Elle avoit quitté les bords fortunés du Nil, pour ſe ſouſtraire à la loi d'un vainqueur inexorable; & après une longue navigation, elle étoit parvenue aux rivages de l'Attique, habités de tout temps par un peuple que les nations

* Cécrops, en 1657. Premiere Olympiade, en 776. Priſe d'Athenes, en 404.

(1) Plat. in Tim. t. 3, p. 21. Theopomp. ap. Euſeb. Præpar. evang. lib. 10, n°. 10. Diod. Sic. lib. 1, p. 24.

farouches de la Grece avoient dédaigné d'asservir. Ses campagnes stériles n'offroient point de butin, & sa foiblesse ne pouvoit inspirer de crainte (1). Accoutumé aux douceurs de la paix, libre sans connoître le prix de l'indépendance, plutôt grossier que barbare, il devoit s'unir sans effort à des étrangers que le malheur avoit instruits : bientôt les Egyptiens & les habitans de l'Attique ne formerent qu'un seul peuple ; mais les premiers prirent sur les seconds cet ascendant qu'on accorde tôt ou tard à la supériorité des lumieres ; & Cécrops, placé à la tête des uns & des autres, conçut le projet de faire le bonheur de la patrie qu'il venoit d'adopter.

Les anciens habitans de cette contrée voyoient renaître tous les ans les fruits sauvages du chêne, & se reposoient sur la nature, d'une reproduction qui assuroit leur subsistance. Cécrops leur présenta une nourriture plus douce, & leur apprit à la perpétuer. Différentes especes de grains furent confiées à la terre (2). L'olivier fut transporté de l'Egypte dans l'Attique (3). Des arbres, auparavant inconnus, étendirent sur de riches moissons leurs branches chargées

(1) Thucyd. lib. 1, cap. 2. Isocr. panég. t. 1, p. 130.
(2) Schol. Tzetz. ad. Hesiod. oper. v. 32. Cicer. de leg. lib. 2, cap. 25, tome 3, page 158.
(3) Syncell. p. 153.

de fruits. L'habitant de l'Attique, entraîné par l'exemple des Egyptiens experts dans l'agriculture, redoubloit ſes efforts, & s'endurciſſoit à la fatigue ; mais il n'étoit pas encore remué par des intérêts aſſez puiſſans pour adoucir ſes peines, & l'animer dans ſes travaux.

Le mariage fut ſoumis à des loix (1) ; & ces réglemens, ſources d'un nouvel ordre de vertus & de plaiſirs, firent connoître les avantages de la décence, les attraits de la pudeur, le deſir de plaire, le bonheur d'aimer, la néceſſité d'aimer toujours. Le pere entendit, au fond de ſon cœur, la voix ſecrete de la nature ; il l'entendit dans le cœur de ſon épouſe & de ſes enfans. Il ſe ſurprit verſant des larmes qui ne lui arrachoit plus la douleur, & apprit à s'eſtimer en devenant ſenſible. Bientôt les familles ſe rapprocherent par des alliances ou par des beſoins mutuels ; des chaînes ſans nombre embraſſerent tous les membres de la ſociété. Les biens dont ils jouiſſoient ne leur furent plus perſonnels ; & les maux qu'ils n'éprouvoient pas, ne leur furent plus étrangers.

D'autres motifs faciliterent la pratique des devoirs. Les premiers Grecs offroient leurs hommages à des dieux dont ils ignoroient

(1) Juſtin. lib. 2, cap. 6. Athen. lib. 13, page 555. Suid. in Promet. Nonn. Dionyſ. lib. 41, v. 386 Schol. Ariſtoph. in Plut. v. 773.

les noms, & qui, trop éloignés des mortels, & réſervant toute leur puiſſance pour régler la marche de l'univers, manifeſtoient à peine quelques-unes de leurs volontés dans le petit canton de Dodone, en Epire (1). Les colonies étrangeres donnerent à ces divinités les noms qu'elles avoient en Egypte, en Lybie (2), en Phénicie, & leur attribuerent à chacune un empire limité & des fonctions particulieres : la ville d'Argos fut ſpécialement conſacrée à Junon (3) ; celles d'Athenes à Minerve (4) ; celle de Thebes à Bacchus (5). Par cette légere addition au culte religieux, les dieux parurent ſe rapprocher de la Grece ; & partager entr'eux ſes provinces. Le peuple les crut plus acceſſibles, en les croyant moins puiſſans & moins occupés. Il les trouva partout autour de lui ; & aſſuré de fixer déſormais leurs regards, il conçut une plus haute idée de la nature de l'homme.

Cécrops multiplia les objets de la vénération publique. Il invoqua le ſouverain des dieux ſous le titre de Très-haut (6) : il

(1) Hérodot. lib. 2, cap. 52.
(2) Id. lib. 2, cap. 50.
(3) Hygin. fab. 143. Lact. ad Stat. Theb. l. 1, v. 541. lib. 4, v. 589.
(4) Apollod. lib. 3, p. 237. Syncell. p. 153.
(5) Herodot. lib. 2, cap. 49. Frer. def. de la Chron. p. 319.
(6) Meurſ. de reg. Athen. lib. 1, cap. 9.

éleva de toutes parts des temples & des autels ; mais il défendit d'y verſer le ſang des victimes, ſoit pour conſerver les animaux deſtinés à l'agriculture, ſoit pour inſpirer à ſes ſujets l'horreur d'une ſcene barbare qui s'étoit paſſée en Arcadie (1). Un homme, un roi, le farouche Lycaon venoit d'y ſacrifier un enfant à ces dieux, qu'on outrage toutes les fois qu'on outrage la nature. L'hommage que leur offrit Cécrops étoit plus digne de leur bonté : s'étoient des épis ou des grains, prémices des moiſſons dont ils enrichiſſoient l'Attique, & des gâteaux, tribut de l'induſtrie que ſes habitans commençoient à connoître.

Tous les réglemens de Cécrops reſpiroient la ſageſſe & l'humanité. Il en fit pour procurer à ſes ſujets une vie tranquille, & leur attirer des reſpects au-delà même du trépas. Il voulut qu'on dépoſât leurs dépouilles mortelles dans le ſein de la mere commune des hommes, & qu'on enſemençât auſſi-tôt la terre qui les couvroit, afin que cette portion de terrain ne fût point enlevée au cultivateur (2). Les parens, la tête ornée d'une couronne, donnoient un repas funebre ; & c'eſt-là que, ſans écouter la

(1) Pauſan. lib. 8, cap. 2, page 600.
(2) Cicer. de leg. lib. 2, cap. 25, tome 3, page 158.

voix de la flatterie ou de l'amitié, on honoroit la mémoire de l'homme vertueux, on flétriſſoit celle du méchant. Par ces pratiques touchantes, les peuples entrevirent que l'homme, peu jaloux de conſerver après ſa mort une ſeconde vie dans l'eſtime publique, doit du moins laiſſer une réputation dont ſes enfans n'aient pas à rougir.

La même ſageſſe brilloit dans l'établiſſement d'un tribunal qui paroît s'être formé vers les dernieres années de ce prince, ou au commencement du regne de ſon ſucceſſeur (1): c'eſt celui de l'aréopage qui, depuis ſon origine, n'a jamais prononcé un jugement dont on ait pu ſe plaindre (2), & qui contribua le plus à donner aux Grecs les premieres notions de la juſtice (3).

Si Cécrops avoit été l'auteur de ces mémorables inſtitutions, & de tant d'autres qu'il employa pour éclairer les Athéniens, il auroit été le premier des légiſlateurs, & le plus grand des mortels; mais elles étoient l'ouvrage de toute une nation attentive à les perfectionner pendant une longue ſuite de ſiecles. Il les avoit apportées d'Egypte; & l'effet qu'elles produiſirent fut ſi prompt, que l'Attique ſe trouva bientôt peuplée de

(1) Marm. Oxon. epoch. 3, p. 348.
(2) Demoſth. in Ariſtoc. p. 735.
(3) Ælian. var. hiſt. lib. 3, cap. 38.

vingt mille habitans (1), qui furent diviſés en quatre tributs (2).

Des progrès ſi rapides attirerent l'attention des peuples qui ne vivoient que de rapines. Des corſaires deſcendirent ſur les côtes de l'Attique ; des Béotiens en ravagerent les frontieres (3) ; ils répandirent la terreur de tous côtés. Cécrops en profita pour perſuader à ſes ſujets de rapprocher leurs demeures alors éparſes dans la campagne, & de les garantir, par une enceinte, des inſultes qu'ils venoient d'éprouver. Les fondemens d'Athenes furent jettés ſur la colline où l'on voit aujourd'hui la citadelle (4). Onze autres villes s'éleverent en différens endroits ; & les habitans, ſaiſis de frayeur, firent ſans peine le ſacrifice qui devoit leur coûter le plus. Ils renoncerent à la liberté de la vie champêtre (5), & ſe renfermerent dans des murs, qu'ils auroient regardés comme le ſéjour de l'eſclavage, s'il n'avoit fallu les regarder comme l'aſyle de la foibleſſe. A l'abri de leurs remparts, ils furent les premiers des Grecs à dépoſer, pendant la

(1) Philoch. ap. ſchol Pind. olymp. od. 9. v. 68.

(2) Steph. in Aur. Poll. lib. 8, cap. 9, ſect. 109. Euſtath. in Dionys. v. 423.

(3) Philoch. apud. Strab lib. 9, p. 397.

(4) Plin. lib. 7, cap. 56, tom. 1, p. 413. Euſtath in Dionys. v. 423. Etymol. magn. in Ἔκαυρ.

(5) Philoch. apud. Strab. ibid.

paix, ces armes meurtrieres, qu'auparavant ils ne quittoient jamais (1).

Cécrops mourut après un regne de cinquante ans (2). Il avoit épouſé la fille d'un des principaux habitans de l'Attique (3). Il en eut un fils dont il vit finir les jours, & trois filles à qui les Athéniens décernerent depuis des honneurs divins (4). Il conſervent encore ſon tombeau dans le temple de Minerve (5); & ſon ſouvenir eſt gravé, en caractères ineffaçables, dans la conſtellation du verſeau qu'ils lui ont conſacrée (6).

Après Cécrops, régnerent, pendant l'eſpace d'environ cinq cents ſoixante-cinq ans, dix-ſept princes, dont Codrus fut le dernier.

Les regards de la poſtérité ne doivent point s'arrêter ſur la plupart d'entr'eux; & qu'importe en effet que quelques uns aient été dépouillés par leurs ſucceſſeurs du rang qu'ils avoient uſurpé, & que les noms des autres ſe ſoient par haſard ſauvés de l'oubli? Cherchons, dans la ſuite de leurs regnes, les traits qui ont influé ſur le

(1) Thucid. lib. 1, cap. 6.
(2) Suid. in Promet.
(3) Apoll. lib. 3, p. 289.
(4) Herodot. lib. 8, cap. 53. Pauſan. lib. 1, cap. 18. & 27. Etymol. in Ἄγρ.
(5) Anthioch. ap. Clem. Alex. t. 1, p. 39.
(6) Hygin. poet. aſtron. lib. 2, cap. 29.

caractere de la nation, ou qui devoient contribuer à ſon bonheur.

Sous les regnes de Cécrops & de Cranaüs ſon ſucceſſeur, les habitans de l'Attique jouirent d'une paix aſſez conſtante. Accoutumés aux douceurs & à la ſervitude de la ſociété, ils étudioient leurs devoirs dans leurs beſoins, & les mœurs ſe formoient d'après les exemples.

Leurs connoiſſances, accrues par des liaiſons ſi intimes, s'augmenterent encore par le commerce des nations voiſines. Quelques années après Cécrops, les lumieres de l'Orient pénétrerent en Béotie. Cadmus, à la tête d'une colonie de Phéniciens, y porta le plus ſublime de tous les arts, celui de retenir par de ſimples traits les ſons fugitifs de la parole, & les plus fines opérations de l'eſprit (1). Le ſecret de l'écriture, introduit en Attique, y fut deſtiné, quelque temps après, à conſerver le ſouvenir des événemens remarquables.

Nous ne pouvons fixer d'une maniere préciſe le temps où les autres arts y furent connus, & nous n'avons à cet égard que des traditions à rapporter. Sous le regne d'Erichthonius, la colonie de Cécrops accoutuma les chevaux, déjà dociles au

(1) Herodot. lib. 5, cap. 58. Lucan. lib. 3, v. 220. Bochart. geog. ſacr. lib. 1, cap. 20.

frein, à traîner publiquement un chariot(1), & profita du travail des abeilles dont elle perpétua la race ſur le mont Hymete (2). Sous Pandion, elle fit de nouveaux progrès dans l'agriculture (3) ; mais une longue ſéchereſſe ayant détruit les eſpérances du laboureur, les moiſſons de l'Egypte ſuppléerent aux beſoins de la colonie (4), & l'on prit une légere teinture du commerce. Erechthée, ſon ſucceſſeur, illuſtra ſon regne par des établiſſemens utiles (5), & les Athéniens lui conſacrerent un temple après ſa mort (6).

Ces découvertes ſucceſſives redoubloient l'activité du peuple ; & en lui procurant l'abondance, le préparoient à la corruption : car, dès qu'on eut compris qu'il eſt dans la vie des biens que l'art ajoute à ceux de la nature, les paſſions réveillées ſe porterent vers cette nouvelle image du bonheur. L'imitation aveugle, ce mobile puiſſant de la plupart des actions des hommes, & qui d'abord n'avoit excité qu'une émulation douce & bienfaiſante, produiſit bientôt

(1) Plin. lib. 7, cap. 56. tome 1, p. 416. Ælian. hiſt. var. lib. 3, c. 38. Ariſtid. in Minerv. orat. t. 1, pag. 22. Virg. Georg. lib. 3, v. 113.

(2) Columell. de re ruſtic. lib. 9, cap. 2.

(3) Meurſ. de regib. Athen. lib. 2, cap. 2.

(4) Diod. Sic. lib. 1, p. 25.

(5) Diod. ibid. Meurſ. ibid. cap. 7.

(6) Herod. lib. 8, cap. 55. Cicer. de nat. deor. lib. 3, cap. 19, t. 2, p. 503. Pauſan. lib. 1, cap. 26, p. 62.

l'amour des diſtinctions, le deſir des préférences, la jalouſie & la haine. Les principaux citoyens; faiſant mouvoir à leur gré ces différens reſſorts, remplirent la ſociété de troubles, & porterent leurs regards ſur le trône. Amphictyon obligea Cranaïs d'en deſcendre; lui-même fut contraint de le céder à Ericthonius (1).

A meſure que le royaume d'Athenes prenoit de nouvelles forces, on voyoit ceux d'Argos, d'Arcadie, de Lacédémone, de Corinthe, de Sicyone, de Thebes, de Theſſalie & d'Epire, s'accroître par degrés, & continuer leur révolution ſur la ſcene du monde.

Cependant l'ancienne barbarie reparoiſſoit, au mépris des loix & des mœurs; il s'élevoit par intervalles des hommes robuſtes (2) qui ſe tenoient ſur les chemins pour attaquer les paſſans, ou des princes dont la cruauté froide infligeoit à des innocens des ſupplices lents & douloureux. Mais la nature qui balance ſans ceſſe le mal par le bien, fit naître, pour les détruire, des hommes plus robuſtes que les premiers, auſſi puiſſans que les ſeconds, plus juſtes que les uns & les autres. Ils parcouroient la Grece; ils la purgeoient du brigandage des

(1) Pauſan. lib. 1, cap. 2, p. 7.
(2) Plut. in Theſ. t. 1, p. 3.

rois & des particuliers : ils paroiſſoient au milieu des Grecs, comme des mortels d'un ordre ſupérieur ; & ce peuple enfant, auſſi extrême dans ſa reconnoiſſance que dans ſes alarmes, répandoit tant de gloire ſur leurs moindres exploits, que l'honneur de le protéger étoit devenu l'ambition des ames fortes.

Cette eſpece d'héroïſme inconnu aux ſiecles ſuivans, ignoré des autres nations, le plus propre néanmoins à concilier les intérêts de l'orgueil avec ceux de l'humanité, germoit de toutes parts, & s'exerçoit ſur toutes ſortes d'objets. Si un animal féroce, ſorti du fond des bois, ſemoit la terreur dans les campagnes, le héros de la contrée ſe faiſoit un devoir d'en triompher aux yeux d'un peuple qui regardoit encore la force comme la premiere des qualités, & le courage, comme la premiere des vertus. Les ſouverains eux-mêmes, flattés de joindre à leurs titres la prééminence du mérite le plus eſtimé dans leur ſiecle, s'engageoient dans des combats qui, en manifeſtant leur bravoure, ſembloient légitimer encore leur puiſſance. Mais bientôt ils aimerent des dangers qu'ils ſe contentoient auparavant de ne pas craindre. Ils allerent les mendier au loin, ou les firent naître autour d'eux ; & comme les vertus expoſées aux louanges ſe flétriſſent aiſément, leur bravoure, dégénérée en témé-

rité, ne changea pas moins d'objet que de caractere. Le ſalut des peuples ne dirigeoit plus leurs entrepriſes ; tout étoit ſacrifié à des paſſions violentes, dont l'impunité redoubloit la licence. La main qui venoit de renverſer un tyran de ſon trône, dépouilloit un prince juſte des richeſſes qu'il avoit reçues de ſes peres, on lui raviſſoit une épouſe diſtinguée par ſa beauté. La vie des anciens héros eſt ſouillée de ces taches honteuſes.

ARGONAUTES.

Pluſieurs d'entr'eux, connus ſous le nom d'Argonautes, * formerent le projet de ſe rendre dans un climat lointain, pour s'emparer des tréſors d'Æëtès, roi de Colchos (1). Il leur fallut traverſer des mers inconnues, & braver ſans ceſſe de nouveaux dangers : mais ils s'étoient déjà ſéparément ſignalés par tant d'exploits, qu'en ſe réuniſſant ils ſe crurent invincibles, & le furent en effet. Parmi ces héros, on voyoit Jaſon qui ſéduiſit & enleva Médée fille d'Æëtès, mais qui perdit, pendant ſon abſence, le trône de Theſſalie où

* Vers l'an 1360 avant J. C.

(1) Homer. Odyſſ. lib. 12, v. 70. Schol. ib. Herodot. lib. 4, cap. 145. Diod. ſic. l. 4, p. 245. Apollod. l. 1, p. 53. Apollon. Argon. &c.

ſa

ſa naiſſance l'appelloit ; Caſtor & Pollux, fils de Tyndare, roi de Spartes, célebres par leur valeur, plus célebres par une union qui leur a mérité des autels, Pélée, roi de la Phthiotie, qui paſſeroit pour un grand homme, ſi ſon fils Achille n'avoit pas été plus grand que lui ; le poëte Orphée, qui partageoit des travaux qu'il adouciſſoit par ſes chants ; Hercule, enfin, le plus illuſtre des mortels, & le premier des demi-dieux (1).

HERCULE.

Toute la terre eſt pleine du bruit de ſon nom & des monumens de ſa gloire : il deſcendoit des rois d'Argos : on dit qu'il étoit fils de Jupiter & d'Alcmene, épouſe d'Amphitryon ; qu'il fit tomber ſous ſes coups, & le lion de Némée (2), & le taureau de Crete, & le ſanglier d'Erymanthe, & l'hydre de Lerne, & des monſtres plus féroces encore ; un Buſiris, roi d'Egypte, qui trempoit lâchement ſes mains dans le ſang des étrangers ; un Anthée de Lybie, qui ne les dévouoit à la mort, qu'après les avoir vaincus à la lutte ; & les géans de Sicile, & les centaures de Theſſalie, & tous les brigands de la terre, dont il avoit fixé les limites à l'occi-

(1) Diod. lib. 4, page 223. Apoll. Argon. lib. 1, v. 494.
(2) Apollod. lib. 2, p. 109, &c.

dent (1), comme Bacchus les avoit fixées à l'orient : on ajoute qu'il ouvrit les montagnes pour rapprocher les nations ; qu'il creuſa des détroits pour confondre les mers ; qu'il triompha des enfers, & qu'il fit triompher les dieux dans les combats qu'ils livrerent aux géans.

Son hiſtoire eſt un tiſſu de prodiges, ou plutôt, c'eſt l'hiſtoire de tous ceux qui ont porté le même nom, & ſubi les mêmes travaux que lui (2). On a exagéré leurs exploits ; & en les réuniſſant ſur un ſeul homme, & en lui attribuant toutes les grandes entrepriſes dont on ignoroit les auteurs, on l'a couvert d'un éclat qui ſemble rejaillir ſur l'eſpece humaine : car l'Hercule qu'on adore, eſt un fantôme de grandeur, élevé entre le ciel & la terre, comme pour en combler l'intervalle. Le véritable Hercule ne différoit des autres hommes, que par ſa force, & ne reſſembloit aux dieux des Grecs, que par ſes foibleſſes : les biens & les maux qu'il fit dans ſes expéditions fréquentes lui attirerent pendant ſa vie une célébrité, qui valut à la Grece un nouveau défenſeur en la perſonne de Théſée.

(1) Plat. in Phæd. t. 1, p. 109.

(2) Diod. Sic. lib. 3, page 208. Cicer. de nat. deor. lib. 3, c. 16, t. 2, p. 500. Tacit. annal. lib. 2, c. 60.

THÉSÉE.

Ce prince étoit fils d'Egée, roi d'Athenes, & d'Ethra, fille du ſage Pitthée, qui gouvernoit Trézene : il étoit élevé dans cette ville, où le bruit des actions d'Hercule l'agitoit ſans ceſſe ; il en écoutoit le récit, avec une ardeur d'autant plus inquiete, que les liens du ſang l'uniſſoient à ce héros ; & ſon ame impatiente frémiſſoit autour des barrieres qui la tenoient renfermée (1) : car il s'ouvroit un vaſte champ à ſes eſpérances. Les brigands commençoient à reparoître ; les monſtres ſortoient de leurs forêts ; Hercule étoit en Lydie.

Pour contenter ce courage bouillant, Ethra découvre à ſon fils le ſecret de ſa naiſſance ; elle le conduit vers un rocher énorme, & lui ordonne de le ſoulever (2) : il y trouve une épée & d'autres ſignes auxquels ſon pere devoit le reconnoître un jour. Muni de ce dépôt, il prend la route d'Athenes : en vain ſa mere & ſon aïeul le preſſent de monter ſur un vaiſſeau ; les conſeils prudens l'offenſent, ainſi que les conſeils timides : il préfére le chemin du péril & de la gloire, & bientôt il ſe trouve en préſence de Sinnis (3). Cet

(1) Plut. in Theſ. t. 1, p. 3.
(2) Plut. ibid. & Pauſan. lib. 1, cap. 27.
(3) Plut. ibid. p. 4. Diod. Sic. lib. 4, p. 262. Apollod. lib. 3, p. 255.

homme cruel attachoit les vaincus à des branches d'arbres qu'il courboit avec effort, & qui ſe relevoient, chargées des membres ſanglans de ces malheureux. Plus loin, Sciron occupoit un ſentier étroit ſur une montagne, d'où il précipitoit les paſſans dans la mer. Plus loin encore Procruſte les étendoit ſur un lit, dont la longueur devoit être la juſte meſure de leurs corps, qu'il réduiſoit ou prolongeoit par d'affreux tourmens (1). Théſée attaque ces brigands, & les fait périr par les ſupplices qu'ils avoient inventés.

Après des combats & des ſuccès multipliés, il arrive à la cour de ſon pere, violemment agitée par des diſſentions qui menaçoient le ſouverain. Les Pallantides, famille puiſſante d'Athenes (2), voyoient à regret le ſceptre entre les mains d'un vieillard, qui, ſuivant eux, n'avoit ni le droit, ni la force de le porter : ils laiſſoient éclater avec leur mépris, l'eſpoir de ſa mort prochaine, & le déſir de partager ſa dépouille. La préſence de Théſée déconcerte leurs projets ; & dans la crainte qu'Egée, en adoptant cet étranger, ne trouve un vengeur & un héritier légitime, ils le rempliſſent de toutes les défiances dont une ame

(1) Plut. tome 1, page 5. Diod. lib. 4, p. 262, &c.
(2) Plut. ibid.

foible eſt ſuſceptible : mais, ſur le point d'immoler ſon fils, Egée le reconnoît, & le fait reconnoître à ſon peuple. Les Pallantides ſe révoltent ; Théſée les diſſipe (1), & vole ſoudain aux champs de Marathon, qu'un taureau furieux ravageoit depuis quelques années (2) ; il l'attaque, le ſaiſit, & l'expoſe, chargé de chaînes, aux yeux des Athéniens, non moins étonnés de la victoire, qu'effrayés du combat.

Un autre trait épuiſa bientôt leur admiration. Minos, roi de Crete, les accuſoit d'avoir fait périr ſon fils Androgée, & les avoit contraints par la force des armes, à leur livrer, à des intervalles marqués *, un certain nombre de jeunes garçons & de jeunes filles (3). Le ſort devoit les choiſir ; l'eſclavage ou la mort, devenir leur partage. C'étoit pour la troiſieme fois qu'on venoit arracher à des malheureux pareus, les gages de leur tendreſſe. Athenes étoit en pleurs ; mais Théſée la raſſure ; il ſe propoſe de l'affranchir de ce tribut odieux ; & pour remplir un ſi noble projet, il ſe met lui-même au nombre des victimes, & s'embarque pour la Crete.

---

(1) Plut. ibid. t. 1, page 6. Pauſan. lib. 1, c. 28, p. 70.

(2) Diod. Sic. lib. 4, page 262. Plut. tome 1, page 6.

* Tous les ans, ſuivant Apollodore, lib. 3, p. 263 ; tous les ſept ans, ſuivant Diodore, lib. 4, p. 263, tous les neuf ans, ſuivant Plutarque, in Theſ. tome 1, p. 6.

(3) Diod. ibid. p. 264. Plut. ibid.

Les Athéniens disent qu'en arrivant dans cette île, leurs enfans étoient renfermés dans un labyrinthe, & bientôt après, dévorés par le Minotaure, monstre moitié homme, moitié taureau, issu des amours infâmes de Pasiphaé, reine de Crete (1); ils ajoutent que Thésée ayant tué le Minotaure, ramena les jeunes Athéniens, & fut accompagné, à son retour, par Ariadne, fille de Minos, qui l'avoit aidé à sortir du labyrinthe, & qu'il abandonna sur les rives de Naxos. Les Crétois disent, au contraire, que les ôtages Athéniens étoient destinés aux vainqueurs dans les jeux célébrés en l'honneur d'Androgée; que Thésée ayant obtenu la permission d'entrer en lice, vainquit Taurus, général des troupes de Minos, & que ce prince fut assez généreux pour rendre justice à sa valeur, & pardonner aux Athéniens.

Le témoignage des Crétois est plus conforme au caractere d'un prince renommé pour sa justice & sa sagesse : celui des Athéniens n'est peut-être que l'effet de leur haine éternelle pour les vainqueurs qui les ont humiliés : (2) mais de ces deux opinions, il résulte également que Thésée

(1) Isocr. Helen. encom. t. 2, p. 127. Plut. t. 1, p. 6. Apollon. lib. 3, p. 253. & alii.
(2) Plut. ibid. p. 7.

délivra ſa nation d'une ſervitude honteuſe ; & qu'en expoſant ſes jours, il acheva de mériter le trône qui reſtoit vacant par la mort d'Egée.

A peine y fut-il aſſis, qu'il voulut mettre des bornes à ſon autorité, & donner au gouvernement une forme plus ſtable & plus réguliere (1). Les douze villes de l'Attique, fondées par Cécrops, étoient devenues autant de républiques, qui toutes avoient des magiſtrats particuliers, & des chefs preſque indépendans (2) : leurs intérêts ſe croiſoient ſans ceſſe, & produiſoient entre elles des guerres fréquentes. Si des périls preſſans les obligeoient quelquefois de recourir à la protection du ſouverain, le calme qui leur ſuccédoit, réveilloit bientôt les anciennes jalouſies ; l'autorité royale flottant entre le deſpotiſme & l'aviliſſement, inſpiroit la terreur ou le mépris ; & le peuple, par le vice d'une conſtitution dont la nature n'étoit exactement connue ni du prince, ni des ſujets, n'avoit aucun moyen pour ſe défendre contre l'extrême ſervitude ou contre l'extrême liberté.

Théſée forma ſon plan ; & même ſupérieur aux petits obſtacles, il ſe chargea des

(1) Demoſth. in Neær. p. 873. Iſocr. Helen. encom. tome 2, page 130. Plut. in Theſ. p. 10.

(2) Thucid. lib. 2, cap. 15.

détails de l'exécution, parcourut les divers cantons de l'Attique, & chercha partout à s'insinuer dans les esprits. Le peuple reçut avec ardeur un projet qui sembloit le ramener à sa liberté primitive ; mais les plus riches, consternés de perdre la portion d'autorité qu'ils avoient usurpée, & de voir s'établir une espece d'égalité entre tous les citoyens, murmuroient d'une innovation qui diminuoit la prérogative royale : cependant ils n'oserent s'opposer ouvertement aux volontés d'un prince, qui tâchoit d'obtenir, par la persuasion, ce qu'il pouvoit exiger par la force, & donnerent un consentement, contre lequel ils se promirent de protester dans des circonstances plus favorables.

Alors il fut réglé qu'Athenes deviendroit la métropole & le centre de l'empire ; que les sénats des villes seroient abolis ; que la puissance législative résideroit dans l'assemblée générale de la nation ; distribuée en trois classes, celle des notables, celle des agriculteurs, & celle des artisans ; que les principaux magistrats, choisis dans la premiere, seroient chargés du dépôt des choses saintes, & de l'interprétation des loix ; que les différens ordres de citoyens se balanceroient mutuellement, parce que le premier auroit pour lui l'éclat des dignités ; le second, l'importance des services ; le troisieme, la supériorité du nombre

nombre (1) : il fut réglé, enfin, que Théſée, placé à la tête de la république, ſeroit le défenſeur des loix qu'elle promulgueroit, & le général des troupes deſtinées à la défendre.

Par ces diſpoſitions, le gouvernement d'Athenes devint eſſentiellement démocratique (2) ; & comme il ſe trouvoit aſſorti au génie des Athéniens, il s'eſt ſoutenu dans cet état, malgré les altérations qu'il éprouva du temps de Piſiſtrate (3). Théſée inſtitua une fête ſolemnelle, dont les cérémonies rappellent encore aujourd'hui la réunion des différens peuples de l'Attique (4) : il fit conſtruire des tribunaux pour les magiſtrats : il agrandit la capitale, & l'embellit autant que l'imperfection des arts pouvoit le permettre. Les étrangers, invités à s'y rendre, y accoururent de toutes parts, & furent confondus avec les anciens habitans (5) ; il ajouta le territoire de Mégare, à l'empire ; il plaça ſur l'iſthme de Corinthe, une colonne qui ſéparoit l'Attique du Péloponeſe (6), & renouvela, près de ce monument, les jeux Iſhtmiques, à

(1) Plut. in Theſ. tome 1, page 11.
(2) Demoſth. in Neær. p. 873. Eurip. in ſuppl. v. 404.
(3) Pauſan. lib. 1. c. 3, page 9.
(4) Thucyd. lib. 2, c. 15. Plut. tome 1, page 11. Steph. in Athen.
(5) Plut. ibid. Thucyd. lib. 1, cap. 2. Schol. ibid.
(6) Plut. ibid. Strab. lib. 9, page 392.

l'imitation de ceux d'Olympie, qu'Hercule venoit d'établir.

Tout sembloit alors favoriser ses vœux. Il commandoit à des peuples libres (1), que sa modération & ses bienfaits retenoient dans la dépendance. Il dictoit des loix de paix & d'humanité aux peuples voisins (2); & jouissoit d'avance de cette vénération profonde, que les siecles attachent par degrés à la mémoire des grands hommes.

Cependant il ne le fut pas assez lui-même pour achever l'ouvrage de sa gloire. Il se lassa des hommages paisibles qu'il recevoit, & des vertus faciles qui en étoient la source. Deux circonstances fomenterent encore ce dégoût. Son ame qui veilloit sans cesse sur les démarches d'Hercule (3) étoit importunée des nouveaux exploits dont ce prince marquoit son retour dans la Grece. D'un autre côté, soit pour éprouver le courage de Thésée, soit pour l'arracher au repos, Pirithoüs, fils d'Ixion, & roi d'une partie de la Thessalie, conçut un projet, conforme au génie des anciens héros. Il vint enlever dans les champs de Marathon, les troupeaux du roi d'Athenes (4); & quand Thesée se présenta pour venger cet affront,

(1) Isocr. Helen. encom. t. 2, p. 131.
(2) Pausan. lib. 1, c. 39, p. 94. Plut. in Thes. t. 1, p. 14.
(3) Diod. lib. 4, p. 262. Isocr. in Helen. encom. t. 2. p. 125.
(4) Plut. ibid. p. 14.

Pirithoüs parut ſaiſi d'une admiration ſecrete; & lui tendant la main en ſigne de paix, ſoyez mon juge, lui dit-il. Quelle ſatisfaction exigez-vous? Celle, répond Théſée, de vous unir à moi par la confraternité des armes. A ces mots, ils ſe jurent une alliance indiſſoluble (1) & méditent enſemble de grandes entrepriſes.

Hercule, Théſée, Pirithoüs, amis & rivaux généreux, déchaînés tous trois dans la carriere, ne reſpirant que les dangers & la victoire, faiſant pâlir le crime & trembler l'innocence, fixoient alors les regards de la Grece entiere. Tantôt à la ſuite du premier, tantôt ſuivi du ſecond, quelquefois ſe mêlant dans la foule des héros, Théſée étoit appelé à toutes les expéditions éclatantes. Il triompha, dit-on, des Amazones, & ſur les bords du Termodon en Aſie, & dans les plaines de l'Attique (2); il parut à la chaſſe de cet énorme ſanglier de Calydon, contre lequel Méléagre, fils du roi de cette ville, raſſembla les princes les plus courageux de ſon temps (3); il ſe ſignala contre les centaures de Theſſalie: ces hommes audacieux, qui, s'étant exercés

(1) Sophoc. Œdip. colon. v. 1664. Pauſan. lib. 10, c. 29. p. 870.

(2) Iſocr. in Panath. t. 2, p. 281. Plut. t. 1, p. 124. Pauſan. lib. 1, c. 2 & 41.

(3) Plut. ibid. p. 130.

les premiers à combattre à cheval, avoient plus de moyens pour donner la mort, & pour l'éviter (1).

Au milieu de tant d'actions glorieuſes, mais inutiles au bonheur de ſon peuple, il réſolut avec Pirithoüs, d'enlever la princeſſe de Sparte, & celle d'Epire, diſtinguées toutes deux par une beauté qui les rendit célebres & malheureuſes (2); l'une, étoit cette Hélene, dont les charmes firent depuis couler tant de ſang & de pleurs; l'autre, étoit Proſerpine, fille d'Aidonée, roi des Moloſſes.

Ils trouverent Hélene exécutant une danſe dans le temple de Diane; & l'ayant arrachée du milieu de ſes compagnes, ils ſe déroberent, par la fuite, au châtiment qui les menaçoit à Lacédémone, & qui les attendoit en Epire, car Aidonée, inſtruit de leurs deſſeins, livra Pirithoüs à des dogues affreux qui le dévorerent; & précipita Théſée dans les horreurs d'une priſon, dont il ne fut délivré que par les ſoins officieux d'Hercule.

De retour dans ſes états, il trouva ſa famille couverte d'opprobres, & la ville déchirée par des factions. La reine, cette

---

(1) Iſocr. in Helen. encom. tome 2, page 126. Herodot. ap. Plut in Thes. page 13

(2) Diod. Sic. lib. 4. page 205.

Phedre dont le nom retentit ſouvent ſur le théatre d'Athenes, avoit conçu pour Hippolyte, qu'il avoit eu d'Antiope, reine des Amazones, un amour qu'elle condamnoit, dont le jeune prince avoit horreur, & qui cauſa bientôt la perte de l'un & de l'autre. Dans le même temps, les Pallantides à la tête des principaux citoyens, cherchoient à s'emparer du pouvoir ſouverain qu'ils l'accuſoient d'avoir affoibli : le peuple avoit perdu dans l'exercice de l'autorité, l'amour de l'ordre, & le ſentiment de la reconnoiſſance. Il venoit d'être aigri par la préſence & par les plaintes de Caſtor & de Pollux, freres d'Hélene, qui, avant de la retirer des mains auxquelles Théſée l'avoit confiée, avoient ravagé l'Attique (1), & excité des murmures, contre un roi qui ſacrifioit tout à ſes paſſions, & abandonnoit le ſoin de ſon empire, pour aller au loin tenter des aventures ignominieuſes, & en expier la honte dans les fers.

Théſée chercha vainement à diſſiper de ſi funeſtes impreſſions. On lui faiſoit un crime de ſon abſence, de ſes exploits, de ſes malheurs; & quand il voulut employer la force, il apprit que rien n'eſt ſi foible, qu'un ſouverain avili aux yeux de ſes ſujets.

(1) Herodot. lib. 9, c. 73.

Dans cette extrémité, ayant prononcé des imprécations contre les Athéniens, il ſe réfugia auprès du roi Lycomede, dans l'île de Scyros (1); il y périt quelque tems après *, ou par les ſuites d'un accident, ou par la trahiſon de Lycomede (2), attentif à ménager l'amitié de Mneſthée ſucceſſeur de Théſée.

Ses actions, & l'impreſſion qu'elles firent ſur les eſprits, pendant ſa jeuneſſe, au commencement de ſon regne, & à la fin de ſes jours, nous l'offrent ſucceſſivement ſous l'image d'un héros, d'un roi, d'un aventurier; & ſuivant ces rapports différens, il mérita l'admiration, l'amour, & le mépris des Athéniens.

Ils ont depuis oublié ſes égaremens, & rougi de leur révolte (3). Cimon, fils de Miltiade, tranſporta, par ordre de l'oracle, ſes oſſemens dans les murs d'Athènes (4). On conſtruiſit, ſur ſon tombeau, un temple embelli par les arts, & devenu l'aſyle des malheureux (5). Divers monumens le retracent à nos yeux, ou rappellent le

(1) Plut. in Theſ. p. 16. Heracl. de polit. Athen.
* Vers l'an 1305, avant J. C.
(2) Pauſan. lib. 1, p. 41.
(3) Diod. Sic. lib. 4, p. 265.
(4) Pauſan. lib. 1, p. 41. Plut. in Theſ. p. 17. in Cimon. page 483.
(5) Diod ibid. Plut. in Theſ page 17. Suid. & Heſych. in Theſ. Schol. Ariſtoph. in Plut. v. 627.

ſouvenir de ſon regne. C'eſt un des génies qui préſident aux jours de chaque mois (1); un des héros qui ſont honorés par des fêtes & par des ſacrifices (2). Athenes, enfin, le regarde comme le premier auteur de ſa puiſſance, & ſe nomme, avec orgueil, la ville de Théſée.

La colere des dieux, qui l'avoit banni de ſes états, s'appéſantiſſoit, depuis long-temps, ſur le royaume de Thebes. Cadmus chaſſé du trône qu'il avoit élevé, Polydore déchiré par des Bacchantes, Labdacus enlevé par une mort prématurée, & ne laiſſant qu'un fils au berceau, & entouré d'ennemis: tel avoit été, depuis ſon origine, le ſort de la famille royale; lorſque Laïus, fils & ſucceſſeur de Labdacus, après avoir perdu & recouvré deux fois la couronne, épouſa Epicaſte ou Jocaſte, fille de Ménœcée (3): c'eſt à cet hymen qu'étoient réſervées les plus affreuſes calamités. L'enfant qui en naîtra, diſoit un oracle, ſera le meurtrier de ſon pere, & l'époux de ſa mere. Ce fils naquit, & les auteurs de ſes jours le condamnerent à devenir la proie des bêtes féroces. Ses cris, ou le

(1) Plut. in Theſ. p. 17. Schol. Ariſtoph. in Plut. v. 627.

(2) Plut. in Theſ. page 17. Cimon. page 483.

(3) Diod. lib. 4. p. 266. Pauſan. lib. 9, c. 5, p. 721. Eurip. in Phœniſſ. v. 10.

haſard, le firent découvrir dans un endroit ſolitaire. Il fut préſenté à la reine de Corinthe, qui l'éleva dans ſa cour, ſous le nom d'Œdipe, & comme ſon fils adoptif (1).

Au ſortir de l'enfance, inſtruit des dangers qu'il avoit courus, il conſulta les dieux; & leurs miniſtres, ayant confirmé, par leur réponſe, l'oracle qui avoit précédé ſa naiſſance (2), il fut entraîné dans le malheur qu'il vouloit éviter. Réſolu de ne plus retourner à Corinthe, qu'il regardoit comme ſa patrie; il prit le chemin de la Phocide, & rencontra dans un ſentier, un vieillard qui lui preſcrivit, avec hauteur, de laiſſer le paſſage libre, & voulut l'y contraindre par la force. C'étoit Laïus : Œdipe ſe précipita ſur lui, & le fit périr ſous ſes coups (3).

Après ce funeſte accident, le royaume de Thebes, & la main de Jocaſte, furent promis à celui qui délivreroit les Thébains des maux dont ils étoient affligés. Sphinge, fille naturelle de Laïus, s'étant aſſociée à des brigands, ravageoit la plaine, arrêtoit les voyageurs par des queſtions captieuſes, & les égaroit dans les détours du mont Phicée, pour les livrer à ſes perfides com-

(1) Eurip. in Phœniſſ. v. 30. Apollod. lib. 3, p. 181.
(2) Apollod. ibid. page 183.
(3) Eurip. in Phœniſſ. v. 40. Diod. lib. 4, p. 266.

pagnons. Œdipe démêla ſes pieges, diſſipa les complices de ſes crimes; & en recueillant le fruit de ſa victoire, il remplit l'oracle dans toute ſon étendue.

L'inceſte triomphoit ſur la terre; mais le ciel ſe hâta d'en arrêter le cours (1). Des lumieres odieuſes vinrent effrayer les deux époux. Jocaſte termina ſes infortunes par une mort violente. Œdipe, à ce que rapportent quelques auteurs, s'arracha les yeux (2), & mourut dans l'Attique, où Théſée lui avoit accordé un aſyle. Mais, ſuivant d'autres traditions (3), il fut condamné à ſupporter la lumiere du jour, pour voir encore des lieux témoins de ſes forfaits; & la vie, pour la donner à des enfans plus coupables, & auſſi malheureux que lui. C'étoit Etéocle, Polynice, Antigone & Iſmene, qu'il eut d'Euriganée, ſa ſeconde femme (4).

Les deux princes ne furent pas plutôt en âge de régner, qu'ils reléguerent Œdipe au fond de ſon palais; & convinrent enſemble de tenir, chacun à ſon tour, les rênes du gouvernement pendant une année en-

(1) Homer. odiſſ. lib. 11, v. 273.

(2) Sophocl. in Œdip. colon. Apollod. lib. 3, p. 185.

(3) Mém de l'acad. des bel. let. t. 5, Hiſt. p. 146. Banier mythol. tome 3, page 367.

(4) Pauſan. lib. 1, c. 28, p. 69. Idem, lib. 9, c. 5 à page 722. Apollod. ibid.

tiere (1). Etéocle monta le premier ſur ce trône, ſous lequel l'abyme reſtoit toujours ouvert, & refuſa d'en deſcendre. Polynïce ſe rendit auprès d'Adraſte, roi d'Argos, qui lui donna ſa fille en mariage, & lui promit de puiſſans ſecours (2).

PREMIERE GUERRE DE THEBES.

Telle fut l'occaſion de la premiere expédition où les Grecs montrerent quelques connoiſſances de l'art militaire. * Juſqu'alors on avoit vu des troupes ſans ſoldats, inonder tout-à-coup un pays voiſin, & ſe retirer après des hoſtilités & des cruautés paſſageres (3). Dans la guerre de Thebes, on vit des projets concertés avec prudence, & ſuivis avec fermeté; des peuples différens, renfermés dans un même camp, & ſoumis à la même autorité, oppoſant un courage égal aux rigueurs des ſaiſons, aux lenteurs d'un ſiege, & aux dangers des combats journaliers.

Adraſte partagea le commandement de l'armée avec Polynice, qu'il vouloit établir ſur le trône de Thebes; le brave Tydée, fils d'Œnée, roi d'Etolie; l'impétueux Capanée; le devin Amphiaraüs; Hippo-

(1) Diod. lib. 4, p. 267. Eurip. in Phœniſſ. v. 64. Apollod. lib. 3, p. 185.

(2) Diod. ibid.

* En 1329, avant J. C.

(3) Pauſan. lib. 9, cap. 9. page 728.

médon, & Parthénopée. A la ſuite de ces guerriers, tous diſtingués par leur naiſſance & par leur valeur (1), parurent dans un ordre inférieur de mérite & de dignités, les principaux habitans de la Meſſénie, de l'Arcadie & de l'Argolide (2).

L'armée s'étant miſe en marche, entra dans la forêt de Némée, où ſes généraux inſtituerent des jeux, qu'on célebre encore aujourd'hui avec la plus grande ſolemnité (3). Après avoir paſſé l'iſthme de Corinthe, elle ſe rendit en Béotie, où elle força les troupes d'Etéocle, de ſe renfermer dans les murs de Thebes (4).

Les Grecs ne connoiſſoient pas encore l'art de s'emparer d'une place, défendue par une forte garniſon. Tous les efforts des aſſiégeans ſe dirigeoient vers les portes; toute l'eſpérance des aſſiégés, conſiſtoit dans leurs fréquentes ſorties. Les actions qu'elles occaſionnoient, avoient déjà fait périr beaucoup de monde, de part & d'autre; déjà le vaillant Capanée venoit d'être précipité du haut d'une échelle, qu'il avoit appliquée contre le mur (5);

(1) Diod. lib. 4, p. 267. Apollod. lib. 3, p. 187. Eſchyl. in ſept. cont Theb Eurip in Phœniſſ.

(2) Pauſan. lib. 2, c. 20, page 156.

(3) Apollod. lib. 3, page 189. Argum. in nem Pind. page 319.

(4) Pauſan. lib. 9, c. 9. page 729.

(5) Diod. lib. 4, page 208.

lorſque Etéocle & Polynice réſolurent de terminer entre eux leurs différends (1). Le jour pris, le lieu fixé, les peuples en pleurs, les armées en ſilence, les deux princes fondirent l'un ſur l'autre; & après s'être percés de coups, ils rendirent le derniers ſoupirs, ſans pouvoir aſſouvir leur rage. On les porta ſur le même bûcher; & dans la vue d'exprimer, par une image effrayante, les ſentimens qui les avoient animés pendant leur vie, on ſuppoſa que la flamme, pénétrée de leur haine, s'étoit diviſée, pour ne pas confondre leurs cendres.

Créon, frere de Jocaſte, fut chargé, pendant la minorité de Laodamas, fils d'Etéocle, de continuer une guerre qui devenoit de jour en jour, plus funeſte aux aſſiégeans, & qui finit par une vigoureuſe ſortie que firent les Thébains. Le combat fut très-meurtrier; Tydée, & la plupart des généraux Argiens, y périrent. Adraſte, contraint de lever le ſiege, ne put honorer par des funérailles, ceux qui étoient reſtés ſur le champ de bataille (2); il fallut que Théſée interpoſât ſon autorité, pour obliger Créon à ſe ſoumettre au droit des gens, qui commençoit à s'introduire (3).

(1) Apollod. lib. 3, page 193.
(2) Diod. ibid. Apollod. lib. 3, page 195.
(3) Iſocr. in panathen. tome 2, p. 269. Pauſan. lib. 1. c. 38, page 94. Plut. in Theſ. tome 1, page 14.

SECONDE GUERRE DE THEBES, OU GUERRE DES EPIGONES.

La victoire des Thébains ne fit que ſuſpendre leur perte. Les chefs des Argiens avoient laiſſé des fils dignes de les venger. Dès que les temps furent arrivés *, ces jeunes princes, parmi leſquels on voyoit Diomede, fils de Tydée, & Sthénélus, fils de Capanée, entrerent à la tête d'une armée formidable, ſur les terres de leurs ennemis.

On en vint bientôt aux mains, & les Thébains ayant perdu la bataille abandonnerent la ville, qui fut livrée au pillage (1). Therſander, fils & ſucceſſeur de Polynice, fut tué quelques années après, en allant au ſiege de Troie. Après ſa mort, deux princes de la même famille, régnerent à Thebes; mais la ſeconde fut tout-à-coup ſaiſi d'une noire frénéſie; & les Thébains perſuadés que les furies s'attacheroient au ſang d'Œdipe, tant qu'il en reſteroit une goutte ſur la terre, mirent un autre famille ſur le trône. Ils choiſirent, trois générations après, le gouvernement républicain, qui ſubſiſte encore parmi eux (2).

---

* En 1319, avant J. C.

(1) Pauſan. lib. 9, c. 5. page 712. Apollod. lib. 3, c. 38, page 197. Diod. lib. 4, page 269.

(2) Pauſan. lib. 9, page 723.

Le repos dont jouit la Grece, après la ſeconde guerre de Thebes, ne pouvoit être durable. Les chefs de cette expédition revenoient couverts de gloire, les ſoldats chargés de butin. Les uns & les autres ſe montroient avec cette fierté que donne la victoire ; & racontant à leurs enfans, à leurs amis, empreſſés autour d'eux, la ſuite de leurs travaux & de leurs exploits, ils ébranloient puiſſamment les imaginations, & allumoient dans tous les cœurs la ſoif ardente des combats. Un événement ſubit développa ces impreſſions funeſtes.

GUERRE DE TROIE.

Sur la côte de l'Aſie, à l'oppoſite de la Grece, vivoit paiſiblement un prince, qui ne comptoit que des ſouverains pour aïeux ; & qui ſe trouvoit à la tête d'une nombreuſe famille, preſque toute compoſée de jeunes héros. Priam régnoit à Troyes ; & ſon royaume, autant par l'opulence, & par le courage des peuples ſoumis à ſes loix, que par ſes liaiſons avec les rois d'Aſſyrie (1), répandoit en ce canton de l'Aſie, le même éclat que le royaume de Mycenes dans la Grece.

La maiſon d'Argos, établie en cette derniere ville, reconnoiſſoit pour chef Aga-

(1) Plat. de leg. lib. 3, tome 2, page 685.

memnon, fils d'Atrée. Il avoit joint à ſes états, ceux de Corinthe, de Sicyone, & de pluſieurs villes voiſines (1). Sa puiſſance augmentée de celle de Ménélas ſon frere, qui venoit d'épouſer Hélene, héritiere du royaume de Sparte, lui donnoit une grande influence ſur cette partie de la Grece, qui, de Pélops, ſon ayeul, a pris le nom de Péloponeſe.

Tantale, ſon biſaïeul, régna d'abord en Lydie; &, contre les droits les plus ſacrés, retint dans les fers, un prince Troyen nommé Ganymede. Plus récemment encore, Hercule, iſſu des rois d'Argos, avoit détruit la Ville de Troyes, fait mourir Laomédon, & enlevé Héſione ſa fille.

Le ſouvenir de ces outrages reſtés impunis, entretenoit dans les maiſons de Priam & d'Agamemnon, une haine héréditaire & implacable, aigrie de jour en jour par la rivalité de puiſſance, la plus terrible des paſſions meurtrieres. Pâris, fils de Priam, fut deſtiné à faire éclore ces ſemences de diviſions.

Pâris vint en Grece, & ſe rendit à la cour de Ménélas, où la beauté d'Hélene fixoit tous les regards. Aux avantages de la figure, le prince Troyen réuniſſoit le deſir de plaire (2) & l'heureux concours des talens

(1) Strab. lib. 8, page 372.
(2) Homer iliad. lib. 3, v. 39.

agréables ; ces qualités, animées par l'eſpoir du ſuccès, firent une telle impreſſion ſur la reine de Sparte, qu'elle abandonna tout pour le ſuivre. Les Atrides voulurent en-vain obtenir par la douceur, une ſatisfaction proportionnée à l'offenſe ; Priam ne vit dans ſon fils, que le réparateur des torts que ſa maiſon & l'Aſie entiere avoient éprouvés de la part des Grecs (1), & rejetta les voies de conciliation qu'on lui propoſoit.

A cette étrange nouvelle, ces cris tumultueux & ſanguinaires, ces bruits avant-coureurs des combats & de la mort, éclatent & ſe répandent de toutes parts. Les nations de la Grece s'agitent comme une forêt battue par la tempête. Les rois dont le pouvoir eſt renfermé dans une ſeule ville, ceux dont l'autorité s'étend ſur pluſieurs peuples, poſſédés également de l'eſprit d'héroiſme, s'aſſemblent à Mycenes. Ils jurent de reconnoître Agamemnon pour chef de l'entrepriſe, de venger Ménélas, de réduire Ilium en cendres. Si des princes refuſent d'abord d'entrer dans la confédération, ils ſont bientôt entraînés par l'éloquence perſuaſive du vieux Neſtor, roi de Pylos ; par les diſcours inſidieux d'Ulyſſe, roi d'Ithaque ; par l'exemple d'Ajax, de Salamine ; de Diomede, d'Argos ; d'Idoménée,

(1) Herodot, lib. 1, c. 1;

de

de Crete ; d'Achille, fils de Pélée, qui régnoit dans un canton de la Theſſalie, & d'une foule de jeunes guerriers, ivres d'avance des ſuccès qu'ils ſe promettent.

Après de longs préparatifs, l'armée, forte d'environ cent mille hommes (1) ſe raſſembla au port d'Aulide ; & près de douze cents voiles la tranſportèrent ſur les rives de la Troade.

La ville de Troye, défendue par des remparts & des tours, étoit encore protégée par une armée nombreuſe (2), que commandoit Hector, fils de Priam ; il avoit ſous lui, quantité de princes alliés, qui avoient joint leurs troupes à celles des Troyens (3). Aſſemblées ſur le rivage, elles préſentoient un front redoutable à l'armée des Grecs, qui, après les avoir repouſſées, ſe renfermerent dans un camp, avec la plus grande partie de leurs vaiſſeaux.

Les deux armées eſſayerent de nouveau leurs forces ; & le ſuccès douteux de pluſieurs combats, fit entrevoir que le ſiege traîneroit en longueur.

Avec de frêles bâtimens, & de foibles lumieres ſur l'art de la navigation, les Grecs n'avoient pu établir une communi-

(1) Homer. iliad. lib. 2, v. 494, &c. Thucyd. lib. 1, c. 10.

(2) Homer. iliad. lib. 8. v. 562.

(3) Id. lib. 2, v. 876, lib. 10, v. 434.

cation ſuivie entre la Grece & l'Aſie. Les ſubſiſtances commencerent à manquer. Une partie de la flotte fut chargée de ravager, ou d'enſemencer les îles & les côtes voiſines; tandis que divers partis diſperſés dans la campagne, enlevoient les récoltes & les troupeaux. Un autre motif rendoit ces détachemens indiſpenſables. La ville n'étoit point inveſtie; & comme les troupes de Priam la mettoient à l'abri d'un coup de main, on réſolut d'attaquer les alliés de ce prince, ſoit pour profiter de leurs dépouilles, ſoit pour le priver de leurs ſecours. Achille portoit de tous côtés le fer & la flamme (1); après s'être débordé comme un torrent déſtructeur, il revenoit avec un butin immenſe qu'on diſtribuoit à l'armée, avec des eſclaves ſans nombre, que les généraux partageoient entre eux.

Troyes étoit ſituée au pied du mont Ida, à quelque diſtance de la mer; les tentes & les vaiſſeaux des Grecs occupoient le rivage; l'eſpace du milieu étoit le théatre de la bravoure & de la férocité; les Troyens & les Grecs, armés de piques, de maſſues, d'épées, de fleches & de javelots; couverts de caſques, de cuiraſſes, de cuiſſarts & de boucliers; les rangs preſſés, les généraux à leur tête, s'avan-

(1) Iliad. lib. 9, v. 328.

çoient les uns contre les autres ; les premiers, avec de grands cris ; les ſeconds, dans un ſilence plus effrayant : auſſi-tôt les chefs devenus ſoldats, plus jaloux de donner de grands exemples que de ſages conſeils, ſe précipitoient dans le danger, laiſſoient preſque toujours au haſard le ſoin d'un ſuccès qu'ils ne ſavoient ni préparer ni ſuivre ; les troupes ſe heurtoient & ſe briſoient avec confuſion, comme les flots que le vent pouſſe & repouſſe dans le détroit de l'Eubée. La nuit ſéparoit les combattants ; la ville ou les retranchemens ſervoient d'aſyle aux vaincus ; la victoire coûtoit du ſang, & ne produiſoit rien.

Les jours ſuivans, la flamme du bûcher dévoroit ceux que la mort avoit moiſſonnés : on honoroit leur mémoire par des larmes & par des jeux funebres. La treve expiroit, & l'on en venoit encore aux mains.

Souvent au plus fort de la mêlée, un guerrier élevoit ſa voix, & défioit au combat un guerrier du parti contraire. Les troupes, en ſilence, les voyoient tantôt ſe lancer des traits ou d'énormes quartiers de pierre ; tantôt ſe joindre l'épée à la main, & preſque toujours s'inſulter mutuellement, pour aigrir leur fureur. La haine du vainqueur ſurvivoit à ſon triomphe : s'il ne pouvoit outrager le corps de ſon ennemi, & le priver de la ſépulture, il tâchoit du moins de dépouiller de ſes

armes. Mais dans l'inſtant, les troupes s'avançoient de part & d'autre, ſoit pour lui ravir ſa proie, ſoit pour la lui aſſurer; & l'action devenoit générale.

Elle le devenoit auſſi, lorſqu'une des armées avoit trop à craindre pour les jours de ſon guerrier, ou lorſque lui-même cherchoit à les prolonger par la fuite. Les circonſtances pouvoit juſtifier ce dernier parti: l'inſulte & le mépris flétriſſoient à jamais celui qui fuyoit ſans combattre, parce qu'il faut, dans tous les temps, ſavoir affronter la mort, pour mériter de vivre. On réſervoit l'indulgence pour celui qui ne ſe déroboit à la ſupériorité de ſon adverſaire, qu'après l'avoir éprouvée: car la valeur de ce temps-là, conſiſtant moins dans le courage d'eſprit, que dans le ſentiment de ſes forces, ne n'étoit pas une honte de fuir, lorſqu'on ne cédoit qu'à la néceſſité; mais c'étoit une gloire d'atteindre l'ennemi dans ſa retraite, & de joindre à la force qni préparoit la victoire, la légéreté qui ſervoit à la décider.

Les aſſociations d'armes & de ſentimens entre deux guerriers, ne furent jamais ſi communes que pendant la guerre de Troye. Achille & Patrocle, Ajax & Teucer, Diomede & Sthénélus, Idoménée & Mérion, tant d'autres héros dignes de ſuivre leurs traces, combattoient ſouvent l'un près de l'autre; & ſe jettant dans la mêlée, ils

partageoient entre eux les périls & la gloire : d'autres fois, montés ſur un même char, l'un guidoit les courſiers, tandis que l'autre écartoit la mort, la renvoyoit à l'ennemi. La perte d'un guerrier exigeoit une prompte ſatisfaction de la part de ſon compagnon d'armes; le ſang verſé demandoit du ſang.

Cette idée fortement imprimée dans les eſprits, endurciſſoit les Grecs & les Troyens contre les maux ſans nombre qu'ils éprouvoient. Les premiers avoient été plus d'une fois ſur le point de prendre la ville; plus d'une fois les ſeconds avoient forcé le camp, malgré les paliſſades, les foſſés, les murs qui le défendoient. On voyoit les armées ſe détruire, & les guerriers diſparoître: Hector, Sarpedon, Ajax, Achille lui-même, avoient mordu la pouſſiere. A l'aſpect de ſes revers, les Troyens ſoupiroient après le renvoi d'Hélene; les Grecs, après leur patrie : mais les uns & les autres étoient bientôt retenus par la honte, & par la malheureuſe facilité qu'ont les hommes de s'accoutumer à tout, excepté au repos & au bonheur.

Toute la terre avoit les yeux fixés ſur les campagnes de Troye, ſur ces lieux où la gloire appeloit à grands cris les princes qui n'avoient pas été du commencement de l'expédition. Impatiens de ſe ſignaler dans cette carriere ouverte aux nations, ils ve-

noient ſucceſſivement joindre leurs troupes à celles de leurs alliés, & périſſoient quelquefois dans un premier combat.

Enfin, après dix ans de réſiſtance & de travaux, après avoir perdu l'élite de ſa jeuneſſe & de ſes héros, la ville tomba ſous les efforts des Grecs; & ſa chûte fit un ſi grand bruit dans la Grece, qu'elle ſert encore de principale époque aux annales des nations*. Ses murs, ſes maiſons, ſes temples, réduits en poudre; Priam, expirant au pied des autels; ſes fils égorgés autour de lui; Hécube, ſon épouſe; Caſſandre, ſa fille; Andromaque, veuve d'Hector pluſieurs autres princeſſes, chargées de fers, & traînées comme des eſclaves, à travers le ſang qui ruiſſeloit dans les rues, au milieu d'un peuple entier, dévoré par la flamme, ou détruit par le fer vengeur: tel fut le dénouement de cette fatale guerre. Les Grecs aſſouvirent leur fureur: mais ce plaiſir cruel fut le terme de leur proſpérité, & le commencement de leurs déſaſtres.

Leur retour fut marqué par les plus ſiniſtres revers (1). Mneſthée, roi d'Athenes, finit ſes jours dans l'île de Mélos (2) Ajax, roi des Locriens, périt avec ſa

---

* L'an 1282 avant J. C.

(1) Plat. de leg. lib. 3, tome 2, page 682.

(2) Euſeb. chron. can. page. 128.

flotte (1); Ulyſſe, plus malheureux, eut ſouvent à craindre le même ſort, pendant les dix ans entiers qu'il erra ſur les flots; d'autres, encore plus à plaindre, furent reçus dans leur famille, comme des étrangers revêtus de titres qu'une longue abſence avoit fait oublier, qu'un retour imprévu rendoit odieux. Au lieu des tranſports que devoit exciter leur préſence, ils n'entendirent autour d'eux que les cris révoltans de l'ambition, & de l'adultere & du plus ſordide intérêt: trahis par leurs parens & leurs amis, la plupart allerent, ſous la conduite d'Idoménée, de Philoctete, de Diomede & de Teucer, en chercher de nouveaux en des pays inconnus.

La maiſon d'Argos ſe couvrit de forfaits, & déchira ſes entrailles de ſes propres mains; Agamemnon trouva ſon trône & ſon lit profanés par un indigne uſurpateur; il mourut, aſſaſſiné par Clytemneſtre, ſon épouſe, qui quelque temps après, fut maſſacrée par Oreſte ſon fils.

Ces horreurs multipliées alors dans preſque tous les cantons de la Grece, retracées encore aujourd'hui ſur le théatre d'Athenes, devroient inſtruire les rois & les peuples, & leur faire redouter juſqu'à la victoire même. Celle des Grecs leur fut

(1) Homer. odyſſ. lib. 4, v. 499.

auſſi funeſtes qu'aux Troyens: affoiblis par leurs efforts & par leurs ſuccès, ils ne purent plus réſiſter à leurs diviſions, & s'accoutumerent à cette funeſte idée, que la guerre étoit auſſi néceſſaire aux états, que la paix. Dans l'eſpace de quelques générations, on vit tomber & s'éteindre la plupart des maiſons ſouveraines, qui avoient détruit celle de Priam; & quatre-vingts ans après la ruine de Troye (1), une partie du Péloponeſe paſſa entre les mains des Héraclides, ou deſcendans d'Hercule.

RETOUR DES HÉRACLIDES.

La révolution produite par le retour de ces princes, fut éclatante, & fondée ſur plus ſpécieux prétextes *. Parmi les familles, qui, dans les plus anciens temps, poſſéderent l'empire d'Argos & de Mycenes, les plus diſtinguées furent celle de Danaïs & celle de Pélops. Du premier de ces princes, étoient iſſus Prœtus, Acriſius, Perſée, Hercule; du ſecond, Atrée, Agamemnon, Oreſte & ſes fils.

Hercule, aſſervi, tant qu'il vécut, aux volontés d'Euryſthée, que des circonſtances particulieres avoient revêtu du pouvoir ſuprême, ne put faire valoir ſes droits, mais

(1) Thucyd. lib. 1, c. 12.
* En 1202, avant J. C.

il

il les tranſmit à ſes fils, qui furent enſuite bannis du Péloponeſe. Ils tenterent plus d'une fois d'y rentrer (1) ; leurs efforts étoient toujours réprimés par la maiſon de Pélops, qui, après la mort d'Euryſthée, avoit uſurpé la couronne : leurs titres furent des crimes, tant qu'elle put leur oppoſer la force, dès qu'elle ceſſa d'être ſi redoutable, on vit ſe réveiller en faveur des Héraclides, l'attachement des peuples pour leurs anciens maîtres, & la jalouſie des puiſſances voiſines contre la maiſon de Pélops. Celle d'Hercule avoit alors à ſa tête trois freres ; Témene, Creſphonte & Ariſthodeme, qui, s'étant aſſociés avec les Doriens (2), entrerent avec eux dans le Péloponeſe, ou la plupart des villes furent obligées de les reconnoître pour leurs ſouverains (3).

Les deſcendans d'Agamemnon, forcés dans Argos, & ceux de Neſtor, dans la Meſſénie, ſe réfugierent, les premiers en Thrace, les ſeconds en Attique. Argos échut en partage à Témene, & la Meſſénie à Creſphonte. Euryſthene & Proclès, fils d'Ariſthodeme, mort au commence-

(1) Herodot. lib. 9, c. 26. Diod. Sic. lib. 4, p. 261.
(2) Strab. lib. 9, p. 393.
(3) Pauſan. lib. 2, c. 13, p. 140.

ment de l'expédition, régnerent à Lacédémone (1).

Peu de tems après, les vainqueurs attaquerent Codrus, roi d'Athenes, qui avoit donné un asyle à leurs ennemis. Ce prince ayant appris que l'oracle promettoit la victoire à celle des deux armées qui perdroit son général dans la bataille, s'exposa volontairement à la mort : & ce sacrifice enflamma tellement ses troupes, qu'elles mirent les Héraclides en fuite. (2).

C'est-là que finissent les siecles nommés héroïques, & qu'il faut se placer, pour en saisir l'esprit, & pour entrer dans des détails que le cours rapide des événemens permettoit à peine d'indiquer.

RÉFLEXIONS SUR LES SIECLES HÉROÏQUES.

On ne voyoit anciennement que des monarchies dans la Grece (3) ; on n'y voit presque par-tout aujourd'hui que des républiques. Les premiers rois ne possédoient qu'une ville, ou qu'un canton (4) ; quelques-

(1) Isocr. in Archid. tome 2, p. 18. Tacit. annal. l. 4, c. 43. Pausan. lib. 2, c. 18, p. 151. Id. lib. 3, c. 1, p. 205. Vell. Paterc. lib. 1, c. 2.

(2) Meurs. de reg. Athen. lib. 3, c. 11.

(3) Plat. de leg. lib. 3, t. 2, page 680. Aristid. de rep. lib. 1, c. 2, tome 2, p. 297. Cicer. de leg. lib. 3, t. 3, p. 161.

(4) Thucyd. lib. 1, cap. 13. Hom. iliad. lib. 2, v. 495, &c.

uns étendirent leur puiſſance, aux dépens de leur voiſins, & ſe formerent de grands états ; leurs ſucceſſeurs voulurent augmenter leur autorité, au préjudice de leurs ſujets, & la perdirent.

S'il n'étoit pas venu dans la Grece d'autres colonies que celle de Cécrops, les Athéniens plus éclairés, & par conſéquent plus puiſſans que les autres ſauvages, les auroient aſſujettis par degrés ; & la Grece n'eût formé qu'un grand royaume, qui ſubſiſteroit aujourd'hui comme ceux d'Egypte & de Perſe. Mais les diverſes peuplades venues de l'Orient, la diviſerent en pluſieurs états ; & les Grecs adopterent par-tout le gouvernement monarchique, parce que ceux qui les policerent, n'en connoiſſoient pas d'autres ; parce qu'il eſt plus aiſé de ſuivre les volontés d'un ſeul homme, que celles de pluſieurs chefs ; & que l'idée d'obéir & de commander tout-à-la-fois, d'être en même temps ſujet & ſouverain, ſuppoſe trop de lumieres & de combinaiſons, pour être apperçue dans l'enfance des peuples.

Les rois exerçoient les fonctions de pontife, de général & de juge (1) ; leur puiſſance qu'ils tranſmettoient à leurs deſcendans (2), étoit très-étendue, & néan-

(1) Ariſtid. de rep. lib. 3, c. 14, tome 2, page 357.
(2) Thucyd. ibid.

moins tempérée par un conſeil dont ils prenoient les avis, & dont ils communiquoient les déciſions à l'aſſemblée générale de la nation (1).

Quelquefois, après une longue guerre, les deux prétendans au trône, ou les deux guerriers qu'ils avoient choiſis, ſe préſentoient les armes à la main; & le droit de gouverner les hommes, dépendoit de la force ou de l'adreſſe du vainqueur.

Pour ſoutenir l'éclat du rang, le ſouverain, outre les tributs impoſés ſur le peuple (2), poſſédoit un domaine qu'il avoit reçu de ſes ancêtres, qu'il augmentoit par ſes conquêtes, & quelquefois par la généroſité de ſes amis. Théſée, banni d'Athenes, eut pour unique reſſource, les biens que ſon pere lui avoit laiſſés dans l'île de Scyros (2). Les Etoliens, preſſés par un ennemi puiſſant, promirent à Méléagre, fils d'Œnée leur roi, un terrain conſidérable, s'il vouloit combattre à leur tête (4). La multiplicité des exemples ne permet pas de citer les princes qui dûrent une partie de leurs tréſors à la victoire, ou à la

(1) Ariſt. de mor. lib. 3, c. 5, t. 2, p. 32. Dionyſ. Halic. antiq. Rom. lib. 2, t. 1, p. 261.

(2) Homer. iliad. lib. 9, v. 156. Schol. ibid. odyſſ. lib. 13, v. 15.

(3) Plut. in Theſ. t. 1, p. 16.

(4) Homer. iliad. lib. 9, v. 573.

reconnoiſſance : mais ce qu'on doit remarquer, c'eſt qu'il ſe glorifioient des préſens qu'ils avoient obtenus, parce que les préſens étant regardés comme le prix d'un bienfait, ou le ſymbole de l'amitié, il étoit honorable de les recevoir, & honteux de ne pas les mériter.

Rien ne donnoit plus d'éclat au rang ſuprême, & d'eſſor au courage, que l'eſprit d'héroïſme ; rien ne s'aſſortiſſoit plus aux mœurs de la nation, qui étoient preſque par-tout les mêmes : le caractere des hommes étoit alors compoſé d'un petit nombre de traits ſimples, mais expreſſifs & fortement prononcés : l'art n'avoit point encore ajouté ſes couleurs à l'ouvrage de la nature. Ainſi les particuliers devoient différer entre eux, & les peuples ſe reſſembler.

Les corps naturellement robuſtes le devenoient encore plus par l'éducation ; les ames ſans ſoupleſſe & ſans apprêt, étoient actives, entreprenantes, aimant ou haïſſant à l'excès, toujours entraînées par les ſens ; toujours prêtes à s'échapper ; la nature, moins contrainte dans ceux qui étoient revêtus du pouvoir, ſe développoit chez eux avec plus d'énergie, que chez le peuple ; ils repouſſoient une offenſe par l'outrage, ou par la force, & plus foibles dans la douceur que dans les revers, ſi c'eſt pourtant une foibleſſe [illegible] paroître ſenſible,

ils pleuroient ſur un affront dont ils ne pouvoient ſe venger : doux & faciles, dès qu'on les prévenoit par des égards; impétueux & terribles, quand on y manquoit, ils paſſoient de la plus grande violence, aux plus grands remords; & réparoient leur faute, avec la même ſimplicité qu'ils en faiſoient l'aveu (1). Enfin, comme les vices & les vertus étoient ſans voile & ſans détour, les princes & les héros étoient ouvertement avides de gain, de gloire, de préférences & de plaiſirs.

Ces mœurs, mâles & altiers, ne pouvoient éprouver des émotions languiſſantes. Deux grands ſentimens les agitoient à-la-fois, l'amour & l'amitié, avec cette différence que l'amour étoit pour eux une flamme dévorante & paſſagere : l'amitié, une chaleur vive & continue : l'amitié produiſoit des actions regardées aujourd'hui comme des prodiges, autrefois comme des devoirs. Oreſte & Pylade, voulant mourir l'un pour l'autre, ne faiſoient que ce qu'avoient fait avant eux d'autres héros. L'amour, violent dans ſes tranſports, cruel dans ſa jalouſie, avoit ſouvent des ſuites funeſtes : ſur des cœurs plus ſenſibles que tendres, la beauté avoit plus d'empire que les qualités qui l'embelliſſent ; elle faiſoit l'ornement de

(1) Homer. iliad. lib. 4, v. 360. Id. lib. 23. paſſim. Id. odyſſ. lib. 8. v. 402.

ces fêtes ſuperbes que donnoient les princes, lorſqu'ils contractoient une alliance. Là ſe raſſembloient avec les rois & les guerriers, des princeſſes dont la préſence & la jalouſie étoient une ſource de diviſions & de malheurs.

Aux nôces d'un roi de Lariſſe, de jeunes Theſſaliens, connus ſous le nom de centaures, inſulterent les compagnes de la jeune reine, & périrent ſous les coups de Théſée, & de pluſieurs héros, qui, dans cette occaſion, prirent la défenſe d'un ſexe qu'ils avoient outragé plus d'une fois (1).

Les nôces de Thétis & de Pélée furent troublées par les prétentions de quelques princeſſes, qui, déguiſées, ſuivant l'uſage, ſous les noms de Junon, de Minerve, & des autres déeſſes, aſpiroient toutes au prix de la beauté (2).

Un autre genre de ſpectacles réuniſſoit les princes & les héros : ils accouroient aux funérailles d'un ſouverain, & déployoient leur magnificence & leur adreſſe dans les jeux qu'on célébroit pour honorer ſa mémoire. On donnoit des jeux ſur un tombeau, parce que la douleur n'avoit pas beſoin de

(1) Diod. Sic lib. 4, p. 272. Ovid. metam. lib. 12, v. 210. Hom. odyſſ. lib. 21, v. 295.

(2) Mezir. comment. ſur les épîtr. d'Ovid. tome 1, p. 220. Ban. mythol. tome 3, p. 182.

bienſéances. Cette délicateſſe qui rejette toute conſolation, eſt dans le ſentiment un excès ou une perfection qu'on ne connoiſſoit pas encore ; mais ce qu'on ſavoit, c'étoit de verſer des larmes ſinceres, de les ſuſpendre, quand la nature l'ordonnoit (1), & d'en verſer encore, quand le cœur ſe reſſouvenoit de ſes pertes. « Je trouve un » plaiſir très-vif, dit Ménélas dans » Homere (2), à pleurer ceux qui ont » péri ſous les murs de Troie ». Dix ans s'étoient écoulés depuis leur mort.

Les héros étoient injuſtes & religieux en même temps. Lorſque, par l'effet du haſard, d'une haine perſonnelle ou d'une défenſe légitime, ils avoient donné la mort à quelqu'un, ils frémiſſoient du ſang qu'ils venoient de verſer ; & quittant leur trône ou leur patrie, ils alloient au loin mendier le ſecours de l'expiation. Après les ſacrifices qu'elle exige, on répandoit ſur la main coupable, l'eau deſtinée à la purifier (3) ; & dès ce moment, ils rentroient dans la ſociété, & ſe préparoient à de nouveaux combats.

Le peuple, frappé de cette cérémonie, ne l'étoit pas moins de l'extérieur menaçant

(1) Hom. iliad. lib. 9, v. 229 ; lib. 24, v. 48.
(2) Id. odyſſ. lib. 4, v. 100.
(3) Ovid. faſt. lib, v. 37. Schol. Soph. in Ajac. v. 664.

que ſes héros ne quittoient jamais : les uns jettoient ſur leurs épaules la dépouille des tigres & des lions dont ils avoient triomphé (1) ; les autres paroiſſoient avec de lourdes maſſues, ou des armes de différentes eſpeces, enlevées aux brigands dont ils avoient délivré la Grece (2).

C'eſt dans cet appareil qu'ils ſe préſentoient pour jouir des droits de l'hoſpitalité, droits circonſcrits aujourd'hui entre certaines familles ; alors communs à toutes (3). A la voix d'un étranger, toutes les portes s'ouvroient, tous les ſoins étoient prodigués ; & pour rendre à l'humanité le plus beau des hommages, on ne s'informoit de ſon état & de ſa naiſſance, qu'après avoir prévenu ſes beſoins (4). Ce n'étoit pas à leurs légiſlateurs, que les Grecs étoient redevables de cette inſtitution ſublime ; ils la devoient à la nature, dont les lumieres vives & profondes rempliſſoient le cœur de l'homme, & n'y ſont pas encore éteintes, puiſque notre premier mouvement eſt un mouvement d'eſtime & de confiance pour nos ſemblables ; & que la défiance ſeroit

(1) Plut in Theſ. page 4. Numiſm. veter.
(2) Plut. ibid.
(3) Hom. iliad. lib. 6, v. 15. Id. odyſſ. lib. 3, v. 34 ; lib 5, v. 208 ; lib. 8, v. 544.
(4) Hom. iliad. lib. 6, v. 173. Id. odyſſ. lib 1, v. 124 ; lib. 3, v. 70.

regardée comme un vice énorme, ſi l'expérience de tant de perfidies n'en avoit preſque fait une vertu.

Toutefois, dans les ſiecles où brilloient de ſi beaux exemples d'humanité, on vit éclater des crimes atroces & inouis. Quelques-uns de ces forfaits ont exiſté, ſans doute; ils étoient les fruits de l'ambition & de la vengeance, paſſions effrénées, qui, ſuivant la différence des conditions & des temps, emploient pour venir à leurs fins, tantôt des manœuvres ſourdes, & tantôt la force ouverte. Les autres ne dûrent leur origine qu'à la poéſie, qui, dans ſes tableaux, altere les faits de l'hiſtoire, comme ceux de la nature. Les poëtes, maîtres de nos cœurs, eſclaves de leur imagination, remettent ſur la ſcene les principaux perſonnages de l'antiquité; & ſur quelques traits échappés aux outrages du temps, établiſſent des caracteres qu'ils varient ou contraſtent, ſuivant leurs beſoins (1); & les chargeant quelquefois de couleurs effrayantes, ils transforment les foibleſſes en crimes, & les crimes en forfaits. Nous déteſtons cette Médée, que Jaſon emmena de Colchide, & dont la vie ne fut, dit-on, qu'un tiſſu d'horreurs. Peut-être n'eût-elle d'autre magie que ſes charmes, & d'autre crime

(1) Plat. in Min. tome 2, page 320.

que ſon amour (1) ; & peut-être auſſi la plupart de ces princes, dont la mémoire eſt aujourd'hui couverte d'opprobres, n'étoient pas plus coupables que Médée. Ce n'étoit pas la barbarie qui régnoit le plus dans ces ſiecles reculés ; mais plutôt une certaine violence de caractere, qui ſouvent, à force d'agir à découvert, ſe trahiſſoit elle-même. On pouvoit du moins ſe prémunir contre une haine qui s'annonçoit par la colere, & contre des paſſions qui avertiſſoient de leurs projets. Mais comment ſe garantir aujourd'hui de ces cruautés réfléchies, de ces haines froides & aſſez patientes pour attendre le moment de la vengeance ? Le ſiecle véritablement barbare, n'eſt pas celui où il y a le plus d'impétuoſité dans les deſirs, mais celui où l'on trouve le plus de fauſſeté dans les ſentimens.

Ni le rang, ni le ſexe, ne diſpenſoient des ſoins domeſtiques, qui ceſſent d'être vils, dès qu'ils ſont communs à tous les états. On les aſſocioit quelquefois avec des talens agréables, tels que la muſique & la danſe ; & plus ſouvent encore avec des plaiſirs tumultueux, tels que la chaſſe &

(1) Diod. Sic. lib. 4, page 249. Parmeniſc. ap. Schol. Eurip in Med. v. 9 & 273. Ælian var. hiſt. lib. 5, c. 21. Banier myth. lib. 3, chap. 5. t. 3, p. 259.

les exercices qui entretiennent la force du corps, ou la développent.

Les loix étoient en petit nombre & fort ſimples, parce qu'il falloit moins ſtatuer ſur l'injuſtice, que ſur l'inſulte ; & plutôt réprimer les paſſions dans leur fougue, que pourſuivre les vices dans leurs détours.

Les grandes vérités de la morale, d'abord découvertes par cet inſtinct admirable qui porte l'homme au bien, furent bientôt confirmées à ſes yeux par l'utilité qu'il retiroit de leur pratique. Alors on propoſa pour motif & pour récompenſe à la vertu, moins la ſatisfaction de l'ame, que la faveur des dieux, l'eſtime du public, & les regards de la poſtérité (1). La raiſon ne ſe replioit pas encore ſur elle-même, pour ſonder la nature des devoirs, & les ſoumettre à ces analyſes, qui ſervent, tantôt à les confirmer, tantôt à les détruire. On ſavoit ſeulement que dans toutes les circonſtances de la vie, il eſt avantageux de rendre à chacun ce qui lui appartient ; & d'après cette réponſe du cœur, les hommes honnêtes s'abandonnoient à la vertu, ſans regretter les ſacrifices qu'elle exige.

Deux ſortes de connoiſſances éclairoient les hommes. La tradition dont les poëtes

(1) Hom. iliad. lib. 2, v. 119. Id. odyſſ. lib. 2. v. 64.

étoient les interprêtes, & l'expérience que les vieillards avoient acquiſe. La tradition conſervoit quelques traces de l'hiſtoire des dieux, & de celle des hommes. De-là, les égards qu'on avoit pour les poëtes, chargés de rappeller ces faits intéreſſans dans les feſtins & dans les occaſions d'éclat, de les orner des charmes de la muſique, & de les embellir par des fictions qui flattoient la vanité des peuples & des rois (1).

L'expérience des vieillards ſuppléoit à l'expérience lente des ſiecles (2); & réduiſant les exemples en principes, elle faiſoit connoître les effets des paſſions, & les moyens de les réprimer. De là naiſſoit pour la vieilleſſe, cette eſtime qui lui aſſignoit les premiers rangs dans les aſſemblées de la nation, & qui accordoit à peine aux jeunes gens la permiſſion de l'interroger (3).

L'extrême vivacité des paſſions donnoit un prix infini à la prudence, & le beſoin d'être inſtruit au talent de la parole.

De toutes les qualités de l'eſprit, l'imagination fut cultivée la premiere, parce que c'eſt celle qui ſe manifeſte le plutôt dans l'enfance des hommes & des peuples, &

(1) Hom. odyſſ. lib. 1, v. 152 & 338.

(2) Id. iliad. lib. 1, v. 259; lib. 3, v. 108; lib. 9; v. 60.

(3) Hom. iliad. lib. 23, v. 587. Id. odyſſ. lib. 3; v. 24.

que, chez les Grecs en particulier, le climat qu'ils habitoient & les liaiſons qu'ils contracterent avec les orientaux, contribuerent à la développer.

En Egypte où le ſoleil eſt toujours ardent, où les vents, les accroiſſemens du Nil & les autres phénomenes ſont aſſujettis à un ordre conſtant, où la ſtabilité & l'uniformité de la nature ſemblent prouver ſon éternité, l'imagination agrandiſſoit tout, & s'élançant de tous côtés dans l'infini, elle rempliſſoit le peuple d'étonnement & de reſpect.

Dans la Grece, où le ciel, quelquefois troublé par des orages, étincelle preſque toujours d'une lumiere pure; où la diverſité des aſpects & des ſaiſons offre ſans ceſſe des contraſtes frappans; où à chaque pas, à chaque inſtant, la nature paroît en action, parce qu'elle differe toujours d'elle-même, l'imagination, plus riche & plus active qu'en Egypte, embelliſſoit tout, & répandoit une chaleur auſſi douce que féconde, dans les opérations de l'eſprit.

Ainſi les Grecs ſortis de leurs forêts, ne virent plus les objets ſous un voile effrayant & ſombre; ainſi les Egyptiens tranſportés en Grece, adoucirent peu-à-peu les traits ſéveres & fiers de leurs tableaux: les uns & les autres ne faiſant plus qu'un même peuple, ſe formerent un langage qui brilloit d'expreſſions figurées; ils revêtirent leurs anciennes opinions de couleurs qui en alté-

roient la ſimplicité, mais qui les rendoient plus ſéduiſantes ; & comme les êtres qui avoient du mouvement, leur parurent pleins de vie, & qu'ils rapportoient à autant de cauſes particulieres, les phénomenes dont ils ne connoiſſoient pas la liaiſon, l'univers fut à leurs yeux une ſuperbe décoration, dont les reſſorts ſe mouvoient au gré d'un nombre infini d'agens inviſibles.

Alors ſe forma cette philoſophie, ou plutôt cette religion qui ſubſiſte encore parmi le peuple, mélange confus de vérités & de menſonges ; de traditions reſpectables, & de fictions riantes : ſyſtêmes qui flatte les ſens, & révolte l'eſprit ; qui reſpire le plaiſir en préconiſant la vertu, & dont il faut tracer une légere eſquiſſe, parce qu'il porte l'empreinte du ſiecle qui l'a vu naître.

Qu'elle puiſſance a tiré l'univers du chaos ? L'être infini, la lumiere pure, la ſource de la vie (1) : donnons-lui le plus beau de ſes titres ; c'eſt l'amour même, cet amour dont la préſence rétablit par-tout l'harmonie (2), & à qui les hommes & les dieux rapportent leur origine (3).

Ces êtres intelligens ſe diſputerent l'empire du monde ; mais terraſſés dans

(1) Orph. ap. Bruſck. hiſt. Philoſ. t. 1, p. 390.
(2) Heſiod. theog. v. 120.
(3) Ariſtoph. in av. v. 700.

ces combats terribles, les hommes furent pour toujours soumis à leurs vainqueurs.

La race des immortels s'est multipliée ainsi que celle des hommes. Saturne issu du commerce du ciel & de la terre, eut trois fils qui se sont partagé le domaine de l'univers : Jupiter regne dans le ciel, Neptune sur la mer, Pluton dans les enfers, & tous trois sur la terre (1) : tous trois sont environnés d'une foule de divinités chargées d'exécuter leurs ordres.

Jupiter est le plus puissant des dieux, car il lance la foudre : sa cour est la plus brillante de toutes ; c'est le séjour de la lumiere éternelle ; & ce doit être celui du bonheur, puisque tous les biens de la terre viennent du ciel.

On implore les divinités des mers & des enfers, en certains lieux & en certaines circonstances ; les dieux célestes par-tout, & dans tous les momens de la vie. Ils surpassent les autres en pouvoir, puisqu'ils sont au-dessus de nos têtes, tandis que les autres sont à nos côtés, ou sous nos pieds.

Les dieux distribuent aux hommes la vie, la santé, les richesses, la sagesse & la valeur. (2) Nous les accusons d'être les auteurs de

(1) Hom. iliad. lib. 15, v. 193.

(2) Hom. iliad. lib. 2, v. 297 ; lib. 7, v. 288 ; lib. 13, v. 730.

nos maux (1) ; ils nous reprochent d'être malheureux par notre faute (2). Pluton eſt odieux aux mortels (3), parce qu'il eſt inflexible. Les autres dieux ſe laiſſent toucher par nos prieres, & ſur-tout par nos ſacrifices, dont l'odeur eſt pour eux un parfum délicieux. (4).

S'ils ont des ſens, comme nous, ils doivent avoir les mêmes paſſions. La beauté fait ſur leur cœur l'impreſſion qu'elle fait ſur le nôtre. On les a vus ſouvent chercher ſur la terre des plaiſirs devenus plus vifs par l'oubli de la grandeur, & l'ombre du myſtere.

Les Grecs, par ce bizarre aſſortiment d'idées, n'avoient pas voulu dégrader la divinité. Accoutumés à juger d'après eux-mêmes de tous les êtres vivans, ils prêtoient leurs foibleſſes aux dieux, & leurs ſentimens aux animaux, ſans prétendre abaiſſer les premiers, ni élever les ſeconds.

Quand ils voulurent ſe former une idée du bonheur du ciel, & des ſoins qu'on y prenoit du gouvernement de l'univers, ils jetterent leurs regards autour d'eux, & ils dirent :

Sur la terre un peuple eſt heureux, lorſ-

(1) Id. iliad. lib. 3, v. 164 ; lib. 6, v. 349.
(2) Id. odyſſ. lib. 1, v. 33.
(3) Id. iliad. lib. 9, v. 158.
(4) Id. iliad. lib. 4, v. 48 ; lib. 24, v. 425.

qu'il paſſe ſes jours dans les fêtes ; un ſouverain, lorſqu'il raſſemble à ſa table les princes & les princeſſes qui regnent dans les contrées voiſines ; lorſque de jeunes eſclaves parfumés d'eſſences, y verſent le vin à pleines coupes, & que des chantres habiles y marient leur voix au ſon de la lyre (1) : ainſi, dans les repas fréquens qui réuniſſent les habitans du ciel, la jeuneſſe & la beauté, ſous les traits d'Hébé, diſtribuent le nectar & l'ambroiſie ; les chants d'Apollon & des muſes font retentir les voûtes de l'Olympe, & la joie brille dans tous les yeux.

Quelquefois Jupiter aſſemble les immortels auprès de ſon trône. Il agite avec eux les intérêts de la terre, de la même maniere qu'un ſouverain diſcute avec les grands de ſon royaume les intérêts de ſes états. Les dieux propoſent des avis différens ; & pendant qu'ils les ſoutiennent avec chaleur, Jupiter prononce, & tout rentre dans le ſilence.

Les dieux revêtus de ſon autorité, impriment le mouvement à l'univers, & ſont les auteurs des phénomenes qui nous étonnent.

Tous les matins une jeune déeſſe ouvre

---

(1) Hom. odyſſ. lib. 1, v. 152 ; lib. 9, v. 5. Ariſt. de rep. lib. 8, c. 8, tome 2, page 451.

les portes de l'orient, & répand la fraîcheur dans les airs, les fleurs dans la campagne, & les rubis ſur la route du ſoleil. A cette annonce, la terre ſe réveille, & s'apprête à recevoir le dieu qui lui donne tous les jours une nouvelle vie : il paroît, il ſe montre avec la magnificence qui convient au ſouverain des cieux ; ſon char, conduit par les heures, vole, & s'enfonce dans l'eſpace immenſe qu'il remplit de flammes & de lumiere. Dès qu'il parvient au palais de la ſouveraine des mers, la nuit qui marche éternellement ſur ſes traces, étend ſes voiles ſombres, & attache des feux ſans nombre à la voûte céleſte. Alors s'éleve un autre char dont la clarté douce & conſolante porte les cœurs ſenſibles à la rêverie. Une déeſſe le conduit. Elle vient en ſilence recevoir les tendres hommages d'Endymion. Cet arc qui brille de ſi riches couleurs, & qui ſe courbe d'un point de l'horiſon à l'autre, ce ſont des traces lumineuſes du paſſage d'Iris, qui porte à la terre les ordres de Junon. Ces vents agréables, ces tempêtes horribles, ce ſont des génies, qui tantôt ſe jouent dans les airs, tantôt luttent les uns contre les autres, pour ſoulever les flots. Au pied de ce côteau, eſt une grotte, aſyle de la fraîcheur & de la paix. C'eſt-là qu'une nymphe bienfaiſante, verſe de ſon urne intariſſable, le ruiſſeau qui fertiliſe la plaine voiſine, c'eſt de-là

qu'elle écoute les vœux de la jeune beauté qui vient contempler ſes attraits dans l'onde fugitive. Entrez dans ce bois ſombre, ce n'eſt ni le ſilence, ni la ſolitude, qui occupe votre eſprit : vous êtes dans la demeure des dryades & des ſylvains, & le ſecret effroi que vous éprouvez eſt l'effet de la majeſté divine.

De quelque côté que nous tournions nos pas, nous ſommes en préſence des dieux ; nous les trouvons au dehors, au-dedans de nous ; ils ſe ſont partagé l'empire des ames, & dirigent nos penchans : les uns préſident à la guerre & aux arts de la paix ; les autres nous inſpirent l'amour de la ſageſſe, ou celui des plaiſirs ; tous chériſſent la juſtice, & protégent la vertu : trente mille divinités, diſperſées au milieu de nous, veillent continuellement ſur nos penſées & ſur nos actions (1). Quand nous faiſons le bien, le ciel augmente nos jours & notre bonheur, il nous punit, quand nous faiſons le mal (2). A la voix du crime, Néméſis & les noires furies ſortent en mugiſſant du fond des enfers ; elles ſe gliſſent dans le cœur du coupable, & le tourmentent jour & nuit par des cris funebres & perçans. Ces cris ſont les remords (3). Si le ſcélérat néglige,

(1) Heſiod. oper. v. 250.
(2) Hom. odyſſ. lib. 13, v. 214.
(3) Cic. de leg. lib. 2, c. 14, t. 3, p. 127.

avant ſa mort, de les appaiſer par les cérémonies ſaintes, les furies attachées à ſon ame, comme à leur proie, la traînent dans les gouffres du tartare : car les anciens Grecs étoient généralement perſuadés que l'ame eſt immortelle ; & telle étoit l'idée que, d'après les Egyptiens, ils ſe faiſoient de cette ſubſtance ſi peu connue.

L'ame ſpirituelle, c'eſt-à-dire, l'eſprit ou l'entendement, eſt enveloppée d'une ame ſenſitive, qui n'eſt autre choſe qu'une matiere lumineuſe & ſubtile, image fidelle de notre corps ſur lequel elle s'eſt moulée, & dont elle conſerve à jamais la reſſemblance & les dimenſions. Ces deux ames ſont étroitement unies pendant que nous vivons : la mort les ſépare (1) ; & pendant que l'ame ſpirituelle monte dans les cieux, l'autre ame s'envole, ſous la conduite de Mercure, aux extrêmités de la terre, où ſont les enfers, le trône de Pluton, & le tribunal de Minos. Abandonnée de tout l'univers, & n'ayant pour elle que ſes actions, l'ame comparoît devant ce tribunal redoutable ; elle entend ſon arrêt, & ſe rend dans les champs éliſées, ou dans le tartare.

Les Grecs, qui n'avoient fondé le bonheur des dieux que ſur les plaiſirs des ſens, ne

(1) Hom. odyſſ. lib. 11, v. 217, Not. de Mme. Dacier, ſur les livres 10 & 11 de l'odyſſée.

purent imaginer d'autres avantages pour les champs élyſées, qu'un climat délicieux, & une tranquillité profonde, mais uniforme : foibles avantages qui n'empêchoient pas les ames vertueuſes de ſoupirer après la lumiere du jour, & de regretter leurs paſſions & leurs plaiſirs.

Le tartare eſt le ſéjour des pleurs & du déſeſpoir : les coupables y ſont livrés à des tourmens épouvantables ; des vautours cruels leur déchirent les entrailles, des roues brûlantes les entraînent autour de leur axe. C'eſt là que Tantale expire à tout moment de faim & de ſoif, au milieu d'une onde pure, & ſous des arbres chargés de fruits ; que les filles de Danaüs ſont condamnées à remplir un tonneau, d'où l'eau s'échappe à l'inſtant ; & Siſyphe, à fixer ſur le haut d'une montagne, un rocher qu'il ſouleve avec effort, & qui, ſur le point de parvenir au terme, retombe auſſitôt de lui-même. Des beſoins inſupportables, & toujours aigris par la préſence des objets propres à les ſatisfaire ; des travaux toujours les mêmes, & éternellement infructueux ; quels ſupplices ! L'imagination qui les inventa, avoit épuiſé tous les raffinemens de la barbarie, pour préparer des châtimens au crime ; tandis qu'elle n'accordoit pour récompenſe à la vertu, qu'une félicité imparfaite, & empoiſonnée par des regrets. Seroit-ce qu'on eût jugé

plus utile de conduire les hommes par la crainte des peines, que par l'attrait du plaiſir, ou plutôt, qu'il eſt plus aiſé de multiplier les images du malheur, que celles du bonheur ?.

Ce ſyſtême informe de religion enſeignoit un petit nombre de dogmes eſſentiels au repos des ſociétés, l'exiſtence des dieux, l'immortalité de l'ame, des récompenſes pour la vertu, des châtimens pour le crime : il preſcrivoit des pratiques qui pouvoient contribuer au maintien de ces vérités ; les fêtes & les myſteres : il préſentoit à la politique des moyens puiſſans, pour mettre à profit l'ignorance & la crédulité du peuple ; les oracles, l'art des augures & des devins : il laiſſoit enfin à chacun la liberté de choiſir parmi les traditions anciennes, & de charger ſans ceſſe de nouveaux détails, l'hiſtoire & la généalogie des dieux ; de ſorte que l'imagination ayant la liberté de créer des faits, & d'altérer par des prodiges ceux qui étoient déjà connus, répandoit ſans ceſſe dans ſes tableaux l'intérêt merveilleux, cet intérêt ſi froid aux yeux de la raiſon, mais ſi plein de charmes pour les enfans, & pour les nations qui commencent à naître. Les récits d'un voyageur au milieu de ſes hôtes, d'un pere de famille au milieu de ſes enfans, d'un chantre admis aux amuſemens des rois, s'intriguoient où ſe dénouoient par

l'intervention des dieux ; & le ſyſtême de la religion devenoit inſenſiblement un ſyſtême de fictions & de poéſie.

Dans le même-temps, les fauſſes idées qu'on avoit ſur la phyſique, enrichiſſoient la langue d'une foule d'images ; l'habitude de confondre le mouvement avec la vie, & la vie avec le ſentiment ; la facilité de rapprocher certains rapports que les objets ont entre eux, faiſoient que les êtres les plus ſenſibles prenoient dans le diſcours, une ame ou des propriétés qui leur étoient étrangeres : l'épée étoit altérée du ſang de l'ennemi ; le trait qui vole, impatient de le répandre : on donnoit des aîles à tout ce qui fendoit les airs, à la foudre, aux vents, aux fleches, au ſon de la voix ; l'aurore avoit des doigts de roſe ; le ſoleil, des treſſes d'or ; Thetis, des pieds d'argent. Ces ſortes de métaphores furent admirées, ſur-tout dans leur nouveauté ; & la langue devint poétique, comme toutes les langues le ſont dans leur origine.

Tels étoient à peu-près les progrès de l'eſprit chez les Grecs, lorſque Codrus ſacrifia ſes jours pour le ſalut de ſa patrie (1). Les Athéniens, frappés de ce trait de grandeur abolirent le titre de roi ; ils dirent que Codrus l'avoit élevé ſi haut, qu'il

(1) Meurſ. de reg. Athen. lib. 3, cap. 11.

ſeroit

ſeroit déſormais impoſſible d'y atteindre: en conſéquence, ils reconnurent Jupiter pour leur ſouverain (1); & ayant placé Médon, fils de Codrus, à côté du trône, ils le nommerent Archonte, ou chef perpétuel *, en l'obligeant néanmoins de rendre compte de ſon adminiſtration au peuple (2).

Les freres de ce prince s'étoient oppoſés à ſon élection; (3) mais quand ils la virent confirmée par l'oracle, plutôt que d'entretenir dans leur patrie, un principe de diviſions inteſtines, ils allerent au loin chercher une meilleure deſtinée.

ÉTABLISSEMENT DES IONIENS DANS L'ASIE MINEURE.

L'Attique & les pays qui l'entourent étoient alors ſurchargés d'habitans: les conquêtes des Héraclides avoient fait refluer dans cette partie de la Grece, la nation entiere des Ioniens, qui occupoient auparavant douze villes dans le Péloponeſe (4). Ces étrangers, onéreux aux lieux qui leur ſervoient d'aſyles, & trop voiſins des lieux

(1) Schol. Ariſtoph. in nub. v. 2.
* En 1092, avant J. C.
(2) Pauſan. lib. 4, cap. 5, page 292.
(3) Pauſan. lib. 7, c. 2, p. 523. Ælian. var. hiſt. lib. 8, c. 5. Velleius Paterc. lib. 1, c 2.
(4) Herod. lib. 1, cap. 145. Strab. lib. 8, p. 383.

qu'ils avoient quittés, ſoupiroient après un changement qui leur fît oublier leurs infortunes. Les fils de Codrus leur indiquerent au-delà des mers, les riches campagnes qui terminent l'Aſie, à l'oppoſite de l'Europe, & dont une partie étoit déjà occupée par ces Eoliens, que les Héraclides avoient chaſſés autrefois du Péloponeſe (1), ſur les confins de l'Eolide, étoit un pays fertile, ſitué dans un climat admirable, & habité par des barbares que les Grecs commençoient à mépriſer. Les fils de Codrus s'étant propoſés d'en faire la conquête, ils furent ſuivis d'un grand nombre d'hommes de tout âge & de tout pays (2): les barbares ne firent qu'une foible réſiſtance; la colonie ſe trouva bientôt en poſſeſſion d'autant de villes qu'elle en avoit dans le Péloponeſe; & ces villes, parmi leſquelles on diſtinguoit Milet & Epheſe, compoſerent, par leur union, le corps Ionique (3).

Médon tranſmit à ſes deſcendans la dignité d'Archonte: mais comme elle donnoit de l'ombrage aux Athéniens; ils en bornerent, dans la ſuite, l'exercice à l'eſpace de dix ans *; & leurs alarmes croiſſant avec leurs

(1) Herod. lib. 1, cap. 149. Strab. lib. 13, p. 582.
(2) Pauſan. lib. 7, cap. 2, page 524.
(3) Herodot. lib. 1, cap. 142. Strab. lib. 14, p. 638. Ælian. var. hiſt. lib. 8, cap. 5.

* L'an avant J. C., 752.

précautions, ils la partagerent enfin entre neuf magiſtrats annuels *, qui portent encore le titre d'Archontes (1).

Ce ſont là tous les mouvemens que nous préſente l'hiſtoire d'Athenes, depuis la mort de Codrus, juſqu'à la premiere olympiade, pendant l'eſpace de 316 ans. Ces ſiecles furent ſuivant les apparences, des ſiecles de bonheur: car les déſaſtres des peuples ſe conſervent pour toujours dans leurs traditions. On ne peut trop inſiſter ſur une réflexion ſi affligeante pour l'humanité. Dans ce long intervalle de paix dont jouit l'Attique, elle produiſit, ſans doute, des cœurs nobles & généreux, qui ſe dévouerent au bien de la patrie; des hommes ſages dont les lumieres entretenoient l'harmonie dans tous les ordres de l'état: ils ſont oubliés, parce qu'ils n'eurent que des vertus. S'ils avoit fait couler des torrens de larmes & de ſang, leur nom auroit triomphé du temps; &, au défaut des hiſtoriens, les monumens qu'on leur auroit conſacrés, éleveroient encore leurs voix au milieu des places publiques. Faut-il donc écraſer les hommes, pour mériter des autels!

Pendant que le calme régnoit dans l'Attique, les autres états n'éprouvoient que des

(*) L'an avant J. C., 684.

(1) Meurſ. de archont. lib. 1, cap. 1, &c. Corſin faſt. att. diſſert. 1.

ſecouſſes légeres & momentanées ; les ſiecles s'écouloient dans le ſilence, ou plutôt ils furent remplis par trois des plus grands hommes qui aient jamais exiſté ; Homere, Lycurgue & Ariſtomene. C'eſt à Lacédémone en Meſſénie, qu'on apprend à connoître les deux derniers ; c'eſt dans tous les temps & dans tous les lieux qu'on peut s'occuper du génie d'Homere.

HOMERE.

Homere floriſſoit environ quatre ſiecles après la guerre de Troyes *. De ſon temps, la poéſie étoit fort cultivée parmi les Grecs : la ſource des fictions, qui font ſon eſſence ou ſa parure, devenoit de jour en jour plus abondante ; la langue brilloit d'images, & ſe prêtoit d'autant plus aux beſoins du poëte, qu'elle étoit plus irréguliere **. Deux événemens remarquables, la guerre de Thebes & celle de Troyes, exerçoient les talens : de toutes parts, des chantres, la lyre à la main, annonçoient aux Grecs les exploits de leurs anciens guerriers.

On avoit déjà vu paroître Orphée, Linus, Muſée, & quantité d'autres poëtes (1), dont les ouvrages ſont perdus, & qui n'en ſont

* Vers l'an 900, avant J. C.

** Voyez la note I., à la fin du volume.

(1) Fabr. bibl. Græc. tome. I.

peut-être que plus célebres; déjà venoit d'entrer dans la carriere, cet Héſiode qui, fut dit-on, le rival d'Homere, & qui, dans un ſtyle plein de douceur & d'harmonie (1), décrivit les généalogies des dieux, les travaux de la campagne, & d'autres objets qu'il ſut rendre intéreſſans.

Homere trouva donc un art, qui, depuis quelque temps, étoit ſorti de l'enfance, & dont l'émulation hâtoit ſans ceſſe les progrès: il le prit dans ſon développement, & le porta ſi loin, qu'il paroît en être le créateur.

Il chanta, dit-on, la guerre de Thebes (2); il compoſa pluſieurs ouvrages, qui l'auroient égalé aux premiers poëtes de ſon temps; mais l'iliade & l'odyſſée le mettent au deſſus de tous les poëtes qui ont écrit avant & après lui.

Dans le premier de ces poëmes, il a décrit quelques circonſtances de la guerre de Troyes; & dans le ſecond, le retour d'Ulyſſe dans ſes états.

Il s'étoit paſſé pendant le ſiege de Troyes, un événement qui avoit fixé l'attention d'Homere. Achille, inſulté par Agamem-

(1) Dionyſ. Halic. de compoſ. verb. ſect. 23, tome 5, p. 178. Id. de vet. ſcript. cenſ. t. 5, p. 419. Quintil. inſtit. orat. lib. 10, cap. 1, p. 629.

(2) Herodot. lib. 4, cap. 32. Pauſan. lib. 9, cap. 9, page 729.

non, ſe retira dans ſon camp : ſon abſence affoiblit l'armée des Grecs, & ranima le courage des Troyens, qui ſortirent de leurs murailles, & livrerent pluſieurs combats, où ils furent preſque toujours vainqueurs : ils portoient déjà la flamme ſur les vaiſſeaux ennemis, lorſque Patrocle parut revêtu des armes d'Achille. Hector l'attaque, & lui fait mordre la pouſſiere; Achille que n'avoient pu fléchir les prieres des chefs de l'armée, revole au combat, venge la mort de Patrocle, par celle du général des Troyens ; ordonne les funérailles de ſon ami, & livre pour une rançon au malheureux Priam, le corps de ſon fils Hector.

Ces faits, arrivés dans l'eſpace d'un très-petit nombre de jours (1), étoient une ſuite de la colere d'Achille contre Agamemnon, & formoient, dans le cours du ſiege, un épiſode qu'on pouvoit en détacher aiſément, & qu'Homere choiſit pour le ſujet de l'iliade : en le traitant, il s'aſſujettit à l'ordre hiſtorique ; mais pour donner plus d'éclat à ſon ſujet, il ſuppoſa, ſuivant le ſyſtême reçu de ſon temps, que depuis le commencement de la guerre, les dieux s'étoient partagés entre les Grecs & les Troyens; & pour le rendre plus intéreſſant,

(1) Du poëme épiq. par Boſſu, liv. 2, page 269.

il mit les perſonnes en action : artifice peut-être inconnu juſqu'à lui, qui a donné naiſſance au genre dramatique (1), & qu'Homere employa dans l'odyſſée, avec le même ſuccès.

On trouve plus d'art & de ſavoir dans ce dernier poëme. Dix ans s'étoient écoulés, depuis qu'Ulyſſe avoit quitté les rivages d'Ilium. D'injuſtes raviſſeurs diſſipoient ſes biens ; ils vouloient contraindre ſon épouſe déſolée, à contracter un ſecond hymen, & à faire un choix qu'elle ne pouvoit plus différer. C'eſt à ce moment que s'ouvre la ſcene de l'odyſſée. Télémaque, fils d'Ulyſſe, va dans le continent de la Grece, interroger Neſtor & Ménélas ſur le ſort de ſon pere. Pendant qu'il eſt à Lacédémone, Ulyſſe part de l'île de Calypſo ; &, après une navigation pénible, il eſt jetté par la tempête, dans l'île des Phéaciens, voiſine d'Ithaque. Dans un temps où le commerce n'avoit pas encore rapproché les peuples, on s'aſſembloit autour d'un étranger, pour entendre le récit de ſes aventures. Ulyſſe, preſſé de ſatisfaire une cour, où l'ignorance & le goût du merveilleux régnoient à l'excès, lui raconte les prodiges qu'il a vus, l'attendrit

(1) Plat. in Theæt. t. 1, p. 152. Id. de rep. lib. 10, t. 2, p. 598 & 607. Ariſt. de poet. cap. 4, t. 2, p. 655.

par la peinture des maux qu'il a ſoufferts ; & en obtient du ſecours pour retourner dans ſes états : il arrive, il ſe fait reconnoître à ſon fils, & prend avec lui des meſures efficaces pour ſe venger de leurs ennemis communs.

L'action de l'odyſſée ne dure que quarante jours (1) ; mais, à la faveur du plan qu'il a choiſi, Homere a trouvé le ſecret de décrire toutes les circonſtances du retour d'Ulyſſe ; de rappeler pluſieurs détails de la guerre de Troyes, & de déployer les connoiſſances qu'il avoit lui-même acquiſes dans ſes voyages. Il paroît avoir compoſé cet ouvrage dans un âge avancé ; on croit le reconnoître à la multiplicité des récits, ainſi qu'au caractere paiſible des perſonnages, & à une certaine chaleur douce, comme celle du ſoleil à ſon couchant (2).

Quoique Homere ſe ſoit propoſé ſur-tout de plaire à ſon ſiecle, il réſulte clairement de l'iliade, que les peuples ſont toujours la victime de la diviſion des chefs ; & de l'odyſſée, que la prudence, jointe au courage, triomphe tôt ou tard des plus grands obſtacles.

L'iliade & l'odyſſée étoient à peine connues dans la Grece, lorſque Lycurgue

(1) Mém. de l'acad. des bel. let. t. 2, p. 389.
(2) Longin. de ſubl. cap. 9.

parut en Ionie (1): le génie du poëte parla auſſi-tôt au génie du légiſlateur. Lycurgue découvrit des leçons de ſageſſe, où le commun des hommes ne voyoit que des fictions agréables (2): il copia les deux poëmes, & enrichit ſa patrie. Delà ils paſſerent chez tous les Grecs: on vit des acteurs connus ſous le nom de Rhapſodes (3), en détacher des fragmens, & parcourir la Grece, ravie de les entendre. Les uns chantoient la valeur de Diomede; les autres, les dieux d'Andromaque; d'autres, la mort de Patrocle, celle d'Hector, &c. (4).

La réputation d'Homere ſembloit s'accroître par la répartition des rôles; mais le tiſſu de ſes poëmes ſe détruiſoit inſenſiblement; &, comme leurs parties trop ſéparées, riſquoient de ne pouvoir plus ſe réunir à leur tout, Solon défendit à pluſieurs Rhapſodes, lorſqu'ils ſeroient raſſemblés, de prendre au haſard, dans les écrits d'Homere, des faits iſolés, & leur preſcrivit de ſuivre dans leurs récits, l'ordre qu'avoit obſervé l'auteur, de maniere que l'un reprendroit où l'autre auroit fini (5).

(1) Allat. de patr. Homer. cap. 5.
(2) Plut. in Lyc. t. 1, page 41.
(3) Schol Pind. in nem. 2, m. od. 2, v. 1.
(4) Ælian. var. hiſt. lib. 13, cap. 14. Allat. ibid.
(5) Laert. in Solon. lib. 1, §. 57.

Ce réglement prévenoit un danger, & en laiſſoit ſubſiſter un autre encore plus preſſant. Les poëmes d'Homere, livrés à l'enthouſiaſme & à l'ignorance de ceux qui les chantoient, ou les interprétoient publiquement, s'altéroient tous les jours dans leur bouche: ils y faiſoient des pertes conſidérables, & ſe chargeoient de vers étrangers à l'auteur. Piſiſtrate & Hipparque ſon fils (1), entreprirent de rétablir le texte dans ſa pureté: ils conſulterent des grammairiens habiles; ils promirent des récompenſes à ceux qui rapporteroient des fragmens authentiques de l'iliade & de l'odyſſée; & après un travail long & pénible, ils expoſerent ces deux magnifiques tableaux aux yeux des Grecs, également étonnés de la beauté des plans, & de la richeſſe des détails. Hipparque ordonna de plus que les vers d'Homere ſeroient chantés à la fête des Panathénées, dans l'ordre fixé par la loi de Solon (2).

La poſtérité, qui ne peut meſurer la gloire des rois & des héros ſur leurs actions, croit entendre de loin le bruit qu'ils ont

(1) Cicer. de orat. lib. 3, cap. 34, t. 1, p. 312. Pauſan. lib. 7, cap. 26, p. 594. Meurſ. in Piſiſt. cap. 9. & 12, Allat. de part. Hom. cap. 5.

(2) Plat. in Hipparc. tome 2 page 228. Ælian. var. hiſt. lib. 8, cap. 2, not. Periz. ibid. Lycurg. in Leocr. page 161.

fait dans le monde, & l'annonce avec plus d'éclat aux ſiecles ſuivans. Mais la réputation d'un auteur dont les écrits ſubſiſtent, eſt, à chaque génération, à chaque moment, comparée avec les titres qui l'ont établie; & ſa gloire doit être le réſultat des jugemens ſucceſſifs que les âges prononcent en ſa faveur. Celle d'Homere s'eſt d'autant plus accrue, qu'on a mieux connu ſes ouvrages, & qu'on s'eſt trouvé plus en état de les apprécier. Les Grecs n'ont jamais été auſſi inſtruits qu'ils le ſont aujourd'hui; jamais leur admiration pour lui ne fut ſi profonde: ſon nom eſt dans toutes les bouches, & ſon portrait devant tous les yeux; pluſieurs villes ſe diſputent l'honneur de lui avoir donné le jour (1); d'autres lui ont conſacré des temples (2); les Argiens qui l'invoquent dans leurs cérémonies ſaintes, envoient tous les ans, dans l'île de Chio, offrir un ſacrifice en ſon honneur (3). Ses vers retentiſſent dans toute la Grece, & ſont l'ornement de ſes brillantes fêtes. C'eſt là que la jeuneſſe trouve ſes premieres inſtructions (4);

(1) Aul. Gell. lib. 3, cap. 11. Strab. lib. 14. page 645. Pauſan. lib. 10, cap. 24.

(2) Strab. lib. 14, page 646.

(3) Certam. Homer. & Heſiod.

(4) Euſtath. in iliad. lib. 1, p. 145. Id. in lib. 2, p. 263.

qu'Eſchyle (1), Sophocle (2), Archiloque, Hérodote, Démoſthene (3), Platon (4), & les meilleurs auteurs, ont puiſé la plus grande partie des beautés qu'ils ont ſemées dans leurs écrits; que le ſculpteur Phidias (5) & le peintre Euphranor (6), ont appris à repréſenter dignement le maître des dieux.

Quel eſt donc cet homme qui donne des leçons de politique aux légiſlateurs; qui apprend aux philoſophes & aux hiſtoriens, l'art d'écrire; aux poëtes & aux orateurs, l'art d'émouvoir; qui fait germer tous les talens (7), & dont la ſupériorité eſt tellement reconnue, qu'on n'eſt pas plus jaloux de lui, que du ſoleil qui nous éclaire?

Je ſais qu'Homere doit intéreſſer ſpécialement ſa nation. Les principales maiſons de la Grece croient découvrir dans ſes ouvrages les titres de leur origine; & les différens états, l'époque de leur grandeur.

---

(1) Athen. lib. 8, cap. 8, page 347.

(2) Valken. diatr. in Eurip. Hippol. page 92.

(3) Longin. de ſubl. cap. 13. Dionyſ. Halic. epiſt. ad Pomp. tome 6, page 772.

(4) Panæt. ap. Cicer. tuſcul. lib. 1, cap. 32, t. 2, page 260

(5) Strab. lib. 8, page 354. Plut. in Æmil. tome 1, page 270. Val. Max. lib 3, cap. 7. extern. n°. 4.

(6) Euſtath. ad iliad. lib 1, page 145.

(7) Dionyſ. Halic. de compoſ. verb t. 5, cap. 16, p. 97. Id. ibid. cap. 24, p. 187. Quintil. inſtit. lib. 10, c. 1, p. 628.

Souvent même ſon témoignage a ſuffi pour fixer les anciennes limites de deux peuples voiſins (1). Mais ce mérite qui pouvoit lui être commun avec quantité d'auteurs oubliés aujourd'hui, ne ſauroit produire l'enthouſiaſme qu'excitent ſes poëmes; & il falloit bien d'autres reſſorts, pour obtenir parmi les Grecs l'empire de l'eſprit.

Je ne ſuis qu'un Scythe; & l'harmonie des vers d'Homere, cette harmonie qui tranſporte les Grecs, échappe ſouvent à mes organes trop groſſiers: mais je ne ſuis plus maître de mon admiration, quand je vois ce génie altier, planer, pour ainſi dire, ſur l'univers; lançant de toutes parts ſes regards embrâſés; recueillant les feux & les couleurs dont les objets étincellent à ſa vue; aſſiſtant au conſeil des dieux; ſondant les replis du cœur humain; &, bientôt riche de ſes découvertes, ivre des beautés de la nature, & ne pouvant plus ſupporter l'ardeur qui le dévore, la répandre avec profuſion dans ſes tableaux & dans ſes expreſſions; mettre aux priſes le ciel avec la terre, & les paſſions avec elles-mêmes; nous éblouir par ces traits de lumiere, qui n'appartiennent qu'aux talens ſupérieurs; nous entraîner par ces ſaillies de ſentiment, qui ſont le vrai ſublime, & tou-

(1) Euſtac. in Homer. tome 2, page 263.

jour laiſſer dans notre ame une impreſſion profonde, qui ſemble l'étendre & l'agrandir: car, ce qui diſtingue ſur tout Homere, c'eſt de tout animer (1), & de nous pénétrer ſans ceſſe des mouvemens qui l'agitent, c'eſt de tout ſubordonner à la paſſion principale; de la ſuivre dans ſes fougues, dans ſes écarts, dans ſes inconſéquences; de la porter juſqu'aux nues, & de la faire tomber, quand il le faut, par la force du ſentiment & de la vertu, comme la flamme de l'Etna, que le vent repouſſe au fond de l'abîme: c'eſt d'avoir ſaiſi de grands caracteres; d'avoir différencié la puiſſance, la bravoure, & les autres qualités de ſes perſonnages, non par des deſcriptions froides & faſtidieuſes, mais par des coups de pinceau rapides & vigoureux, ou par des fictions neuves & ſemées preſque au haſard dans ſes ouvrages. Je monte avec lui dans les cieux; je reconnois Vénus toute entiere, à cette ceinture d'où s'échappent ſans ceſſe les feux de l'amour, les deſirs impatiens, les graces ſéduiſantes & les charmes inexprimables du langage & des yeux (2); je reconnois Pallas & ſes fureurs, à cette égide où ſont ſuſpendues la terreur, la diſcorde, la violence, & la tête épouvan-

(1) Ariſt de rhetor. lib. 3, cap. 11, t. 2, p. 595.
(2) Hom. iliad. lib. 14, v. 215.

table de l'horrible Gorgone (1) : Jupiter & Neptune ſont les plus puiſſans des dieux : mais il faut à Neptune un trident pour ſecouer la terre (2) ; à Jupiter, un clin-d'œil pour ébranler l'Olympe (3). Je deſcends ſur la terre : Achille, Ajax & Diomede ſont les plus redoutables des Grecs ; mais Diomede ſe retire à l'aſpect de l'armée Troyenne (4) ; Ajax ne cede qu'après l'avoir repouſſée pluſieurs fois (5) ; Achille ſe montre, & elle diſparoît (6).

Ces différences ne ſont pas rapprochées dans les livres ſacrés des Grecs : car c'eſt ainſi qu'on peut nommer l'iliade & l'odyſſée. Le poëte avoit poſé ſolidement ſes modeles ; il en détachoit au beſoin les nuances qui ſervoient à les diſtinguer, & les avoit préſentes à l'eſprit, lors même qu'il donnoit à ſes caracteres des variations momentanées ; parce qu'en effet, l'art ſeul prête aux caracteres une conſtante unité, & que la nature n'en produit point qui ne ſe démente jamais dans les différentes circonſtances de la vie.

Platon ne trouvoit pas aſſez de dignité dans la douleur d'Achille, ni dans celle de

(1) Id. ibid. lib. 5, v. 738.
(2) Id. odyſſ. lib. 4, v. 506.
(3) Iliad. lib. 1, v. 530.
(4) Iliad. lib. 5, v. 605.
(5) Iliad. lib. 11, v. 565.
(6) Iliad. lib. 18, v. 228.

Priam, lorſque le premier ſe roule dans la pouſſiere, après la mort de Patrocle, lorſque le ſecond haſarde une démarche humiliante, pour obtenir le corps de ſon fils (1). Mais, quelle étrange dignité que celle qui étouffe le ſentiment ! Pour moi, je loue Homere, d'avoir comme la nature, placé la foibleſſe à côté de la force, & l'abîme à côté de l'élévation ; je le loue encore plus de m'avoir montré le meilleur des peres dans le plus puiſſant des rois, & le plus tendre des amis dans le plus fougueux des héros.

J'ai vu blâmer les diſcours outrageans que le poëte fait tenir à ſes héros, ſoit dans leurs aſſemblées, ſoit au milieu des combats ; alors j'ai jetté les yeux ſur les enfans qui tiennent de plus près à la nature que nous, ſur le peuple qui eſt toujours enfant, ſur les ſauvages qui ſont toujours peuple ; & j'ai obſervé que chez eux tous, avant que de s'exprimer par des effets, la colere s'annonce par l'oſtentation, par l'inſolence & l'outrage.

J'ai vu reprocher à Homere d'avoir peint dans leur ſimplicité, les mœurs des temps qui l'avoit précédé ; j'ai ri de la critique, & j'ai gardé le ſilence.

Mais quand on lui fait un crime d'avoir

(1) Plat. de rep. lib. 3, tome 2, page 388.

dégradé

dégradé les dieux, je me contente de rapporter la réponſe que me fit un jour un Athénien éclairé. Homere, me diſoit-il, ſuivant le ſyſtême poëtique de ſon temps(1), avoit prêté nos foibleſſes aux dieux. Ariſtophane les a depuis joués ſur notre théatre(2), & nos peres ont applaudi à cette licence : les plus anciens théologiens ont dit que les hommes & les dieux avoient une commune origine (3); & Pindare, preſque de nos jours, a tenu le même langage (4). On n'a donc jamais penſé que ces dieux puſſent remplir l'idée que nous avons de la divinité; & en effet, la vraie philoſophie admet au-deſſus d'eux un Etre ſuprême, qui leur a confié ſa puiſſance. Les gens inſtruits l'adorent en ſecret; les autres adreſſent leurs vœux, & quelquefois leurs plaintes à ceux qui le repréſentent; & la plupart des poëtes ſont comme les ſujets du roi de Perſe, qui ſe proſternent devant le ſouverain, & ſe déchaînent contre ſes miniſtres.

Que ceux qui peuvent réſiſter aux beautés d'Homere, s'appeſantiſſent ſur ſes défauts. Car, pourquoi le diſſimuler? Il ſe repoſe

(1) Ariſt. de poet. cap. 25, tome 2, page 673.
(2) In nub. v. 617. in Plut. v. 1120. in ran. &c.
(3) Heſiod. theogon. v. 126, &c. Vide etiam. Ariſtoph. in av. v. 700.
(4) Pind. in nem. od. 6, v. 1. Schol. ibid.

ſouvent, & quelquefois il ſommeille ; mais ſon repos eſt comme celui de l'aigle, qui, après avoir parcouru dans les airs ſes vaſtes domaines, tombe, accablé de fatigue, ſur une haute montagne ; & ſon ſommeil reſſemble à celui de Jupiter, qui ſuivant, Homere lui-même, ſe réveille en lançant le tonnerre (1).

Quand on voudra juger Homere, non par diſcuſſion, mais par ſentiment ; non ſur des regles ſouvent arbitraires, mais d'après les loix immuables de la nature, on ſe convaincra, ſans doute, qu'il mérite le rang que les Grecs lui ont aſſigné, & qu'il fut le principal ornement des ſiecles dont je viens d'abréger l'hiſtoire.

SECONDE PARTIE.

CE n'eſt qu'environ 150 ans après la premiere olympiade, que commence, à proprement parler, l'hiſtoire des Athéniens. Auſſi ne renferme-t-elle que 300 ans, ſi on la conduit juſqu'à nos jours ; qu'environ, 220, ſi on la termine à la priſe d'Athenes. On y voit en des intervalles aſſez marqués,

(1) Iliad. lib. 15, v. 377.

les commencemens, les progrès & la décadence de leur empire. Qu'il me ſoit permis de déſigner ces intervalles par des caracteres particuliers. Je nommerai le premier, le ſiecle de Solon, ou des loix: le ſecond, le ſiecle de Thémiſtocle & d'Ariſtide; c'eſt celui de la gloire: le troiſieme, celui de Périclès; c'eſt celui du luxe & des arts.

SECTION PREMIERE.

SIECLE DE SOLON*.

LA forme de gouvernement établie par Théſée, avoit éprouvé des altérations ſenſibles: le peuple avoit encore le droit de s'aſſembler; mais le pouvoir ſouverain étoit entre les mains des riches (1): la république étoit dirigée par neuf archontes ou magiſtrats annuels (2), qui ne jouiſſoient pas aſſez long-temps de l'autorité, pour en abuſer; qui n'en avoit pas aſſez, pour maintenir la tranquillité de l'état.

Les habitans de l'Attique ſe trouvoient

* Depuis l'an 630, juſqu'à l'an 490 avant J. C.
(1) Ariſt. de rep. lib. 2, cap. 12, t. 2, p. 336.
(2) Thucyd. lib. 1, cap. 126.

partagés en trois factions, qui avoient chacune à leur tête une des plus anciennes familles d'Athenes : toutes trois diviſées d'intérêt par la diverſité de leur caractere & de leur poſition, ne pouvoient s'accorder ſur le choix d'un gouvernement. Les plus pauvres & les plus indépendans, relegués ſur les montagnes voiſines, tenoient pour la démocratie ; les plus riches, diſtribués dans la plaine, pour l'oligarchie ; ceux des côtes, appliqués à la marine & au commerce, pour un gouvernement mixte, qui aſſurât leurs poſſeſſions, ſans nuire à la liberté publique (1).

A cette cauſe de diviſions, ſe joignoit dans chaque parti la haine invétérée des pauvres contre les riches : les citoyens obſcurs, accablés de dettes, n'avoient d'autre reſſource que de vendre leur liberté ou celle de leurs enfans, à des créanciers impitoyables ; & la plupart abandonnoient une terre, qui n'offroit aux uns que des travaux infructueux, aux autres, qu'un éternel eſclavage & le ſacrifice des ſentimens de la nature (2).

Un très-petit nombre de loix, preſque auſſi anciennes que l'empire, & connues pour la plupart, ſous le nom de loix,

(1) Herodot. lib. 1, cap. 59. Plut in Solon. page 85.
(2) Plut. in Solon. page 85.

royales (1), ne ſuffiſoient pas, depuis que les connoiſſances ayant augmenté, de nouvelles ſources d'induſtrie, de beſoins & de vices, s'étoient répandues dans la ſociété. La licence reſtoit ſans punition, on ne recevoit que des peines arbitraires: la vie & la fortune des particuliers étoient confiées à des magiſtrats, & qui n'ayant aucune regle fixe, n'étoient que trop diſpoſés à écouter leurs préventions ou leurs intérêts.

DRACON.

Dans cette confuſion qui menaçoit l'état d'une ruine prochaine, Dracon fut choiſi pour embraſſer la légiſlation dans ſon enſemble, & l'étendre juſqu'aux plus petits détails. Les particularités de ſa vie privée nous ſont peu connues; mais il a laiſſé la réputation d'un homme de bien, plein de lumieres & ſincérement attaché à ſa patrie (2). D'autres traits pourroient embellir ſon éloge, & ne ſont pas néceſſaires à ſa mémoire. Ainſi que les légiſlateurs qui l'ont précédé & ſuivi, il fit un code de loix & de morale; il prit le citoyen au moment de ſa naiſſance, preſcrivit la maniere dont on devoit le nourrir & l'élever (3); le ſuivit

(1) Xenoph. œcon. page 856. Meurſ. in Them. Attic. c. 36.
(2) Aul. Gel. lib. 11, cap. 18. Suid. in Dracon.
(3) Æſchin. in Timarc. page 261.

dans les différentes époques de la vie ; & liant ces vues particulieres à l'objet principal, il ſe flatta de pouvoir former des hommes libres & des citoyens vertueux : mais il ne fit que des mécontens ; & ſes réglemens exciterent tant de murmures, qu'il fut obligé de ſe retirer dans l'île d'Egine, où il mourut bientôt après.

Il avoit mis dans ſes loix l'empreinte de ſon caractere : elles ſont auſſi ſéveres (1) que ſes mœurs l'avoient toujours été. La mort eſt le châtiment dont il punit l'oiſiveté, & le ſeul qu'il deſtine aux crimes les plus légers, ainſi qu'aux forfaits les plus atroces : il diſoit qu'il n'en connoiſſoit pas de plus doux pour les premiers ; qu'il n'en connoiſſoit pas d'autres pour les ſeconds (2). Il ſemble que ſon ame forte & vertueuſe à l'excès, n'étoit capable d'aucune indulgence pour des vices dont elle étoit révoltée, ni pour des foibleſſes dont elle triomphoit ſans peine. Peut-être auſſi penſa-t-il que dans la carriere du crime, les premiers pas conduiſent infailliblement aux plus grands précipices.

Comme il n'avoit pas touché à la forme du gouvernement (3), les diviſions inteſ-

(1) Ariſt. de rep. lib. 2, cap. 12, t. 2, p. 337. Id. de rhetor. lib. 2, cap. 23, t. 2, p. 579.

(2) Plut. in Solon page 87.

(3) Ariſt. de rep. lib. 2, cap. 12, t. 2, p. 337.

tines augmenterent de jour en jour. Un des principaux citoyens, nommé Cylon, forma le projet de s'emparer de l'autorité : on l'aſſiégea dans la citadelle ; il s'y défendit long-temps ; & ſe voyant à la fin ſans vivres & ſans eſpérance de ſecours, il évita, par la fuite, le ſupplice qu'on lui deſtinoit. Ceux qui l'avoient ſuivi, ſe réfugierent dans le temple de Minerve : on les tira de cet aſyle, en leur promettant la vie, & on les maſſacra auſſi-tôt *. Quelques-uns même de ces infortunés furent égorgés ſur les autels des redoutables Euménides (1).

Des cris d'indignation s'éleverent de toutes parts. On déteſtoit la perfidie des vainqueurs ; on frémiſſoit de leur impiété : toute la ville étoit dans l'attente des maux que méditoit la vengeance céleſte. Au milieu de la conſternation générale, on apprit que la ville de Niſée & l'île de Salamine étoient tombées ſous les armes des Mégariens.

A cette triſte nouvelle ſuccéda bientôt une maladie épidémique. Les imaginations déjà ébranlées étoient ſoudainement ſaiſies des terreurs paniques, & livrées à l'illuſion de mille ſpectres effrayans. Les devins, les

* L'an 612 avant J. C.

(1) Thucyd. lib. 1, cap. 126. Plut. in Solon p. 84.

oracles consultés déclarerent que la ville, souillée par la profanation des lieux saints, devoit être purifiée par les cérémonies de l'expiation.

EPIMÉNIDE.

On fit venir de Crete (1) Epiménide, regardé de son temps, comme un homme qui avoit un commerce avec les dieux, & qui lisoit dans l'avenir; de notre temps, comme un homme éclairé, fanatique, capable de séduire par ses talens, d'en imposer par la sévérité de ses mœurs; habile sur-tout à expliquer les songes & les présages les plus obscurs (2), à prévoir les événemens futurs, dans les causes qui devoient les produire (3). Les Crétois ont dit que, jeune encore, il fut saisi dans une caverne, d'un sommeil profond, qui dura quarante ans, suivant les uns (4); beaucoup plus, suivant d'autres (5): ils ajoutent qu'à son réveil, étonné des changemens qui s'offroient à lui, rejetté de la maison paternelle comme un imposteur, ce ne fut qu'après les indices les plus frappans, qu'il parvint à se faire

(1) Plat. de leg. lib. 1, tome 2, page 642.
(2) Arist. de rhetor. lib. 3, cap. 17 tome 2, page 505.
(3) Plut. in Solon p. 84 Laert. in Epim. lib. 1, § 114.
(4) Pausan. lib. 1, cap. 14, page 35.
(5) Plut. t. 2, p. 784. Laert. in Epim. lib. 1. §. 110.

reconnoître;

reconnoître ; il réſulte ſeulement de ce récit, qu'Epiménide paſſa les premieres années de ſa jeuneſſe dans des lieux ſolitaires, livré à l'étude de la nature, formant ſon imagination à l'enthouſiaſme (1), par les jeûnes, le ſilence & la méditation ; & n'ayant d'autre ambition que de connoître les volontés des dieux, pour dominer ſur celles des hommes. Le ſuccès ſurpaſſa ſon attente : il parvint à une telle réputation de ſageſſe & de ſainteté, que dans les calamités publiques (2), les peuples mendioient auprès de lui le bonheur d'être purifiés, ſuivant des rites que ſes mains, diſoit-on, rendoient plus agréables à la divinité.

Athenes le reçut avec les tranſports de l'eſpérance & de la crainte * : il ordonna de conſtruire de nouveaux temples & de nouveaux autels ; d'immoler des victimes qu'il avoit choiſies ; d'accompagner ces ſacrifices de certains cantiques (3). Comme en parlant, il paroiſſoit agité d'une fureur divine (4), tout étoit entraîné par ſon éloquence impétueuſe : il profita de ſon

(1) Plut. in Solon. page 84. Cicer. de divin. lib. 1 ; c. 18, tome 3, page 16.

(2) Pauſan. ibid.

* Vers l'an 597 avant J. C. Voyez la note à la fin du volume.

(3) Strab. lib. 10 ; page 479.

(4) Cicer. ibid.

aſcendant pour faire des changemens dans les cérémonies religieuſes ; & l'on peut, à cet égard, le regarder comme un des légiſlateurs d'Athenes : il rendit ces cérémonies moins diſpendieuſes (1) ; il abolit l'uſage barbare où les femmes étoient de ſe meurtrir le viſage, en accompagnant les morts au tombeau ; & par une foule de réglemens utiles, il tâcha de ramener les Athéniens à des principes d'union & d'équité.

La confiance qu'il avoit inſpirée, & le temps qu'il fallut pour exécuter ſes ordres, calmerent inſenſiblement les eſprits : les fantomes diſparurent ; Epiménide partit, couvert de gloire, honoré des regrets d'un peuple entier ; il refuſa des préſens conſidérables, & ne demanda pour lui qu'un rameau de l'olivier conſacré à Minerve, & pour Cnoſſe ſa patrie, que l'amitié des Athéniens (2).

Peu de temps après ſon départ, les factions ſe réveillerent avec une nouvelle fureur ; & leurs excès furent portés ſi loin, qu'on ſe vit bientôt réduit à cette extrêmité où il ne reſte d'autre alternative à un état, que de périr ou de s'abandonner au génie d'un ſeul homme.

---

(1) Plut. in Solon. tome 1, page 84.

(2) Plat. de leg. lib. 1, t. 2, p. 642. Plut. ibid. Laert. lib. 1, §. 111.

LÉGISLATION DE SOLON.

Solon fut, d'une voix unanime, élevé à la dignité de premier magiſtrat, de légiſlateur & d'arbitre ſouverain *. On le preſſa de monter ſur le trône ; mais comme il ne vit pas s'il lui ſeroit aiſé d'en deſcendre, il réſiſta aux reproches de ſes amis, & aux inſtances des chefs des factions, & de la plus ſaine partie des citoyens (1).

Solon deſcendoit des anciens rois d'Athenes (2) ; il s'appliqua dès ſa jeuneſſe, au commerce, ſoit pour réparer le tort que les libéralités de ſon pere avoient fait à la fortune de ſa maiſon, ſoit pour s'inſtruire des mœurs & des loix des nations. Après avoir acquis dans cette profeſſion aſſez de bien pour ſe mettre à l'abri du beſoin, ainſi que des offres généreuſes de ſes amis, il ne voyagea plus que pour augmenter ſes connoiſſances (3).

Le dépôt des lumieres étoit alors entre les mains de quelques hommes vertueux, connus ſous le nom de ſages, & diſtribués en différens cantons de la Grece. Leur

---

* Vers l'an 594 avant J. C.
(1) Plut. in Solon. p. 85.
(2) Id. ibid. page 78.
(3) Id. ibid. page 79.

unique étude avoit pour objet l'homme ; ce qu'il eſt, ce qu'il doit être, comment il faut l'inſtruire & le gouverner. Ils recueilloient le petit nombre des vérités de la morale & de la politique, & les renfermoient dans des maximes aſſez claires pour être ſaiſies au premier aſpect, aſſez préciſes pour être ou pour paroître profondes. Chacun d'eux en choiſiſſoit une de préférence, qui étoit comme ſa deviſe & la regle de ſa conduite. « Rien de trop, diſoit l'un ; » Connoiſſez-vous vous-même, diſoit un » autre (1). Cette préciſion que les Spartiates ont conſervées dans leur ſtyle, ſe trouvoit dans les réponſes que faiſoient autrefois les ſages aux queſtions fréquentes des rois & des particuliers. Liés d'une amitié qui ne fut jamais altérée par leur célébrité, ils ſe réuniſſoient quelquefois dans un même lieu, pour ſe communiquer leurs lumieres, & s'occuper des intérêts de l'humanité (2).

Dans ces aſſemblées auguſtes paroiſſoit Thalès de Milet, qui, dans ce temps-là, jettoit les fondemens d'une philoſophie plus générale, & peut-être moins utile ; Pittacus de Mitylene, Bias de Priene, Cléobule de Lindus, Myſon de Chen,

(1) Plat. in Protag. tome 1, page 343.
(2) Plut. in Solon. page 89. Laert. in Thal. lib. 1, §. 40.

Chilon de Lacédémone, & Solon d'Athenes, le plus illuſtre de tous (1). Les liens du ſang & le ſouvenir des lieux qui m'ont vu naître, ne me permettent pas d'oublier Anacharſis, que le bruit de ſa réputation attira du fond de la Scythie, & que la Grece, quoique jalouſe du mérite des étrangers, place quelquefois au nombre des ſages dont elle s'honore (2).

Aux connoiſſances que Solon puiſa dans leur commerce, il joignoit des talens diſtingués; il avoit reçu en naiſſant celui de la poéſie, & le cultiva juſqu'à ſon extrême vieilleſſe, mais toujours ſans effort & ſans prétention. Ses premiers eſſais ne furent que des ouvrages d'agrément. On trouve dans ſes autres écrits, des hymnes en l'honneur des dieux, différens traits propres à juſtifier ſa légiſlation, des avis ou des reproches adreſſés aux Athéniens (3); preſque par-tout une morale pure, & des beautés qui décelent le génie. Dans les derniers temps de ſa vie, inſtruit des traditions des Egyptiens, il avoit entrepris de décrire dans un poëme, les révolutions arrivées ſur notre globe, & les guerres des Athéniens contre les habitans de l'île Atlantique, ſituée au-delà des colonnes

(1) Plat. ibid. Plut. ibid.
(2) Hermip. ap. Laert. lib. 1, §. 41.
(3) Plut. in Solon. p. 80. Laert. in Solon. §. 47.

d'Hercule, & depuis engloutie dans les flots (1). Si, libre de tout autre ſoin, il eût, dans un âge moins avancé, traité ce ſujet ſi propre à donner l'eſſor à ſon imagination, il eût peut-être partagé la gloire d'Homere & d'Héſiode (2).

On peut lui reprocher de n'avoir pas été aſſez ennemi des richeſſes, quoiqu'il ne fût pas jaloux d'en acquérir; d'avoir quelquefois haſardé ſur la volupté des maximes peu dignes d'un philoſophe (3), & de n'avoir pas montré dans ſa conduite, cette auſtérité de mœurs, ſi digne d'un homme qui réforme une nation. Il ſemble que ſon caractere doux & facile, ne le deſtinoit qu'à mener une vie paiſible dans le ſein des arts & des plaiſirs honnêtes.

Il faut avouer néanmoins, qu'en certaines occaſions, il ne manqua ni de vigueur, ni de conſtance. Ce fut lui qui engagea les Athéniens à reprendre l'île de Salamine, malgré la défenſe rigoureuſe qu'ils avoient faite à leurs orateurs, d'en propoſer la conquête (4): & ce qui parut ſur-tout caractériſer un courage ſupérieur, ce fut le premier acte d'autorité qu'il exerça, lorſqu'il fut à la tête de la république.

---

(1) Plat. in Crit. t. 3, p. 113.
(2) Plat. in Tim. t. 3, p. 21.
(3) Plut. in Solon. p. 79.
(4) Plut. ib. p. 82.

Les pauvres, réſolus de tout entreprendre pour ſortir de l'oppreſſion, demandoient à grands cris un nouveau partage des terres, précédé de l'abolition des dettes. Les riches s'oppoſoient avec la même chaleur, à des prétentions qui les auroient confondus avec la multitude; & qui, ſuivant eux, ne pouvoient manquer de bouleverſer l'état. Dans cette extrêmité, Solon abolit les dettes des particuliers, annulla tous les actes qui engageoient la liberté du citoyen, & refuſa la répartition des terres (1). Les riches & les pauvres crurent avoir tout perdu, parce qu'ils n'avoient pas tout obtenu : mais quand les premiers ſe virent paiſibles poſſeſſeurs des biens qu'ils avoient reçus de leurs peres, ou qu'ils avoient acquis eux-mêmes; quand les ſeconds, délivrés pour toujours de la crainte de l'eſclavage, virent leurs foibles héritages affranchis de toute ſervitude; enfin quand on vit l'induſtrie renaître, la confiance ſe rétablir, & revenir tant de citoyens malheureux, que la dureté de leurs créanciers avoient éloignés de leur patrie; alors les murmures remplacés par des ſentimens de reconnoiſſance; & le peuple, frappé de la ſageſſe de ſon légiſlateur, ajouta de nouveaux pouvoirs à ceux dont il étoit déjà revêtu.

(1) Plut. in Solon. p. 87.

Il en profita pour revoir les loix de Dracon, dont les Athéniens demandoient l'abolition. Celles qui regardent l'homicide, furent conſervées en entier (1). On les ſuit encore dans les tribunaux, où le nom de Dracon n'eſt prononcé qu'avec la vénération que l'on doit aux bienfaiteurs des hommes (2).

Enhardi par le ſuccès, Solon acheva l'ouvrage de ſa légiſlation : il y regle d'abord la forme du gouvernement ; il expoſe enſuite les loix qui doivent aſſurer la tranquillité du citoyen. Dans la premiere partie, il eut pour principe d'établir la ſeule égalité, qui, dans une république, doit ſubſiſter entre les divers ordres de l'état (3) ; dans la ſeconde, il fut dirigé par cet autre principe, que le meilleur gouvernement eſt celui où ſe trouve une ſage diſtribution des peines & des récompenſes (4).

Solon préférant le gouvernement populaire à tout autre, s'occupa d'abord de trois objets eſſentiels, de l'aſſemblée de la nation, du choix des magiſtrats & des tribunaux de juſtice.

Il fut réglé que la puiſſance ſuprême réſideroit dans des aſſemblées où tous les

(1) Plut. ibid.
(2) Demoſth. in Timocr. p. 805. Æſchin. in Timarc. page 261
(3) Solon ap. Plut. ibid. page 88.
(4) Cicer. epiſt. 15 ad Brutum. tome 9, page 115.

citoyens auroient droit d'assister (1), & qu'on y statueroit sur la paix, sur la guerre, sur les alliances, sur les loix, sur les impositions, & sur tous les grands intérêts de l'état (2).

Mais que deviendront ces intérêts, entre les mains d'une multitude légere, ignorante, qui oublie ce qu'elle doit vouloir, pendant qu'on délibere; & ce qu'elle a voulu, après qu'on a délibéré (3)? Pour la diriger dans ses jugemens, Solon établit un sénat composé de 400 personnes, tirées des quatre tributs qui comprenoient alors tous les citoyens de l'Attique (4). Ces 400 personnes furent comme les députés & les représentans de la nation. Il fut statué qu'on leur proposeroit d'abord les affaires sur lesquelles le peuple auroit à prononcer; & qu'après les avoir examinées & discutées à loisir ils les rapporteroient eux-mêmes à l'assemblée générale, & de là cette loi fondamentale: Toute décision du peuple sera précédée par un décret du sénat (5).

Puisque tous les citoyens ont le droit d'assister à l'assemblée, ils doivent avoir

(1) Plut. in Solon. page 88.
(2) Arist. de rhet. ad Alex. c. 3, tome 2, p. 612.
(3) Demost. de fals. legat. page 314.
(4) Plut. in Solon. page 88.
(5) Demosth. in Leptin. page 541. Id. in Androt. page 699. Liban. in Androt. page 696. Plut. ibid. Harpocr. in παρεπιδημ.

celui de donner leurs ſuffrages. Mais il ſeroit à craindre, qu'après le rapport du ſénat, des gens ſans expérience ne s'emparaſſent tout-à-coup de la tribune, & n'entraînaſſent la multitude. Il falloit donc préparer les premieres impreſſions qu'elle recevroit : il fut réglé que les premiers opinans ſeroient âgés de plus de 50 ans (1) :

Dans certaines républiques, il s'élevoit des hommes qui ſe dévouoient au miniſtere de la parole ; & l'expérience avoit appris que leurs voix avoient ſouvent plus de pouvoir dans les aſſemblées publiques, que celles des loix (2). Il étoit néceſſaire de ſe mettre à couvert de leur éloquence ; & l'on crut que leur probité ſuffiroit pour répondre de l'uſage de leurs talens. Il fut ordonné que nul orateur ne pourroit ſe mêler des affaires publiques, ſans avoir ſubi un examen qui rouleroit ſur ſa conduite ; & l'on permit à tout citoyen de pourſuivre en juſtice l'orateur qui auroit trouvé le ſecret de dérober l'irrégularité de ſes mœurs à la ſévérité de cet examen (3).

Après avoir pourvu à la maniere dont la puiſſance ſuprême doit annoncer ſes volontés, il falloit choiſir les magiſtrats

(1) Æſchin in Timarc. p. 264.
(2) Plut. in conv. tome 2, page 154.
(3) Æſchin. ibid. Harpocr. & Suid. in ρητορ χειρ.

deſtinés à les exécuter. En qui réſide le pouvoir de conférer les magiſtratures ? A quelles perſonnes ; comment ; pour combien de temps ; avec quelles reſtrictions doit-on les conférer ? Sur tous ces points, les réglemens de Solon paroiſſent conformes à l'eſprit d'une ſage démocratie.

Les magiſtratures, dans ce gouvernement, ont des fonctions ſi importantes, qu'elles ne peuvent émaner que du ſouverain. Si la multitude n'avoit, autant qu'il eſt en elle, le droit d'en diſpoſer, & de veiller à la maniere dont elles ſont exercées, elle ſeroit eſclave, & deviendroit par conſéquent ennemie de l'état (1). Ce fut à l'aſſemblée générale, que Solon laiſſa le pouvoir de choiſir les magiſtrats, & celui de ſe faire rendre compte de leur adminiſtration (2).

Dans la plupart des démocraties de la Grece, tous les citoyens, même les plus pauvres, peuvent aſpirer aux magiſtratures (3). Solon jugea plus convenable de laiſſer ce dépôt entre les mains des riches, qui en avoient joui juſques alors (4) : il diſtribua les citoyens de l'Attique en quatre

(1) Ariſt. de rep. lib. 2, c. 12, t. 2, p. 336.
(2) Id. ibid. lib. 3, c. 11, p. 350 ; lib. 6, c. 4, p. 416.
(3) Id. ibid. lib. 5, c. 8, p. 399 ; lib. 6, c. 2, p. 414.
(4) Id. ibid. lib. 2, c. 12, p. 336.

claſſes. On étoit inſcrit dans la premiere, dans la ſeconde, dans la troiſieme, ſuivant qu'on percevoit de ſon héritage, 500, 300 200, meſures de blé ou d'huile. Les autres citoyens, la plupart pauvres & ignorans, furent compris dans la quatrieme, & éloignés des emplois (1). S'ils avoient eu l'eſpérance d'y parvenir, ils les auroient moins reſpectés; s'ils y étoient parvenus en effet, qu'auroit-on pu en attendre (2)?

Il eſt eſſentiel à la démocratie, que les magiſtratures ne ſoient accordées que pour un temps, & que celles du moins qui ne demandent pas un certain dégré de lumieres, ſoient données par la voix du ſort (3). Solon ordonna qu'on les conféreroit tous les ans; que les principales ſeroient éligibles, comme elles l'avoient toujours été (4), & que les autres ſeroient tirées au ſort (5).

Enfin, les neuf principaux magiſtrats, préſidant en qualité d'Archontes, à des tribunaux où ſe portoient les cauſes des particuliers, il étoit à craindre que leur pouvoir ne leur donnât trop d'influence ſur la multitude. Solon voulut qu'on pût

(1) Plut in Solon. page 88.
(2) Ariſt. ibid. lib. 3, c. 11, page 350.
(3) Id. ibid. lib 6, c. 2, page 414.
(4) Id. lib. 2, c 12.
(5) Æſchin. in Tim. page 63.

appeller de leur ſentence, au jugement des cours ſupérieures (1).

Il reſtoit à remplir ces cours de juſtice. Nous avons vu que la derniere & la plus nombreuſe claſſe des citoyens, ne pouvoit participer aux magiſtratures. Une telle excluſion, toujours aviliſſante dans un état populaire, eût été infiniment dangereuſe (2), ſi les citoyens qui l'éprouvoient, n'avoient pas reçu quelque dédommagement : & s'ils avoient vu la diſcuſſion de leurs intérêts & de leurs droits entre les mains des gens riches. Solon ordonna que tous, ſans diſtinction, ſe préſenteroient pour remplir les places des juges, & que le ſort décideroit entre eux (3).

Ces réglemens néceſſaires pour établir une ſorte d'équilibre entre les différentes claſſes de citoyens, il falloit, pour les rendre durables, en confier la conſervation à un corps dont les places fuſſent à vie ; qui n'eût aucune part à l'adminiſtration, & qui pût imprimer dans les eſprits une haute opinion de ſa ſageſſe. Athenes avoit dans l'Aréopage, un tribunal qui s'attiroit la confiance & l'amour des peuples, par ſes lumieres & par ſon intégrité (4). Solon

(1) Plut. in Solon. page 88

(2) Ariſt. lib 3, c. 11, tome 2, page 350.

(3) Id. ibid lib. 2, c. 12, page 336. Demoſth. in Ariſtog. page 832.

(4) Meurſ. Areop. c. 4.

l'ayant chargé de veiller au maintien des loix & des mœurs, l'établit comme une puiſſance ſupérieure, qui devoit ramener ſans ceſſe le peuple aux principes de la conſtitution, & les particuliers aux regles de la bienſéance & du devoir. Pour lui concilier plus de reſpect, & l'inſtruire à fond des intérêts de la république, il voulut que les Archontes, en ſortant de place, fuſſent, après un ſévere examen, inſcrits au nombre des ſénateurs.

Ainſi le ſénat de l'Aréopage, & celui des quatre-cents, devenoient deux contre-poids aſſez puiſſans pour garantir la république des orages qui menacent les états (1); le premier, en réprimant par ſa cenſure générale, les entrepriſes des riches; le ſecond, en arrêtant par ſes décrets & par ſa préſence, les excès de la multitude.

De nouvelles loix vinrent à l'appui de ces diſpoſitions. La conſtitution pouvoit être attaquée ou par les factions générales, qui depuis ſi long-temps agitoient les différens ordres de l'état, ou par l'ambition & les intrigues de quelques particuliers.

Pour prévenir ces dangers, Solon décerna des peines contre les citoyens qui, dans un temps de troubles, ne ſe déclareroient pas ouvertement pour un des partis (2). Son objet dans ce réglement

(1) Plut. in Solon. tome 1, page 88.
(2) Id. ibid. page 89. Aul. Gell. lib. 2, c. 12.

admirable, étoit de tirer les gens de bien d'une inaction funeſte ; de les jetter au milieu des factieux, & de ſauver la république par le courage & l'aſcendant de la vertu.

Une ſeconde loi condamne à la mort le citoyen convaincu d'avoir voulu s'emparer de l'autorité ſouveraine (1).

Enfin, dans le cas où un autre gouvernement s'éleveroit ſur les ruines du gouvernemens populaire, il ne voit qu'un moyen pour réveiller la nation ; c'eſt d'obliger les magiſtrats à ſe démettre de leurs emplois ; & de là ce décret foudroyant : Il ſera permis à chaque citoyen d'arracher la vie, non-ſeulement à un tyran & à ſes complices, mais encore au magiſtrat qui continuera ſes fonctions, après la deſtruction de la démocratie (2).

Telle eſt en abrégé la république de Solon. Je vais parcourir ſes loix civiles & criminelles, avec la même rapidité. J'ai déjà dit que celles de Dracon ſur l'homicide furent conſervées ſans le moindre changement. Solon abolit les autres, ou plutôt ſe contenta d'en adoucir la rigueur (3), de les refondre avec les ſiennes, & de les aſſortir au caractere des Athéniens.

(1) Id. tome 1, page 110.
(2) Andoc. de myſter. page 13.
(3) Lyſ. ap. Laert. in Solon. §. 55.

Dans toutes il s'eſt propoſé le bien général de la république, plutôt que celui des particuliers (1). Ainſi, ſuivant ſes principes conformes à ceux des philoſophes les plus éclairés, le citoyen doit être conſidéré dans ſa perſonne, comme faiſant partie de l'état (2); dans la plupart des obligations qu'il contracte, comme appartenant à une famille qui appartient elle-même à l'état (3); dans ſa conduite, comme membre d'une ſociété dont les mœurs conſtituent la force de l'état.

Sous le premier de ces aſpects, un citoyen peut demander une réparation authentique de l'outrage qu'il a reçu dans ſa perſonne : mais s'il eſt extrêmement pauvre, comment pourra-t-il dépoſer la ſomme qu'on exige d'avance de l'accuſateur ? Il en eſt diſpenſé par les loix (4). Mais s'il eſt né dans une condition obſcure, qui le garantira des attentats d'un homme riche & puiſſant ? Tous les partiſans de la démocratie, tous ceux que la probité, l'intérêt, la jalouſie & la vengeance rendent ennemis de l'agreſſeur ; tous ſont autoriſés par cette loi admirable : Si quelqu'un inſulte un enfant, une femme, un homme libre ou eſclave, qu'il ſoit permis

(1) Demoſth. in Androt. page 703.
(2) Ariſt. de rep. lib. 8, c. 1, page 450.
(3) Plat. de leg. lib. 11., page 923.
(4) Iſocr. in Loch, tome 2, page 547.

à tout Athénien de l'attaquer en juſtice (1). De cette maniere l'accuſation deviendra publique ; & l'offenſe faite au moindre citoyen, ſera punie comme un crime contre l'état ; & cela eſt fondé ſur ce principe : La force eſt le partage de quelques-uns, & la loi le ſoutien de tous (2). Cela eſt encore fondé ſur cette maxime de Solon, il n'y auroit point d'injuſtices dans une ville, ſi tous les citoyens en étoient auſſi révoltés que ceux qui les éprouvent (3).

La liberté du citoyen eſt ſi précieuſe, que les loix ſeules peuvent en ſuſpendre l'exercice ; que lui-même ne peut l'engager ni pour dettes, ni ſous quelque prétexte que ce ſoit (4), & qui n'a pas le droit de diſpoſer de celle de ſes fils. Le légiſlateur lui permet de vendre ſa fille ou ſa ſœur, mais ſeulement dans le cas où, chargé de leur conduite (5), il auroit été témoin de leur déshonneur *.

Lorſqu'un Athénien attente à ſes jours, il eſt coupable envers l'état qu'il prive d'un citoyen (6). On enterre ſéparément ſa

(1) Demoſth. in Mid page 610. Iſocr. in Loch. p. 548. Plut in Solon. page 88.
(2) Demoſth ibid.
(3) Plut in Sol. page 88. Stob. ſerm. 41, p. 247 & 268.
(4) Plut in Solon page 86.
(5) Id. page 91
* Voyez la note III. à la fin du volume.
(6) Ariſt. de mor. lib. 5, c. 15, tome 2, page 72.

main (1) ; & cette circonſtance eſt une flétriſſure : mais s'il attente à la vie de ſon pere, quel ſeroit le châtiment preſcrit par les loix ? Elles gardent le ſilence ſur ce forfait. Pour en inſpirer plus d'horreur, Solon a ſuppoſé qu'il n'étoit pas dans l'ordre des choſes poſſibles (2).

Un citoyen n'auroit qu'une liberté imparfaite ſi ſon honneur pouvoit être impunément attaqué. De là les peines prononcées contre les calomniateurs, & la permiſſion de les pourſuivre en juſtice (3) ; de là encore la défenſe de flétrir la mémoire d'un homme qui n'eſt plus (4). Outre qu'il eſt d'une ſage politique de ne pas éterniſer les haines entre les familles, il n'eſt pas juſte qu'on ſoit expoſé après ſa mort, à des inſultes qu'on auroit repouſſées pendant ſa vie.

Un citoyen n'eſt pas le maître de ſon honneur, puiſqu'il ne l'eſt pas de ſa vie. De là ces loix, qui, dans diverſes circonſtances, privent celui qui ſe déshonore, des privileges qui appartiennent au citoyen.

Dans les autres pays, les citoyens des dernieres claſſes ſont tellement effrayés de

---

(1) Æſch. in Cteſiph. p. 467. Pet. in leg. Att. p. 522.
(2) Cicer. in Roſc. c. 25, tome 4, p. 72, Laert. in Solon. §. 59.
(3) Pet. leg. Attic. page 535.
(4) Plut. in Solon. page 89.

l'obſcurité de leur état, du crédit de leurs adverſaires, de la longueur des procédures, & des dangers qu'elles entraînent, qu'il leur eſt ſouvent plus avantageux de ſupporter l'oppreſſion, que de chercher à s'en garantir. Les loix de Solon offrent pluſieurs moyens de ſe défendre contre la violence ou l'injuſtice. S'agit-il, par exemple, d'un vol (1)? vous pouvez vous-même traîner le coupable devant les onze magiſtrats prépoſés à la garde des priſons. Ils le mettront aux fers, & le traduiront enſuite au tribunal, qui vous condamnera à une amende, ſi le crime n'eſt pas prouvé. N'êtes-vous pas aſſez fort pour ſaiſir le coupable? adreſſez-vous aux Archontes, qui le feront traîner en priſon par leurs licteurs. Voulez-vous une autre voie? accuſez-le publiquement. Craignez-vous de ſuccomber dans cette accuſation, & de payer l'amende de mille drachmes? dénoncez-le au tribunal des arbitres; la cauſe deviendra civile, & vous n'aurez rien à riſquer. C'eſt ainſi que Solon a multiplié les forces de chaque particulier; & qu'il n'eſt preſque point de vexations dont il ne ſoit facile de triompher.

La plupart des crimes qui attaquent la ſûreté du citoyen, peuvent être pourſuivis par une accuſation privée ou publique.

(1) Demoſth. in Androt. page 703.

Dans le premier cas, l'offenſé ne ſe regarde que comme un ſimple particulier, & ne demande qu'une réparation proportionnée aux délits particuliers : dans le ſecond, il ſe préſente en qualité de citoyen, & le crime devient plus grave. Solon a facilité les accuſations publiques, parce qu'elles ſont plus néceſſaires dans une démocratie, que par-tout ailleurs (1). Sans ce frein redoutable, la liberté générale ſeroit ſans ceſſe menacée par la liberté de chaque particulier.

Voyons à préſent quels ſont les devoirs du citoyen, dans la plupart des obligations qu'il contracte.

Dans une république ſagement réglée, il ne faut pas que le nombre des habitans ſoit trop grand ni trop petit (2). L'expérience a fait voir que le nombre des hommes en état de porter les armes, ne doit être ici ni fort au deſſus, ni fort au deſſous de vingt mille (3).

Pour conſerver cette juſte proportion, Solon, entre autres moyens, ne permet de naturaliſer des étrangers que ſous des conditions difficiles à remplir (4) : pour éviter,

(1) Machiavel. diſcorſ. ſopra la prima decad. di Liv. lib. 1, c. 7 & 8.

(2) Plat. de rep. lib. 4, t. 2, p. 423. Ariſt. de rep. lib. 7, c. 4, p 430.

(3) Plat. in Crit. t. 3, page 112. Demoſth. in Ariſtog. page 836. Plut. in Pericl. t. 1, p. 172. Philoch ap. ſchol. Pind. olymp. 9, v. 67. Schol Ariſtoph. in veſp. v. 716.

(4) Plut. in Solon. page 84.

d'un autre côté, l'extinction des familles, il veut que leurs chefs, après leur mort, ſoient repréſentés par des enfans légitimes ou adoptifs : & dans le cas où un particulier meurt ſans poſtérité, il ordonne qu'on ſubſtitue juridiquement au citoyen décédé, un de ſes héritiers naturels, qui prendra ſon nom, & perpétuera ſa famille (1).

Le magiſtrat chargé d'empêcher que les maiſons ne reſtent déſertes, c'eſt-à-dire, ſans chefs, doit étendre ſes ſoins & la protection des loix ſur les orphelins ; ſur les femmes qui déclarent leur groſſeſſe, après la mort de leurs époux ; ſur les filles qui, n'ayant point de freres, ſont en droit de recueillir la ſucceſſion de leurs peres (2).

Un citoyen adopte-t-il un enfant ? ce dernier pourra quelque jour retourner dans la maiſon de ſes peres ; mais il doit laiſſer dans celle qui l'avoit adopté, un fils qui rempliſſe les vues de la premiere adoption ; & ce fils, à ſon tour, pourra quitter cette maiſon, après y avoir laiſſé un fils naturel ou adoptif, qui le remplace (3).

Ces précautions ne ſuffiſoient pas. Le fil des générations peut s'interrompre par des diviſions & des haines ſurvenues entre les

(1) Demoſth. in Leoch. page 1047.
(2) Demoſth. in Macart. page 1040.
(3) Demoſth. in Leoch. page 1045.

deux époux. Le divorce ſera permis ; mais à des conditions qui en reſtraindront l'uſage (1). Si c'eſt l'époux qui demande la ſéparation, il s'expoſe à rendre la dot à ſa femme, ou du moins à lui payer une penſion alimentaire fixée par la loi (2) : ſi c'eſt la femme, il faut qu'elle comparoiſſe elle-même devant les juges, & qu'elle leur préſente ſa requête (3).

Il eſt eſſentiel dans la démocratie, non-ſeulement que les familles ſoient conſervées, mais que les biens ne ſoient pas entre les mains d'un petit nombre de particuliers (4). Quand ils ſont répartis dans une certaine proportion, le peuple, poſſeſſeur de quelques légeres portions de terrain, en eſt plus occupé que des diſſentions de la place publique. De là les défenſes faites par quelques légiſlateurs, de vendre ſes poſſeſſions, hors le cas d'une extrême néceſſité (5), ou de les engager, pour ſe procurer des reſſources contre le beſoin (6). La violation de ce principe a ſuffi quelquefois pour détruire la conſtitution (7).

---

(1) Pet. in leg. Attic. page 459.
(2) Demoſth. in Neær. page 869.
(3) Andocid. in Alcib. page 30. Plut. in Alcib tome 1 ; page 195.
(4) Ariſt. de rep. lib. 4, c. 11, tome 2, page 375.
(5) Id ibid lib. 2, c. 7, page 323.
(6) Id. ibid. lib 6, c. 4, p. 417.
(7) Id. ibid. lib. 5, c. 3, page 388.

Solon ne s'en eſt point écarté : il preſcrit des bornes aux acquiſitions qu'un particulier peut faire (1) ; il enleve une partie de ces droits au citoyen qui a follement conſumé l'héritage de ſes peres (2).

Un Athénien qui a des enfans, ne peut diſpoſer de ſes biens qu'en leur faveur ; s'il n'en a point, & qu'il meure ſans teſtament, la ſucceſſion va de droit à ceux à qui le ſang l'uniſſoit de plus près (3) ; s'il laiſſe une fille unique héritiere de ſon bien, c'eſt au plus proche parent de l'épouſer (4) : mais il doit la demander en juſtice, afin que dans la ſuite, perſonne ne puiſſe lui en diſputer la poſſeſſion. Les droits du plus proche parent ſont tellement reconnus, que ſi l'une de ſes parentes, légitimement unie avec un Athénien, venoit à recueillir la ſucceſſion de ſon pere mort ſans enfans mâles, il ſeroit en droit de faire caſſer ce mariage, & de la forcer à l'épouſer (5).

Mais ſi cet époux n'eſt pas en état d'avoir des enfans, il tranſgreſſera la loi qui veille au maintien des familles ; il abuſera de la loi qui conſerve les biens des familles. Pour

(1) Ariſt. de rep. lib. 2, c. 7, page 323.
(2) Laert. in Solon. §. 55.
(3) Demoſth. in Macart. page 1035.
(4) Pet. leg. Att. page 441.
(5) Id. ibid. page 444. Herald. animal. in Salmaſ. lib. 3, c. 15.

le punir de cette double infraction, Solon permet à la femme de ſe livrer au plus proche parent de l'époux (1).

C'eſt dans la même vue qu'une orpheline, fille unique ou aînée de ſes ſœurs, peut, ſi elle n'a pas de bien, forcer ſon plus proche parent à l'épouſer, ou à lui conſtituer une dot : s'il s'y refuſe, l'Archonte doit l'y contraindre, ſous peine de payer lui-même mille drachmes (2). C'eſt encore par une ſuite de ces principes, que d'un côté l'héritier naturel ne peut pas être tuteur, & le tuteur ne peut pas épouſer la mere de ſes pupiles (3); que d'un autre côté, un frere peut épouſer ſa ſœur conſanguine, & non ſa ſœur utérine (4). En effet, il ſeroit à craindre qu'un tuteur intéreſſé, qu'une mere dénaturée ne détournaſſent à leur profit le bien des pupiles; il ſeroit à craindre qu'un frere, en s'uniſſant avec ſa ſœur utérine; n'accumulât ſur ſa tête, & l'hérédité de ſon pere, & celle du premier mari de ſa mere (5).

Tous les réglemens de Solon ſur les ſucceſſions, ſur les teſtamens, ſur les dona-

(1) Plut. in Solon. page 89.
(2) Demoſth. in Macart. page 1036.
(3) Laert in Sol. § 56.
(4) Cornel. Nep. in præf. Id. in Cim. Plut. in Themiſth. page 128; in Cim p. 480. Pet. leg. Att. p 440.
(5) Eſprit des loix, liv. 5, chapitre 5.

tions,

tions, ſont dirigés par le même eſprit. Cependant nous devons nous arrêter ſur celui par lequel il permet au citoyen qui meurt ſans enfans, de diſpoſer de ſon bien à ſa volonté. Des philoſophes ſe ſont élevés, & s'éleveront peut-être encore contre une loi qui paroît ſi contraire aux principes du légiſlateur (1) ; d'autres le juſtifient, & par les reſtrictions qu'il mit à la loi, & par l'objet qu'il s'étoit propoſé. Il exige en effet, que le teſtateur ne ſoit accablé ni par la vieilleſſe, ni par la maladie ; qu'il n'ait point cédé aux ſéductions d'une épouſe ; qu'il ne ſoit point détenu dans les fers ; que ſon eſprit n'ait donné aucune marque d'aliénation (2). Quelle apparence que dans cet état il choiſiſſe un héritier dans une autre famille s'il n'a pas à ſe plaindre de la ſienne ? Ce fut donc pour exciter les ſoins & les attentions parmi les parens (3), que Solon accorda aux citoyens un pouvoir qu'ils n'avoient pas eu juſqu'alors, qu'ils reçurent avec applaudiſſement (4), & dont il n'eſt pas naturel d'abuſer. Il faut ajouter qu'un Athénien qui appelloit un

(1) Plat. de leg. lib. 11, page 922. Eſp. des loix liv. 5, ch. 5.
(2) Demoſth. in Steph. 2, page 984.
(3) Id. in Lept. page 556.
(4) Plut. in Solon. page 90.

étranger à ſa ſucceſſion, l'adoptoit en même-temps (1).

Les Egyptiens ont une loi, par laquelle chaque particulier doit rendre compte de ſa fortune & de ſes reſſources (2). Cette loi eſt encore plus utile dans une démocratie, où le peuple ne doit ni être déſœuvré, ni gagner ſa vie par des moyens illicites (3): elle eſt encore plus néceſſaire dans un pays où la ſtérilité du ſol ne peut être compenſée que par le travail & par l'induſtrie (4).

De là les réglemens par leſquels Solon aſſigne l'infamie à l'oiſiveté (5); ordonne à l'Aréopage de rechercher de quelle maniere les particuliers pourvoient à leur ſubſiſtance; leur permet à tous d'exercer des arts méchaniques, & prive celui qui a négligé de donner un métier à ſon fils, des ſecours qu'il doit en attendre dans ſa vieilleſſe (6).

Il ne reſte plus qu'à citer quelques-unes des diſpoſitions relatives aux mœurs.

Solon, à l'exemple de Dracon, a publié quantité de loix ſur les devoirs des citoyens

(1) Pet. leg. Att. page 479.

(2) Herod. lib. 2, c. 177, Diod. Sic. lib. 1, p. 70.

(3) Ariſt. de rep. lib. 6, c. 4. Eſprit des loix, liv. 5, chapitre 6.

(4) Plut. in Solon. page 90.

(5) Laert. in Solon. §. 55. Poll. lib. 8, c. 6, c. 42. Demoſth. in Eubul. page 887.

(6) Plut. ibid.

& en particulier ſur l'éducation de la jeuneſſe (1). Il y prévoit tout, il y regle tout, & l'âge précis où les enfans doivent recevoir des leçons publiques, & les qualités des maîtres qui doivent les inſtruire, & celles des précepteurs qui doivent les accompagner, & l'heure où les écoles doivent s'ouvrir & ſe fermer: & comme ces lieux ne doivent reſpirer que l'innocence: Qu'on puniſſe de mort, ajoute t-il, tout homme qui, ſans néceſſité, oſeroit s'introduire dans le ſanctuaire où les enfans ſont raſſemblés, & qu'une des cours de juſtice veille à l'obſervation de ces réglemens (2).

Au ſortir de l'enfance, ils paſſeront dans le gymnaſe. Là ſe perpétueront des loix deſtinées à conſerver la pureté de leurs mœurs, à les préſerver de la contagion de l'exemple, & des dangers de la ſéduction.

Dans les divers périodes de leur vie, de nouvelles paſſions ſe ſuccéderont rapidement dans leurs cœurs. Le légiſlateur a multiplié les menaces & les peines: il aſſigne des récompenſes aux vertus, & le déshonneur aux vices (3).

Ainſi, les enfans de ceux qui mourront les armes à la main, ſeront élevés aux

(1) Æſchin. in Tim. page 261.
(2) Id ibid.
(3) Demoſth. in Leptin. page 564.

dépens du public (1) ; ainſi, des couronnes ſeront ſolemnellement décernées à ceux qui auront rendu des ſervices à l'état.

D'un autre côté, le citoyen devenu fameux par la dépravation de ſes mœurs, de quelque état qu'il ſoit, quelque talent qu'il poſſede, ſera exclu des ſacerdoces, des magiſtratures, du ſénat, de l'aſſemblée générale ; il ne pourra ni parler en public, ni ſe charger d'une ambaſſade, ni ſiéger dans les tribunaux de juſtice ; & s'il exerce quelqu'une de ces fonctions, il ſera pourſuivi criminellement, & ſubira les peines rigoureuſes preſcrites par la loi (2).

La lâcheté, ſous quelque forme qu'elle ſe produiſe, ſoit qu'elle refuſe le ſervice militaire, ſoit qu'elle le trahiſſe par une action indigne, ne peut être excuſée par le rang du coupable, ni ſous aucun autre prétexte : elle ſera punie non-ſeulement par le mépris général, mais par une accuſation publique, qui apprendra au citoyen à redouter encore plus la honte infligée par la loi, que le fer de l'ennemi (3).

C'eſt par les loix, que toute eſpece de recherches & de délicateſſe eſt interdite aux hommes (4) ; que les femmes qui ont

(1) Laert. in Solon. §. 55.
(2) Æſchin. in Tim page 263.
(3) Id. in Cteſiph. page 456.
(4) Athen. lib. 15, page 687.

tant d'influence ſur les mœurs, ſont contenues dans les bornes de la modeſtie (1); qu'un fils eſt obligé de nourrir dans leur vieilleſſe ceux dont il a reçu le jour (2). Mais les enfans qui ſont nés d'une courtiſane, ſont diſpenſés de cette obligation à l'égard de leur pere : car, après tout, ils ne lui ſont redevables que de l'opprobre de leur naiſſance (3).

Pour ſoutenir les mœurs, il faut des exemples; & ces exemples doivent émaner de ceux qui ſont à la tête du gouvernement. Plus ils tombent de haut, plus ils font une impreſſion profonde. La corruption des derniers citoyens eſt facilement réprimée, & ns s'étend que dans l'obſcurité; car la corruption ne remonte jamais d'une claſſe à l'autre : mais quand elle oſe s'emparer des lieux où réſide le pouvoir, elle ſe précipite de là avec plus de force que les loix elles-mêmes : auſſi n'a-t-on pas craint d'avancer que les mœurs d'une nation dépendent uniquement de celles du ſouverain (4).

Solon étoit perſuadé qu'il ne faut pas moins de décence & de ſainteté pour l'adminiſtration d'une démocratie, que pour le miniſtere des autels. De là ces examens, ces

(1) Plut. in Solon. page 90.
(2) Laert. in Solon. §. 55.
(3) Plut. ibid.
(4) Iſocr. ad Nicocl. tome 1, page 168.

ſermens, ces comptes rendus qu'il exige de ceux qui ſont ou qui ont été revêtus de quelque pouvoir ; de là ſa maxime, que la juſtice doit s'exercer avec lenteur ſur les fautes des particuliers, à l'inſtant même ſur celles des gens en place (1) ; de là cette loi terrible, par laquelle on condamne à la mort l'archonte qui, après avoir perdu ſa raiſon dans les plaiſirs de la table, oſe paroître en public avec les marques de ſa dignité (2).

Enfin, ſi l'on conſidere que la cenſure des mœurs fut confiée à un tribunal, dont la conduite auſtere étoit la plus forte des cenſures, on concevra ſans peine que Solon regardoit les mœurs comme le plus ferme appui de ſa légiſlation.

Tel fut le ſyſtême général de Solon. Ses loix civiles & criminelles ont toujours été regardées comme des oracles par les Athéniens, comme des modeles par les autres peuples. Pluſieurs états de la Grece ſe ſont fait un devoir de les adopter (3) ; & du fond de l'Italie, les Romains fatigués de leurs diviſions, les ont appellées à leurs ſecours (4). Comme les circonſtances peuvent obliger un état à modifier quelques-unes de

(1) Demoſth. in Ariſtog page 845.
(2) Laert. in Sol. § 57. Pet. leg Att. page 240.
(3) Demoſth. in Tim. page 805.
(4) Liv. lib. 3, c. 31. Mém. de l'acad. t. 12, p. 42.

ſes loix, je parlerai ailleurs des précautions que prit Solon, pour introduire les changemens néceſſaires, pour éviter les changemens dangereux.

La forme de gouvernement qu'il établit, différe eſſentiellement de celle que l'on ſuit à préſent. Faut-il attribuer ce prodigieux changement à des vices inhérens à la conſtitution même ? Doit-on le rapporter à des événemens qu'il étoit impoſſible de prévoir ? J'oſerai, d'après des lumieres puiſées dans le commerce de pluſieurs Athéniens éclairés, haſarder quelques réflexions ſur un ſujet ſi important : mais cette légere diſcuſſion doit être précédée par l'hiſtoire des révolutions arrivées dans l'état, depuis Solon juſqu'à l'invaſion des Perſes.

Les loix de Solon ne devoient conſerver leur force, que pendant un ſiecle. Il avoit fixé ce terme, pour ne pas révolter les Athéniens par la perſpective d'un joug éternel. Après que les ſénateurs, les archontes, le peuple, ſe furent par ſerment engagés à les maintenir, on les inſcrivit ſur les diverſes faces de pluſieurs rouleaux de bois, que l'on plaça d'abord dans la citadelle. Ils s'élevoient du ſol, juſqu'au toît de l'édifice qui les renfermoit (1) ; & tournant au moindre effort ſur eux-mêmes, ils pré-

(1) Etym. magn. in Axon.

ſentoient ſucceſſivement le code entier des loix aux yeux des ſpectateurs. On les a depuis tranſportés dans le Prytanée, & dans d'autres lieux où il eſt permis & facile aux particuliers de conſulter ces titres précieux de leur liberté (1).

Quand on les eut médité à loiſir, Solon fut aſſiégé d'une foule d'importuns, qui l'accabloient de queſtions, de conſeils, de louanges ou de reproches. Les uns le preſſoient de s'expliquer ſur quelques loix ſuſceptibles, ſuivant eux, de différentes interprétations; les autres lui préſentoient des articles qu'il falloit ajouter, modifier ou ſupprimer. Solon ayant épuiſé les voies de la douceur & de la patience, comprit que le temps ſeul pouvoit conſolider ſon ouvrage: il partit, après avoir demandé la permiſſion de s'abſenter pendant dix ans (2), & engagé les Athéniens, par un ſerment ſolemnel, à ne point toucher à ſes loix, juſqu'à ſon retour (3).

En Egypte, il fréquenta ces prêtres, qui croient avoir entre leurs mains les annales du monde; & comme un jour il étaloit à leurs yeux les anciennes traditions de la

(1) Plut. in Solon. page 92. Aul. Gell. lib. 2, c. 12. Poll. lib. 8, c. 10, n°. 128. Meurſ. lect. Att. lib. 1, c. 22. Pet. in præf. leg. Attic.

(2) Plut. in Solon. page 92.

(3) Herodot. lib. 1, c. 29.

Grece : « Solon, Solon, dit gravement un » de ces prêtres, vous autres Grecs, vous » êtes bien jeunes ; le temps n'a pas en- » core blanchi vos connoiſſances (1) ». En Crete, il eut l'honneur d'inſtruire dans l'art de régner, le ſouverain d'un petit canton, & de donner ſon nom à une ville dont il procura le bonheur (2).

A ſon retour, il trouva les Athéniens près de tomber dans l'anarchie (3). Les trois partis, qui, depuis ſi long-temps déchiroient la république, ſembloient n'avoir ſuſpendu leur haine pendant ſa légiſlation, que pour l'exhaler avec plus de force pendant ſon abſence : ils ne ſe réuniſſoient que dans un point : c'étoit à déſirer un changement dans la conſtitution, ſans autre motif qu'une inquiétude ſecrete, ſans autre objet que des eſpérances incertaines.

Solon, accueilli avec les honneurs les plus diſtingués, voulut profiter de ces diſpoſitions favorables, pour calmer des diſſentions trop ſouvent renaiſſantes : il ſe crut d'abord puiſſamment ſecondé par Piſiſtrate, qui ſe trouvoit à la tête de la faction du peuple ; & qui jaloux en apparence de maintenir l'égalité parmi les citoyens, s'élevoit hautement contre les

(1) Plat. in Crit. tome 3, page 22.
(2) Plut. in Solon. page 93.
(3) Id. page 94.

innovations qui pouvoient la détruire : mais il ne tarda pas de s'appercevoir que ce profond politique cachoit ſous une feinte modération, une ambition démeſurée.

PISISTRATE.

Jamais homme ne réunit plus de qualités, pour captiver les eſprits. Une naiſſance illuſtre (1), des richeſſes conſidérables, une valeur brillante & ſouvent éprouvée (2), une figure impoſante (3), une éloquence perſuaſive (4), à laquelle le ſon de la voix prêtoit de nouveaux charmes (5); un eſprit enrichi des agrémens que la nature donne, & des connoiſſances que procure l'étude (6) : jamais homme, d'ailleurs, ne fut plus maître de ſes paſſions, & ne ſut mieux faire valoir les vertus qu'il poſſédoit en effet, & celle dont il n'avoit que les apparences (7). Ses ſuccès ont prouvé que dans les projets d'une exécution lente, rien ne donne plus de

(1) Herodot. lib. 5, cap. 65.
(2) Id lib. 1, cap. 59.
(3) Athen. lib. 12, cap. 8, page 533.
(4) Plut. in Solon. page 95. Cicer. in Brut. cap. 7, t. 1, p. 342.
(5) Plut. in Peric. page 155.
(6) Cicer. de orat. lib 3, cap. 34, tome 1, page 312.
(7) Plut. in Solon. page 95.

ſupériorité que la douceur & la flexibilité du caractere.

Avec de ſi grands avantages, Piſiſtrate, acceſſible aux moindres citoyens, leur prodiguoit les conſolations & les ſecours qui tariſſent la ſource des maux, ou qui en corrigent l'amertume (1). Solon, attentif à ſes démarches, pénétra ſes intentions; mais tandis qu'il s'occupoit du ſoin d'en prévenir les ſuites, Piſiſtrate parut dans la place publique, couvert de bleſſures qu'il s'étoit adroitement ménagées; implorant la protection de ce peuple qu'il avoit ſi ſouvent protégé lui-même (2). On convoque l'aſſemblée: il accuſe le ſénat & les chefs des autres factions, d'avoir attenté à ſes jours; & montrant ſes plaies encore ſanglantes: « Voilà, s'écrie-t-il, » le prix de mon amour pour la démo» cratie, & du zele avec lequel j'ai défendu » vos droits (3).

A ces mots, des cris menaçans éclatent de toutes parts: les principaux citoyens étonnés, gardent le ſilence, ou prennent la fuite. Solon, indigné de leur lâcheté & de l'aveuglement du peuple, tâche vai-

(1) Plut. ibid.

(2) Herodot. lib. 1, cap. 59. Ariſt. de rhet. lib. 1, cap. 2, tome 2, p. 518. Diod. Sic. lib. 13, p. 215. Laert. in Solon. &c.

(3) Juſtin. lib. 2, c. 8. Polyæn. ſtrat. lib. 1, cap. 2.

nement de ranimer le courage des uns, de diſſiper l'illuſion des autres (1) : ſa voix que les années ont affoiblie, eſt facilement étouffée par les clameurs qu'excitent la pitié, la fureur & la crainte. L'aſſemblée ſe termine par accorder à Piſiſtrate un corps redoutable de ſatellites chargés d'accompagner ſes pas, & de veiller à ſa conſervation. Dès ce moment, tous ſes projets furent remplis : il employa bientôt ſes forces à s'emparer de la citadelle (2) ; & , après avoir déſarmé la multitude, il ſe revêtit de l'autorité ſuprême *.

Solon ne ſurvêcut pas long-temps à l'aſſerviſſement de ſa patrie : il s'étoit oppoſé, autant qu'il l'avoit pu, aux nouvelles entrepriſes de Piſiſtrate. On l'avoit vu, les armes à la main, ſe rendre à la place publique, & chercher à ſoulever le peuple (3) : mais ſon exemple & ſes diſcours ne faiſoient plus aucune impreſſion : ſes amis ſeuls, effrayés de ſon courage, repréſentoient qne le tyran avoit réſolu ſa perte ; & , » après tout, ajoutoient-ils, qui peut vous

(1) Plat. in Solon. page 96.
(2) Plut. ibid Polyæn. ibid.
* L'an 560 avant Jeſus-Chriſt.
(3) Plut. ibid. Laert. in Solon. §. 49. Val. Max. ib. 5, c. 3, n°. 3.

» inſpirer une telle fermeté ? Ma vieilleſſe » répondit-il (1) ».

Piſiſtrate étoit bien éloigné de ſouiller ſon triomphe par un ſemblable forfait. Pénétré de la plus haute conſidération pour Solon, il ſentoit que le ſuffrage de ce légiſlateur pouvoit ſeul juſtifier, en quelque maniere, ſa puiſſance : il le prévint par des marques diſtinguées de déférence & de reſpect ; il lui demanda des conſeils ; & Solon, cédant à la ſéduction, en croyant céder à la néceſſité, ne tarda pas à lui en donner (2) : il ſe flattoit, ſans doute, d'engager Piſiſtrate à maintenir les loix, & à donner moins d'atteinte à la conſtitution établie.

Trente-trois années s'écoulerent depuis la révolution juſqu'à la mort de Piſiſtrate * ; mais il ne fut à la tête des affaires que pendant dix-ſept ans (3). Accablé par le crédit de ſes adverſaires ; deux fois obligé de quitter l'Attique, deux fois il reprit ſon autorité (4) ; & il eut la conſolation, avant que de mourir, de l'affermir dans ſa famille.

Tant qu'il fut à la tête de l'adminiſ-

---

(1) Plut. ibid. Cicer. de ſenect. cap. 20, t. 3, p. 317.
(2) Plut. ibid.
* L'an 528 avant J. C.
(3) Juſtin. lib. 2, cap. 8. Ariſt. de rep. lib. 5, cap. 12. t. 2, p. 411.
(4) Herodot. lib. 1, cap. 64. Ariſt. ibid.

tration, ſes jours conſacrés à l'utilité publique, furent marqués ou par de nouveaux bienfaits, ou par de nouvelles vertus.

Ses loix, en banniſſant l'oiſiveté, encouragerent l'agriculture & l'induſtrie, il diſtribua dans la campagne, cette foule de citoyens obſcurs, que la chaleur des factions avoit fixés dans la capitale (1); il ranima la valeur des troupes, en aſſignant aux ſoldats invalides une ſubſiſtance aſſurée pour le reſte de leurs jours (2). Aux champs, dans la place publique, dans ſes jardins ouverts à tout le monde (3), il paroiſſoit comme un pere au milieu de ſes enfans; toujours prêt à écouter les plaintes des malheureux; faiſant des remiſes aux uns, des avances aux autres, des offres à tous (4).

En même-temps, dans la vue de concilier ſon goût pour la magnificence, avec la néceſſité d'occuper un peuple indocile & déſœuvré (5), il embelliſſoit la ville par des temples, des gymnaſes, des fontaines (6); & comme il ne craignoit pas les progrès

(1) Dion. Chryſoſt. orat. 7, p. 120; orat. 25, p. 281. Heſych. & Suid. in Κασαι.
(2) Plut. in Solon. page 96.
(3) Theopomp. ap. Athen. lib. 12, cap. 8, page 533.
(4) Ælian. var. hiſt. lib. 9, cap. 25.
(5) Ariſt. de rep. lib. 5, cap. 11, tome 2, p. 407.
(6) Meurſ. in Piſiſtr. cap. 9.

des lumieres, il publioit une nouvelle édition des ouvrages d'Homere, & formoit pour l'uſage des Athéniens une bibliotheque compoſée des meilleurs livres que l'on connut alors.

Ajoutons ici quelques traits qui manifeſtent plus particuliérement l'élévation de ſon ame. Jamais il n'eut la foibleſſe de ſe venger des inſultes qu'il pouvoit facilement punir.

Sa fille aſſiſtoit à une cérémonie religieuſe ; un jeune homme qui l'aimoit éperdument, courut l'embraſſer, & quelque temps après, entreprit de l'enlever. Piſiſtrate répondit à ſa famille qui l'exhortoit à la vengeance : « Si nous haïſſons ceux qui » nous aiment, que ferons-nous à ceux qui » nous haïſſent ? » Et ſans différer davantage, il choiſit ce jeune homme pour l'époux de ſa fille (1).

Des gens ivres inſulterent publiquement ſa femme : le lendemain ils vinrent, fondant en larmes, ſolliciter un pardon qu'ils n'oſoient eſpérer. « Vous vous trompez, leur » dit Piſiſtrate ; ma femme ne ſortit point » hier de toute la journée (2) ». Enfin, quelques-uns de ſes amis, réſolus de ſe

(1) Plut. apophth. t. 2, p. 189. Polyæn. ſtrat. lib. 5, cap. 14. Val. Max. lib. 5, cap. 1.

(2) Plut. ibid.

ſouſtraire à ſon obéiſſance, ſe retirerent dans une place forte. Il les ſuivit auſſitôt, avec des eſclaves qui portoient ſon bagage; & comme ſes conjurés lui demanderent quel étoit ſon deſſein « Il faut, leur dit-il, » que vous me perſuadiez de reſter avec » vous, ou que je vous perſuade de revenir » avec moi (1) ».

Ces actes de modération & de clémence multipliés pendant ſa vie, & rehauſſés encore par l'éclat de ſon adminiſtration, adouciſſoient inſenſiblement l'humeur intraitable des Athéniens, & faiſoient que pluſieurs d'entre eux préféroient une ſervitude ſi douce à leur ancienne & tumultueuſe liberté (2).

Cependant, il faut l'avouer: quoique, dans une monarchie, Piſiſtrate eût été le modele du meilleur des rois; dans la république d'Athenes, on fut en général plus frappé du vice de ſon uſurpation, que des avantages qui en réſultoient pour l'état.

Après ſa mort, Hippias & Hipparque ſes fils, lui ſuccéderent: avec moins de talens, ils gouvernerent avec la même ſageſſe (3). Hipparque, en particulier, aimoit les lettres. Anacréon & Simonide attirés auprès de lui,

(1) Plut. apophth. tome 2, p. 189.
(2) Herodot. lib. 1, cap. 62.
(3) Thucyd. lib. 6, cap. 54.

en

en reçurent l'accueil qui devoit le plus les flatter ; le premier fut comblé d'honneurs, & le ſecond de préſens. Il doit partager avec ſon pere la gloire d'avoir étendu la réputation d'Homere (1). On peut lui reprocher ainſi qu'à ſon frere, de s'être trop livré aux plaiſirs, & d'en avoir inſpiré le goût aux Athéniens (2). Heureux, néanmoins, ſi au milieu de ſes excès, il n'eût pas commis une injuſtice dont il fut la premiere victime !

Deux jeunes Athéniens, Harmodius & Ariſtogiton, liés entre eux de l'amitié la plus tendre, ayant eſſuyé de la part de ce prince, un affront qu'il étoit impoſſible d'oublier, conjurerent ſa perte, & celle de ſon frere (3). Quelques-uns de leurs amis entrerent dans ce complot, & l'exécution en fut remiſe à la ſolemnité des Panathénées : ils eſpéroient que cette foule d'Athéniens, qui, pendant les cérémonies de cette fête, avoient la permiſſion de porter les armes, ſeconderoit leurs efforts, ou du moins les garantiroit de la fureur des gardes qui entouroient les fils de Piſiſtrate.

Dans cette vue, après avoir couvert leurs poignards de branches de myrthe, ils ſe

(1) Plat. in Hipparch. tome 2, page 228.
(2) Athen. lib. 12, cap. 8, page 532.
(3) Thucyd. lib. 6 cap. 56, Plat. in Hipparch. t. 2, p. 229. Ariſt. de rep. lib. 5, cap. 10, tome 2, p. 406; & alii.

rendent aux lieux où les princes mettoient en ordre une proceſſion, qu'ils devoient conduire au temple de Minerve. Ils arrivent ; ils voient un des conjurés s'entretenir familiérement avec Hippias : ils ſe croient trahis ; mais réſolus de vendre cherement leur vie, ils s'écartent un moment, trouvent Hipparque, & lui plongent le poignard dans le cœur *. Harmodius tombe auſſitôt ſous les coups redoublés des ſatellites du prince. Ariſtogiton, arrêté preſque au même inſtant, fut préſenté à la queſtion ; mais loin de nommer ſes complices, il accuſa les plus fidelles partiſans d'Hippias, qui, ſur le champ, les fait traîner au ſupplice. « As-tu » d'autres ſcélérats à dénoncer, s'écrie le » tyran tranſporté de fureur ? Il ne reſte » plus que toi, répond l'Athénien : je » meurs, & j'emporte en mourant, la » ſatisfaction de t'avoir privé de tes meilleurs amis (1) ».

Dès lors, Hippias ne ſe ſignala plus que par des injuſtices (2) ; mais le joug qu'il appéſantiſſoit ſur les Athéniens, fut briſé trois ans après **. Cliſthene, chef des Alc-

* L'an 514 avant Jeſus-Chriſt.

(1) Polyſæn. ſtrat. lib. 1, cap. 22. Senec. de irâ, lib. 2, cap. 23 Juſtin lib. 2, cap. 9.

(2) Thucyd. lib. 6, cap. 59. Ariſt. œcon. lib. 2, tome 2, page 502. Pauſan. lib. 1, cap. 23, page 53.

** L'an 510 avant J. C.

méonides maiſon puiſſante d'Athenes, de tout tems ennemie des Piſiſtratides, raſſembla tous les mécontens auprès de lui; & ayant obtenu le ſecours des Lacédémoniens, par le moyen de la Pythie de Delphes qu'il avoit miſe dans ſes intérêts (1), il marcha contre Hippias, & le força d'abdiquer la tyrannie. Ce prince, après avoir erré quelque temps avec ſa famille, ſe rendit auprès de Darius, roi de Perſe, & périt enfin à la bataille de Marathon (2).

Les Athéniens n'eurent pas plutôt recouvré leur liberté, qu'ils rendirent les plus grands honneurs à la mémoire d'Harmodius & d'Ariſtogiton. On leur éleva des ſtatues dans la place publique (3) : il fut réglé que leurs noms ſeroient célébrés à perpétuité dans la fête des Panathénées (4), & ne ſeroient, ſous aucun prétexte, donnés à des eſclaves (5). Les poëtes éterniſerent leur gloire par des pieces de poéſie *, que l'on chante encore dans les repas (6); &

(1) Herodot. lib. 5, cap. 62 & 66.
(2) Herodot. lib. 6, cap. 107. Thucyd. lib. 6, cap. 59.
(3) Ariſt. de rhet. lib. 1, cap. 9, tome 2, page 533. Demoſth. in Mid. p. 630. Plin. lib. 34, cap. 8, p. 654.
(4) Demoſth. de falſ. leg. page 344. Philoſtr. in vit. Apoll. lib. 7, ap. 4, page 283.
(5) Aul. Gell. lib. 9, cap. 2.
* Voyez la note IV. à la fin du volume.
(6) Ariſtoph. in Veſp. v. 1220. Id. in Acharn. v. 977. Schol. ibid. Athen. lib. 15, cap. 14, page 692.

l'on accorda pour toujours à leurs deſcendans des privileges très-étendus (1).

Cliſthene, qui avoit ſi fort contribué à l'expulſion des Piſiſtratides, eut encore à lutter pendant quelques années, contre une faction puiſſante (2); mais ayant enfin obtenu dans l'état le crédit que méritoient ſes talens, il raffermit la conſtitution que Solon avoit établie, & que les Piſiſtratides ne ſongerent jamais à détruire.

Jamais, en effet, ces princes ne prirent le titre de roi, quoiqu'ils ſe creuſſent iſſus des anciens ſouverains d'Athenes (3). Si Piſiſtrate préleva le dixieme du produit des terres (4), cette unique impoſition que ſes fils réduiſirent au vingtieme, ils parurent tous trois l'exiger moins encore pour leur entretien, que pour les beſoins de l'état (5); ils maintinrent les loix de Solon, autant par leur exemple, que par leur autorité. Piſiſtrate, accuſé d'un meurtre, vint comme le moindre citoyen, ſe juſtifier devant l'Aréopage (6). Enfin, ils conſerverent les parties

(1) Iſæuſ. de hered. Dicæog. page 55. Demoſth. in Leptin. page 565 Dinarch. in Demoſth. page 186.

(2) Herodot. lib. 5, cap. 66.

(3) Laert. in Solon. §. 53. Reinecc. hiſt. Jul. tome 1; page 465.

(4) Laert. ibid. Suid. in Sphacel.

(5) Thucyd. lib. 6, cap. 54

(6) Ariſt. de rep. lib. 5, cap. 12, page 411. Plut. in Solon. page 96.

eſſentielles de l'ancienne conſtitution (1) ; le ſénat, les aſſemblées du peuple, & les magiſtratures, dont ils eurent ſoin de ſe revêtir eux-mêmes (2), & d'étendre les prérogatives. C'étoit donc comme premiers magiſtrats, comme chefs perpétuels d'un état démocratique, qu'ils agiſſoient, & qu'ils avoient tant d'influence ſur les délibérations publiques. Le pouvoir le plus abſolu s'exerça ſous des formes légales en apparence : & le peuple aſſervi eut toujours devant les yeux l'image de la liberté. Auſſi le vit-on, après l'expulſion des Piſiſtratides, ſans oppoſition & ſans efforts, rentrer dans ſes droits, plutôt ſuſpendus que détruits. Les changemens que Cliſthene fit alors au gouvernement, ne le ramenerent pas tout-à-fait à ſes premiers principes, comme je le montrerai bientôt.

RÉFLEXIONS SUR LA LÉGISLATION DE SOLON.

Le récit des faits ma conduit aux temps où les Athéniens ſignalerent leur valeur contre les Perſes. Avant que de les décrire, je dois expoſer les réflexions que j'ai promiſes ſur le ſyſtême politique de Solon.

(1) Herodot. lib. 1, cap. 59.
(2) Thucyd. ut ſuprà.

Il ne falloit pas attendre de Solon une législation semblable à celle de Lycurgue. Ils se trouvoient l'un & l'autre dans des circonstances trop différentes.

Les Lacédémoniens occupoient un pays qui produisoit tout ce qui étoit nécessaire à leurs besoins (1). Il suffisoit au législateur de les y tenir renfermés, pour empêcher que des vices étrangers ne corrompissent l'esprit & la pureté de ses institutions. Athenes, située auprès de la mer, entourée d'un terrain ingrat, étoit forcée de changer continuellement ses denrées, son industrie, ses idées, & ses mœurs, avec celles de toutes les nations.

La réforme de Lycurgue précéda celle de Solon d'environ deux siecles & demi. Les Spartiates, bornés dans leurs arts, dans leurs connoissances, dans leurs passions mêmes, étoient moins avancés dans le bien & dans le mal, que ne le furent les Athéniens du temps de Solon. Ces derniers, après avoir éprouvé toutes les especes de gouvernemens, s'étoient dégoûtés de la servitude & de la liberté, sans pouvoir se passer de l'une & de l'autre. Industrieux, éclairés, vains, & difficiles à conduire; tous, jusqu'aux moindres particuliers, s'étoient familiarisés avec l'intrigue, l'ambition &

(1) Plut. in Sol. tome 1, page 90.

toutes les grandes paſſions qui s'élevent dans les fréquentes ſecouſſes d'un état : ils avoient déjà les vices qu'on trouve dans les nations formées ; ils avoient de plus cette activité inquiete , & cette légéreté d'eſprit qu'on ne trouve chez aucune autre nation.

La maiſon de Lycurgue occupoit depuis long-temps le trône de Lacédémone: les deux rois qui le partageoient alors , ne jouiſſant d'aucune conſidération , Lycurgue étoit aux yeux des Spartiates , le premier & le plus grand perſonnage de l'état (1). Comme il pouvoit compter ſur ſon crédit , & ſur celui de ſes amis , il fut moins arrêté par ces conſidérations qui refroidiſſent le génie ; & rétréciſſent les vues d'un légiſlateur. Solon , ſimple particulier , revêtu d'une autorité paſſagere , qu'il falloit employer avec ſageſſe pour l'employer avec fruit ; entouré de factions puiſſantes , qu'il devoit ménager pour conſerver leur confiance ; averti par l'exemple récent de Dracon , que les voies de ſévérité ne convenoient point aux Athéniens , ne pouvoit haſarder de grandes innovations , ſans en occaſionner de plus grandes encore , & ſans replonger l'état dans des malheurs peut-être irréparables.

(1) Plut. in Solon. page 87.

Je ne parle point des qualités perſonnelles des deux légiſlateurs. Rien ne reſſemble moins au génie de Lycurgue, que les talens de Solon, ni à l'ame vigoureuſe du premier, que le caractere de douceur & de circonſpection du ſecond. Ils n'eurent de commun que d'avoir travaillé avec la même ardeur, mais par des voies différentes, au bonheur des peuples. Mis à la place l'un de l'autre, Solon n'auroit pas fait de ſi grandes choſes que Lycurgue. On peut douter que Lycurgue en eût fait de plus belles que Solon.

Ce dernier ſentit le poids, dont il s'étoit chargé; & lorſque interrogé s'il avoit donné aux Athéniens les meilleures de toutes les loix, il répondit, les meilleures qu'ils pouvoient ſupporter (1), il peignit d'un ſeul trait le caractere indiſciplinable des Athéniens, & la funeſte contrainte où il s'étoit trouvé.

Solon fut obligé de préférer le gouvernement populaire, parce que le peuple, qui ſe rappelloit d'en avoir joui pendant pluſieurs ſiecles, ne pouvoit plus ſupporter la tyrannie des riches (2); parce qu'une nation qui ſe deſtine à la marine, penche toujours fortement vers la démocratie (3).

(1) Plut. in Solon. p. 86.
(2) Ariſt. de rep. lib. 2, cap. 12, t. 2, p. 336.
(3) Id. ibid. lib. 6, cap. 7, p. 420.

En

En choiſiſſant cette forme de gouvernement, il la tempéra, de maniere qu'on croyoit y trouver l'oligarchie, dans le corps des Aréopagites; l'ariſtocratie, dans la maniere d'élire les magiſtrats; la pure démocratie, dans la liberté accordée aux moindres citoyens, de ſieger dans les tribunaux de juſtice (1)

Cette conſtitution qui tenoit des gouvernemens mixtes, s'eſt détruite par l'excès du pouvoir dans le peuple; comme celle des Perſes, par l'excès du pouvoir dans le prince (2).

On reproche à Solon d'avoir hâté cette corruption, par la loi qui attribue indiſtinctement à tous les citoyens le ſoin de rendre la juſtice; & de les avoir appelés à cette importante fonction, par la voie du ſort (3). On ne s'apperçut pas d'abord des effets que pouvoit produire une pareille prérogative (4); mais, dans la ſuite, on fut obligé de ménager ou d'implorer la protection du peuple, qui, rempliſſant les tribunaux, étoit le maître d'interpréter les loix, & de diſpoſer à ſon gré de la vie & de la fortune des citoyens.

---

(1) Ariſt. ibid. lib. 2, cap. 12, tome 2, page 336.
(2) Plat. de leg. lib. 3, page 693 & 699.
(3) Ariſt. de rep. ibid.
(4) Plut. in Solon. page 88.

En traçant le tableau du ſyſtême de Solon, j'ai rapporté les motifs qui l'engagerent à porter la loi dont on ſe plaint. J'ajoute, 1°. qu'elle eſt non-ſeulement adoptée, mais encore très-utile dans les démocraties les mieux organiſées (1); 2°. que Solon ne dut jamais préſumer que le peuple abandonneroit ſes travaux, pour le ſtérile plaiſir de juger les différens des particuliers. Si depuis il s'eſt emparé des tribunaux, ſi ſon autorité s'en eſt accrue, il faut en accuſer Périclès, qui, en aſſignant un droit de préſence aux juges (2), fourniſſoit aux pauvres citoyens un moyen plus facile de ſubſiſter.

Ce n'eſt point dans les loix de Solon, qu'il faut chercher le germe des vices qui ont défiguré ſon ouvrage; c'eſt dans une ſuite d'innovations, qui, pour la plupart, n'étoient point néceſſaires, & qu'il étoit auſſi impoſſible de prévoir, qu'il le ſeroit aujourd'hui de les juſtifier.

Après l'expulſion des Piſiſtratides, Cliſthene, pour ſe concilier le peuple, partagea en dix tribus les quatre qui, depuis Cécrops, comprenoient les habitans de l'Attique (3); & tous les ans on tira de chacune cinquante

(1) Ariſt. de rep lib. 6, cap. 4, t. 2, p. 416.
(2) Id. ibid. lib. 2, cap. 12, page 336.
(3) Herodot. lib. 5, cap. 66 & 69 Ariſt. ibid. lib. 6, cap. 4, page 418. Plut. in Per. page 153.

ſénateurs, ce qui portoit le nombre de ces magiſtrats à cinq cents.

Ces dix tribus, comme autant de petites républiques, avoient chacune leurs préſidens, leurs officiers de police, leurs tribunaux, leurs aſſemblées, & leurs intérêts. Les multiplier & leur donner plus d'activité, c'étoit engager tous les citoyens, ſans diſtinction, à ſe mêler des affaires publiques; c'étoit favoriſer le peuple, qui, outre le droit de nommer ſes officiers, avoit la plus grande influence dans chaque tribu.

Il arriva de plus que les diverſes compagnies chargées du recouvrement & de l'emploi des finances, furent compoſées de dix officiers nommés par les dix tribus; ce qui, préſentant de nouveaux objets à l'ambition du peuple, ſervit encore à l'introduire dans les différentes parties de l'adminiſtration.

Mais c'eſt principalement aux victoires que les Athéniens remporterent contre les Perſes, qu'on doit attribuer la ruine de l'ancienne conſtitution (1). Après la bataille de Platée, on ordonna que les citoyens des dernieres claſſes, exclus par Solon des principales magiſtratures, auroient déſormais le droit d'y parvenir. Le ſage Ariſtide, qui préſenta ce décret (2), donna le plus

(1) Ariſt. de rep. lib. 2, cap. 12, page 336.
(2) Plut. in Ariſtid. page 332.

funeſtes des exemples à ceux qui lui ſuccéderent dans le commandement. Il leur fallut d'abord flatter la multitude, & enſuite ramper devant elle.

Auparavant elle dédaignoit de venir aux aſſemblées générales; mais dès que le gouvernement eut accordé une gratification de trois oboles à chaque inſtant (1), elle s'y rendit en foule, en éloigna les riches par ſa préſence autant que par ſes fureurs & ſubſtitua inſolemment ſes caprices aux loix.

Périclès, le plus dangereux de ſes courtiſans, la dégoûta du travail, & d'un reſte de vertu, par des libéralités qui épuiſoient le tréſor public, & qui, entre autres avantages, lui facilitoient l'entrée des ſpectacles (2); & comme s'il eût conjuré la ruine des mœurs, pour accélérer celle de la conſtitution, il réduiſit l'Aréopage au ſilence, en le dépouillant de preſque tous ſes privileges (3).

Alors diſparurent ou reſterent ſans effets, ces précautions ſi ſagement imaginées par Solon, pour ſouſtraire les grands intérêts de l'état aux inconſéquences d'une populace ignorante & forcenée. Qu'on ſe rappelle

(1) Per. in leg. Att. page 205.
(2) Plut. in Per. page 156.
(3) Id. page 155.

que le ſénat devoit préparer les affaires, avant que de les expoſer à l'aſſemblée nationale ; qu'elles devoient être diſcutées par des orateurs d'une probité reconnue ; que les premiers ſuffrages devoient être donnés par des vieillards qu'éclairoit l'expérience. Ces freins ſi capables d'arrêter l'impétuoſité du peuple, il les briſa tous (1), ne voulut plus obéir qu'à des chefs qui l'égarerent (2), & recula ſi loin les bornes de ſon autorité, que, ceſſant de les appercevoir lui-même, il crut qu'elles avoient ceſſé d'exiſter.

Certaines magiſtratures qu'une élection libre n'accordoit autrefois qu'à des hommes integres, ſont maintenant conférées, par la voie du ſort, à toute eſpece de citoyens (3) : ſouvent même, ſans recourir à cette voie, ni à celle de l'élection, des particuliers à force d'argent & d'intrigues, trouvent le moyen d'obtenir les emplois, & de ſe gliſſer juſques dans l'ordre des ſénateurs. (4) Enfin, le peuple prononce en dernier reſſort, ſur pluſieurs délits, dont la connoiſſance lui eſt réſervée par des décrets poſtérieurs à Solon (5), ou

(1) Æſchin. in Cteſiph. page 427.
(2) Ariſt. de rep. lib. 2, c. 12, tome 2, page 336.
(3) Iſocr. Areop. tome 1, page 321.
(4) Æſchin. in Timar. p. 276. Id. in Cteſiph. p. 437.
(5) Xenoph. hiſt. Græc. lib. 1, page 450.

qu'il évoque lui-même à ſon tribunal, au mépris du cours ordinaire de la juſtice (1). Par-là ſe trouvent confondus les pouvoirs qui avoient été ſi ſagement diſtribués; & la puiſſance légiſlative exécutant ſes propres loix, fait ſentir ou craindre à tout moment le poids terrible de l'oppreſſion.

Ces vices deſtructeurs ne ſe ſeroient pas gliſſés dans la conſtitution, ſi elle n'avoit pas eu des obſtacles inſurmontables à vaincre: mais, dès l'origine même l'uſurpation des Piſiſtratides en arrêta les progrès, & bientôt après, les victoires contre les Perſes en corrompirent les principes. Pour qu'elle pût ſe défendre contre de pareils événemens, il auroit fallu qu'une longue paix, qu'une entiere liberté lui eût permis d'agir puiſſamment ſur les mœurs des Athéniens: ſans cela, tous les dons du génie, réunis dans un légiſlateur, ne pouvoient empêcher que Piſiſtrate ne fût le plus ſéducteur des hommes; & les Athéniens, le peuple le plus facile à ſéduire: ils ne pouvoient pas faire que les brillans ſuccès des journées de Marathon, de Salamine & de Platée, ne rempliſſent d'une folle préſomption, le peuple de la terre qui en étoit le plus ſuſceptible.

(1) Ariſt. de rep. lib. 4, c. 4, page 369.

Par les effets que produiſirent les inſtitutions de Solon, on peut juger de ceux qu'elles auroient produits en des circonſtances plus heureuſes. Contraintes ſous la domination des Piſiſtratides, elles opéroient lentement ſur les eſprits, ſoit par les avantages d'une éducation qui étoit alors commune, & qui ne l'eſt plus aujourd'hui (1); ſoit par l'influence des formes républicaines, qui entretenoient ſans ceſſe l'illuſion & l'eſpérance de la liberté. A peine eut-on banni ces princes, que la démocratie ſe rétablit d'elle-même, & que les Athéniens déployerent un caractere qu'on ne leur avoit pas ſoupçonné juſqu'alors. Depuis cet époque, juſqu'à celle de leur corruption, il ne s'eſt écoulé qu'environ un demi-ſiecle; mais dans ce temps heureux, on reſpectoit encore les loix & les vertus: les plus ſages n'en parlent aujourd'hui qu'avec des éloges accompagnés de regrets, & ne trouvent d'autre remede aux maux de l'état, que de rétablir le gouvernement de Solon (2):

(1) Ariſt. de rep. lib. 8, cap. 1, tome 2, page 449.
(2) Iſocr. Areop. tom 1, page 319. Æſch. in Cteſiph. page 427.

SECTION SECONDE.

SIECLE DE THÉMISTOCLE ET D'ARISTIDE. *.

C'EST avec peine que je me détermine à décrire des combats; il devroit ſuffire de ſavoir que les guerres commencent par l'ambition des princes, & finiſſent par le malheur des peuples: mais l'exemple d'une nation qui préfere la mort à la ſervitude, eſt trop grand & trop inſtructif, pour être paſſé ſous ſilence.

Cyrus venoit d'élever la puiſſance des Perſes ſur les débris des empires de Babylone & de Lydie; il avoit reçu l'hommage de l'Arabie, de l'Egypte, & des peuples les plus éloignés (1); Cambyſe ſon fils, celui de la Cyrénaïque & de pluſieurs nations de l'Afrique (2).

Après la mort de ce dernier, des ſeigneurs Perſans, au nombre de ſept, ayant fait tomber ſous leurs coups un mage qui

* Depuis l'an 490, juſques vers l'an 444 avant J. C.
(1) Xenoph. Cyrop. lib. 1, p. 2; lib. 8, p. 230.
(2) Herodot. lib. 3, cap. 7, 13, &c.

avoit uſurpé le trône, s'aſſemblerent pour régler la deſtinée de tant de vaſtes états (1). Othanès propoſa de leur rendre la liberté, & d'établir par-tout la démocratie ; Mégabyſe releva les avantages de l'ariſtocratie ; Darius, fils d'Hyſtaſpe, opina pour la conſtitution, qui, juſques alors, avoit fait le bonheur & la gloire des Perſes : ſon avis prévalut ; & le ſort auquel on avoit confié le choix du ſouverain, s'étant, par ſes artifices, déclaré en ſa faveur, il ſe vit paiſible poſſeſſeur du plus puiſſant empire du monde, & prit, à l'exemple des anciens monarques des Aſſyriens, le titre de grand roi, & celui de roi des rois *.

Dans ce rang élevé, il ſut reſpecter les loix, diſcerner le mérite, recevoir des conſeils, & ſe faire des amis. Zopyre, fils de Mégabyſe, fut celui qu'il aima le plus tendrement. Un jour quelqu'un oſa propoſer cette queſtion à Darius qui tenoit une grenade dans ſa main : « Quel eſt le bien » que vous voudriez multiplier autant de » fois que ce fruit contient de grains » ? » Zopyre » : répondit le roi ſans héſiter (2). Cette réponſe jetta Zopyre dans un de ces égaremens de zele, qui ne peuvent être

(1) Id. lib. 3, cap. 80.
* L'an 521 avant J. C.
(2) Plut. apopht. tome 2, page 173.

juſtifiés que par le ſentiment qui les produit *.

Depuis 19 mois, Darius aſſiégeoit Babylone qui s'étoit révoltée (1): il étoit ſur le point de renoncer à ſon entrepriſe, lorſque Zopyre parut en ſa préſence, ſans nez, ſans oreilles, toutes les parties du corps mutilées & couvertes de bleſſures. « Et » quelle main barbare vous a réduit en » cet état, s'écrie le roi en courant à lui? » C'eſt moi-même, répondit Zopyre. Je » vais à Babylone où l'on connoît aſſez » mon nom & le rang que je tiens dans » votre cour: je vous accuſerai d'avoir puni » par la plus indigne des cruautés, le » conſeil que je vous avois donné de vous » retirer. On me confiera un corps de » troupes; vous en expoſerez quelques- » unes des vôtres, & vous me faciliterez » des ſuccès qui m'attireront de plus en » plus la confiance de l'ennemi: je par- » viendrai à me rendre maître des portes; » & Babylone eſt à vous ». Darius fut pénétré de douleur & d'admiration. Le projet de Zopyre réuſſit. Son ami l'accabla de careſſes & de bienfaits; mais il diſoit ſouvent: J'euſſe donné cent Babylones,

* Suivant Herodote, lib. 4, cap. 143, ce ne fut pas Zopyre que Darius nomma; ce fut Mégabyſe, pere de ce jeune Perſe.

(1) Herodot. lib. 3, cap. 151.

pour épargner à Zopyre un traitement ſi barbare (1).

De cette ſenſibilité ſi touchante dans un particulier, ſi précieuſe dans un ſouverain, réſultoit cette clémence que les vaincus éprouverent ſi ſouvent de la part de ce prince, & cette reconnoiſſance avec laquelle il récompenſoit en roi les ſervices qu'il avoit reçus comme particulier (2). De-là naiſſoit encore cette modération qu'il laiſſoit éclater dans les actes les plus rigoureux de ſon autorité. Auparavant les revenus de la couronne ne conſiſtoient que dans les offrandes volontaires des peuples; offrandes que Cyrus recevoit avec la tendreſſe d'un pere; que Cambyſe exigeoit avec la hauteur d'un maître (3); & que dans la ſuite, le ſouverain auroit pu multiplier au gré de ſes caprices. Darius diviſa ſon royaume en vingt gouvernemens ou ſatrapies, & ſoumit à l'examen de ceux qu'il avoit placés à leur tête, le rôle des contributions qu'il ſe propoſoit de retirer de chaque province. Tous ſe récrierent ſur la modicité de l'impoſition. Mais le roi, ſe défiant de leurs ſuffrages, eut l'attention de la réduire à la moitié (4).

Des loix ſages réglerent les différentes

(1) Plut. apoph. tome 2, page 173.
(2) Herodot. lib. 3, cap. 140.
(3) Id. ibid. cap. 89.
(4) Plut. apoph. tome. 2, page 172.

partie de l'adminiſtration (1); elles entretinrent parmi les Perſes, l'harmonie & la paix, qui ſoutiennent un état; & les particuliers trouverent dans la conſervation de leurs droits & de leurs poſſeſſions, la ſeule égalité dont ils peuvent jouir dans une monarchie.

Darius illuſtra ſon regne par des établiſſemens utiles, & le ternit par des conquêtes. Né avec des talens militaires; adoré de ſes troupes (2); bouillonnant de courage dans une action, mais tranquille & de ſang-froid dans le danger (3), il ſoumit preſque autant de nations que Cyrus lui-même (4).

Ses forces, ſes victoires, & cette flatterie qui ſerpente autour des trônes, lui perſuaderent qu'un mot de ſa part devoit forcer l'hommage des nations; & comme il étoit auſſi capable d'exécuter de grands projets, que de les former, il pouvoit les ſuſpendre, mais il ne les abandonnoit jamais.

Ayant à parler des reſſources immenſes qu'il avoit pour ajouter la Grece à ſes conquêtes, j'ai dû rappeler quelques traits de ſon caractere: car un ſouverain eſt encore plus redoutable par ſes qualités perſonnelles, que par ſa puiſſance.

---

(1) Plat. de legib. lib. 3, tome 2, page 695.
(2) Plat. de leg. ibid.
(3) Plut. apopht. tome 2, page 172.
(4) Plut. ibid.

La ſienne n'avoit preſque point de bornes. Son empire, dont l'étendue en certains endroits eſt d'environ 21,164 ſtades* de l'eſt à l'oueſt, & d'environ 7936** du midi au nord, peut contenir en ſuperficie 115,618,000 ſtades carrés***; tandis que la ſurface de la Grece, n'étant au plus que de 1,366,000 ſtades carrés****, n'eſt que la 115e. partie de celle de la Perſe. Il renferme quantité de provinces ſituées ſous le plus heureux climat, fertiliſées par de grandes rivieres, embellies par des villes floriſſantes, riches par la nature du ſol (1), par l'induſtrie des habitans, par l'activité du commerce, & par une population que favoriſent à la fois la religion, les loix, & les récompenſes accordées à la fécondité.

Les impoſitions en argent (2) ſe montoient à un peu plus de 1,460 talens Euboïques ¶. On ne les deſtinoit point au dépenſes courantes †: réduites en lingots (3), on les réſervoit pour les dépenſes extraordi-

---

* 800 de nos lieues, de 2,500 toiſes chacune.

** 300 lieues.

*** 165,200 lieues carrées.

**** 1,952 lieues carrées. (*Note manuſcrite de Mr. d'Aville.*)

(1) Xenoph. de exped. Cyr. lib. 3, page 296. Arrian. hiſt. Indic. page 355.

(2) Herodot. lib. 3, cap. 95.

¶ Environ 90 millions de notre monnoie.

† Voyez note V, à la fin du volume.

(3) Herodot. ibid. cap. 96.

naires. Les provinces étoient chargées de l'entretien de la maiſon du roi, & de la ſubſiſtance des armées (1): les unes fourniſſoient du blé (2); les autres des chevaux (3); l'Arménie ſeule envoyoit tous les ans 20,000 poulains (4). On tiroit des autres ſatrapies, des troupeaux, de la laine, de l'ébene, des dents d'éléphans, & différentes ſortes de productions (5).

Des troupes réparties dans les provinces, les retenoient dans l'obéiſſance, ou les garantiſſoient d'une invaſion (6). Une autre armée compoſée des meilleurs ſoldats, veilloit à la conſervation du prince: l'on y diſtinguoit ſur-tout 10,000 hommes, qu'on nomme les immortels, parce que le nombre doit en être toujours complet (7); aucun autre corps n'oſeroit leur diſputer l'honneur du rang, ni le prix de la valeur.

Cyrus avoit introduit dans les armées, une diſcipline (8) que ſes premiers ſucceſſeurs eurent ſoin d'entretenir. Tous les ans

(1) Herodot. lib. 1, cap. 192.
(2) Id. lib. 3, cap. 91.
(3) Id. ibid. cap. 90.
(4) Strab. lib. 11, page 530.
(5) Herodot. lib. 3, cap. 97. Strab. lib. 15, p. 735.
(6) Herodot lib. 3, cap. 90, 91. Xenoph. Cyrop. lib. 8, page 230.
(7) Herodot. lib. 7, cap. 83. Diod. Sic. lib. 11, p. 7. Heſych. & Suid in Ἄθαν.
(8) Xenoph. Cyrop. lib. 8, page 225.

le ſouverain ordonnoit une revue générale : il s'inſtruiſoit par lui-même de l'état des troupes qu'il avoit auprès de lui. Des inſpecteurs éclairés & fidelles alloient au loin exercer les mêmes fonctions. Les officiers qui rempliſſoient leur devoir, obtenoient des récompenſes ; les autres perdoient leurs places (1).

La nation particuliere des Perſes, la premiere de l'Orient, depuis qu'elle avoit produit Cyrus, regardoit la valeur comme la plus éminente des qualités (2), & l'eſtimoit en conſéquence dans ſes ennemis (3). Braver les rigueurs des ſaiſons ; fournir des courſes longues & pénibles ; lancer des traits ; paſſer les torrens à la nage, étoient chez elles les jeux de l'enfance (4) : on y joignoit dans un âge plus avancé, la chaſſe & les autres exercices qui entretiennent les forces du corps (5) ; on paroiſſoit pendant la paix, avec une partie des armes que l'on porte à la guerre (6) ; & pour ne pas perdre l'habitude de monter à cheval, on n'alloit preſque jamais à pied (7). Ces mœurs de-

(1) Xenoph. œcon. page 828.
(2) Herodot. lib. 1, cap. 136.
(3) Id. lib. 7, cap. 181.
(4) Id. ibid. Strab. lib. 15, page 733.
(5) Xenoph. Cyrop. lib. 1, page 5.
(6) Joſeph. antiq. lib. 18, tome 1, page 874. Marcellin. lib. 23, page 383.
(7) Xenoph. Cyrop. lib. 4, page 102. lib. 8, page 241.

venoient insensiblement celles de tout l'empire.

La cavalerie fait la principale force des armées Persannes. Dans sa fuite même, elle lance des fleches qui arrêtent la furie du vainqueur (1). Le cavalier & le cheval sont également couverts de fer & d'airain (2) : la Médie fournit des chevaux renommés par leur taille, leur vigueur & leur légéreté (3).

A l'âge de vingt ans on est obligé de donner son nom à la milice ; on cesse de servir à cinquante (4). Au premier ordre du souverain, tous ceux qui sont destinés à faire la campagne, doivent dans un terme prescrit, se trouver au rendez-vous. Les loix à cet égard sont d'une sévérité effrayante. Des peres malheureux ont quelquefois demandé pour prix de leurs services, de garder auprès d'eux des enfans, appui de leur vieillesse : Ils seront dispensés de m'accompagner, répondoit le prince ; & il les faisoit mettre à mort (5).

---

(1) Xenoph. de exped. Cyr. lib. 3, page 306. Plut. in Crass. tome 1, page 558.

(2) Brisson. de reg. Pers. lib. 3, cap. 33, &c.

(3) Herodot. lib. 3, cap. 106 Id. lib. 7, cap. 40. Arian. lib. 2, cap. 11, p. 77. Brisson. ibid. cap. 29.

(4) Strab. lib. 15, page 734.

(5) Herodot. lib. 4, cap. 84 ; lib. 7, cap. 39. Senec. de irâ, lib. 3, cap. 16 & 17.

Les

Les rois de l'Oorient ne marchent jamais pour une expédition, ſans traîner à leur ſuite une immenſe quantité de combattans : ils croient qu'il eſt de leur dignité de ſe montrer dans ces occaſions, avec tout l'appareil de la puiſſance ; ils croient que c'eſt le nombre des ſoldats qui décide de la victoire, & qu'en réuniſſant auprès de leur perſonne la plus grande partie de leurs forces, ils préviendront les troubles qui pourroient s'élever pendant leur abſence. Mais ſi ces armées n'entraînent pas tout avec elles, par la ſoudaine terreur qu'elles inſpirent, ou par la premiere impulſion qu'elles donnent, elles ſont bientôt forcées de ſe retirer, ſoit par le défaut de ſubſiſtances, ſoit par le découragement des troupes. Auſſi voit-on ſouvent les guerres de l'Aſie ſe terminer dans une campagne, & le deſtin d'un empire, dépendra du ſuccès d'une bataille.

Les rois de Perſe jouiſſent d'une autorité abſolue, & cimentée par le reſpect des peuples accoutumés à les vénérer comme les images vivantes de la divinité (1). Leur naiſſance eſt un jour de fête (2). A leur mort, pour annoncer qu'on a perdu le principe de la lumiere & des loix, on a

(1) Plut. in Themiſt. page 125.
(2) Plat. in Alcib. I., tome 2, page 121.

ſoin d'éteindre le feu ſacré, & de fermer les tribunaux de juſtice (1), Pendant leur regne, les particuliers n'offrent point de ſacrifices, ſans adreſſer des vœux au ciel pour le ſouverain, ainſi que pour la nation. Tous, ſans excepter les princes tributaires les gouverneurs des provinces, & les grands qui réſident à la Porte *, ſe diſent les eſclaves du roi: expreſſion qui marque aujourd'hui une extrême ſervitude, mais qui, du temps de Cyrus & de Darius, n'étoit qu'un témoignage de ſentiment & de zele.

Juſqu'au regne du dernier de ces princes, les Perſes n'avoient point eu d'intérêt à démêler avec les peuples du continent de la Grece. On ſavoit à peine à la cour de Suze, qu'il exiſtoit un Lacédémone, & une Athenes (2), lorſque Darius réſolut d'aſſervir ces régions éloignées. Atoſſa, fille de Cyrus, qu'il venoit d'épouſer, lui en donna la premiere idée: elle l'avoit reçue d'un médecin Grec, nommé Démocede, qui l'avoit guérie d'une maladie dangereuſe. Démocede ne pouvant ſe

(1) Diod. Sic. lib. 17 p 580. Stob. ſerm. 42, p. 294. Bſiſſon de reg Perſ. page 54.

* On déſignoit par ce mot, la cour des rois de Perſe. Xenoph. Cyrop. lib. 8, page 201, 203, &c. Plut. in Pelop. tome 1, page 294.

(2) Herodot. lib. 1, cap. 153; lib. 5, cap. 73 & 105.

procurer la liberté, par d'autres voies; forma le projet d'une invaſion dans la Grece : il le fit goûter à la reine, & ſe flatta d'obtenir une commiſſion, qui lui faciliteroit le moyen de revoir Crotone ſa patrie.

Atoſſa profita d'un moment où Darius lui exprimoit ſa tendreſſe. « Il eſt temps, » lui dit-elle, de ſignaler votre avéne- » nement à la couronne par une entrepriſe » qui vous attire l'eſtime de vos ſujets (1). » Il faut aux Perſes un conquérant pour » ſouverain. Détournez leur courage ſur » quelque nation, ſi vous ne voulez pas » qu'ils le dirigent contre vous ». Darius ayant répondu qu'il ſe propoſoit de déclarer la guerre aux Scythes : « Ils ſeront à vous » ces Scythes, répliqua la reine, dès que » vous le voudrez. Je deſire que vous » portiez vos armes contre la Grece, & » que vous m'ameniez, pour les attacher » à mon ſervice, des femmes de Lacé- démone, d'Argos, de Corinthe & » d'Athenes ». Dès cet inſtant, Darius ſuſpendit ſon projet contre les Scythes, & fit partir Démocede avec cinq Perſans chargés de lui rendre un compte exact des lieux dont il méditoit la conquête.

Démocede ne fut pas plutôt ſorti des

(1) Herodot. lib. 3, cap. 134.

état de Darius, qu'il s'enfuit en Italie. Les Perſans qu'il devoit conduire, eſſuyerent bien des infortunes ; & lorſqu'ils furent de retour à Suze, la reine s'étoit refroidie ſur le deſir d'avoir des eſclaves Grecques à ſon ſervice ; & Darius s'occupoit de ſoins plus importans.

Ce prince ayant remis ſous ſon obéiſſance la ville de Babylone, réſolut de marcher contre les nations Scythiques,* qui campent avec leurs troupeaux, entre l'Iſter** & le Tanaïs le long des côtes du Pont Euxin.

Il vint à la tête de 700,000 ſoldats (1), offrir la ſervitude à des peuples, qui, pour ruiner ſon armée, n'eurent qu'à l'attirer dans des pays incultes & déſerts. Darius s'obſtinoit à ſuivre leurs traces : il parcouroit en vainqueur des ſolitudes profondes. « Et pourquoi fuis-tu ma préſence, » manda-t-il un jour au roi des Scythes ? » Si tu peux me réſiſter, arrête, & ſonge » à combattre : ſi tu ne l'oſes pas, recon- » nois ton maître ». Le roi des Scythes répondit : « Je ne fuis ni ne crains per- » ſonne. Notre uſage eſt d'errer tran- » quillement dans nos vaſtes domaines, » pendant la guerre, ainſi que pendant

---

* L'an 508, avant J. C.
** Le Danube.
(1) Juſtin. lib. 2, cap. 5.

» la paix : nous ne connoiſſons d'autre » bien que la liberté, d'autres maîtres que » les dieux. Si tu veux éprouver notre » valeur, ſuis-nous, & viens inſulter les » tombeaux de nos peres (1) ».

Cependant l'armée s'affoibliſſoit par les maladies, par le défaut des ſubſiſtances, & par la difficulté des marches. Il fallut ſe réſoudre à regagner le pont que Darius avoit laiſſé ſur l'Iſter : il en avoit confié la garde aux Grecs de l'Ionie, en leur permettant de ſe retirer chez eux, s'ils ne le voyoient pas revenir avant deux mois (2). Ce terme expiré, des corps de Scythes parurent plus d'une fois ſur les bords du fleuve (3) : ils voulurent d'abord par des prieres, enſuite par des menaces, engager les officiers de la flotte à la ramener dans l'Ionie. Miltiade l'Athénien appuya fortement cet avis ; mais Hiſtiée de Milet ayant repréſenté (4) aux autres chefs, qu'établis par Darius, gouverneurs des différentes villes de l'Ionie, ils ſeroient réduits à l'état de ſimples particuliers s'ils laiſſoient périr le roi ; on promit aux Scythes de rompre le pont, & on prit le parti de

(1) Herodot. lib. 4, cap. 127.
(2) Herodot. lib. 4, cap. 98.
(3) Ibid. cap. 133.
(4) Id. ibid. Nep. in Miltiad. cap. 3.

reſter. Cette réſolution ſauva Darius & ſon armée.

La honte de l'expédition de Scythie fut bientôt effacée par une conquête importante. Il ſe fit reconnoître par les peuples qui habite auprès de l'Indus ; & ce fleuve fixa les limites de ſon empire à l'orient (1).

Il ſe terminoit à l'occident, par une ſuite de colonies Grecques établies ſur les bords de la mer Egée. Là ſe trouvent Epheſe, Milet, Smyrne, & pluſieurs villes floriſſantes, réunies en différentes confédérations : elles ſont ſéparées du continent de la Grece, par la mer, & quantité d'îles, dont les unes obéiſſoient aux Athéniens, dont les autres étoient indépendantes. Les villes Grecques de l'Aſie aſpiroient à ſecouer le joug des Perſes. Les habitans des îles & de la Grece proprement dite, craignoient le voiſinage d'une puiſſance qui menaçoit les nations d'une ſervitude générale.

Ces alarmes redoublerent, lorſqu'on vit Darius à ſon retour de Scythie, laiſſer dans la Thrace une armée de 80,000 hommes, qui ſoumit ce royaume (2), obligea le roi de Macédoine de faire hommage de ſa couronne à Darius (3), &

(1) Herodot. lib. 4, cap. 44.
(2) Herodot. lib. 5, cap. 2.
(3) Id. ibid. cap. 18.

s'empara des îles de Lemnos & d'Imbros (1).

Elles augmenterent encore, lorſqu'on vit les Perſes faire une tentative ſur l'île de Naxos, & menacer l'île d'Eubée, ſi voiſine de l'Attique (2); lorſque les villes de l'Ionie, réſolues de recouvrer leur ancienne liberté, chaſſerent leurs gouverneurs (3), brûlerent la ville de Sardes, capitale de l'ancien royaume de Lydie (4), & entraînerent les peuples de Carie & de l'île de Chypre, dans la ligue qu'elles formerent contre Darius (5). Cette révolte * fut en effet le principe des guerres qui penſerent détruire toutes les puiſſances de la Grece, & qui, cent cinquante ans après, renverſerent l'empire des Perſes

Les Lacédémoniens prirent le parti de ne point accéder à la ligue; les Athéniens, ſans ſe déclarer ouvertement, celui de la favoriſer. Le roi de Perſe ne diſſimuloit plus le deſir qu'il avoit de reculer de leur côté les frontieres de ſon empire. Ils devoient à la plupart des villes, qui venoient de ſe ſouſtraire à ſon obéiſſance, les ſecours que les métropoles doivent à

(1) Id. ibid. cap. 26.
(2) Id. ibid. cap. 31.
(3) Herodot. lib. 5, cap. 37.
(4) Id. ibid. cap. 102.
(5) Id ibid. cap. 103.
* Vers l'an 504, avant J. C.

leurs colonies ; ils ſe plaignoient depuis long-temps, de la protection que les Perſes accordoient à Hippias, fils de Piſiſtrate, qui les avoit opprimés, & qu'ils avoient banni. Artapherne, frere de Darius, & ſatrape de Lydie, leur avoit déclaré que l'unique moyen de pourvoir à leur ſûreté, étoit de rappeler Hippias (1) : & l'on ſavoit que ce dernier, depuis ſon arrivée à la cour de Suze, entretenoit dans l'eſprit de Darius les préventions qu'on ne ceſſoit de lui inſpirer contre les peuples de la Grece, & contre les Athéniens en particulier (2). Animés par ces motifs, les Athéniens envoyerent en Ionie des troupes qui contribuerent à la priſe de Sardes. Les Erétriens de l'Eubée ſuivirent leur exemple.

Le principal auteur du ſoulevement de l'Ionie fut cet Hiſtiée de Milet, qui, lors de l'expédition de Scythie, s'étoit obſtiné à garder le pont de l'Iſter. Darius n'oublia jamais ce ſervice important, & s'en ſouvint encore après l'avoir récompenſé.

Mais Hiſtiée exilé à la cour de Suze, impatient de revoir ſa patrie, excita ſous main les troubles de l'Ionie, & s'en ſervit pour obtenir la permiſſion de revenir dans

(1) Id. ibid. cap. 96.
(2) Herodot. lib. 5, cap. 96.

cette

cette province, où bientôt il fut pris les armes à la main. Les généraux se hâterent de le faire mourir, parce qu'ils connoiſſoient la généroſité de leur maître. En effet, ce prince, moins touché de ſa trahiſon, que des obligations qu'il lui avoit, honora ſa mémoire par des funérailles, & par les reproches qu'il fit à ſes généraux (1).

Vers le même temps, des vaiſſeaux Phéniciens s'étant rendus maîtres d'une galere Athénienne, y trouverent Métiochus, fils de ce Miltiade qui avoit conſeillé de rompre le pont de l'Iſter, & de livrer Darius à la fureur des Scythes : ils l'envoyerent au roi, qui le reçut avec diſtinction, & l'engagea, par ſes bienfaits, à s'établir en Perſe (2).

Ce n'eſt pas que Darius fût inſenſible à la révolte des Ioniens, & à la conduite des Athéniens. En apprenant l'incendie de Sardes, il jura de tirer une vengeance éclatante de ces derniers, & chargea un de ſes officiers de lui rappeller tous les jours l'outrage qu'il en avoit reçu (3) : mais il falloit auparavant terminer la guerre que les premiers lui avoient ſuſcitée. Elle dura quelques années, & lui procura de grands avantages. L'Ionie rentra ſous ſon obéiſ-

(1) Id. lib. 6, cap. 30.
(2) Herodot. lib. 6, c. 41.
(3) Id. lib. 5, cap. 105.

ſance ; pluſieurs îles de la mer Égée, & toutes les villes de l'Helleſpont furent rangées ſous ſes loix (1).

Alors Mardonius ſon gendre partit à la tête d'une puiſſante armée, acheva de pacifier l'Ionie, ſe rendit en Macédoine, & là, ſoit qu'il prévînt les ordres de Darius, ſoit qu'il ſe bornât à les ſuivre, il fit embarquer ſes troupes. Son prétexte étoit de punir les Athéniens & les Erétriens ; ſon véritable objet, de rendre la Grece tributaire (2) : mais une violente tempête ayant écraſé une partie de ſes vaiſſeaux & de ſes ſoldats, contre les rochers du mont Athos, il reprit le chemin de la Macédoine, & bientôt après, celui de Suze.

Ce déſaſtre n'étoit pas capable de détourner l'orage qui menaçoit la Grece. Darius, avant que d'en venir à une rupture ouverte, envoya par-tout des hérauts, pour demander en ſon nom la terre & l'eau (3). C'eſt la formule que les Perſes emploient pour exiger l'hommage des nations. La plupart des îles & des peuples du continent le rendirent ſans héſiter : les Athéniens & les Lacédémoniens, non-ſeule-

(1) Id. lib. 6, cap. 31 & 33.
(2) Herodot. lib. 6, cap. 44.
(3) Id. ibid. cap. 48.

ment le refuſerent; mais, par une violation manifeſte du droit des gens, ils jetterent dans une foſſe profonde les ambaſſadeurs du roi (1). Les premiers pouſſerent leur indignation encore plus loin : ils condamnerent à mort l'interprete qui avoit ſouillé la langue Grecque, en expliquant les ordres d'un barbare (2).

A cette nouvelle, Darius mit à la tête de ſes troupes un Mede, nommé Datis, qui avoit plus d'expérience que Mardonius : il lui ordonna de détruire les villes d'Athenes & d'Erétrie, & de lui amener les habitans chargés de chaînes (3).

L'armée s'aſſembla auſſitôt dans une plaine de Sicile. Six cents vaiſſeaux la tranſporterent dans l'île d'Eubée. La ville d'Erétrie, après s'être vigoureuſement défendue pendant ſix jours, fut priſe par la trahiſon de quelques citoyens qui avoient du crédit ſur le peuple (4). Les temples furent raſés, les habitans mis aux fers ; & la flotte ayant ſur le champ abordé ſur les côtes de l'Attique, mit à terre auprès du bourg de Marathon, éloigné d'Athenes d'environ 140 ſtades *, 100,000 hommes

(1) Id. lib. 7, cap. 32.
(2) Plut. in Them. p. 114. Ariſtid. Panath. orat. t. 1 page 211.
(3) Herodot. lib. 6, cap. 94.
(4) Id. ibid. cap. 101.
* Près de 6 lieues.

d'infanterie, & 10,000 de cavalerie (1) : ils camperent dans une plaine bordée à l'eſt par la mer, entourée de montagnes de tous les autres côtés, ayant environ 200 ſtades de circonférence *.

Cependant Athenes étoit dans la conſternation & dans l'effroi (2) : elle avoit imploré le ſecours des autres peuples de la Grece. Les uns s'étoient ſoumis à Darius ; les autres trembloient au ſeul nom des Medes ou des Perſes (3). Les Lacédémoniens ſeuls promirent des troupes : mais divers obſtacles ne leur permettoient pas de les joindre ſur le champ à celles d'Athenes (4).

Cette ville reſtoit donc abandonnée à ſes propres forces. Et comment, avec quelques ſoldats levés à la hâte, oſeroit-elle réſiſter à une puiſſance, qui, dans l'eſpace d'un demi-ſiecle, avoit renverſé les plus grands empires du monde ? Quand même, par la perte de ſes plus illuſtres citoyens, de ſes plus braves guerriers, elle aſpireroit à l'honneur de diſputer pendant quelque temps la victoire, ne verroit-on

(1) Nep. in Milt. cap. 5.
* Environ 7 lieues & demie.
(2) Plat. de leg. lib. 3, tome 2, page 698.
(3) Herodot. lib. 6, cap. 112.
(4) Id. ibid. cap 106. Plat. ibid. Plut. de malign. Herodot. tome 2, page 861.

pas ſortir des côtes de l'Aſie, & du fond de la Perſe, des armées plus redoutables que la premiere ? Les Grecs ont irrité Darius ; & en ajoutant l'outrage à l'offenſe ils ne lui ont laiſſé que le choix de la vengeance, du déshonneur ou du pardon. L'hommage qu'il demande, entraîne-t-il une ſervitude humiliante ? Les colonies Grecques établies dans ſes états, n'ont-elles pas conſervé leurs loix, leur culte, leurs poſſeſſions ? Après leur révolte, ne les a-t-il pas forcées, par les plus ſages diſpoſitions, à s'unir entre elles, à être heureuſes malgré elles ? & Mardonius lui-même n'a-t-il pas dernièrement établi la démocratie dans les villes de l'Ionie (1) ?

Ces réflexions qui engagerent la plupart des peuples de la Grece à ſe déclarer pour les Perſes, étoient balancées, dans l'eſprit des Athéniens, par des craintes qui n'étoient pas moins fondées. Le général de Darius leur préſentoit d'une main les fers dont il devoit les enchaîner (2) ; de l'autre, cet Hippias, dont les ſollicitations & les intrigues avoient enfin amené les Perſes dans les champs de Marathon (3). Il falloit donc ſubir l'affreux malheur d'être traînés

(1) Herodot. lib. 6, cap. 42 & 43.
(2) Plat. de leg. lib. 3, tome 2, page 698.
(3) Herodot. lib. 6, cap. 102.

aux pieds de Darius, comme de vils eſclaves, ou le malheur plus effroyable encore de gémir de nouveau ſous les cruautés d'un tyran qui ne reſpiroit que la vengeance. Dans cette alternative, ils délibérerent à peine, & réſolurent de périr les armes à la main.

Heureuſement, il parut alors trois hommes deſtinés à donner un nouvel eſſor aux ſentimens de la nation. C'étoient Miltiade, Ariſtide & Thémiſtocle. Leur caractere ſe développera de lui-même dans le récit de leurs actions. Miltiade avoit fait long-temps la guerre en Thrace, & s'étoit acquis une réputation brillante; Ariſtide & Thémiſtocle, plus jeunes que lui, avoient laiſſé éclater depuis leur enfance, une rivalité qui eût perdu l'état (1), ſi dans les occaſions eſſentielles, ils ne l'euſſent ſacrifiée au bien public. Il ne faut qu'un trait pour peindre Ariſtide, il fut le plus juſte & le plus vertueux des Athéniens: il en faudroit pluſieurs pour exprimer les talens, les reſſources & les vues de Thémiſtocle; il aima ſa patrie, mais il aima la gloire encore plus que ſa patrie.

L'exemple & les diſcours de ces trois illuſtres citoyens acheverent d'enflammer les

(1) Plut. in Ariſtid. page 319.

eſprits. On fit des levées. Les dix tributs fournirent chacun 100 hommes de pied, avec un général à leur tête. Il fallut enrôler des eſclaves, pour compléter ce nombre (1). Dès que ces troupes furent raſſemblées, elles ſortirent de la ville, & deſcendirent dans la plaine de Marathon, où ceux de Platée en Béotie leur envoyerent un renfort de 1000 hommes de pied (2).

A peine furent-elles en préſence de l'ennemi, que Miltiade propoſa de l'attaquer (3). Ariſtide & quelques-uns des chefs appuyerent vivement cette propoſition : les autres, effrayés de l'extrême diſproportion des armées, vouloient qu'on attendît le ſecours des Lacédémoniens. Les avis étant partagés, il reſtoit à prendre celui du polémarque ou chef de la milice : on le conſulte dans ces ſortes d'occaſions, pour ôter l'égalité des ſuffrages. Miltiade s'adreſſe à lui ; & avec l'ardeur d'une ame fortement pénétrée : « Athenes, lui » dit-il, eſt ſur le point d'éprouver la » plus grande des viciſſitudes. Prête à » devenir la premiere puiſſance de la » Grece, ou le théatre des fureurs d'Hip» pias, c'eſt de vous ſeul, Callimaque,

(1) Pauſan. lib. 1, page 79.
(2) Herodot. lib. 6, cap. 108. Juſtin. lib. 2, cap. 9.
(3) Herodot. lib. 6, cap. 109. Plut. in Ariſt. p. 321.

» qu'elle attend ſa deſtinée. Si nous laiſſons » refroidir l'ardeur des troupes, elles ſe » courberont honteuſement ſous le joug » des Perſes ; ſi nous les menons au com- » bat, nous aurons pour nous les dieux & » la victoire. Un mot de votre bouche va » précipiter votre patrie dans la ſervitude, » ou lui conſerver ſa liberté ».

Callimaque donna ſon ſuffrage, & la bataille fut réſolue. Pour en aſſurer le ſuccès, Ariſtide & les autres généraux, à ſon exemple, céderent à Miltiade l'honneur du commandement qu'ils avoient chacun à leur tour : mais pour les mettre eux-mêmes à l'abri des événemens, il attendit le jour qui le plaçoit de droit à la tête de l'armée (1).

Dès qu'il parut, Miltiade rangea ſes troupes au pied d'une montagne, dans un lieu parſemé d'arbres qui devoient arrêter la cavalerie Perſanne. Les Platéens furent placés à l'aîle gauche ; Callimaque commandoit la droite ; Ariſtide & Thémiſtocle étoient au corps de bataille (2), & Miltiade par-tout. Un intervalle de 8 ſtades *. ſéparoit l'armée Grecque de celle des Perſes (3).

(1) Herodot. lib. 6, cap. 110. Plut. in Ariſtid. p. 321.
(2) Id. ibid. Nep. in Milt. cap. 5.
* Environ 760 toiſes.
(3) Herodot. lib. 6, cap. 112.

Au premier ſignal, les Grecs franchirent en courant cet eſpace. Les Perſes, étonnés d'un genre d'attaque ſi nouveau pour les deux nations, reſterent un moment immobiles; mais bientôt ils oppoſerent à la fureur impétueuſe des ennemis, une fureur plus tranquille & non moins redoutable. Après quelques heures d'un combat opiniâtre, les deux aîles de l'armée Grecque commencent à fixer la victoire. La droite diſperſe les ennemis dans la plaine; la gauche les replie dans un marais qui offroit l'aſpect d'une prairie, & dans lequel ils s'engagent & reſtent enſevelis (1). Toutes deux volent au ſecours d'Ariſtide & de Thémiſtocle, près de ſuccomber ſous les meilleures troupes que Datis avoit placées dans ſon corps de bataille. Dès ce moment, la déroute devint générale. Les Perſes repouſſés de tous côtés, ne trouvent d'aſyle que dans leur flotte, qui s'étoit rapprochée du rivage. Le vainqueur les pourſuit le fer & la flamme à la main: il prend, brûle où coule à fond pluſieurs de leurs vaiſſeaux; les autres ſe ſauvent à force de rames (2).

L'armée Perſanne perdit environ 6400 hommes; celles des Athéniens, 192

(1) Pauſan. lib. 1, cap. 32, page 80.
(2) Herodot. lib. 6, cap. 115. Juſtin. lib. 2, cap. 9.

héros (1) : car il n'y en eut pas un qui, dans cette occaſion ne méritât ce titre. Miltiade y fut bleſſé ; Hippias y périt, ainſi que Stéſilée & Callimaque, deux des généraux des Athéniens (2).

Le combat finiſſoit à peine. Un ſoldat, excédé de fatigue, forme le projet de porter la premiere nouvelle d'un ſi grand ſuccès aux magiſtrats d'Athenes ; &, ſans quitter ſes armes, il court, vole, arrive, annonce la victoire, & tombe mort à leurs pieds (3).

Cependant cette victoire eût été funeſte aux Grecs, ſans l'activité de Miltiade. Datis, en ſe retirant, conçut l'eſpoir de ſurprendre Athenes, qu'il croyoit ſans défenſe, & déjà ſa flotte doubloit le cap de Sunium. Miltiade n'en fut pas plutôt inſtruit, qu'il ſe mit en marche, arriva le même jour ſous les murs de la ville, déconcerta par ſa préſence, les projets de l'ennemi, & l'obligea de ſe retirer ſur les côtes de l'Aſie (4).

La bataille ſe donna (5) le 6 de boédromion, dans la troiſieme année de la ſoixante-douzieme olympiade *. Le lende-

(1) Herodot. ibid. cap. 117.
(2) Id. ibid. cap. 114.
(3) Plut. de glor. Athen. tome 2, page 347.
(4) Herodot. lib. 6, cap. 116.
(5) Corſin. faſt. att. tome 3, page 149.
* Le 29 Septembre de l'an 490 avant J. C.

main arriverent 2000 Spartiates. Ils avoient fait, en trois jours & trois nuits (1), 1200 ſtades de chemin * : quoique inſtruits de la fuite des Perſes, ils continuerent leur route juſqu'à Marathon, & ne craignirent point d'affronter l'aſpect des lieux où une nation rivale s'étoit ſignalée par de ſi grands exploits ; ils y virent les tentes des Perſes encore dreſſées, la plaine jonchée de morts, & couverte de riches dépouilles ; ils y trouverent Ariſtide qui veilloit avec ſa tribu, à la conſervation du butin & des priſonniers, & ne ſe retirerent qu'après avoir donné de juſtes éloges aux vainqueurs (2).

Les Athéniens n'oublierent rien pour éterniſer le ſouvenir de ceux qui étoient morts dans le combat. On leur fit des funérailles honorables : leurs noms furent gravés ſur des demi-colonnes élevées dans la plaine de Marathon. Ces monumens, ſans excepter ceux des généraux Callimaque & Stéſilée, ſont d'une extrême ſimplicité (3). Dans leurs intervalles on plaça des trophées chargés des armes des Perſes. Un habile artiſte

(1) Iſocr. paneg. tome 1, page 163. Plat. de leg. lib. 3, tome 2, page 698.

* Environ 46 lieues & demie.

(2) Herodot. lib 6, cap. 120. Plut in Ariſtid. t. 1, p 321. Id. de malign. Herodot. t. 2, p. 861.

(3) Pauſan. lib. 1, cap. 32, p. 79.

peignit les détails de la bataille, dans un des portiques les plus fréquentés de la ville; il y repréſenta Miltiade, à la tête des généraux, & au moment qu'il exhortoit les troupes au combat (1).

Darius n'apprit qu'avec indignation la défaite de ſon armée. On trembloit ſur le ſort des Erétriens, que Datis amenoit à ſes pieds. Cependant, dès qu'il les vit, la pitié étouffa dans ſon cœur tous les autres ſentimens (2): il leur diſtribua des terres à quelque diſtance de Suze; & pour ſe venger des Grecs d'une maniere plus noble & plus digne de lui, il ordonna de nouvelles levées & fit des préparatifs immenſes.

Les Athéniens ne tarderent pas eux-mêmes à le venger. Ils avoient élevé Miltiade ſi haut, qu'ils commencerent à le craindre. La jalouſie repréſentoit que pendant qu'il commandoit en Thrace, il avoit exercé tous les droits de la ſouveraineté (3); qu'étant redouté des nations étrangeres, & adoré du peuple d'Athenes, il étoit temps de veiller ſur ſes vertus, ainſi que ſur ſa gloire. Les mauvais ſuccès d'une expédition qu'il entreprit contre l'île de Paros, fournit un nouveau prétexte à la

(1) Nep. in Milt. cap. 6.
(2) Herodot. lib. 6, cap 119.
(3) Nep. in Milt. cap. 8.

haine de ſes ennemis. On l'accuſa de s'être laiſſé corrompre par l'argent des Perſes ; & malgré les ſollicitations & les cris des citoyens les plus honnêtes, il fut condamné à être jetté dans la foſſe où l'on fait périr les malfaiteurs (1). Le magiſtrat s'étant oppoſé à l'exécution de cet infâme décret, la peine fut commuée en une amende de 50 talens ; & comme il n'étoit pas en état de la payer, on vit le vainqueur de Darius expirer dans les fers, des bleſſures qu'il avoit reçues au ſervice de l'état (2).

THEMISTOCLE ET ARISTIDE.

Ces terribles exemples d'injuſtice & d'ingratitude de la part d'un ſouverain ou d'une nation, ne découragent ni l'ambition ni la vertu. Ce ſont des écueils dans la carriere des honneurs, comme il y en a au milieu de la mer. Thémiſtocle & Ariſtide prenoient ſur les Athéniens la ſupériorité, que l'un méritoit par la diverſité de ſes talens ; l'autre, par l'uniformité d'une conduite entiérement conſacrée au bien public. Le premier, tourmenté jour & nuit par le ſouvenir des trophées de Miltiade (3), flattoit ſans ceſſe, par de nouveaux décrets,

(1) Plat. in Gorg. tome 2, page 516.
(2) Herodot lib. 6. cap. 136. Nep. in Milt. cap. 7.
(3) Plut. in Themiſt. tome 1, page 113.

l'orgueil d'un peuple enivré de ſa victoire ; le ſecond ne s'occupoit qu'à maintenir les loix & les mœurs qui l'avoient préparée : tous deux oppoſés dans leurs principes & dans leurs projets, rempliſſoient tellement la place publique de leurs diviſions, qu'un jour Ariſtide, après avoir, contre toute raiſon, remporté un avantage ſur ſon adverſaire, ne put s'empêcher de dire que ç'en étoit fait de la république, ſi on ne le jettoit lui & Thémiſtocle dans une foſſe profonde (1).

A la fin, les talens & l'intrigue triompherent de la vertu. Comme Ariſtide ſe portoit pour arbitre dans les différends des particuliers, la réputation de ſon équité fit déſerter les tribunaux de juſtice. La faction de Thémiſtocle l'accuſa de s'établir une royauté d'autant plus redoutable, qu'elle étoit fondée ſur l'amour du peuple, & conclut à la peine de l'exil : les tribus étoient aſſemblées, & devoient donner leurs ſuffrages par écrit. Ariſtide aſſiſtoit au jugement. Un citoyen obſcur, aſſis à ſes côtés, le pria d'inſcrire le nom de l'accuſé ſur une petite coquille qu'il lui préſenta. » Vous a-t-il fait quelque tort, »répondit Ariſtide? — Non, dit cet inconnu; »mais je ſuis ennuyé de l'entendre par-tout

(1) Plut. in Ariſtid. tome 1, page 329.

» nommer le juſte ». Ariſtide écrivit ſon nom, fut condamné, & ſortit de la ville, en formant des vœux pour ſa patrie (1).

Son exil ſuivit de près la mort de Darius, Ce prince menaçoit à-la-fois, & la Grece qui avoit refuſé de ſubir le joug des Perſes, & l'Egypte qui venoit de le ſecouer (2). Son fils Xerxès fut l'héritier de ſon trône *, ſans l'être d'aucune de ſes grandes qualités. Elevé dans une haute opinion de ſa puiſſance ; juſte & bienfaiſant par ſaillies ; injuſte & cruel par foibleſſe ; preſque toujours incapable de ſupporter les ſuccès & les revers, on ne diſtingua conſtamment dans ſon caractere, qu'une extrême violence (3), & une exceſſive puſillanimité.

Après avoir puni les Egyptiens de leur révolte, & follement aggravé le poids de leurs chaînes (4), il eût peut-être joui tranquillement de ſa vengeance, ſans un de ces lâches courtiſans qui ſacrifient ſans remords des milliers d'hommes à leurs intérêts. Mardonius, à qui l'honneur d'avoir épouſé la ſœur de ſon maître (5) inſpiroit les plus vaſtes prétentions, vouloit com-

(1) Plut. in Ariſtid. tome 1, p. 322. Nep. in Ariſtid. cap. 1.
(2) Herodot. lib. 7, cap. 1.
* L'an 486 avant J. C.
(3) Plat. de leg. lib. 3, t. 2, p. 698.
(4) Herodot. lib. 7, cap. 7.
(5) Id. lib. 6, cap. 43.

mander les armées, laver la honte dont il s'étoit couvert dans sa premiere expédition, assujettir la Grece, pour en obtenir le gouvernement, & y exercer ses rapines. Il persuada facilement à Xerxès de réunir ce pays & l'Europe entiere à l'empire des Perses (1). La guerre fut résolue, & toute l'Asie fut ébranlée.

Aux préparatifs énormes qu'avoit faits Darius, on ajouta des préparatifs encore plus effrayans. Quatre années (2) furent employées à lever des troupes, à établir des magasins sur la route; à transporter sur les bords de la mer, des provisions de guerre & de bouche; à construire dans tous les ports, des galeres & des vaisseaux de charge.

Le roi partit enfin de Suze, persuadé qu'il alloit reculer les frontieres de son empire, jusqu'aux lieux où le soleil finit sa carriere (3). Dès qu'il fut à Sardes en Lydie, il envoya des hérauts dans toute la Grece, excepté chez les Lacédémoniens & chez les Athéniens. Ils devoient recevoir l'hommage des îles & des nations du continent: plusieurs d'entre elles se soumirent aux Perses (4).

---

(1) Id. lib. 7, cap. 5. Diod. Sic. lib. 11, page 1.
(2) Herodot. lib. 7, cap. 20.
(3) Herodot. lib. 7, cap. 8.
(4) Id. ib. cap. 32. Diod. Sic. lib. 11, page 2.

Au printemps de la quatrieme année de la ſoixante quatorzieme olympiade*. Xerxès ſe rendit ſur les bords de l'Helleſpont avec la plus nombreuſe armée qui ait jamais dévaſté la terre (1) : il y voulut contempler à loiſir le ſpectacle de ſa puiſſance ; & d'un trône élevé, il vit la mer couverte de ſes vaiſſeaux, & la campagne de ſes troupes (2).

Dans cet endroit la côte de l'Aſie n'eſt ſéparée de celle de l'Europe (3), que par un bras de mer de 7 ſtades de largeur **. Deux ponts de bateaux affermis ſur leurs ancres, rapprocherent les rivages oppoſés : Des Egyptiens & des Phéniciens avoient d'abord été chargés de les conſtruire. Une tempête violente ayant détruit leur ouvrage, Xerxès fit couper la tête aux ouvriers ; &, voulant traiter la mer en eſclave révoltée, ordonna de la frapper à grands coups de fouet, de la marquer d'un fer chaud, & de jetter dans ſon ſein, une paire de chaînes (4) ; & cependant ce prince étoit ſuivi de pluſieurs millions d'hommes.

Ses troupes employerent ſept jours &

---

* Au printemps de l'année 480 avant J. C.
(1) Herodot. lib. 7, cap. 20.
(2) Id. ibid. cap. 44.
(3) Id. ibid. cap. 34. Æſchyl. in Perſ. v. 747.
** Voyez la note VI à la fin du volume.
(4) Herodot. lib. 7, cap. 35.

ſept nuits à paſſer le détroit (1) ; ſes bagages un mois entier (2) ; de-là prenant ſa route par la Thrace, & côtoyant la mer (3), il arriva dans la plaine de Doriſcus, arroſée par l'Hebre, propre non ſeulement à procurer du repos & des rafraîchiſſemens aux ſoldats, mais encore à faciliter la revue & le dénombrement de l'armée.

Elle étoit forte de 1,700,000 hommes de pied, & de 80,000 chevaux (4), 20,000 Arabes & Libyens conduiſoient les chameaux & les chariots. Xerxès, monté ſur un char, en parcourut tous les rangs ; il paſſa enſuite ſur ſa flotte qui s'étoit approchée du rivage, & qui étoit compoſée de 1207 galeres à trois rangs de rames (5). Chacune pouvoit contenir 200 hommes, & toutes enſemble 241,400 hommes. Elles étoient accompagnées de 3000 vaiſſeaux de charge, dans leſquels on préſume qu'il y avoit 240,000 hommes.

Telles étoient les forces qu'il avoit amenées de l'Aſie : elles furent bientôt augmentées de 300,000 combattans tirés de la Thrace, de la Macédoine, de la Pæonie, & de pluſieurs autres régions Européennes,

(1) Id. ibid. cap. 56.
(2) Id lib. 8, cap. 51.
(3) Id. lib 7, cap. 59.
(4) Id. ibid. cap. 60 & 87.
(5) Herodot. lib. 7, cap. 100 & 184. Iſocr. panegyr. t. 1, page 166.

ſoumiſe à Xerxès. Les îles voiſines fournirent plus de 120 galeres, ſur leſquelles étoient 24,000 hommes (1). Si l'on joint à cette multitude immenſe un nombre preſque égal de gens néceſſaires ou inutiles, qui marchoient à la ſuite de l'armée, on trouvera que cinq millions d'hommes (2) avoient été arrachés à leur patrie, & alloient détruire des nations entieres, pour ſatisfaire l'ambition d'un particulier, nommé Mardonius.

Après la revue de l'armée & de la flotte, Xerxès fit venir le roi Démarate, qui, exilé de Lacédémone quelques années auparavant, avoit trouvé un aſyle à la cour de Suze.

» Penſez-vous, lui dit-il, que les Grecs » oſent me réſiſter (3) » ? Démarate ayant obtenu la permiſſion de lui dire la vérité : » Les Grecs, répondit-il, ſont à craindre, » parce qu'ils ſont pauvres & vertueux. » Sans faire l'éloge des autres, je ne vous » parlerai que des Lacédémoniens. L'idée » de l'eſclavage les révoltera. Quand toute » la Grece ſe ſoumettroit à vos armes, ils » n'en ſeroient que plus ardens à défendre » leur liberté. Ne vous informez pas du

(1) Herodot. ibid. cap. 185.
(2) Iſocr. Panath. t. 2, p. 205.
(3) Herodot. lib. 7, cap. 101.

» nombre de leurs troupes : ne fuſſent-ils » que mille, fuſſent-ils moins encore, ils » ſe préſenteront au combat ».

Le roi ſe mit à rire ; & après avoir comparé ſes forces à celles des Lacédémoniens : « Ne voyez-vous pas, ajouta-t-il, » que la plupart de mes ſoldats prendroient » la fuite, s'ils n'étoient retenus par les » menaces & les coups ? Comme une pareille crainte ne ſauroit agir ſur ces » Spartiates qu'on nous peint ſi libres & ſi » indépendans, il eſt viſible qu'ils n'affronteront point gratuitement une mort certaine : & qui pourroit les y contraindre ? — » La loi, répliqua Démarate ; cette loi qui » a plus de pouvoir ſur eux, que vous n'en » avez ſur vos ſujets ; cette loi qui leur » dit : Voilà vos ennemis ; il ne s'agit pas » de les compter ; il faut les vaincre où » périr (1) ».

Les rires de Xerxès redoublerent à ces mots : il donna ſes ordres, & l'armée partit, diviſée en trois corps. L'un ſuivoit les rivages de la mer ; les deux autres marchoient, à certaines diſtances dans l'intérieur des terres (2). Les meſures qu'on avoit priſes, leur procuroient des moyens de ſubſiſtance aſſurés. Trois mille vaiſſeaux chargés de

(1) Herodot. lib. 7, cap. 104.
(2) Id. ibid. cap. 121.

vivres, longeoient la côte ; & régloient leurs mouvemens ſur ceux de l'armée. Auparavant les Egyptiens & les Phéniciens avoient approviſionné pluſieurs places maritimes de la Thrace & de la Macédoine(1). Enfin, à chaque ſtation, les Perſes étoient nourris & défrayés par les habitans des pays voiſins, qui, prévenus depuis longtemps de leur arrivée, s'étoient préparés à les recevoir (2).

Tandis que l'armée continuoit ſa route vers la Theſſalie ; ravageant les campagnes ; conſumant, dans un jour, les récoltes de pluſieurs années ; entraînant au combat les nations qu'elle avoit réduites à l'indigence ; la flotte de Xerxès traverſoit le mont Athos, au lieu de le doubler.

Ce mont ſe prolonge dans une preſqu'île, qui n'eſt attachée au continent que par un iſthme de 12 ſtades de large *. La flotte des Perſes avoit éprouvé quelques années auparavant combien ce partage eſt dangereux (3). On auroit pu cette fois-ci la tranſporter, à force de bras, par-deſſus l'iſthme : mais Xerxès avoit ordonné de le percer ; & quantité d'ouvriers furent

(1) Id. ibid. cap. 25.
(2) Id. ibid. cap. 118 & 119.
* Environ une demi-lieue.
(3) Herodot. lib. 6, cap. 44.

pendant long-temps occupés à creuſer un canal, où deux galeres pouvoient paſſer de front (1). Xerxès le vit, & crut qu'après avoir jetté un pont ſur la mer, & s'être ouvert un chemin à travers les montagnes, rien ne réſiſteroit plus à ſa puiſſance.

La Grece touchoit alors au dénouement des craintes qui l'avoient agitée pendant pluſieurs années. Depuis la bataille de Marathon, les nouvelles qui venoient de l'Aſie n'annonçoient de la part du grand roi, que des projets de vengeance (2), & des préparatifs ſuſpendus par la mort de Darius, repris avec plus de vigueur par ſon fils Xerxès.

Pendant que ce dernier en étoit le plus occupé, on avoit vu tout-à-coup à Suze deux Spartiates qui furent admis à l'audience du roi, mais qui refuſerent conſtamment de ſe proſterner devant lui, comme faiſoient les orientaux: « Roi des Medes, lui dirent-» ils, les Lacédémoniens mirent à mort, » il y a quelques années, les ambaſſadeurs » de Darius. Ils doivent une ſatisfaction à » la Perſe : nous venons vous offrir nos » têtes ». Ces deux Spartiates nommés Sperthias & Bulis, apprenant que les dieux irrités du meurtre des ambaſſadeurs Perſans,

(1) Id lib. 7, cap. 23 & 24.
(2) Plat. de leg. lib. 3, tome 2, page 698.

rejettoient les ſacrifices des Lacédémoniens, s'étoient dévoués d'eux-mêmes pour le ſalut de leur patrie (1). Xerxès, étonné de leur fermeté, ne les étonna pas moins par ſa réponſe : Allez dire à Lacédémone, que » ſi elle eſt capable de violer le droit des » gens, je ne le ſuis pas de ſuivre ſon » exemple, & que je n'expierai point, en » vous ôtant la vie, le crime dont elle s'eſt » ſouillée ».

Quelque temps après, Xerxès étant à Sardes, on découvrit trois eſpions Athéniens, qui s'étoient gliſſés dans l'armée des Perſes. Le roi, loin de les condamner au ſupplice, leur permit de prendre à loiſir un état exact de ſes forces : il ſe flattoit qu'à leur retour les Grecs ne tarderoient pas à ſe ranger ſous ſon obéiſſance (2). Mais leur récit ne ſervit qu'à confirmer les Lacédémoniens & les Athéniens dans la réſolution qu'ils avoient priſe de former une ligue générale des peuples de la Grèce. Ils aſſemblerent une diete à l'iſthme de Corinthe : leurs députés couroient de ville en ville, & tâchoient de répandre l'ardeur dont ils étoient animés. La pythie de Delphes ſans ceſſe interrogée, ſans ceſſe

(1) Herodot. lib. 7, cap. 136. Plut. apoph. lacon. tome 2, p. 235.

(2) Herodot. lib. 7, cap. 146.

entourée de préſens ; cherchant à concilier l'honneur de ſon miniſtere, avec les vues intéreſſées des prêtres, avec les vues ſecrettes de ceux qui la conſultoient ; tantôt exhortoit les peuples à reſter dans l'inaction; tantôt augmentoit leurs alarmes, par les malheurs qu'elle annonçoit, & leur incertitude, par l'impénétrabilité de ſes réponſes.

On preſſa les Argiens d'entrer dans la confédération (1). Six mille de leurs ſoldats, parmi leſquels ſe trouvoit l'élite de leur jeuneſſe, venoient de périr dans une expédition que Cléomene, roi de Lacédémone, avoit faite en Argolide (2). Epuiſés par cette perte, ils avoient obtenu un oracle qui leur défendoit de prendre les armes : ils demanderent enſuite de commander une partie de l'armée des Grecs ; & s'étant plaints d'un refus auquel ils s'attendoient, ils reſterent tranquilles (3), & finirent par entretenir des intelligences ſecrettes avec Xerxès (4).

On avoit fondé de plus juſtes eſpérances ſur le ſecours de Gélon, roi de Syracuſe. Ce prince, par ſes victoires & par ſes

(1) Id. ibid. cap. 145.
(2) Herodot. lib. 7, cap. 148.
(3) Id. ibid. Plat. de leg. lib. 3, t. 2, p. 692. Diod. Sic. lib. 11, page 3.
(4) Herodot. lib. 9, cap. 12.

talens,

talens, venoit de ſoumettre pluſieurs colonies Grecques, qui devoient naturellement courir à la défenſe de leur métropole. Les députés de Lacédémone & d'Athenes admis en ſa préſence, le Spartiate Syagrus porta la parole; & après avoir dit un mot des forces & des projets de Xerxès, il ſe contenta de repréſenter à Gelon que la ruine de la Grece entraîneroit celle de la Sicile (1).

Le roi répondit avec émotion, que dans ſes guerres contre les Carthaginois, & dans d'autres occaſions, il avoit imploré l'aſſiſtance des puiſſances alliées, ſans l'obtenir; que le danger ſeul les forçoit maintenant à recourir à lui; qu'oubliant néanmoins ces juſtes ſujets de plainte, il étoit prêt à fournir 200 galeres, 20,000 hommes peſamment armés, 4000 cavaliers, 2000 archers, & autant de frondeurs. » Je m'en» gage de plus, ajouta t il, à procurer les » vivres néceſſaires à toute l'armée, pendant » le temps de la guerre; mais j'exige une » condition; c'eſt d'être nommé généra» liſſime des troupes de terre & de mer ».

» Oh! combien gémiroit l'ombre d'Aga» memnon, reprit vivement Syagrus, ſi » elle apprenoit que les Lacédémoniens ont

(1) Id. lib. 7, cap. 157.

» été dépouillés par Gélon & par les Syra-
» cuſains, de l'honneur de commander les
» armées! Non, jamais Sparte ne vous
» céderа cette prérogative. Si vous voulez
» ſecourir la Grece, c'eſt de nous que
» vous prendrez l'ordre; ſi vous prétendez
» le donner, gardez vos ſoldats. Syagrus,
» répondit tranquillement le roi, je me
» ſouviens que les liens de l'hoſpitalité nous
» uniſſent: ſouvenez-vous, de votre côté,
» que les paroles outrageantes ne ſervent
» qu'à aigrir les eſprits. La fierté de votre
» réponſe ne me fera pas ſortir des bornes
» de la modération; & quoique, par ma
» puiſſance, j'aie plus de droit que vous
» au commandement général, je vous
» propoſe de le partager. Choiſiſſez, ou
» celui de l'armée de terre, ou celui de
» la flotte: je prendrai l'autre. »

» Ce n'eſt pas un général, reprit auſſi-tôt
» l'ambaſſadeur Athénien, ce ſont des
» troupes que les Grecs demandent. J'ai
» gardé le ſilence ſur vos premieres pré-
» tentions. C'étoit à Syagrus de les détruire:
» mais je déclare que ſi les Lacédémoniens
» cedent une partie du commandement,
» elle nous eſt dévolue de droit (1) ».

A cet mots, Gélon congédia les ambaſ-
ſadeurs, & ne tarda pas à faire partir pour

(1) Herodot. lib. 7, cap. 161.

Delphes un nommé Cadmus, avec ordre d'attendre dans ce lieu l'événement du combat; de ſe retirer, ſi les Grecs étoient vainqueurs; & s'ils étoient vaincus, d'offrir à Xerxès l'hommage de ſa couronne, accompagné des riches préſens (1).

La plupart des négociations qu'entamerent les villes confédérées n'eurent pas un ſuccès plus heureux. Les habitans de Crete conſulterent l'oracle, qui leur ordonna de ne pas ſe mêler des affaires de la Grece (2). Ceux de Corcyre armerent 60 galeres, leur enjoignirent de reſter paiſiblement ſur les côtes méridionales du Péloponeſe, & de ſe déclarer enſuite pour les vainqueurs (3).

Enfin les Theſſaliens que le crédit de pluſieurs de leurs chefs avoit juſqu'alors engagés dans le parti des Medes, ſignifierent à la diete qu'ils étoient prêts à garder le paſſage du mont Olympe, qui conduit de la Macédoine inférieure en Theſſalie, ſi les autres Grecs vouloient ſeconder leurs efforts (4). On fit auſſi tôt partir 10,000 hommes, ſous la conduite d'Evénete de Lacédémone, & de Thémiſ-

(1) Id. ibid. cap. 163.
(2) Id. ibid cap. 169.
(3) Id. ibid. cap. 168. Diod. Sic. lib. 11, page 15.
(4) Herodot. lib. 7, cap. 172.

tocle d'Athenes : ils arriverent ſur les bords du Penée, & camperent avec la cavalerie Theſſalienne, à l'entrée de la vallée de Tempé : mais, quelques jours après, ayant appris que l'armée Perſanne pouvoient pénétrer en Theſſalie par un chemin plus facile, & des députés d'Alexandre roi de Macédoine, les ayant avertis du danger de leur poſition, ils ſe retirerent vers l'iſthme de Corinthe ; & les Theſſaliens réſolurent de faire leur accommodement avec les Perſes.

Il ne reſtoit donc plus pour la défenſe de la Grece, qu'un petit nombre de peuples & de villes. Thémiſtocle étoit l'ame de leurs conſeils, & relevoit leurs eſpérances ; employant tour-à-tour la perſuaſion & l'adreſſe, la prudence & l'activité ; entraînant tous les eſprits, moins par la force de ſon éloquence, que par celle de ſon caractere ; toujours entraîné lui-même par un génie que l'art n'avoit point cultivé, & que la nature avoit deſtiné à gouverner les hommes & les événemens : eſpece d'inſtinct, dont les inſpirations ſubites lui devoiloient dans l'avenir & dans le préſent, ce qu'il devoit eſpérer ou craindre (1).

Depuis quelques années, il prévoyoit

(1) Thucyd. lib. 1, cap. 138. Plut. in Themiſt. t. 1, p. 112. Nep. in Themiſt. cap. 1, &c.

que la bataille de Marathon n'étoit que le prélude des guerres dont les Grecs étoient menacés ; qu'ils n'avoient jamais été plus en danger que depuis leur victoire ; que pour leur conſerver la ſupériorité qu'ils avoient acquiſe, il falloit abandonner les voies qui l'avoient procurée ; qu'ils ſeroient toujours maîtres du continent, s'ils pouvoient l'être de la mer, qu'enfin viendroit un temps où leur ſalut dépendroit de celui d'Athenes, & celui d'Athenes du nombre de ſes vaiſſeaux.

D'après ces réflexions auſſi neuves qu'importantes, il avoit entrepris de changer les idées des Athéniens, & de tourner leurs vues du côté de la marine. Deux circonſtances le mirent en état d'exécuter ſon plan. Les Athéniens faiſoient la guerre aux habitans de l'île d'Egine ; ils devoient ſe partager des ſommes conſidérables, qui provenoient de leurs mines d'argent. Il leur perſuada de renoncer à cette diſtribution, & de conſtruire deux cents galeres, ſoit pour attaquer actuellement les Eginetes, ſoit pour ſe défendre un jour contre les Perſes (1) ; elles étoient dans les ports de l'Attique, lors de l'invaſion de Xerxès.

Pendant que ce prince continuoit ſa

(1) Herodot. lib. 7, cap. 144. Thucyd. lib. 1, cap. 14. Plut. in Themiſt. tome 1, page 113.

marche, il fut réſolu dans la diete de l'iſthme, qu'un corps de troupes, ſous la conduite de Léonidas, roi de Sparte, s'empareroit du paſſage des Thermopyles, ſitué entre la Theſſalie & la Locride (1); que l'armée navale des Grecs attendroit celle des Perſes dans les parages voiſins, dans un détroit formé par les côtes de Theſſalie, & par celles de l'Eubée.

Les Athéniens qui devoient armer 127 galeres, prétendoient avoir plus de droit au commandement de la flotte, que les Lacédémoniens qui n'en fourniſſoient que dix (2). Mais voyant que les alliés menaçoient de ſe retirer, s'ils n'obéiſſoient pas à un Spartiate, ils ſe déſiſterent de leur prétention. Eurybiade fut élu général: il eut ſous lui Thémiſtocle & les chefs des autres nations (3).

La flotte compoſée de 280 vaiſſeaux (4), ſe rendit au lieu de ſa deſtination, & s'arrêta ſur les côtes de l'Eubée, dans un endroit nommé Artémiſium.

Léonidas, en apprenant le choix de la diete, prévit ſa deſtinée, & s'y ſoumit

(1) Herodot. lib. 7, cap. 175. Diod. Sic. lib. 11, page 4.
(2) Herodot. lib. 8, c. 1. Iſocr. Panath. tome 2, page 206.
(3) Plut. in Themiſt. page 115.
(4) Herodot. lib. 8, cap. 1.

avec cette grandeur d'ame qui caractériſoit alors ſa nation : il ne prit pour l'accompagner, que 300 Spartiates qui l'égaloient en courage, & dont il connoiſſoit les ſentimens (1). Les Ephores lui ayant repréſenté qu'un ſi petit nombre de ſoldats ne pouvoit lui ſuffire : « Ils ſont » bien peu, répondit-il, pour arrêter l'en» nemi, mais ils ne ſont que trop, pour » l'objet qu'ils ſe propoſent. Et quel eſt » donc cet objet, demanderent les Ephores? » Notre devoir, répliqua-t-il, eſt de dé» fendre le paſſage ; notre réſolution, d'y » périr. Trois cents victimes ſuffiſent à » l'honneur de Sparte. Elle ſeroit perdue » ſans reſſource, ſi elle me confioit tous » ſes guerriers ; car je ne préſume pas » qu'un ſeul d'entre eux oſât prendre la » fuite (2) ».

Quelques jours après, on vit à Lacédémone un ſpectacle qu'on ne peut ſe rappeler ſans émotion. Les compagnes de Léonidas honorerent d'avance ſon trépas & le leur, par un combat funebre, auquel leurs peres & leurs meres aſſiſterent (3). Cette cérémonie achevée, ils ſortirent de la ville, ſuivis de leurs parens & de leurs

(1) Id. lib. 7, cap. 205.
(2) Diod. Sic. lib. 11, page 4. Plut. lacon. apopht. tome 2, page 226.
(3) Plut. de Herodot. malign. page 866.

amis, dont ils reçurent les adieux éternels; & ce fut là que la femme de Léonidas lui ayant demandé ſes dernieres volontés: « Je vous ſouhaite, lui dit-il, un époux » digne de vous, & des enfans qui lui » reſſemblent (1) ».

Léonidas preſſoit ſa marche: il vouloit, par ſon exemple retenir dans le devoir, pluſieurs villes prêtes à ſe déclarer pour les Perſes (2): il paſſa par les terres des Thébains dont la foi étoit ſuſpecte, & qui lui donnerent néanmoins 400 hommes, avec leſquels il alla ſe camper aux Thermopyles (3).

Bientôt arriverent ſucceſſivement 1000 ſoldats de Tégée & de Mantinée, 120 d'Orchomene, 1000 des autres villes de l'Arcadie, 400 de Corinthe, 200 de Phlionte, 80 de Mycenes, 700 de Theſpie, 1000 de la Phocide. La petite nation des Locriens ſe rendit au camp avec toutes ſes forces (4).

Ce détachement qui montoit à 7000 hommes environ *, devoit être ſuivi de l'armée des Grecs. Les Lacédémoniens étoient retenus chez eux par une fête; les

(1) Id. ibid. & lacon. apopht. page 225.
(2) Herodot. lib. 7, cap. 206.
(3) Id. ibid. cap. 205. Diod. Sic. lib. 11, page 5.
(4) Herodot. lib. 7, c. 202.
* Voyez la note VII. à la fin du vol.

autres alliés ſe préparoient à la ſolemnité des jeux olympiques : les uns & les autres croyoient que Xerxès étoit encore loin des Thermopyles (1).

Ce pas eſt l'unique voie par laquelle une armée puiſſe pénétrer de la Theſſalie dans la Locride, la Phocide, la Béotie, l'Attique & les régions voiſines (2). Il faut en donner ici une deſcription ſuccinte.

En partant de la Phocide pour ſe rendre en Theſſalie, on paſſe par le petit pays des Locriens, & l'on arrive au bourg d'Alpénus, ſitué ſur la mer (3). Comme il eſt à la tête du détroit, on l'a fortifié dans ces derniers temps (4).

Le chemin n'offre d'abord que la largeur néceſſaire pour le paſſage d'un chariot (5): il ſe prolonge enſuite entre des marais que forment les eaux de la mer (6), & des rochers preſque inacceſſibles qui terminent la chaîne des montagnes connues ſous le nom d'Œta (7).

A peine eſt-on ſorti d'Alpénus, que l'on trouve à gauche une pierre conſacrée

(1) Herodot. lib. 7, cap. 206.
(2) Liv. lib. 36, cap. 15.
(3) Herodot. lib. 7, cap. 176.
(4) Æſchin. de falſ. legat. page 416.
(5) Herodot. lib. 7, cap. 176.
(6) Id. ibid. Pauſan. lib. 7, cap. 15, page 558.
(7) Strab. lib. 9, page 428. Liv. lib. 36, cap. 15.

à Hercule Mélampyge ; & c'eſt-là qu'aboutit un ſentier qui conduit au haut de la montagne (1). J'en parlerai bientôt.

Plus loin on traverſe un courant d'eaux chaudes, qui ont fait donner à cet endroit le nom de Thermopyles (2).

Tout auprès eſt le bourg d'Anthéla : on diſtingue dans la plaine qui l'entoure, une petite coline (3), & un temple de Cérès, où les Amphictyons tiennent tous les ans une de leurs aſſemblées.

Au ſortir de la plaine, on trouve un chemin, ou plutôt une chauſſée qui n'a que 7 à 8 pieds de large. Ce point eſt à remarquer. Les Phocéens y conſtruiſirent autrefois un mur, pour ſe garantir des incurſions des Théſſaliens (4).

Après avoir paſſé le Phœnix, dont les eaux finiſſent par ſe mêler avec celles de l'Aſopus qui ſort d'une vallée voiſine, on rencontre un dernier défilé, dont la largeur eſt d'un demi plethre *.

La voie s'élargit enſuite juſqu'à la Thrachinie, qui tire ſon nom de la ville de Trachis (5), & qui eſt habitée par les

(1) Herodot. lib. 7, cap. 216.
(2) Id. ibid. cap. 176. Strab. Liv. &c.
(3) Herodot. lib. 7, cap. 225.
(4) Herodot. lib. 7, cap. 176.
* Sept à huit toiſes.
(5) Herodot. lib. 7, cap. 199.

Maliens (1). Ce pays préſente de grandes plaines arroſées par le Sperchius, & par d'autres rivieres. A l'eſt de Trachis, eſt maintenant la ville d'Héraclée, qui n'exiſtoit pas du temps de Xerxès (2).

Tout le détroit, depuis le défilé qui eſt en avant d'Alpénus, juſqu'à celui qui eſt au-delà du Phœnix, peut avoir 48 ſtades de long *. Sa largeur varie preſque à chaque pas; mais par tout on a, d'un côté des montagnes eſcarpées, & de l'autre, la mer ou des marais impénétrables (3): le chemin eſt ſouvent détruit par des torrens, ou par des eaux ſtagnantes (4).

Léonidas plaça ſon armée auprès d'Anthéla (5), rétablit le mur des Phocéens, & jetta en avant quelques troupes, pour en défendre les approches. Mais il ne ſuffiſoit pas de garder le paſſage qui eſt au pied de la montagne: il exiſtoit ſur la montagne même, un ſentier qui commençoit à la plaine de Trachis, & qui après différens détours, aboutiſſoit auprès du bourg d'Alpénus. Léonidas en confia la défenſe aux mille Phocéens qu'il avoit avec lui, &

(1) Thucyd. lib. 3, cap. 92. Palmer. exercit. in optim. aut. page 275.
(2) Thucyd. ibid.
* Environ deux lieues.
(3) Pauſan. lib. 10, page 849.
(4) Strab. lib. 9, page 428.
(5) Pauſan. lib. 7, p. 558. Liv. lib. 36, cap. 15.

qui allerent ſe placer ſur les hauteurs du mont Œta (1).

Ces diſpoſitions étoient à peine achevées, que l'on vit l'armée de Xerxès ſe répandre dans la Trachinie, & couvrir la plaine d'un nombre infini de tentes (2). A cet aſpect, les Grecs délibérerent ſur le parti qu'ils avoient à prendre. La plupart des chefs propoſoient de ſe retirer à l'Iſthme ; mais Léonidas ayant rejetté cet avis, on ſe contenta de faire partir des courriers, pour preſſer le ſecours des villes alliées (3).

Alors parut un cavalier Perſan, envoyé par Xerxès pour reconnoître les ennemis. Le poſte avancé des Grecs, étoit, ce jour-là, compoſé des Spartiates : les uns s'exerçoient à la lutte ; les autres peignoient leur chevelure : car leur premier ſoin dans ces ſortes de dangers, eſt de parer leurs têtes. Le cavalier eut le loiſir d'en approcher, de les compter, de ſe retirer, ſans qu'on daignât prendre garde à lui. Comme le mur lui déroboit la vue du reſte de l'armée, il ne rendit compte à Xerxès, que des trois cents hommes qu'il avoit vus à l'entrée du défilé (4).

---

(1) Herodot. lib. 7, cap. 175 & 217.
(2) Id. ibid. cap. 201.
(3) Ibid. cap. 207.
(4) Herodot. lib. 7, cap. 208.

Le roi étonné de la tranquillité des Lacédémoniens, attendit quelques jours pour leur laiſſer le temps de la réflexion (1). Le cinquieme il écrivit à Léonidas : « Si » tu veux te ſoumettre, je te donnerai » l'empire de la Grece ». Léonidas répondit : « J'aime mieux mourir pour ma » patrie, que de l'aſſervir. » Une ſeconde lettre du roi ne contenoit que ces mots : « Rends-moi tes armes ». Léonidas écrivit au deſſous : « Viens les prendre (2) ».

Xerxès outré de colere, fait marcher les Medes & les Ciſſiens (3), avec ordre de prendre ces hommes en vie, & de les lui amener ſur le champ. Quelques ſoldats courent à Léonidas, & lui diſent : » Les » Perſes ſont près de nous. Il répond » froidement : dites plutôt que nous ſommes » près d'eux (4) ». Auſſi tôt il ſort du retranchement, avec l'élite de ſes troupes, & donne le ſignal du combat. Les Medes s'avancent en fureur : leurs premiers rangs tombent, percés de coups ; ceux qui les remplacent, éprouvent le même ſort. Les Grecs preſſés les uns contre les autres, & couverts de grands boucliers, préſentent un front hériſſé de longues piques. De

(1) Id. ibid. cap. 210.
(2) Plut. lacon. apopht. page 215.
(3) Herod. lib. 7, c. 210.
(4) Plut. lacon. apopht. page 225.

nouvelles troupes ſe ſuccedent vainement pour les rompre. Après pluſieurs attaques infructueuſes, la terreur s'empare des Medes; ils fuient, & ſont relevés par le corps des 10,000 immortels que commandoit Hydarnès (1). L'action devint alors plus meurtriere. La valeur étoit peut-être égale de part & d'autre; mais les Grecs avoient pour eux l'avantage des lieux, & la ſupériorité des armes. Les piques des Perſes étoient trop courtes, & leurs boucliers trop petits (2): ils perdirent beaucoup de monde; & Xerxès témoin de leur fuite, s'élança, dit-on, plus d'une fois de ſon trône, & craignit pour ſon armée.

Le lendemain le combat recommença, mais avec ſi peu de ſuccès de la part des Perſes, que Xerxès déſeſpéroit de forcer le paſſage. L'inquiétude & la honte agitoient ſon ame orgueilleuſe & puſillanime, lorſqu'un habitant de ces cantons, nommé Epialtès, vint lui découvrir le ſentier fatal, par lequel on pouvoit tourner les Grecs. Xerxès tranſporté de joie, détacha auſſitôt Hydarnès, avec le corps des immortels (3). Epialtès leur ſert de guide: ils partent au commencement de la nuit; ils

(1) Diod. Sic. lib. 11, page 7.
(2) Herodot. lib. 7, cap. 211.
(3) Herodot. lib. 7, cap. 216. Diod. Sic. lib. 11, page 7. Strab. lib. 1, page 19.

pénetrent le bois de chênes dont les flancs de ces montagnes ſont couverts, & parviennent vers les lieux où Léonidas avoit placé un détachement de ſon armée.

Hydarnès le prit pour un corps de Spartiates; mais raſſuré par Epialtès qui reconnut les Phocéens, il ſe préparoit au combat, lorſqu'il vit ces derniers, après une légere défenſe, ſe réfugier ſur les hauteurs voiſines. Les Perſes continuerent leur route.

Pendant la nuit, Léonidas avoit été inſtruit de leur projet, par des transfuges échappés du camp de Xerxès; & le lendemain matin, il le fut de leur ſuccès, par des ſentinelles accourues du haut de la montagne. A cette terrible nouvelle, les chefs des Grecs s'aſſemblerent. Comme les uns étoient d'avis de s'éloigner des Thermopyles, les autres d'y reſter; Léonidas les conjura de ſe réſerver pour des temps plus heureux, & déclara que quant à lui & à ſes compagnons, il ne leur étoit pas permis de quitter un poſte que Sparte leur avoit confié (1). Les Theſpiens proteſterent qu'ils n'abandonneroient point les Spartiates; les 400 Thébains, ſoit de gré, ſoit de force, prirent le même parti (2);

(1) Herodot. lib. 7, c. 220. Juſtin. lib. 2, cap. 11.
(2) Herodot. ibid. cap. 222. Plut. de malign. Herodot. tme 2, page 865.

le reſte de l'armée eut le temps de ſortir du défilé.

Cependant ce prince ſe diſpoſoit à la plus hardie des entrepriſes. « Ce n'eſt point » ici, dit-il à ſes compagnons, que nous » devons combattre: il faut marcher à la » tente de Xerxès, l'immoler, où perir au » milieu de ſon camp ». Ses ſoldats ne répondirent que par un cri de joie. Il leur fait prendre un repas frugal, en ajoutant: » Nous en prendrons bientôt un autre chez » Pluton ». Toutes ces paroles laiſſoient une impreſſion profonde dans les eſprits. Près d'attaquer l'ennemi, il eſt ému ſur le ſort de deux Spartiates qui lui étoit unis par le ſang & par l'amitié: il donne au premier une lettre, au ſecond une commiſſion ſecrete pour les magiſtrats de Lacédémone. « Nous ne ſommes pas ici, » lui diſent-ils, pour porter des ordres, » mais pour combattre »; & ſans attendre ſa réponſe, ils vont ſe placer dans les rangs qu'on leur avoit aſſignés (1).

Au milieu de la nuit, les Grecs, Léonidas à leur tête, ſortent du défilé, avancent à pas redoublés dans la plaine, renverſent les poſtes avancés, & pénétrent

(1) Diod. Sic. lib. 11, p. 8. Plut. de malign. Herodot. t. 2, p. 866. Id. lacon. apopht. t. 2, p. 225. Juſtin lib. 2, cap. 11.

dans

dans la tente de Xerxès qui avoit déjà pris la fuite : ils entrent dans les tentes voisines, se répandent dans le camp, & se rassasient de carnage. La terreur qu'ils inspirent, se reproduit à chaque pas, à chaque instant, avec des circonstances plus effrayantes. Des bruits sourds, des cris affreux annoncent que les troupes d'Hydarnès sont détruites ; que toute l'armée le sera bientôt par les forces réunies de la Grece. Les plus courageux des Perses ne pouvant entendre la voix de leur généraux, ne sachant où porter leurs pas, où diriger leurs coups, se jettoient au hasard dans la mêlée, & périssoient par les mains les uns des autres, lorsque les premiers rayons du soleil offrirent à leurs yeux le petit nombre des vainqueurs. Ils se forment aussi-tôt, & attaquent les Grecs de toutes parts. Léonidas tombe sous une grêle de traits. L'honneur d'enlever son corps, engage un combat terrible entre ses compagnons, & les troupes les plus aguerries de l'armée Persanne. Deux freres de Xerxès, quantité de Perses, plusieurs Spartiates y perdirent la vie. A la fin, les Grecs, quoique épuisés & affoiblis par leurs pertes, enlevent leur général, repoussent quatre fois l'ennemi dans leur retraite ; & après avoir gagné le défilé, franchissent le retranchement, & vont se placer sur la petite colline qui est auprès d'Anthéla : ils s'y

défendirent encore quelques momens, & contre les troupes qui les ſuivoient, & contre celles qu'Hydarnès amenoit de l'autre côté du détroit (1).

Pardonnez, ombres généreuſes, à la foibleſſe de mes expreſſions. Je vous offrois un plus digne hommage, lorſque je viſitois cette colline où vous rendîtes les derniers ſoupirs; lorſque appuyé ſur un de vos tombeaux, j'arroſois de mes larmes les lieux teints de votre ſang. Après tout, que pourroit ajouter l'éloquence à ce ſacrifice ſi grand & ſi extraordinaire? Votre mémoire ſubſiſtera plus long-temps que l'empire des Perſes auquel vous avez réſiſté; &, juſqu'à la fin des ſiecles, votre exemple produira dans les cœurs qui chériſſent leur patrie, le recueillement ou l'enthouſiaſme de l'admiration.

Avant que l'action fut terminée, quelques Thébains, à ce qu'on prétend, ſe rendirent aux Perſes (2). Les Théſpiens partagerent les exploits & la deſtinée des Spartiates; & cependant la gloire des Spartiates a preſque éclipſé celle des Theſpiens. Parmi les cauſes qui ont influé ſur l'opinion publique, on doit obſerver que la réſolution de perir aux Thermopyles fut dans les premiers un projet

(1) Herodot. lib. 7. cap. 225.
(2) Herodot. lib. 7, cap. 233.

conçu, arrêté & ſuivi avec autant de ſang-froid que de conſtance; au lieu que dans les ſeconds, ce ne fut qu'une ſaillie de bravoure & de vertu, excitée par l'exemple. Les Theſpiens ne s'éleverent au-deſſus des autres hommes, que parce que les Spartiates s'étoient élevés au-deſſus d'eux-mêmes.

Lacédémone s'énorgueillit de la perte de ſes guerriers. Tout ce qui les concerne, inſpire de l'intérêt. Pendant qu'ils étoient aux Thermopyles, un Trachinien voulant leur donner une haute idée de l'armée de Xerxès, leur diſoit que le nombre de leurs traits ſuffiroit pour obſcurcir le ſoleil. Tant mieux, répondit le Spartiate Diénécès; nous combattrons à l'ombre (1). Un autre, envoyé par Léonidas à Lacédémone, étoit détenu au bourg d'Alpénus, par une fluxion ſur les yeux. On vint lui dire que le détachement d'Hydarnès étoit deſcendu de la montagne, & pénétroit dans le défilé: il prend auſſi-tôt ſes armes, ordonne à ſon eſclave de le conduire à l'ennemi, l'attaque au haſard, & reçoit la mort qu'il en attendoit (2).

Deux autres également abſens par ordre du général, furent ſoupçonnés, à leur retour, de n'avoir pas fait tous leurs efforts

(1) Herodot. lib. 7, cap. 226.
(2) Id. ibid. cap. 229.

pour ſe trouver au combat. Ce doute les couvrit d'infamie. L'un s'arracha la vie ; l'autre n'eut d'autre reſſource que de la perdre quelque-temps après à la bataille de Platée (1).

Le dévouement de Léonidas & de ſes compagnons produiſit plus d'effet que la victoire la plus brillante : il apprit aux Grecs le ſecret de leurs forces, aux Perſes celui de leur foibleſſe (2). Xerxès effrayé d'avoir une ſi grande quantité d'hommes, & ſi peu de ſoldats, ne le fut pas moins d'apprendre que la Grece renfermoit dans ſon ſein, une multitude de défenſeurs auſſi intrépides que les Theſpiens, & huit mille Spartiates ſemblables à ceux qui venoient de périr (3). D'un autre côté, l'étonnement dont ces derniers remplirent les Grecs, ſe changea bientôt en un deſir violent de les imiter. L'ambition de la gloire, l'amour de la patrie, toutes les vertus furent portées au plus haut degré, & les ames à une élévation juſqu'alors inconnue. C'eſt là le temps des grandes choſes ; & ce n'eſt pas celui qu'il faut choiſir pour donner des fers à des peuples libres.

Pendant que Xerxès étoit aux Thermopyles, ſon armée navale, après avoir

(1) Id. ibid. cap. 231 & 232.
(2) Diod. Sic. lib. 11, page 10.
(3) Herodot. lib. 7, cap. 210 & 234.

eſſuyé, ſur les côtes de la Magnéſie, une tempête qui fit périr 400 galeres & quantité de vaiſſeaux de charge (1), avoit continué ſa route, & mouilloit auprès de la ville d'Aphetes, en préſence & ſeulement à 80 ſtades de celle des Grecs (2), chargée de défendre le paſſage qui eſt entre l'Eubée & la terre ferme. Ici, quoique avec quelques différences dans le ſuccès, ſe renouvelerent dans l'attaque & dans la défenſe, pluſieurs des circonſtances qui précéderent & accompagnerent le combat des Thermopyles (3).

Les Grecs, à l'approche de la flotte ennemie, réſolurent d'abandonner le détroit; mais Thémiſtocle les y retint (4). Deux cents vaiſſeaux Perſes tournerent l'île d'Eubée, & alloient envelopper les Grecs, lorſqu'une nouvelle tempête les briſa contre des écueils (5). Pendant trois jours, il ſe donna pluſieurs combats où les Grecs eurent preſque toujours l'avantage. Ils apprirent enfin que le pas des Thermopyles étoit forcé; &, dès ce moment, ils ſe retirerent à l'île de Salamine (6).

---

(1) Id. ibid. cap. 190.
(2) Id. lib. 8, cap. 8.
(3) Diod. Sic. lib. 11, page 11.
(4) Herodot. lib. 8, cap. 4 & 5. Diod. Sic. lib. 11, page 11.
(5) Herodot. ibid. cap. 7 & 13.
(6) Id. ibid. cap. 21.

Dans cette retraite, Thémiſtocle parcourut les rivages où des ſources d'eau pouvoient attirer l'équipage des vaiſſeaux ennemis : il y laiſſa des inſcriptions adreſſées aux Ioniens qui étoient dans l'armée de Xerxès ; il leur rappeloit qu'ils deſcendoient de ces Grecs, contre leſquels ils portoient actuellement les armes. Son projet étoit de les engager à quitter le parti de ce prince, ou du moins à les lui rendre ſuſpects (1).

Cependant l'armée des Grecs s'étoit placée à l'iſthme de Corinthe, & ne ſongeoit plus qu'à diſputer l'entrée du Péloponeſe (2). Ce projet déconcertoit les vues des Athéniens, qui, juſqu'alors, s'étoient flattés que la Béotie, & non l'Attique, ſeroit le théatre de la guerre. Abandonnés de leurs alliés, ils ſe ſeroient peut-être abandonnés eux-mêmes. Mais Thémiſtocle qui prévoyoit tout, ſans rien craindre, comme il prévenoit tout, ſans rien haſarder, avoit pris de ſi juſtes meſures, que cet événement même ne ſervit qu'à juſtifier le ſyſtême de défenſe qu'il avoit conçu dès le commencement de la guerre Médique.

En public, en particulier, il repréſentoit

(1) Id. ibid. cap. 22. Juſtin. lib. 2, cap. 12. Plut. in Them. page 116.

(2) Herodot. lib. 8, cap. 40. Iſocr. paneg. tome 1. page 166.

aux Athéniens qu'il étoit temps de quitter des lieux que la colere céleſte livroit à la fureur des Perſes ; que la flotte leur offroit un aſyle aſſuré ; qu'ils trouveroient une nouvelle patrie, par-tout où ils pourroient conſerver leur liberté : il appuyoit ces diſcours par des oracles qu'il avoit obtenus de la Pythie ; &, lorſque le peuple fut aſſemblé, un incident ménagé par Thémiſtocle, acheva de le déterminer. Des prêtres annoncerent que le ſerpent ſacré que l'on nourriſſoit dans le temple de Minerve, venoit de diſparoître (1). La déeſſe abandonne ce ſéjour, s'écrierent-ils ; que tardons-nous à la ſuivre ? Auſſi-tôt le peuple confirma ce décret propoſé par Thémiſtocle : « Que la ville ſeroit miſe ſous la » protection de Minerve ; que tous les habi» tans en état de porter les armes, paſſe» roient ſur les vaiſſeaux ; que chaque » particulier pourvoiroit à la ſûreté de ſa » femme, de ſes enfans & de ſes eſcla» ves (2) ». Le peuple étoit ſi animé, qu'au ſortir de l'aſſemblée, il lapida Cyrſilus, qui avoit oſé propoſer de ſe ſoumettre aux Perſes, & fit ſubir le même ſupplice à la femme de cet orateur (3).

(1) Herodot. lib. 8, cap. 41. Plut. in Themiſt. p. 116.
(2) Plut. in Themiſt. page 116.
(3) Demoſth. de Cor. page 507.

L'exécution de ce décret offrit un ſpectacle attendriſſant. Les habitans de l'Attique, obligés de quitter leurs foyers, leurs campagnes, les temples de leurs dieux, les tombeaux de leurs peres, faiſoit retentir les plaines de cris lugubres. Les vieillards que leurs infirmités ne permettoient pas de tranſporter, ne pouvoient s'arracher des bras de leur famille déſolée; les hommes en état de ſervir la république, recevoient ſur les rivages de la mer, les adieux & les pleurs de leurs femmes, de leurs enfans, de ceux dont ils avoient reçu le jour (1): ils les faiſoient embarquer à la hâte, ſur des vaiſſeaux qui devoient les conduire à Egine, à Trézene, à Salamine (2); & ils ſe rendoient tout de ſuite ſur la flotte, portant en eux mêmes le poids d'une douleur qui n'attendoit que le moment de la vengeance.

Xerxès ſe diſpoſoit alors à ſortir des Thermopyles: la fuite de l'armée navale des Grecs lui avoit rendu tout ſon orgueil; il eſpéroit de trouver chez eux la terreur & le découragement que le moindre revers excitoit dans ſon ame. Dans ces circonſtances, quelques transfuges d'Arcadie ſe rendirent à ſon armée, & furent amenés en ſa préſence. On leur demanda ce que

(1) Plut. in Themiſt. page 117.
(2) Herodot. lib. 8, cap. 41. Pauſan. lib. 2, page 185.

faiſoient

faiſoient les peuples du Péloponeſe. « Ils » célebrent les jeux olympiques, répondi- » rent-ils, & ſont occupés à diſtribuer des » couronnes aux vainqueurs ». Un des chefs de l'armée s'étant écrié auſſitôt : « On nous » mene donc contre des hommes qui ne » combattent que pour la gloire » ? Xerxès lui reprocha ſa lâcheté ; &, regardant la ſécurité des Grecs comme une inſulte, il précipita ſon départ (1).

Il entra dans la Phocide. Les habitans réſolurent de tout ſacrifier plutôt que de trahir la cauſe commune : les uns ſe réfugierent ſur le mont Parnaſſe ; les autres, chez une nation voiſine : leurs campagnes furent ravagées, & leurs villes détruites par le fer & par la flamme. La Béotie ſe ſoumit, à l'exception de Platée & de Theſpies, qui furent ruinées de fond en comble (2).

Après avoir dévaſté l'Attique, Xerxès entra dans Athenes : il y trouva quelques malheureux vieillards qui attendoient la mort, & un petit nombre de citoyens, qui, ſur la foi de quelques oracles mal interprétés, avoient réſolu de défendre la citadelle : ils repouſſerent pendant pluſieurs jours, les attaques redoublées des aſſiégeans ; mais

(1) Herodot. ibid. cap. 26.
(2) Herodot. lib. 8, cap. 50.

» vaiſſeaux qui leur appartiennent, & que » je commande : je les offre encore ; mais » ils reſteront en ces lieux. Si on refuſe » leur ſecours, tel Grec qui m'écoute, » apprendra bientôt que les Athéniens » poſſedent une ville plus opulente, & des » campagnes plus fertiles que celles qu'ils » ont perdues (1) ». Et s'adreſſant tout de ſuite à Eurybiade : « C'eſt à vous main- » tenant de choiſir entre l'honneur d'avoir » ſauvé la Grece, & la honte d'avoir cauſé » ſa ruine. Je vous déclare ſeulement » qu'après votre départ, nous embarque- » rons nos femmes & nos enfans, & que » nous irons en Italie fonder une puiſſance » qui nous fut autrefois annoncée par les » oracles. Quand vous aurez perdu des » alliés tels que les Athéniens, vous vous » ſouviendrez peut-être des diſcours de » Thémiſtocle (2) ».

La fermeté du général Athénien en impoſa tellement, qu'Eurybiade ordonna que l'armée ne quitteroit point les rivages de Salamine.

Les mêmes intérêts s'agitoient en même temps ſur les deux flottes. Xerxès avoit convoqué ſur un de ſes vaiſſeaux, les chefs des diviſions particulieres dont ſon

(1) Herodot. lib. 8, cap. 61. Plut. in Themiſt. p. 117.
(2) Herodot. lib. 8, cap. 62.

armée navale étoit compoſée. C'étoient les rois de Sidon, de Tyr, de Chypre, & quantité d'autres petits ſouverains ou deſpotes, dépendans & tributaires de la Perſe. Dans cette aſſemblée auguſte parut auſſi Artémiſe, reine d'Halicarnaſſe & de quelques îles voiſines; princeſſe qu'aucun des autres généraux ne ſurpaſſoit en courage, & n'égaloit en prudence (1); qui avoit ſuivi Xerxès ſans y être forcée, & lui diſoit la vérité ſans lui déplaire.

Quand les généraux furent réunis, on leur aſſigna leurs rangs, & l'on mit en délibération ſi l'on attaqueroit de nouveau la flotte des Grecs. Mardonius ſe leva pour recueillir les ſuffrages.

Le roi de Sidon, & la plupart de ceux qui opinerent après lui, inſtruits des intentions du grand-roi, ſe déclarerent pour la bataille. Mais Artémiſe dit à Mardonius: « Rapportez en propres termes à » Xerxès, ce que je vais vous dire: Seigneur, après ce qui s'eſt paſſé au » dernier combat naval, on ne me ſoupçonnera point de foibleſſe & de lâcheté. » Mon zele m'oblige aujourd'hui à vous » donner un conſeil ſalutaire. Ne haſardez » pas une bataille dont les ſuites ſeroient » inutiles ou funeſtes à votre gloire. Le

(1) Id. ibid. cap. 101.

» principal objet de votre expédition n'eſt-il » pas rempli ? Vous êtes maître d'Athenes ; » vous le ſerez bientôt du reſte de la » Grece. En tenant votre flotte dans l'inac- » tion, celle de vos ennemis qui n'a de » ſubſiſtances que pour quelques jours, » ſe diſſipera d'elle-même. Voulez-vous » hâter ce moment ? envoyez vos vaiſſeaux » ſur les côtes du Péloponeſe ; conduiſez » vos troupes de terre vers l'iſthme de » Corinthe, & vous verrez celles des » Grecs courir au ſecours de leur patrie. » Je crains une bataille, parce que loin » de procurer ces avantages, elle expo- » ſeroit vos deux armées ; je la crains, » parce que je connois la ſupériorité de la » marine des Grecs. Vous êtes, ſeigneur, » le meilleur des maîtres, mais vous avez » de fort mauvais ſerviteurs. Et quelle » confiance, après tout, pourroit vous » inſpirer cette foule d'Egyptiens, de » Cypriotes, de Ciliciens & de Pamphi- » liens, qui rempliſſent la plus grande » partie de vos vaiſſeaux (1) » ?

Mardonius ayant achevé de prendre les voix, en fit ſon rapport à Xerxès, qui, après avoir comblé d'éloges la reine d'Halicarnaſſe, tâcha de concilier l'avis de cette princeſſe, avec celui du plus grand nombre

(1) Herodot. lib. 8, cap. 68.

Sa flotte eut ordre de s'avancer vers l'île de Salamine, & ſon armée de marcher vers l'iſthme de Corinthe (1).

Cette marche produiſit l'effet qu'Artémiſe avoit prévu. La plupart des généraux de la flotte Grecque s'écrierent qu'il étoit temps d'aller au ſecours du Péloponeſe. L'oppoſition des Eginetes, des Mégariens & des Athéniens fit traîner la délibération en longueur ; mais à la fin, Thémiſtocle s'appercevant que l'avis contraire prévaloit dans le conſeil (2), il fit un dernier effort pour en prévenir les ſuites.

Un homme alla pendant la nuit *, annoncer de ſa part aux chefs de la flotte ennemie, qu'une partie des Grecs, le général des Athéniens à leur tête, étoient diſpoſés à ſe déclarer pour le roi ; que les autres ſaiſis d'épouvante, meditoient une prompte retraite ; qu'affoiblis par leurs diviſions, s'ils ſe voyoient tout-à-coup entourés de l'armée Perſanne, ils ſeroient forcés de rendre leurs armes, ou de les tourner contre eux-mêmes (3).

Auſſitôt les Perſes s'avancerent à la

(1) Id. ibid. cap. 69 & 71.

(2) Lycurg. in Leocr. page 156.

* Dans la nuit du 19 au 20 du mois d'octobre de l'an 480 avant J. C.

(3) Herodot. lib. 8, cap. 75. Diod. Sic. lib. 11, page 14. Plut. in Them. p. 118. Nep. in Themiſt. cap. 4.

auprès d'Eurybiade, généraliſſime de la flotte (1) : il lui repréſenta vivement, que ſi, dans la conſternation qui s'étoit emparée des ſoldats, il les conduiſoit dans des lieux propres à favoriſer leur déſertion, ſon autorité ne pouvant plus les retenir dans les vaiſſeaux, il ſe trouveroit bientôt ſans armée, & la Grece ſans défenſe.

Eurybiade, frappé de cette réflexion, appella les généraux au conſeil. Tous ſe ſoulevent contre la propoſition de Thémiſtocle ; tous, irrités de ſon obſtination, en viennent à des propos offenſans, à des menaces outrageantes. Il repouſſoit avec fureur ces attaques indécentes & tumultueuſes, lorſqu'il vit le général Lacédémonien venir à lui la canne levée ; il s'arrête, & lui dit ſans s'émouvoir : Frappe, mais écoute (2). Ce trait de grandeur étonne le Spartiate, fait régner le ſilence, & Thémiſtocle reprenant ſa ſupériorité, mais évitant de jetter le moindre ſoupçon ſur la fidélité des chefs & des troupes, peint vivement les avantages du poſte qu'ils occupoient, les dangers de celui qu'ils vouloient prendre : « Ici, dit-il, reſſerrés dans un » détroit, nous oppoſerons un front égal à » celui de l'ennemi. Plus loin, la flotte

(1) Herodot. lib. 8, cap. 57.
(2) Plut. in Themiſt. page 117.

qu'Artémiſe entourée d'ennemis, & ſur le point de tomber au pouvoir d'un Athénien qui la ſuivoit de près, n'héſiſta point à couler à fond un vaiſſeau de l'armée Perſanne. L'Athénien convaincu par cette manœuvre, que la reine avoit quitté le parti des Perſes, ceſſa de la pourſuivre; & Xerxès perſuadé que le vaiſſeau ſubmergé faiſoit partie de la flotte Grecque ne put s'empêcher de dire que dans cette journée les hommes s'étoient conduits comme des femmes, & les femmes comme des hommes (1).

L'armée des Perſes ſe retira au port de Phalere (2). Deux cents de leurs vaiſſeaux avoient péri; quantité d'autres étoient pris; les Grecs n'avoient perdu que 40 galeres (3). Le combat fut donné le 20 de boédromion, la premiere année de la ſoixante-quinzieme olympiade *.

On a conſervé le ſouvenir des peuples & des particuliers qui s'y diſtinguerent le plus. Parmi les premiers, ce furent les Eginetes & les Athéniens; parmi les ſeconds, Polycrite d'Egine, & deux Athéniens, Eumene & Aminias (4).

---

(1) Herodot. lib. 8, cap. 88.
(2) Id. ibid. cap. 91 & 93.
(3) Diod. Sic. lib. 11, page 16.
* Le 20 du mois d'octob. 480. av. J. C. Dodwel in Thucyd. page 49.
(4) Herodot. lib. 8, cap. 93.

Tant que dura le combat, Xerxès fut agité par la joie, la crainte & le déſeſpoir ; tour-à-tour prodiguant des promeſſes, & dictant des ordres ſanguinaires ; faiſant enregiſtrer par ſes ſecrétaires, les noms de ceux qui ſe ſignaloient dans l'action ; faiſant exécuter par ſes eſclaves, les officiers qui venoient auprès de lui juſtifier leur conduite (1). Quand il ne fut plus ſoutenu par l'eſpérance, ou par la fureur, il tomba dans un abattement profond, & , quoiqu'il eût encore aſſez de force pour ſoumettre l'univers, il vit ſa flotte prête à ſe révolter, & les Grecs prêts à brûler le pont de bateaux qu'il avoit ſur l'Helleſpont. La fuite la plus prompte auroit pu le délivrer de ces vaines terreurs (2) ; mais un reſte de décence ou de fierté ne lui permettant pas d'expoſer tant de foibleſſe aux yeux de ſes ennemis & de ſes courtiſans, il ordonna de faire les préparatifs d'une nouvelle attaque, & de joindre, par une chauſſée, l'île de Salamine au continent.

Il envoya enſuite un courier à Suze, comme il en avoit dépêché un après la priſe d'Athenes. A l'arrivée du premier, les habitans de cette grande ville coururent

(1) Diod. Sic. lib. 11, page 16.
(2) Herodot. lib. 8, cap. 97.

faveur des ténebres ; &, après avoir bloqué les iſſues par où les Grecs auroient pu s'échapper (1) ; ils mirent 400 hommes (2) dans l'île de Pſyttalie, placée entre le continent & la pointe orientale de Salamine. Le combat devoit ſe donner en cet endroit (3).

Dans ce moment, Ariſtide que Thémiſtocle avoit, quelque temps auparavant, rendu aux vœux des Athéniens (4), paſſoit de l'île d'Egine à l'armée des Grecs : il s'apperçut du mouvement des Perſes ; &, dès qu'il fut à Salamine, il ſe rendit au lieu où les chefs étoient aſſemblés, fit appeller Thémiſtocle, & lui dit : « Il eſt » temps de renoncer à nos vaines & pué- » riles diſſentions. Un ſeul intérêt doit » nous animer aujourd'hui, celui de ſauver » la Grece : vous, en donnant des ordres ; » moi, en les exécutant. Dites aux Grecs » qu'il n'eſt plus queſtion de délibérer, » & que l'ennemi vient de ſe rendre » maître des paſſages qui pouvoit favo- » riſer leur fuite ». Thémiſtocle, touché du procédé d'Ariſtide, lui découvrit le ſtratagême qu'il avoit employé pour attirer

(1) Æſchyl. in Perſ. v. 366. Diod. ibid.
(2) Pauſan. lib. 1, cap. 36, page 88.
(3) Herodot lib. 8, cap 76.
(4) Plut. in Themiſt. page 117.

les Perſes, & le pria d'entrer au conſeil (1). Le récit d'Ariſtide, confirmé par d'autres témoins qui arrivoient ſucceſſivement, rompit l'aſſemblée, & les Grecs ſe préparerent au combat.

Par les nouveaux renforts que les deux flottes avoient reçus, celle des Perſes montoit à 1207 vaiſſeaux; celle des Grecs à 380 (2). A la pointe du jour, Thémiſtocle fit embarquer ſes ſoldats. La flotte des Grecs ſe forma dans le détroit de l'eſt : les Athéniens étoient à la droite (3), & ſe trouvoient oppoſés aux Phéniciens; leur gauche compoſée des Lacédémoniens, des Éginetes & des Mégariens, avoit en tête les Ioniens (4).

Xerxès voulant animer ſon armée par ſa préſence, vint ſe placer ſur une hauteur voiſine, entouré de ſecrétaires qui devoient décrire toutes les circonſtances du combat (5). Dès qu'il parut, les deux aîles des Perſes ſe mirent en mouvement, & s'avancerent juſqu'au-delà de l'île de Pſyttalie. Elles conſerverent leurs rangs tant qu'elles purent s'étendre; mais elles

(1) Plut. in Themiſt. p. 118; in Ariſtid. p. 323.
(2) Herodot. lib. 7, cap. 184. Id. lib. 8, cap. 66. & 82.
(3) Id. lib. 8, cap. 83. Diod. Sic. lib. 11, p. 15.
(4) Herodot. lib. 8, cap. 85.
(5) Herodot. lib. 8, cap. 69 & 90. Plut. in Themiſt. page 118.

étoient forcées de les rompre, à meſure qu'elles approchoient de l'île & du continent (1). Outre ce déſavantage, elles avoient à lutter contre le vent qui leur étoit contraire (2), contre la peſanteur de leurs vaiſſeaux qui ſe prêtoient difficilement à la manœuvre, & qui, loin de ſe ſoutenir mutuellement, s'embarraſſoient & s'entre-heurtoient ſans ceſſe.

Le ſort de la bataille dépendoit de ce qui ſe feroit à l'aîle droite des Grecs, à l'aîle gauche des Perſes. C'étoit là que ſe trouvoit l'élite des deux armées. Les Phéniciens & les Athéniens ſe pouſſoient & ſe repouſſoient dans le défilé. Ariabignès, un des freres de Xerxès, conduiſoit les premiers au combat, comme s'il les eût menés à la victoire. Thémiſtocle étoit préſent à tous les lieux, à tous les dangers. Pendant qu'il ranimoit ou modéroit l'ardeur des ſiens, Ariabignès s'avançoit, & faiſoit déjà pleuvoir ſur lui, comme du haut d'un rempart, une grêle de fleches & de traits. Dans l'inſtant même, une galere Athénienne fondit avec impétuoſité ſur l'amiral Phénicien: & le jeune prince indigné, s'étant élancé ſur cette galere, fut auſſitôt percé de coups (3).

(1) Diod. Sic. lib. 11, page 15.
(2) Plut. in Themiſt. page 119.
(3) Plut. ibid. Herodot. lib. 8, cap. 89.

aux temples, & brûlerent des parfums dans les rues jonchées de branches de myrthe ; à l'arrivée du ſecond, ils déchirerent leurs habits ; & tout retentit de cris, de gémiſſemens, d'expreſſions d'intérêt pour le roi, d'imprécations contre Mardonius, le premier auteur de cette guerre (1).

Les Perſes & les Grecs s'attendoient à une nouvelle bataille ; mais Mardonius ne ſe raſſuroit pas ſur les ordres que Xerxès avoit donnés : il liſoit dans l'âme de ce prince, & n'y voyoit que les ſentimens les plus vils, joints à des projets de vengeance, dont il ſeroit lui-même la victime. » Seigneur, lui dit-il en s'ap-
» prochant, daignez rappeller votre cou-
» rage. Vous n'aviez pas fondé vos eſpé-
» rances ſur votre flotte, mais ſur cette
» armée redoutable, que vous m'avez
» confiée. Les Grecs ne ſont pas plus en
» état de vous réſiſter qu'auparavant :
» rien ne peut les dérober à la punition
» que méritent leurs anciennes offenſes,
» & le ſtérile avantage qu'ils viennent de
» remporter. Si nous prenions le parti de
» la retraite, nous ſerions à jamais l'objet
» de leur dériſion, & vous feriez rejaillir
» ſur vos fidelles Perſes, l'opprobre dont

(1) *Herodot. lib. 8, cap. 99.*

» viennent de ſe couvrir les Phéniciens, » les Egyptiens & les autres peuples qui » combattoient ſur vos vaiſſeaux. Je » conçois un autre moyen de ſauver leur » gloire & la vôtre ; ce ſeroit de ramener » le plus grand nombre de vos troupes » en Perſe, & de me laiſſer 300,000 » hommes, avec leſquels je réduirai toute » la Grece en ſervitude (1) ».

Xerxès, intérieurement pénétré de joie, aſſembla ſon conſeil, y fit entrer Artémiſe, & voulut qu'elle s'expliquât ſur le projet de Mardonius. La reine, ſans doute dégoûtée de ſervir un tel prince, & perſuadée qu'il eſt des occaſions où délibérer, c'eſt avoir pris ſon parti, lui conſeilla de retourner au plutôt dans ſes états. Je dois rapporter une partie de ſa réponſe, pour faire connoître le langage de la cour de Suze. « Laiſſez à Mardonius le ſoin d'achever » votre ouvrage. S'il réuſſit, vous en » aurez toute la gloire ; s'il périt, ou s'il » eſt défait, votre empire n'en ſera point » ébranlé, & la Perſe ne regardera pas » comme un grand malheur, la perte d'une » bataille, dès que vous aurez mis votre » perſonne en ſûreté (2) ».

Xerxès ne différa plus. Sa flotte eut ordre

(1) Herodot. lib. 8, cap. 100. Juſtin. lib. 2, cap. 13.
(2) Herodot. lib. 8, cap. 102.

de

de ſe rendre inceſſamment à l'Helleſpont ; & de veiller à la conſervation du pont de bateau (1) ; celle des Grecs la pourſuivit juſqu'à l'île d'Andros. Thémiſtocle & les Athéniens vouloient l'atteindre, & brûler enſuite le pont ; mais Eurybiade ayant fortement repréſenté que loin d'enfermer les Perſes dans la Grece, il faudroit, s'il étoit poſſible, leur procurer de nouvelles iſſues pour en ſortir, l'armée des alliés s'arrêta, & ſe rendit bientôt au port de Pagaſe, où elle paſſa l'hiver.

Thémiſtocle fit tenir alors un avis ſecret à Xerxès. Les uns diſent que voulant, en cas de diſgrace, ſe ménager un aſyle auprès de ce prince, il ſe félicitoit d'avoir détourné les Grecs du projet qu'ils avoient eu de brûler le pont (2). Suivant d'autres, il prévenoit le roi, que s'il ne hâtoit ſon départ, les Grecs lui fermeroient le chemin de l'Aſie (3). Quoi qu'il en ſoit, quelques jours après la bataille, le roi prit le chemin de la Theſſalie, où Mardonius mit en quartier d'hiver les 300,000 hommes qu'il avoit demandés & choiſis dans toute l'armée (4) : de-là continuant ſa route, il

(1) Id. ibid. cap. 107.
(2) Id. ibid. cap. 110.
(3) Plut. in Themiſt. page 120. Nep. in Themiſt. c. 5. Diod. Sic. lib. 11, page 16.
(4) Herodot. lib. 8, cap. 113.

arriva sur les bords de l'Helleſpont, avec un très-petit nombre de troupes (1) ; le reſte, faute de vivres, avoit péri par les maladies, ou s'étoit diſperſé dans la Macédoine & dans la Thrace. Pour comble d'infortune, le pont ne ſubſiſtoit plus ; la tempête l'avoit détruit. Le roi ſe jetta dans un bateau, paſſa la mer en fugitif*, environ ſix mois après l'avoir traverſé en conquérant (2), & ſe rendit en Phrygie, pour y bâtir des palais ſuperbes qu'il eut l'attention de fortifier (3).

Après la bataille, le premier ſoin des vainqueurs fut d'envoyer à Delphes les premices des dépouilles qu'ils ſe partagerent ; enſuite les généraux allerent à l'iſthme de Corinthe, &, ſuivant un uſage reſpectable par ſon ancienneté, plus reſpectable encore par l'émulation qu'il inſpire, ils s'aſſemblerent auprès de l'autel de Neptune, pour décerner des couronnes à ceux d'entre eux qui avoient le plus contribué à la victoire. Le jugement ne fut pas prononcé ; chacun des chefs s'étoit adjugé le premier prix, en même temps que la plupart avoient accordé le ſecond à Thémiſtocle.

---

(1) Id. ibid. cap. 115.

* Le 4 décembre de l'an 480 av. J. C. Dodwel, page 50.

(2) Id ibid. cap. 51 & 115.

(3) Xenoph. exped. Cyr. lib. 1, page 246.

Quoiqu'on ne pût en conſéquence lui diſputer le premier dans l'opinion publique, il voulut en obtenir un effectif de la part des Spartiates : ils le reçurent à Lacédémone, avec cette haute conſidération qu'ils méritoient eux-mêmes, & l'aſſocierent aux honneurs qu'ils décernoient à Eurybiade. Une couronne d'olivier fut la récompenſe de l'un & de l'autre. A ſon départ, on le combla de nouveaux éloges ; on lui fit préſent du plus beau char qu'on pût trouver à Lacédémone, & par une diſtinction auſſi nouvelle qu'éclatante, 300 jeunes cavaliers tirés des premieres familles de Sparte, eurent ordre de l'accompagner juſqu'aux frontieres de la Laconie (1).

Cependant Mardonius ſe diſpoſoit à terminer une guerre ſi honteuſe pour la Perſe : il ajoutoit de nouvelles troupes à celles que Xerxès lui avoit laiſſées ſans s'appercevoir que c'étoit les affoiblir, que de les augmenter ; il ſollicitoit tour-à-tour les oracles de la Grece (2) ; envoyoit des défis aux peuples alliés, & leur propoſoit pour champ de bataille, les plaines de la Béotie ou celles de la Theſſalie : enfin, il réſolut de détacher les Athéniens de la ligue, & fit partir pour Athenes Alexandre,

(1) Herodot. lib. 8, cap. 124.
(2) Herodot. lib. 8, cap. 133.

roi de Macédoine, qui leur étoit uni par les liens de l'hoſpitalité (1).

Ce prince admis à l'aſſemblée du peuple, en même temps que les ambaſſadeurs de Lacédémone, chargés de rompre cette négociation, parla de cette maniere : » Voici ce que dit Mardonius : J'ai reçu » un ordre du roi, conçu en ces termes : » J'oublie les offenſes des Athéniens. Mar- » donius, exécutez mes volontés; rendez » à ce peuple ſes terres; donnez-lui-en » d'autres, s'il en déſire; conſervez-lui » ſes loix; & rétabliſſez les temples que » j'ai brûlés. J'ai cru devoir vous inſtruire » des intentions de mon maître, & j'ajoute : » C'eſt une folie de votre part de vouloir » réſiſter aux Perſes; c'en eſt une plus » grande de prétendre leur réſiſter long- » temps. Quand même, contre toute eſpé- » rance, vous remporteriez la victoire, » une autre armée vous l'arracheroit bien- » tôt des mains. Ne courez donc point à » votre perte; & qu'un traité de paix dicté » par la bonne-foi, mette à couvert votre » honneur & votre liberté ». Alexandre, » après avoir rapporté ces paroles, tâcha de convaincre les Athéniens qu'ils n'étoient pas en état de lutter contre la puiſſance

(1) Id. ibid. cap. 136.

des Perſes, & les conjura de préférer l'amitié de Xerxès à tout autre intérêt (1).

» N'écoutez pas les perfides conſeils » d'Alexandre, s'écrierent alors les députés » de Lacédémone. C'eſt un tyran qui ſert » un autre tyran : il a, par un indigne » artifice, altéré les inſtructions de Mar- » donius. Les offres qu'il vous fait de ſa » part, ſont trop ſéduiſantes pour n'être » pas ſuſpectes. Vous ne pouvez les » accepter, ſans fouler aux pieds les loix » de la juſtice & de l'honneur. N'eſt-ce » pas vous qui avez allumé cette guerre ? » & faudra-t-il que ces Athéniens qui, » dans tous les temps, ont été les plus » zélés défenſeurs de la liberté, ſoient » les premiers auteurs de notre ſervitude ? » Lacédémone qui vous fait ces repréſen- » tations par notre bouche, eſt touchée du » funeſte état où vous réduiſent vos maiſons » détruites, & vos campagnes ravagées : » elle vous propoſe en ſon nom, & au » nom de ſes alliés, de garder en dépôt, » pendant le reſte de la guerre, vos » femmes, vos enfans & vos eſclaves (2) ».

Les Athéniens mirent l'affaire en délibération ; & , ſuivant l'avis d'Ariſtide, il fut réſolu de répondre au roi de Macé-

(1) Herodot. lib. 8, cap. 140.
(2) Herodot. lib. 8, cap. 142.

doine, qu'il auroit pu ſe diſpenſer de les avertir que leurs forces étoient inférieures à celles de l'ennemi ; qu'ils n'en étoient pas moins diſpoſés à oppoſer la plus vigoureuſe réſiſtance à ces barbares ; qu'ils lui conſeilloient, s'il avoit à l'avenir de pareilles lâchetés à leur propoſer, de ne pas paroître en leur préſence, & de ne pas les expoſer à violer en ſa perſonne les droits de l'hoſpitalité & de l'amitié (1).

Il fut décidé qu'on répondroit aux Lacédémoniens, que ſi Sparte avoit mieux connu les Athéniens, elle ne les auroit pas crus capables d'une trahiſon, ni tâché de les retenir dans ſon alliance par des vues d'intérêt ; qu'ils pourvoiroient comme ils pourroient, aux beſoins de leurs familles, & qu'ils remercioient les alliés de leurs offres généreuſes ; qu'ils étoient attachés à la ligue par des liens ſacrés & indiſſolubles ; que l'unique grace qu'ils demandoient aux alliés, c'étoit de leur envoyer au plutôt du ſecours, parce qu'il étoit temps de marcher en Béotie, & d'empêcher les Perſes de pénétrer une ſeconde fois dans l'Attique (2).

Les ambaſſadeurs étant rentrés, Ariſtide fit lire les décrets en leur préſence ; &

(1) Id. ibid. cap. 143. Lycurg. orat. in Leocr. p. 156.
(2) Herodot. lib. 8, cap. 144.

ſoudain élevant la voix : « Députés Lacé-
» démoniens, dit-il, apprenez à Sparte,
» que tout l'or qui circule ſur la terre, ou
» qui eſt encore caché dans ſes entrailles,
» n'eſt rien à nos yeux, au prix de notre
» liberté. Et vous, Alexandre, en s'adreſ-
» ſant à ce prince, & lui montrant le
» ſoleil : Dites à Mardonius que tant que
» cet aſtre ſuivra la route qui lui eſt preſ-
» crite, les Athéniens pourſuivront ſur le
» roi de Perſe la vengeance qu'exigent
» leurs campagnes déſolées, & leurs tem-
» ples réduits en cendres (1) ». Pour
rendre cet engagement encore plus ſolem-
nel, il fit ſur le champ paſſer un décret,
par lequel les prêtres dévoueroient aux
dieux infernaux tous ceux qui auroient des
intelligences avec les Perſes, & qui ſe
détacheroient de la confédération des
Grecs.

Mardonius inſtruit de la réſolution des
Athéniens, fit marcher auſſitôt ſes troupes
en Béotie, & de là fondit ſur l'Attique,
dont les habitans s'étoient une ſeconde fois
réfugiés dans l'île de Salamine (2). Il fut
ſi flatté de s'être emparé d'un pays déſert,
que par des ſignaux placés de diſtance en
diſtance, ſoit dans les îles, ſoit dans le

(1) Id. ibid cap. 143. Plut. in Ariſtid. page 324.
(2) Diod. Sic. lib. 11, page 23.

continent, il en avertit Xerxès qui étoit encore à Sardes en Lydie (1) : il en voulut profiter auſſi, pour entamer une nouvelle négociation avec les Athéniens ; mais il reçut la même réponſe ; & Lycidas, un des ſénateurs, qui avoit propoſé d'écouter les offres du général Perſan, fut lapidé avec ſes enfans & ſa femme (2).

Cependant les alliés, au lieu d'envoyer une armée dans l'Attique, comme ils en étoient convenus, ſe fortifioient à l'iſthme de Corinthe, & ne paroiſſoient attentifs qu'à la défenſe du Péloponeſe (3). Les Athéniens alarmés de ce projet, envoyerent des ambaſſadeurs à Lacédémone où l'on célébroit des fêtes qui devoient durer pluſieurs jours : ils firent entendre leurs plaintes. On différoit de jour en jour d'y répondre. Offenſés enfin d'une inaction & d'un ſilence qui ne les mettoient que trop en droit de ſoupçonner une perfidie, ils ſe préſenterent pour la derniere fois aux Ephores, & leur déclarerent qu'Athenes trahie par les Lacédémoniens, & abandonnée des autres alliés, étoit réſolue de tourner ſes armes contre eux, en faiſant ſa paix avec les Perſes.

---

(1) Herodot. lib. 9, cap 3.
(2) Id. ibid. cap. 5.
(3) Id. ibid. cap. 6.

Les

Les Ephores répondirent que la nuit précédente ils avoient fait partir, ſous la conduite de Pauſanias, tuteur du jeune roi Pliſtarque, 5000 Spartiates, & 35000 eſclaves ou hilotes armés à la légere (1). Ces troupes bientôt augmentées de 5000 Lacédémoniens, s'étant jointes avec celles des villes confédérées, partirent d'Eleuſis, & ſe rendirent en Béotie, où Mardonius venoit de ramener ſon armée (2).

Il avoit ſagement évité de combattre dans l'Attique. Comme ce pays eſt entrecoupé de hauteurs & de défilés, il n'auroit pu ni développer ſa cavalerie dans le combat, ni aſſurer ſa retraite dans un revers. La Béotie, au contraire, offroit de grandes plaines, un pays fertile, quantité de villes prêtes à recueillir les débris de ſon armée : car, à l'exception de ceux de Platée & de Theſpies, tous les peuples de ces cantons s'étoient déclarés pour les Perſes.

Mardonius établit ſon camp dans la plaine de Thebes, le long du fleuve Aſopus dont il occupoit la rive gauche, juſqu'aux frontieres du pays des Platéens. Pour renfermer ſes bagages, & pour ſe ménager un aſyle, il faiſoit entourer d'un foſſé profond, ainſi que de murailles, & de tours

(1) Herodot. lib 9, cap. 11.
(2) Id. ibid. cap. 19.

conſtruites en bois (1), un eſpace de dix ſtades en tout ſens *. Les Grecs étoient en face, au pied & ſur le penchant du mont Cithéron. Ariſtide commandoit les Athéniens; Pauſanias, toute l'armée **.

Ce fut là que les généraux dreſſerent la formule d'un ſerment que les ſoldats ſe hâterent de prononcer. Le voici: « Je ne » préfererai point la vie à la liberté; je » n'abandonnerai mes chefs, ni pendant » leur vie, ni après leur mort; je donnerai » les honneurs de la ſépulture à ceux des » alliés qui périront dans la bataille: après » la victoire, je ne renverſerai aucune » des villes qui auront combattu pour la » Grece, & je décimerai toutes celles qui » ſe ſeront jointes à l'ennemi: loin de » rétablir les temples qu'il a brûlés ou » détruits, je veux que leurs ruines ſub- » ſiſtent, pour rappeller ſans ceſſe à nos » neveux la fureur impie des barbares (2) ».

Une anecdote rapportée par un auteur preſque contemporain, nous met en état de juger de l'idée que la plupart des Perſes

---

(1) Herodot. lib. 9, cap. 15. Plut. in Ariſt. page 325.

* Environ 945 toiſes.

** Les deux armées ſe trouverent en préſence, le 10 ſeptembre de l'année 479 avant Jeſus-Chriſt. Dodwel in annal. Thucyd. page 52.

(2) Lycurg. in Leocr. page 158. Diod. Sic. lib. 11, page 23.

avoient de leur général. Mardonius ſoupoit chez un particulier de Thebes, avec cinquante de ſes officiers généraux, autant de Thébains, & Therſandre, un des principaux citoyens d'Orchomene. A la fin du repos, la confiance ſe trouvant établie entre les convives des deux nations, un Perſe placé auprès de Therſandre, lui dit: » Cette table, garant de notre foi, ces » libations que nous avons faites enſemble » en l'honneur des dieux, m'inſpirent un » ſecret intérêt pour vous. Il eſt temps » de ſonger à votre ſûreté. Vous voyez » ces Perſes qui ſe livrent à leurs tranſ- » ports : vous avez vu cette armée que » nous avons laiſſée ſur les bords du » fleuve ; hélas ! vous n'en verrez bientôt » que les foibles reſtes ». Il pleuroit en diſant ces mots. Therſandre ſurpris, lui demanda s'il avoit communiqué ſes craintes à Mardonius, ou à ceux qu'il honoroit de ſa confiance. « Mon cher hôte, répondit » l'étranger, l'homme ne peut éviter ſa » deſtinée. Quantité de Perſes ont prévu » comme moi, celle dont ils ſont menacés; » & nous nous laiſſons tous enſemble en- » traîner par la fatalité. Le plus grand » malheur des hommes, c'eſt que les plus » ſages d'entre eux ſont toujours ceux qui » ont le moins de crédit (1) ». L'auteur

(1) Herodot. lib. 9, cap. 16.

que j'ai cité, tenoit ce fait de Therſandre lui-même.

Mardonius voyant que les Grecs s'obſtinoient à garder leurs hauteurs, envoya contre eux toute ſa cavalerie, commandée par Maſiſtius, qui jouiſſoit de la plus haute faveur auprès de Xerxès, & de la plus grande conſidération à l'armée. Les Perſes, après avoir inſulté les Grecs par des reproches de lâcheté, tomberent ſur les Mégariens qui campoient dans un terrain plus uni, & qui, avec le ſecours de 300 Athéniens, firent une aſſez longue réſiſtance. La mort de Maſiſtius les ſauva d'une défaite entiere, & termina le combat. Cette perte fut un ſujet de deuil pour l'armée Perſanne, un ſujet de triomphe pour les Grecs, qui virent paſſer dans tous leurs rangs, le corps de Maſiſtius qu'ils avoient enlevé à l'ennemi (1).

Malgré cet avantage, la difficulté de ſe procurer de l'eau, en préſence d'un ennemi qui écartoit à force de traits tous ceux qui vouloient s'approcher du fleuve, les obligea de changer de poſition : ils défilerent le long du mont Cithéron, & entrerent dans le pays des Platéens.

Les Lacédémoniens s'établirent auprès

(1) Id. ibid. cap. 22, &c. Diod. Sic. lib. 11, page 24. Plut. in Ariſt. page 327.

d'une ſource abondante, qu'on nomme Gargaphie, & qui devoit ſuffire aux beſoins de l'armée : les autres alliés furent placés la plupart ſur des collines qui ſont au pied de la montagne ; quelques-uns dans la plaine ; tous en face de l'Aſopus.

Pendant cette diſtribution de poſtes, il s'éleva une diſpute aſſez vive entre les Athéniens & les Tégéates, qui prétendoient également commander l'aile gauche : les uns & les autres rapportoient leurs titres & les exploits de leurs ancêtres. Mais Ariſtide termina ce différent. « Nous ne » ſommes pas ici, dit-il, pour conteſter avec » nos alliés, mais pour combattre nos en- » nemis. Nous déclarons que ce n'eſt pas » le poſte qui donne ou qui ôte la valeur. » C'eſt à vous, Lacédémoniens, que nous » nous en rapportons. Quelque rang que » vous nous aſſigniez, nous l'éleverons ſi » haut, qu'il deviendra peut-être le plus » honorable de tous ». Les Lacédémoniens opinerent par acclamation en faveur des Athéniens (1).

Un danger plus éminent mit la prudence d'Ariſtide à une plus rude épreuve : il apprit que quelques officiers de ſes troupes, appartenant aux premieres familles d'Athenes, méditoient une trahiſon en faveur

(1) Herodot. lib. 9, cap. 26. Plut. in Ariſt. page 326.

des Perſes, & que la conjuration faiſoit tous les jours des progrès. Loin de la rendre plus redoutable par des recherches qui l'auroient inſtruite de ſes forces, il ſe contenta de faire arrêter huit des complices. Les deux plus coupables prirent la fuite. Il dit aux autres, en leur montrant les ennemis : « C'eſt leur ſang qui peut » ſeul expier votre faute (1) ».

Mardonius n'eut pas plutôt appris que les Grecs s'étoient retirés dans le territoire de Platée, que faiſant remonter ſon armée le long du fleuve, il la plaça une ſeconde fois en préſence de l'ennemi. Elle étoit compoſée de 300,000 hommes tirés des nations de l'Aſie, & d'environ 50,000 Béotiens, Theſſaliens & autres Grecs auxiliaires (2). Celle des confédérés étoit forte d'environ 110,000 hommes, dont 69,500 n'étoient armés qu'à la légere (3). On y voyoit 10,000 Spartiates & Lacédémoniens, 8000 Athéniens, 5000 Corinthiens, 3000 Mégariens, & différens petits corps fournis par pluſieurs autres peuples ou villes de la Grece (4). Il en venoit tous les jours de nouveaux. Les Mantinéens & les Eléens n'arriverent qu'après la bataille.

(1) Plut. in Ariſtid. page 326.
(2) Herodot. lib. 9, cap. 32.
(3) Id. ibid. cap. 30.
(4) Herodot. lib. 9, cap. 28.

Les armées étoient en préſence depuis huit jours, lorſqu'un détachement de la cavalerie Perſanne ayant paſſé l'Aſopus pendant la nuit, s'empara d'un convoi qui venoit du Péloponeſe, & qui deſcendoit du Cithéron. Les Perſes ſe rendirent maîtres de ce paſſage *, & les Grecs ne reçurent plus de proviſions (1).

Les deux jours ſuivans, le camp de ces derniers fut ſouvent inſulté par la cavalerie ennemie. Les deux armées n'oſoient paſſer le fleuve : de part & d'autre, le devin, ſoit de lui-même, ſoit par des impreſſions étrangeres promettoit la victoire à ſon parti, s'il ſe tenoit ſur la défenſive (2).

Le onzieme jour, Mardonius aſſembla ſon conſeil **. Artabaze, un des premiers officiers de l'armée, propoſa de ſe retirer ſous les murs de Thébes, de ne pas riſquer une bataille, mais de corrompre, à force d'argent, les principaux citoyens des villes alliées. Cet avis qui fut embraſſé des Thébains, eût inſenſiblement détaché de la confédération la plupart des peuples dont elle étoit compoſée. D'ailleurs l'armée Grecque qui manquoit de vivres, auroit

* Le 17 ſeptembre de l'année 479 av. J. C. Dodwel in ann. Thucyd. page 52.

(1) Herodot. lib 9, cap. 39.

(2) Id. ibid. cap. 36 & 37.

** Le 20 ſeptembre, id. ibid.

été contrainte dans quelques jours, de ſe diſperſer, ou de combattre dans une plaine; ce qu'elle avoit évité juſqu'alors. Mardonius rejetta cette propoſition avec mépris.

La nuit ſuivante *, un cavalier échappé du camp des Perſes, s'étant avancé du côté des Athéniens, fit annoncer à leur général qu'il avoit un ſecret important à lui révéler; & dès qu'Ariſtide fut arrivé, cet inconnu lui dit: « Mardonius fatigue inutilement les » dieux pour avoir des auſpices favorables. » Leur ſilence a retardé juſqu'ici le combat; » mais les devins ne font plus que de vains » efforts pour le retenir. Il vous attaquera » demain à la pointe du jour. J'eſpere » qu'après votre victoire, vous vous ſou- » viendrez que j'ai riſqué ma vie pour vous » garantir d'une ſurpriſe: je ſuis Alexandre, » roi de Macédoine ». Ayant achevé ces mots, il reprit à toute bride le chemin du camp (1).

Ariſtide ſe rendit auſſi-tôt au quartier des Lacédémoniens. On y concerta les meſures les plus ſages pour repouſſer l'ennemi; & Pauſanias ouvrit un avis qu'Ariſtide n'oſoit propoſer lui-même: c'étoit d'oppoſer les Athéniens aux Perſes, & les Lacédémoniens aux Grecs auxiliaires de Xerxès.

---

* La nuit du 20 au 21 ſeptembre.

(1) Plut. in Ariſt. page 327.

Par-là, disoit-il, nous aurons les uns & les autres à combattre des troupes qui ont déjà éprouvé notre valeur. Cette résolution prise, les Athéniens, dès la pointe du jour, passerent à l'aile droite, & les Lacédémoniens à la gauche. Mardonius pénétrant leurs desseins, fit passer aussi-tôt les Perses à sa droite, & ne prit le parti de les mener à leur ancien poste, que lorsqu'il vit les ennemis rétablir leur premier ordre de bataille (1).

Ce général ne regardoit les mouvemens des Lacédémoniens que comme un aveu de leur lâcheté. Dans l'ivresse de son orgueil, il leur reprochoit leur réputation, & leur faisoit des défis insultans. Un héraut envoyé de sa part à Pausanias, lui proposa de terminer le différent de la Perse & de la Grece, par un combat entre un certain nombre de Spartiates & de Persans. Comme il ne reçut aucune réponse, il fit marcher toute sa cavalerie. Elle inquiéta l'armée des Grecs pendant tout le reste du jour, & parvint même à combler la fontaine de Gargaphie (2).

Privés de cette unique ressource, les Grecs résolurent de transporter leur camp

(1) Herodot. lib. 9, cap. 46. Plut. in Aristid p. 328.
(2) Herodot. lib. 9, cap. 49. Pausan. lib. 9, cap. 4, page 718.

un peu plus loin, & dans une île formée par deux branches de l'Aſopus, dont l'une s'appelle Péroé (1); de là ils devoient envoyer au paſſage du mont Cithéron la moitié de leurs troupes, pour en chaſſer les Perſes qui interceptoient les convois.

Le camp fut levé pendant la nuit *, avec la confuſion qu'on devoit attendre de tant de nations indépendantes, refroidies par leur inaction, alarmées enſuite de leurs fréquentes retraites, ainſi que la diſette des vivres. Quelques-unes ſe rendirent dans l'endroit aſſigné; d'autres égarées par leurs guides, ou par une terreur panique, ſe réfugierent auprès de la ville de Platée (2).

Le départ des Lacédémoniens & des Athéniens fut retardé juſqu'au lever de l'aurore. Ces derniers prirent le chemin de la plaine; les Lacédémoniens ſuivis de 3000 Tégéates, défilerent au pied du Cithéron. Parvenus au temple de Cérès, éloigné de dix ſtades tant de leur premiere poſition, que de la ville de Platée (2), ils s'arrêterent pour attendre un de leurs corps qui avoit long-temps refuſé d'abandonner ſon poſte; & ce fut là que les atteignit la cavalerie Perſanne, détachée par Mardonius

(1) Herodot ibid. cap 51. Pauſan. ibid.
* La nuit du 21 au 22 ſeptembre.
(2) Herodot. ibid. cap. 52.
(3) Herodot. lib. 9, cap. 57.

pour ſuſpendre leur marche. « Les voilà, » s'écrioit alors ce général au milieu de » ſes officiers ; les voilà ces Lacédémoniens » intrépides, qui, diſoit-on, ne ſe retirent » jamais en préſence de l'ennemi : nation » vile, qui ne ſe diſtingue des autres » Grecs, que par un excès de lâcheté, » & qui va bientôt ſubir la juſte peine » qu'elle mérite (1) ».

Il ſe met enſuite à la tête de la nation guerriere des Perſes & de ſes meilleures troupes ; il paſſe le fleuve, & s'avance à grands pas dans la plaine. Les autres peuples de l'orient le ſuivent en tumulte, & en pouſſant des cris. Dans le même inſtant, ſon aile droite compoſée des Grecs auxiliaires, attaque les Athéniens & les empêché de donner du ſecours aux Lacédémoniens.

Pauſanias ayant rangé ſes troupes dans un terrain en pente & inégal, auprès d'un petit ruiſſeau & de l'enceinte conſacrée à Cérès (2), les laiſſa long-temps expoſées aux traits & aux fleches, ſans qu'elles oſaſſent ſe défendre. Les entrailles des victimes n'annonçoient que des événemens ſiniſtres. Cette malheureuſe ſuperſtition fit

(1) Id. ibid. cap 58.

(2) Herodot. lib. 9, cap. 57 & 65. Plut. in Ariſtid. page 325. Diod. Sic. lib. 11, page 24.

périr quantité de leurs ſoldats, qui regreterent moins la vie qu'une mort inutile à la Grece. A la fin les Tégéates, ne pouvant plus ſupporter l'ardeur qui les animoit, ſe mirent en mouvement, & furent bientôt ſoutenus par les Spartiates qui venoient d'obtenir ou de ſe ménager des auſpices favorables (1).

A leur approche, les Perſes jettent leurs arcs, ſerrent leurs rangs, ſe couvrent de leurs boucliers, & forment une maſſe dont la peſanteur & l'impulſion arrêtent & repouſſent la fureur de l'ennemi. En vain leurs boucliers conſtruits d'une matiere fragile, volent en éclats; ils briſent les lances dont on veut les percer, & ſuppléent par un courage féroce, au défaut de leurs armes (2). Mardonius à la tête de 1000 ſoldats d'élite, balança long-temps la victoire; mais bientôt il tombe, atteint d'un coup mortel. Ceux qui l'entourent veulent venger ſa mort, & ſont immolés autour de lui. Dès ce moment, les Perſes ſont ébranlés, renverſés, réduits à prendre la fuite. La cavalerie Perſanne arrêta pendant quelque-temps le vainqueur, mais ne l'empêcha pas d'arriver au pied du retranchement que

(1) Herodot. ibid. cap. 62.
(2) Plut. in Ariſt. page 329.

les Perſes avoient élevé auprès de l'Aſopus, & qui reçut les débris de leur armée (1).

Les Athéniens avoient obtenu le même ſuccès à l'aîle gauche : ils avoient éprouvé une réſiſtance très-forte de la part des Béotiens, très-foible de la part des autres alliés de Xerxès, bleſſés ſans doute des hauteurs de Mardonius, & de ſon obſtination à donner la bataille dans un lieu ſi déſavantageux. Les Béotiens, dans leur fuite, entraînerent toute la droite des Perſes (2).

Ariſtide, loin de les pourſuivre, vint auſſi tôt rejoindre les Lacédémoniens, qui, peu verſés encore dans l'art de conduire les ſiéges, attaquoient vainement l'enceinte où les Perſes étoient renfermés. L'arrivée des Athéniens & des autres troupes confédérées n'épouvanta point les aſſiégés ; ils repouſſoient avec fureur tous ceux qui ſe préſentoit à l'aſſaut ; mais à la fin, les Athéniens ayant forcé le retranchement, & détruit une partie du mur, les Grecs ſe précipiterent dans le camp, & les Perſes ſe laiſſerent égorger comme des victimes (3).

Dès le commencement de la bataille,

(1) Herodot. lib. 9, cap. 70.
(2) Id. ibid. cap. 67.
(3) Herodot. lib. 9, cap. 70. Diod. Sic. lib. 11, p. 25.

Artabaze qui avoit à ſes ordres un corps de 40,000 hommes, mais qui depuis long-temps étoit ſecrétement aigri du choix que Xerxès avoit fait de Mardonius pour commander l'armée, s'étoit avancé plutôt pour être ſpectateur du combat, que pour en aſſurer le ſuccès ; dès qu'il vit plier le corps de Mardonius, il enjoignit à ſes troupes de le ſuivre ; il prit en fuyant, le chemin de la Phocide, traverſa la mer à Byſance (1), & ſe rendit en Aſie où on lui fit peut-être un mérite d'avoir ſauvé une partie de l'armée. Tout le reſte, à l'exception d'environ 3000 hommes, périt dans le retranchement ou dans la bataille.

Les nations qui ſe diſtinguerent dans cette journée, furent d'un côté les Perſes & les Saces ; de l'autre les Lacédémoniens, les Athéniens & ceux de Tégée. Les vainqueurs donnerent des éloges à la valeur de Mardonius, à celle de l'Athénien Sophanès, à celle de quatre Spartiates, à la tête deſquels on doit placer Ariſtodeme, qui voulut en cette occaſion effacer la honte de n'avoir pas péri au pas des Thermopyles. Les Lacédémoniens ne rendirent aucun honneur à ſa cendre : ils diſoient que, réſolu de mourir plutôt que de vaincre, il abandonna ſon rang pendant le combat,

(1) Herodot. ibid. cap. 66 & 69.

& montra plutôt un courage de déſeſpoir, que de vertu (1).

Cependant les Lacédémoniens & les Athéniens aſpiroient également au prix de la valeur : les premiers, parce qu'ils avoient battu les meilleures troupes de Mardonius ; les ſeconds, parce qu'ils les avoient forcées dans leurs retranchemens : les uns & les autres ſoutenoient leurs prétentions, avec une hauteur qui ne leur permettoit plus d'y renoncer. Les eſprits s'aigriſſoient ; les deux camps retentiſſoient de menaces ; & l'on en ſeroit venu aux mains, ſans la prudence d'Ariſtide, qui fit conſentir les Athéniens à s'en rapporter au jugement des alliés. Alors Théogiton de Mégare propoſa aux deux nations rivales de renoncer au prix, & de l'adjuger à quelque autre peuple. Cléocrite de Corinthe nomma les Platéens, & tous les ſuffrages ſe réunirent en leur faveur (2).

La terre étoit couverte des riches dépouilles des Perſes : l'or & l'argent brilloient dans leurs tentes. Pauſanias fit garder le butin par les hilotes (3) : on en réſerva la dixieme partie pour le temple de Delphes, une grande partie encore pour des monumens en l'honneur des dieux. Les vainqueurs ſe partagerent le reſte, & porterent

(1) Herodot. lib. 9, cap. 71.
(2) Plut. in Ariſt. page 321.
(3) Herodot. lib. 9, cap. 80.

chez eux le premier germe de la corruption (1).

Tous les genres d'honneur furent accordés à ceux qui étoient morts les armes à la main. Chaque nation fit dreſſer un tombeau à ſes guerriers (2) ; & dans une aſſemblée des généraux, Ariſtide fit paſſer ce décret : Que tous les ans les peuples de la Grece enverroient des députés à Platée, pour y renouveller, par des ſacrifices auguſtes, la mémoire de ceux qui avoient perdu la vie dans le combat ; que de 5 en 5 ans, on y célébreroit des jeux ſolemnels, qui ſeroient nommés les fêtes de la Liberté ; & que les Platéens n'ayant déſormais d'autres ſoins que de faire des vœux pour le ſalut de la Grece, ſeroient regardés comme une nation inviolable, & conſacrée à la divinité (3).

Onze jours après la bataille *, les vainqueurs marcherent à Thebes : ils demandoient aux habitans de leur livrer ceux des citoyens qui les avoient engagés à ſe ſoumettre aux Medes. Sur le refus des Thébains, la ville fut aſſiégée ; elle couroit riſque d'être détruite, ſi l'un des principaux coupable n'eût été d'avis de ſe remettre

(1) Juſtin. lib. 2, cap. 14.
(2) Herodot. ibid cap. 85. Thucyd. lib. 3, cap. 58.
(3) Plut. in Ariſt. page 331.
* Le 3 octobre.

avec

avec ceux de ſa faction entre les mains des alliés. Ils ſe flattoient de pouvoir racheter leur vie par le ſacrifice des ſommes qu'ils avoient reçues de Mardonius; mais Pauſanias, inſenſible à leurs offres, les fit condamner au dernier ſupplice (1).

La bataille de Platée fut donnée le 3 du mois boédromion(2), dans la ſeconde année de la ſoixante-quinzieme olympiade *. Le même jour la flotte des Grecs, commandée par Leuthychidas, roi de Lacédemone, & par Xantippe l'Athénien, remporta une victoire ſignalée ſur les Perſes (3), auprès du promontoire de Mycale en Ionie; les peuples de ce canton qui l'avoient appellée à leur ſecours, s'engagerent après le combat, dans la confédération générale (4).

Telle fut la fin de la guerre de Xerxès, plus connue ſous le nom de guerre Médique: elle avoit duré deux ans (5); & j'amais peut-être dans un ſi court intervalle de temps, il ne s'eſt paſſé de ſi grandes choſes, & jamais auſſi de tels événemens n'ont

(1) Herodot. lib. 9, cap. 88. Diod. Sic. lib. 11, page 26.

(2) Plut. de glor. Athen. t. 2, page 349. Id. in Camill. t. 1, p. 138. Dans la vie d'Ariſtide, p. 330, il dit que ce fut le 4.

* Le 22 ſeptembre de l'année 479. av. J. C. Dodwel in annal. Thucyd. page 52.

(3) Herodot. lib. 9, cap. 90.

(4) Id. ibid. cap. 106.

(5) Diod. Sic. lib. 11, page 29.

opéré de ſi rapides révolutions dans les idées, dans les intérêts, & dans les gouvernemens des peuples. Ils produiſirent ſur les Lacédémoniens & ſur les Athéniens, des effets différens, ſuivant la diverſité de leurs caracteres & de leurs inſtitutions. Les premiers ne chercherent qu'à ſe repoſer de leurs ſuccès, & laiſſerent à peine échapper quelques traits de jalouſie contre les Athéniens. Ces derniers ſe livrerent tout-à-coup à l'ambition la plus effrénée, & ſe propoſerent à la fois de dépouiller les Lacédémoniens de la prééminence qu'ils avoient dans la Grece, & de protéger contre les Perſes les Ioniens qui venoient de recouvrer leur liberté.

Les peuples reſpiroient enfin : les Athéniens ſe rétabliſſoient au milieu des débris de leur ville infortunée ; ils en relevoient les murailles, malgré les plaintes des alliés qui commençoient à redouter la gloire de ce peuple, malgré les repréſentations des Lacédémoniens, dont l'avis étoit de démanteler les places de la Grece, ſituées hors du Péloponeſe, afin que dans une nouvelle invaſion, elles ne ſerviſſent pas de retraite aux Perſes (1). Thémiſtocle avoit ſu détourner adroitement l'orage qui,

(1) Thucyd. lib. 1, cap. 90. Plut. in Themiſt. p. 121. Diod. Sic. lib. 1, page 31.

dans cette occaſion, menaçoit les Athéniens. Il les avoit engagés de plus à former au Pirée un port entouré d'une enceinte redoutable (1), à conſtruire tous les ans un certain nombre de galeres, à promettre des immunités aux étrangers, & ſur-tout aux ouvriers qui viendroient s'établir dans leur ville (2),

Dans le même-temps les alliés ſe préparoient à délivrer les villes Grecques où les Perſes avoient laiſſé des garniſons. Une flotte nombreuſe, ſous les ordres de Pauſanias & d'Ariſtide, obligea l'ennemi d'abandonner l'île de Chypre & la ville de Byſance, ſituée ſur l'Helleſpont (3). Ces ſuccès acheverent de perdre Pauſanias, déſormais incapable de ſoutenir le poids de ſa gloire.

Ce n'étoit plus ce Spartiate rigide, qui, dans les champs de Platée inſultoit au faſte & à la ſervitude des Medes (4); c'étoit un ſatrape entiérement ſubjugué par les mœurs des peuples vaincus, & ſans ceſſe entouré de ſatellites étrangers qui le rendoient inacceſſible (5). Les alliés qui n'en

(1) Plut. in Themiſt. page 121. Nep. in Themiſt. cap. 6.

(2) Diod. Sic. lib. 11, page 33.

(3) Thucyd. lib. 1, cap. 94. Diod. Sic. lib. 11, page 34.

(4) Herodot. lib. 9, cap. 82.

(5) Thucyd. lib. 1, cap. 130. Nep. in Pauſ. cap. 3.

obtenoient que des réponſes dures & humiliantes, que des ordres impérieux & ſanguinaires, ſe révolterent enfin contre une tyrannie, devenue encore plus odieuſe par la conduite d'Ariſtide : ce dernier employoit, pour ſe concilier les eſprits, les armes les plus fortes, la douceur & la juſtice. Auſſi vit-on les peuples confédérés propoſer aux Athéniens de combattre ſous leurs ordres (1).

Les Lacédémoniens inſtruits de cette défection, rappellerent auſſi-tôt Pauſanias accuſé de vexation envers les alliés, ſoupçonné d'intelligence avec les Perſes. On eut alors des preuves de ſes vexations, & on lui ôta le commandement de l'armée (2) ; on en eut, quelque temps après, de ſa trahiſon, & on lui ôta la vie (3). Quelque éclatante que fût cette punition, elle ne ramena point les alliés : ils refuſerent d'obéir au Spartiate Dorcis, qui remplaça Pauſanias (4) ; & ce général s'étant retiré, les Lacédémoniens délibérerent ſur le parti qu'ils devoient prendre.

Le droit qu'ils avoient de commander les armées combinées des Grecs, étoit

(1) Thucyd. lib. 1, cap. 95. Diod. Sic. lib. 11, p. 34. Plut. in Ariſt. p. 333. Nep. in Ariſt. cap. 2.
(2) Thucyd. lib. 1, cap. 131.
(3) Id. ibid. cap. 134. Diod. Sic. lib. 11, p. 35.
(4) Thucyd. ibid. cap. 95.

fondé ſur les titres les plus reſpectables. Tous les peuples de la Grece, ſans en excepter les Athéniens, l'avoient reconnu juſqu'alors (1). Sparte en avoit fait uſage, non pour augmenter ſes domaines, mais pour détruire par-tout la tyrannie (2). La ſageſſe de ſes loix la rendoit ſouvent l'arbitre des peuples de la Grece; & l'équité de ſes déciſions en avoit rangé pluſieurs au nombre de ſes alliés. Et quel moment encore choiſiſſoit-on pour la dépouiller de ſa prérogative, celui où, ſous la conduite de ſes généraux, les Grecs avoient remporté les plus brillantes victoires.

Ces raiſons diſcutées parmi les Spartiates, les rempliſſoient d'indignation & de fureur. On menaçoit les alliés; on méditoit une invaſion dans l'Attique, lorſqu'un ſénateur nommé Hétæmaridas, oſa repréſenter aux guerriers dont il étoit entouré, que leurs généraux, après les plus glorieux ſuccès, ne rapportoient dans leur patrie que des germes de corruption; que l'exemple de Pauſanias devoit les faire trembler ſur le choix de ſes ſucceſſeurs, & qu'il étoit avantageux à la république de céder aux Athé-

(1) Herodot. lib. 8, cap. 2 & 3. Nep. in Ariſt. cap. 2.
(2) Thucyd. lib. 1, cap. 18. Plut. in Lyc, tome 1, p. 58.

niens l'empire de la mer, & le ſoin de continuer la guerre contre les Perſes (1).

Ce diſcours ſurprit, & calma ſoudain les eſprits. On vit la nation la plus valeureuſe de l'univers préférer ſes vertus à ſa vengeance, & dépoſer ſa jalouſie à la voix de la raiſon. Le génie de Lycurgue dominoit encore à Sparte. Jamais peut-être elle ne montra plus de courage & de grandeur.

Les Athéniens qui, loin de s'attendre à ce ſacrifice, s'étoient préparés à l'obtenir par la voie des armes, admirerent une modération qu'ils étoient incapables d'imiter; & tandis qu'une nation rivale ſe dépouilloit d'une partie de ſa puiſſance, ils n'en étoient que plus empreſſés à ſe faire aſſurer par les alliés, le droit honorable de commander les armées navales de la Grece (2).

Ce nouveau ſyſtême de confédération devoit être juſtifié par de nouvelles entrepriſes, & fit éclore de nouveaux projets. On commença par régler les contributions néceſſaires pour continuer la guerre contre les Perſes. Toutes les nations mirent leurs intérêts entre les mains d'Ariſtide : il parcourut le continent & les îles, s'inſtruiſit du produit des terres, & fit voir dans ſes

(1) Thucyd. lib. 1, cap. 75 & 95. Diod. Sic. lib. 11, page 38.

(2) Plut. in Ariſt. page 333.

opérations tant d'intelligence & d'équité, que les contribuables mêmes le regarderent comme leur bienfaiteur (1). Dès qu'elles furent terminées, on réſolut d'attaquer les Perſes.

Les Lacédémoniens ne participerent point à cette délibération: ils ne reſpiroient alors que la paix, les Athéniens que la guerre. Cette oppoſition de vues avoit éclaté plus d'une fois. Après la bataille de Mycale, ceux du Pélopoueſe, ayant les Lacédémoniens à leur tête, vouloient tranſporter les peuples de l'Ionie dans le continent de la Grece, & leur donner les places maritimes que poſſédoient les nations qui s'étoient alliées aux Perſes. Par ces tranſmigrations, la Grece eût été délivrée du ſoin de protéger les Ioniens, & l'on éloignoit une rupture certaine entre l'Aſie & l'Europe. Mais les Athéniens rejetterent cet avis, ſous prétexte que le ſort de leurs colonies ne devoit pas dépendre des alliés (2). Il falloit du moins imprimer une ſorte de flétriſſure ſur les peuples Grecs qui avoient joint leurs troupes à celles de Xerxès, ou qui étoient reſtés dans l'inaction. Les Lacédémoniens propoſerent de les exclure de l'aſſemblée des Amphictyons: mais Thé-

(1) Plut. ibid.
(1) Herodot. lib. 9, cap. 106.

miſtocle, qui vouloit ménager à ſa patrie l'alliance des Argiens, des Thébains & des Theſſaliens, repréſenta qu'en écartant de cette aſſemblée les nations coupables, deux ou trois villes puiſſantes y diſpoſeroient à leur gré de tous les ſuffrages; il fit tomber la propoſition des Lacédémoniens, & s'attira leur haine (1).

Il avoit mérité celle des alliés, par les exactions & les violences qu'il exerçoit dans les îles de la mer Egée. Une foule de particuliers ſe plaignoient de ſes injuſtices; d'autres, des richeſſes qu'il avoit acquiſes; tous, du déſir extrême qu'il avoit de dominer. L'envie qui recueilloit les moindres de ſes actions & de ſes paroles, goûtoit le cruel plaiſir de répandre des nuages ſur ſa gloire. Lui-même la voyoit ſe flétrir de jour en jour; & pour en ſoutenir l'éclat, il s'abaiſſoit à fatiguer le peuple du récit de ſes exploits, ſans s'appercevoir qu'il eſt auſſi dangereux qu'inutile, de rappeller des ſervices oubliés: il fit conſtruire auprès de ſa maiſon un temple conſacré à DIANE, AUTEUR DES BONS CONSEILS. Cette inſcription, monument de ceux qu'il avoit donnés aux Athéniens pendant la guerre Médique, parut un reproche, & par conſéquent un outrage fait à la nation. Ses

(1) Plut. in Them. page 122.

ennemis

ennemis prévalurent : il fut banni *, & ſe retira dans le Péloponeſe ; mais bientôt accuſé d'entretenir une correſpondance criminelle avec Artaxerxès, ſucceſſeur de Xerxès, il fut pourſuivi de ville en ville (1), & contraint de ſe réfugier chez les Perſes. Ils honorerent dans leur vainqueur ſuppliant, des talents qui les avoient humiliés, mais qui n'étoient plus à craindre. Il mourut pluſieurs années après **.

Les Athéniens s'apperçurent à peine de cette perte : ils poſſédoient Ariſtide, & Cimon fils de Miltiade. Cimon réuniſſoit à la valeur de ſon pere, la prudence de Thémiſtocle, & preſque toutes les vertus d'Ariſtide, dont il avoit étudié les exemples, & écouté les leçons (2). On lui confia le commandement de la flotte Grecque : il fit voile vers la Thrace, s'empara d'une ville où les Perſes avoient une garniſon, détruiſit les pirates qui infeſtoient les mers voiſines, & porta la terreur dans quelques îles qui s'étoient ſéparées de la ligue (3).

Bientôt il ſort du Pirée, avec 200 galeres auxquelles les alliés en joignent 100 autres, il oblige par ſa préſence ou par ſes armes,

* Vers l'an 471 avant J. C.

(1) Thucyd. lib. 1, cap. 135. Diod. Sic. lib. 11 page 42. Plut. in Them. page 122 & 123.

** Vers l'an 449. avant J. C.

(2) Plut. in Cim. page 481.

(3) Id. ibid. page 483. Thucyd. lib. 1, cap. 98.

les villes de Carie & de Lycie à ſe déclarer contre les Perſes; &, ayant rencontré à la hauteur de l'île de Chypre la flotte de ces derniers, compoſée de 200 vaiſſeaux (1), il en coule à fond une partie, & s'empare du reſte : le ſoir même il arrive ſur les côtes de Pamphylie où les Perſes avoient raſſemblé une forte armée; il débarque ſes troupes, attaque l'ennemi, le diſperſe, & revient avec un nombre prodigieux de priſonniers; & quantité de riches dépouilles deſtinées à l'embelliſſement d'Athenes (2).

La conquête de la preſqu'île de Thrace ſuivit de près cette double victoire (3); & d'autres avantages remportés pendant pluſieurs années accrurent ſucceſſivement la gloire des Athéniens, & la confiance qu'ils avoient en leurs forces

Celles de leurs alliés s'affoibliſſoient dans la même proportion. Epuiſés par une guerre qui, de jour en jour, leur devenoit plus étrangere, la plupart refuſoient d'envoyer leur contingent de troupes & de vaiſſeaux. Les Athéniens employerent d'abord, pour les y contraindre, les menaces & la violence. Mais Cimon, par des vues plus profondes, leur propoſa de garder leurs ſoldats & leurs matelots, d'augmenter leurs contributions

(1) Thucyd. ibid. cap. 100.
(2) Diod. Sic. lib. 11, page 47.
(3) Plut. in Cim. page. 487.

en argent, & d'envoyer leurs galeres qu'il feroit monter par des Athéniens (1). Par cette politique adroite il les priva de leur marine; & les ayant plongé dans un funeſte repos, il donna tant de ſupériorité à ſa patrie, qu'elle ceſſa d'avoir des égards pour les alliés. Ariſtide & Cimon en retinrent quelques-uns par des attentions ſuivies. Athenes, par ſes hauteurs, força les autres à ſe ſéparer de ſon alliance, & les punit de leur défection en les aſſerviſſant.

C'eſt ainſi qu'elle s'empara des îles de Scyros & de Naxos (2); & que l'île de Thaſos, après un long ſiege, fut obligée d'abattre les murs de ſa capitale, & de livrer aux vainqueurs ſes vaiſſeaux, ſes mines d'or, & le pays qu'elle poſſédoit dans le continent (3).

Ces infractions étoient manifeſtement contraires au traité qu'Ariſtide avoit fait avec les alliés, & dont les plus horribles ſermens devoient garantir l'exécution. Mais Ariſtide lui-même exhorta les Athéniens à détourner ſur lui les peines que méritoit leur parjure (4). Il ſemble que l'ambition commençoit à corrompre la vertu même.

(1) Thucyd. lib. 1, cap. 99. Plut. in Cim. p. 485.
(2) Thucyd. lib. 1, cap. 98. Plut. in Cim. p. 483.
(3) Thucyd. lib. 1, cap. 101. Diod. Sic. lib. 11. p. 53. Plut. in Cim. p. 487.
(4) Plut. in Ariſt. page 334.

Athenes étoit alors dans un état de guerre continuel ; & cette guerre avoit deux objets : l'une qu'on publioit à haute voix, conſiſtoit à maintenir la liberté des villes de l'Ionie ; l'autre qu'on craignoit d'avouer, conſiſtoit à la ravir aux peuples de la Grece.

Les Lacédémoniens, réveillés enfin par les plaintes des alliés, avoient réſolu pendant le ſiege de Thaſos, de faire une diverſion dans l'Attique (1) : mais dans le moment de l'exécution, d'affreux tremblemens de terre détruiſent Sparte, & font périr ſous ſes ruines un nombre conſidérable d'habitans. Les eſclaves ſe révoltent ; quelques villes de la Laconie ſuivent leur exemple, & les Lacédémoniens ſont contraints d'implorer le ſecours de ce peuple * dont ils vouloient arrêter les progrès. Un de ſes orateurs lui conſeilloit de laiſſer périr la ſeule puiſſance qu'il eût à redouter dans la Grece ; mais Cimon convaincu que la rivalité de Sparte étoit plus avantageuſe aux Athéniens que leurs conquêtes mêmes, ſut leur inſpirer des ſentimens plus généreux (2). Ils joignirent à diverſes repriſes, leurs troupes à celles des Lacédémoniens ;

(1) Thucyd. lib. 1, cap. 101.
* Vers l'an 464 avant J. C.
(2) Plut. in Cim. page 489.

& ce ſervice important qui devoit unir les deux nations, fit naître entre elles une haine qui produiſit des guerres funeſtes (1). Les Lacédémoniens crurent s'appercevoir que les généraux d'Athenes entretenoient des intelligences avec les révoltés : ils les prierent de ſe retirer ſous des prétextes plauſibles : mais les Atheniens irrités d'un pareil ſoupçon, rompirent le traité qui les lioit aux Lacédémoniens, depuis le commencement de la guerre Médique, & ſe hâterent d'en conclure un autre avec ceux d'Argos, depuis long-temps ennemis des Lacédémoniens (2).

Sur ces entrefaites, Inarus, fils de Pſammétique, ayant fait ſoulever l'Egypte contre Artaxerxès, roi de Perſe (3), ſollicita la protection des Athéniens*. Le deſir d'affoiblir les Perſes, & de ſe ménager l'alliance des Egyptiens, détermina la république encore plus que les offres d'Inarus. Cimon conduiſit en Egypte la flotte des alliés, compoſée de 200 vaiſſeaux (4) : elle remonta le Nil, & ſe joignit à celle des Egyptiens, qui défirent les Perſes, &

(1) Diod. Sic. lib. 11, page 49.

(2) Thucyd. lib. 1, cap. 102. Diod. Sic. lib. 11, page 48. Pauſan. lib. 4, cap. 24, page 339.

(3) Thucyd. ibid. cap 104. Diod. Sic. ibid. page 54.

* Vers l'an 462 avant J. C.

(4) Thucyd. lib. 1, cap. 110. Plut. in Cim. page 490.

s'emparerent de Memphis, à l'exception d'un quartier de la ville où s'étoient réfugiés les débris de l'armée Perſanne. La révolte des Egyptiens ne fut étouffée que ſix ans après : la valeur ſeule des Athéniens & des autres Grecs en prolongea la durée. Après la perte d'une bataille, ils ſe défendirent pendant ſeize mois, dans une île formée par deux bras du Nil, & la plupart périrent les armes à la main. Il faut obſerver qu'Artaxerxès, pour obliger les troupes à quitter l'Egypte, avoit vainement tenté d'engager, à force de préſens, les Lacédémoniens à faire une irruption dans l'Attique (1).

Tandis que les Athéniens combattoient au loin pour donner un roi à l'Egypte, ils attaquoient en Europe ceux de Corinthe & d'Epidaure; ils triomphoient des Béotiens & des Sicyoniens; ils diſperſoient la flotte du Péloponeſe, forçoient les habitans d'Egine à livrer leurs vaiſſeaux, à payer un tribut, à démolir leurs murailles (2): ils envoyoient des troupes en Theſſalie, pour rétablir Oreſte ſur le trône de ſes peres (3); ils remuoient ſans ceſſe les

(1) Thucyd. lib. 1, cap. 109. Diod. Sic. lib. 11, page 56.

(2) Thucyd. ibid. cap. 105 & 108. Diod. ibid. page 59 & 63.

(3) Thucyd. ibid. cap. 111.

peuples de la Grece par des intrigues ſourdes, ou par des entrepriſes audacieuſes; donnant des ſecours aux uns, forçant les autres à leur en fournir; réuniſſant à leur domaine les pays qui étoient à leur bienſéance; formant des établiſſemens dans les pays ou le commerce les attiroit toujours les armes à la main; toujours entraînés à de nouvelles expéditions, par une ſucceſſion rapide de revers & de ſuccès.

Des colonies compoſées quelquefois de 10,000 hommes (1), alloient au loin cultiver les terres des vaincus (2): elles auroient, ainſi que la multiplicité des guerres, dépeuplé l'Attique. Mais les étrangers abordoient en foule dans ce petit pays, attirés par le décret de Thémiſtocle qui leur accordoit un aſyle, & encore plus par le deſir de partager la gloire & le fruit de tant de conquêtes.

Des généraux habiles & entreprenans ne ſecondoient que trop l'ambition effrénée de la république. Tels étoient Myronidès, qui, dans une ſeule campagne, s'empara de la Phocide, & de preſque toute la Béotie (3); Tolmidès, qui, vers le même

(1) Diod. Sic. lib 11, page 54.
(2) Id. ibid. page 67. Plut. in Per. page 161.
(3) Diod. Sic. lib. 11, page 63. Thucyd. lib. 1, cap. 108.

temps, ravagea les côtes du Péloponeſe (1); Périclès, qui commençoit à jetter les fondemens de ſa gloire, & qui profitoit des fréquentes abſences de Cimon, pour ſe rendre maître de l'eſprit du peuple.

Les Athéniens ne faiſoient pas alors directement la guerre à Lacédémone; mais ils exerçoient fréquemment des hoſtilités contre elle & contre ſes alliés. Un jour ils voulurent, de concert avec les Argiens, s'oppoſer au retour d'un corps de troupes, que des intérêts particuliers avoient attiré du Péloponeſe en Béotie. La bataille ſe donna auprès de la ville de Tanagra *. Les Athéniens furent battus; les Lacédémoniens continuerent tranquillement leur marche (2). Les premiers craignirent alors une rupture ouverte. Dans ces occaſions, la république rougiſſoit de ſes injuſtices; & ceux qui la gouvernoient, dépoſoient leur rivalité. Tous les yeux ſe tournerent vers Cimon qu'ils avoient exilé quelques années auparavant. Périclès qui l'avoit fait bannir, ſe chargea de propoſer le décret qui ordonnoit ſon rappel (3).

Ce grand homme honoré de l'eſtime

(1) Diod. ibid. page 64. Thucyd. ibid.
* Vers l'an 456 avant J. C.
(2) Thucyd. lib. 1, cap. 108.
(3) Plut. in Cim. page 490.

des Spartiates, & assuré de la confiance des Athéniens, employa tous ses soins pour les ramener à des vues pacifiques (1), & les engagea du moins à signer une treve de cinq ans *. Mais comme les Athéniens ne pouvoient plus supporter le repos, il se hâta de les mener en Chypre ; il y remporta de si grands avantages sur les Perses, qu'il contraignit Artaxerxès à demander la paix en suppliant **. Les conditions en furent humiliantes pour le grand roi. Lui-même n'en eût pas dicté d'autres à une peuplade de brigands, qui auroit infesté les frontieres de son royaume. Il reconnut l'indépendance des villes Grecques de l'Ionie. On stipula que ses vaisseaux de guerre ne pourroient entrer dans les mers de la Grece, ni ses troupes de terre approcher des côtes, qu'à une distance de trois jours de marche. Les Athéniens, de leur côté, jurerent de respecter les états d'Artaxerxès (2).

Telles furent les loix qu'une ville de la Grece imposoit au plus grand empire du monde. Trente ans auparavant, la résolution qu'elle prit de résister à cette puissance, fut regardée comme un coup de

(1) Thucyd. lib. 1, cap. 112. Plut. ibid.
* L'an 450. avant J. C.
** L'an 449 avant J. C.
(2) Diod. Sic. lib. 12, page 74.

déſeſpoir, & le ſuccès comme un prodige. Cimon ne jouit pas long-temps de ſa gloire : il finit ſes jours en Chypre. Sa mort fut le terme des proſpérités des Athéniens : elle le ſeroit de cette partie de leur hiſtoire, ſi je n'avois à recueillir quelques traits qui ſervent à caractériſer le ſiecle où il a vécu.

RÉFLEXIONS SUR LE SIECLE DE THÉMISTOCLE ET D'ARISTIDE.

Lorſque les Perſes parurent dans la Grece, deux ſortes de crainte engagerent les Athéniens à leur oppoſer une vigoureuſe réſiſtance.

La crainte de l'eſclavage, qui, dans une nation libre, a toujours produit plus de vertus que les principes de l'inſtitution ; & la crainte de l'opinion publique, qui, chez toutes les nations, ſupplée ſouvent aux vertus. La premiere agiſſoit d'autant plus ſur les Athéniens, qu'ils commençoient à jouir de cette liberté qui leur avoit coûté deux ſiecles de diſſentions. Ils devoient la ſeconde à leur éducation & à une longue habitude. Il régnoit alors dans les ames cette pudeur (1) qui rougit de la licence, ainſi que de la lâcheté ; qui fait

(1) Plat de leg. lib. 3, page 699.

que chaque citoyen ſe renferme dans les bornes de ſon état ou de ſes talens ; qui fait auſſi que la loi devient un frein pour l'homme puiſſant ; la pratique des devoirs, une reſſource pour l'homme foible ; & l'eſtime de ſes ſemblables, un beſoin pour tous.

On fuyoit les emplois, parce qu'on en étoit digne (1) ; on n'oſoit aſpirer aux diſtinctions, parce que la conſidération publique ſuffiſoit pour payer les ſervices rendus à l'état. Jamais on n'a fait de ſi grandes choſes que dans ce ſiecle ; jamais on n'a été plus éloigné de penſer que la gloire dût en réjaillir ſur quelques citoyens. On éleva des ſtatues en l'honneur de Solon, d'Harmodius & d'Ariſtogiton ; mais ce ne fut qu'après leur mort. Ariſtide & Thémiſtocle ſauverent la république, qui ne leur décerna pas même une couronne de laurier (2). Miltiade, après la bataille de Marathon, ſollicita cet honneur dans l'aſſemblée du peuple. Un homme ſe leva, & lui dit : « Miltiade, quand vous repouſ-» ſerez tout ſeul les barbares, vous au-» rez tout ſeul une couronne (3) ». Peu de temps après, des troupes Athéniennes,

(1) Iſocr. Areop. tome 1, page 323.
(2) Æſcin. orat. cont. Cteſip. page 417.
(3) Plut. in Cim. page 483.

ſous la conduite de Cimon, remporterent de grands avantages dans la Thrace. A leur retour, elles demanderent une récompenſe. Dans les inſcriptions qui furent gravées, on fit l'éloge des troupes, & l'on ne cita perſonne en particulier (1).

Comme chaque citoyen pouvoit être utile, & n'étoit pas à chaque inſtant humilié par des préférences injuſtes, ils ſavoient tous qu'ils pourroient acquérir une conſidération perſonnelle ; & comme les mœurs étoient ſimples & pures, ils avoient en général cette indépendance & cette dignité qu'on ne perd que par la multiplicité des beſoins & des intérêts.

Je ne citerai point, à l'avantage de ce ſiecle, l'hommage éclatant que les Athéniens rendirent à la probité d'Ariſtide : ce fut à la repréſentation d'une piece d'Eſchyle. L'acteur ayant dit qu'Amphiaraüs étoit moins jaloux de paroître homme de bien, que de l'être en effet ; tous les yeux ſe tournerent rapidement vers Ariſtide (2). Une nation corrompue pourroit faire une pareille application : mais les Athéniens eurent toujours plus de déférence pour les avis d'Ariſtide, que pour ceux de Thémiſtocle, & c'eſt ce qu'on ne verroit pas dans une nation corrompue.

(1) Æſchin. ibid. page 458 Plut. ibid. p. 482.
(2) Plut. in Ariſt. page 320.

Après leurs ſuccès contre les Perſes, l'orgueil que donne la victoire (1), ſe joignit dans leurs cœurs aux vertus qui l'avoient procurée ; & cet orgueil étoit d'autant plus légitime, que jamais on ne combattit pour une cauſe plus juſte & plus importante.

Lorſqu'une nation pauvre & vertueuſe parvient tout-à-coup à une certaine élévation, il arrive de deux choſes l'une : ou que pour conſerver ſa conſtitution, elle renonce à toute idée d'agrandiſſement ; & alors elle jouit en paix de ſa propre eſtime, & du reſpect des autres peuples ; c'eſt ce qui arriva aux Lacédémoniens : ou qu'elle veut, à quelque prix que ce ſoit, accroître ſa puiſſance ; & alors elle devient injuſte & oppreſſive ; c'eſt ce qu'éprouverent les Athéniens.

Thémiſtocle les égara dans la route où il les conduiſit. Les autres chefs, loin de modérer leur ardeur, ne parurent attentifs qu'à l'enflammer.

Lors de la ſeconde invaſion des Perſes, Miltiade propoſa de les combattre en raſe campagne (2). Ce projet étoit digne du vainqueur de Marathon. Celui de Thémiſtocle fut plus hardi peut-être : il oſa con-

(1) Ariſtoph. equit. v. 779.
(2) Steſimbr. ap. Plut. in Them. page 113.

ſeiller aux Athéniens de confier leur deſtinée au haſard d'une bataille navale. De puiſſantes raiſons s'élevoient contre ce plan de défenſe. Les Athéniens ſavoient à peine alors gouverner leurs foibles navires : ils n'étoient point exercés aux combats de mer. On ne pouvoit pas prévoir que Xerxès attaqueroit les Grecs dans un détroit. Enfin, Thémiſtocle devoit-il ſe flatter, comme il l'aſſuroit, qu'à tout événement il s'ouvriroit un paſſage à travers la flotte Perſanne, & tranſporteroit le peuple d'Athenes dans un pays éloigné ? Quoi qu'il en ſoit, le ſuccès juſtifia Thémiſtocle.

Mais ſi l'établiſſement de la marine fut le ſalut d'Athenes, elle devint bientôt l'inſtrument de ſon ambition & de ſa perte (1). Thémiſtocle qui vouloit rendre ſa nation la plus puiſſante de la Grece, pour en être le premier citoyen, fit creuſer un nouveau port, conſtruire un plus grand nombre de galeres, deſcendre ſur ſes flottes les ſoldats, les ouvriers, les laboureurs, & cette multitude d'étrangers qu'il avoit attirés de tous côtés. Après avoir conſeillé d'épargner les peuples du continent, qui s'étoient unis à Xerxès, il attaqua ſans ménagement les

(1) Iſocr. de pac. tome 1, page 393.

ſes qui avoient été forcées de céder aux Perſes (1) : il raviſſoit leurs tréſors ; & de retour dans ſa patrie, il en achetoit des partiſans qu'il retenoit & révoltoit par ſon faſte. Cimon & les autres généraux enrichis par la même voie, étalerent une magnificence inconnue juſqu'alors : ils n'avoient plus d'autre objet, à l'exemple de Thémiſtocle, que de concourir à l'agrandiſſement de la république. Cette idée dominoit dans tous les eſprits.

Le peuple, énorgueilli de voir ſes généraux mettre à ſes pieds les dépouilles & les ſoumiſſions volontaires ou forcées, des villes réunies à ſon domaine, ſe repandoit avec impétuoſité ſur toutes les mers, & paroiſſoit ſur tous les rivages ; il multiplioit des conquêtes qui altéroient inſenſiblement le caractere de la valeur nationale. En effet, ces braves ſoldats qui avoient affronté la mort dans les champs de Marathon & de Platée, ſervilement employés aux opérations de la manœuvre, ne s'exerçoient, le plus ſouvent, qu'à tenter des deſcentes avec précaution, qu'à ſurprendre des villes ſans défenſe, qu'à ravager des terres abandonnées ; eſpece de guerre qui apprend à calculer ſes forces, à n'approcher de

(1) Plut. in Them. page 122.

l'ennemi qu'en tremblant, à prendre la fuite ſans en rougir (1).

Les mœurs reçurent l'atteinte funeſte que le commerce des étrangers, la rivalité de puiſſance ou de crédit; l'eſprit des conquêtes & l'eſpoir du gain, portent à un gouvernement fondé ſur la vertu. Cette foule de citoyens obſcurs qui ſervoient ſur les flottes, & auxquels la république devoit des égards, puiſqu'elle leur devoit ſa gloire, contracterent dans leurs courſes les vices des pirates: & devenant tous les jours plus entreprenans, ils dominerent dans la place publique, & firent paſſer l'autorité entre les mains du peuple, ce qui arrive preſque toujours dans un état où la marine eſt floriſſante, (2). Deux ou trois traits montrent avec quelle rapidité, les principes de droiture & d'équité, s'affoiblirent dans la nation.

Quelques mois après la bataille de Platée, Thémiſtocle annonça publiquement qu'il avoit formé un projet important, & dont le ſuccès ne pouvoit être aſſuré que par le ſecret le plus impénétrable. Le peuple répondit: Qu'Ariſtide en ſoit le dépoſitaire, nous nous en rap-

(1) Plat. de leg. lib. 4, tome 2, page 706.
(2) Ariſtot. de rep. lib. 5, cap. 3, page 389 & 390. Plut. in Them. page 121.

portons

portons à lui. Thémiſtocle tira ce dernier à l'écart, & lui dit : « La flotte de nos » alliés ſéjourne, ſans défiance, dans le » port de Pagaſe ; je propoſe de la brûler, » & nous ſommes les maîtres de la Grece ». » Athéniens, dit alors Ariſtide, rien de » ſi utile que le projet de Thémiſtocle ; » mais rien de ſi injuſte ». Nous n'en voulons point, s'écria tout d'une voix l'aſſemblée (1).

Quelques années après, les Samiens propoſerent aux Athéniens de violer un article du traité qu'on avoit fait avec les alliés. Le peuple demanda l'avis d'Ariſtide : « Celui des Samiens eſt injuſte, ré- » pondit il ; mais il eſt utile ». Le peuple approuva le projet des Samiens (2). Enfin après un court intervalle de temps, & ſous Périclès, les Athéniens, dans plus d'une occaſion, eurent l'inſolence d'avouer qu'ils ne connoiſſoient plus d'autre droit des gens, que la force (3).

(1) Plut. in Ariſt. page 332. Id. in Them. page 122.
(2) Plut. in Ariſt. page 334.
(3) Thucyd. lib. 5, cap. 89, &c.

SECTION TROISIEME.

SIECLE DE PÉRICLÈS*.

PÉRICLÈS.

PÉRICLÈS s'apperçut de bonne heure, que ſa naiſſance & ſes richeſſes lui donnoient des droits, & le rendoient ſuſpect. Un autre motif augmentoit ſes alarmes. Des vieillards qui avoient connu Piſiſtrate, croyoient le retrouver dans le jeune Périclès; c'étoit, avec les mêmes traits, le même ſon de voix, & le même talent de la parole (1): il falloit ſe faire pardonner cette reſſemblance, & les avantages dont elle étoit accompagnée. Périclès conſacra ſes premieres années à l'étude de la philoſophie, ſans ſe mêler des affaires publiques, & ne paroiſſant ambitionner d'autre diſtinction que celle de la valeur (2).

Après la mort d'Ariſtide & l'exil de Thémiſtocle, Cimon prit les rênes du gouvernement; mais ſouvent occupé d'ex-

* Depuis l'an 404, juſqu'à l'an 444 avant J. C.
(1) Plut. in Per. page 155.
(2) Id. ibid.

péditions lointaines, il laiſſoit la confiance des Athéniens, flotter entre pluſieurs concurrens incapables de la fixer. On vit alors Périclès ſe retirer de la ſociété, renoncer aux plaiſirs, attirer l'attention de la multitude par une démarche lente, un maintien décent, un extérieur modeſte & des mœurs irréprochables (1). Il parut enfin à la tribune, & ſes premiers eſſais étonnerent les Athéniens. Il devoit à la nature d'être le plus éloquent des hommes, & au travail d'être le premier des orateurs de la Grece (2).

Les maîtres célebres qui avoient élevé ſon enfance, continuant à l'éclairer de leurs conſeils, remontoient avec lui aux principes de la morale & de la politique; ſon génie s'approprioit leurs connoiſſances (3); & de là, cette profondeur, cette plénitude de lumieres, cette force de ſtyle, qu'il ſavoit adoucir au beſoin, ces graces qu'il ne négligeoit point, qu'il n'affecta jamais, tant d'autres qualités qui le mirent en état de perſuader ceux qu'il ne pouvoit convaincre, & d'entraîner ceux-mêmes qu'il ne pouvoit ni convaincre, ni perſuader.

---

(1) Plut. in Per. page 154 & 156.

(2) Cicer. de clar. orat. cap. 11, tome 1, page 345; Diod. Sic. lib. 12, page 96.

(3) Plut. in Per. page 156.

On trouvoit dans ſes diſcours une majeſté impoſante ſous laquelle les eſprits reſtoient accablés. C'étoit le fruit de ſes converſations avec le philoſophe Anaxagore, qui en lui développant le principe des êtres, & les phénomenes de la nature, ſembloit avoir agrandi ſon ame naturellement élevée (1).

On n'étoit pas moins frappé de la dextérité avec laquelle il preſſoit ſes adverſaires, ſe déroboit à leurs pourſuites. Il la devoit au philoſophe Zénon d'Elée, qui l'avoit, plus d'une fois, conduit dans les détours d'une dialectique captieuſe, pour lui en découvrir les iſſues ſecretes (2); auſſi l'un des plus grands antagoniſtes de Périclès, diſoit ſouvent: « Quand je l'ai terraſſé, & » que je le tiens ſous moi: il s'écrie, qu'il » n'eſt point vaincu, & le perſuade à tout » le monde (3) ».

Périclès connoiſſoit trop bien ſa nation, pour ne pas fonder ſes eſpérances ſur le talent de la parole; & l'excellence de ce talent, pour n'être pas le premier à le reſpecter. Avant que de paroître en public, il s'avertiſſoit en ſecret qu'il alloit parler à

(1) Plut. in Per. page 156.
(2) Id. ibid. page 154.
(3) Id. ibid. p. 156. Id. præc. ger. reip. t. 2, p. 802.

des hommes libres, à des Grecs, à des Athéniens (1).

Cependant il s'éloignoit le plus qu'il pouvoit de la tribune, parce que toujours ardent à ſuivre avec lenteur le projet de ſon élévation, il craignoit d'effacer par de nouveaux ſuccès l'impreſſion des premiers, & de porter trop tôt l'admiration du peuple à ce point, d'où elle ne peut que deſcendre. On jugea qu'un orateur qui dédaignoit des applaudiſſemens dont il étoit aſſuré, méritoit la confiance qu'il ne cherchoit pas, & que les affaires dont il faiſoit le rapport, devoient être bien importantes, puiſqu'elles le forçoient à rompre le ſilence (2).

On conçut une haute idée du pouvoir qu'il avoit ſur ſon ame, lorſqu'un jour que l'aſſemblée ſe prolongea juſqu'à la nuit, on vit un ſimple particulier ne ceſſer de l'interrompre & de l'outrager, le ſuivre avec des injures juſques dans ſa maiſon; & Périclès ordonner froidement à un de ſes eſclaves de prendre un flambeau, & de conduire cet homme chez lui (3).

Quand on vit enfin, que par-tout il montroit non-ſeulement le talent, mais encore la vertu propre à la circonſtance; dans ſon

(1) Plut. apopht. tome 2, page 186.
(2) Plut. in Per. page 155.
(3) Id. ibid. page 154.

intérieur, la modeſtie & la frugalité des temps anciens; dans les emplois de l'adminiſtration, un déſintéreſſement & une probité inaltérable; dans le commandement des armées, l'attention à ne rien donner au haſard, & à riſquer plutôt ſa réputation que le ſalut de l'état (1); on penſa qu'une ame qui ſavoit mépriſer les louanges & l'inſulte, les richeſſes, les ſuperfluités & la gloire elle-même, devoit avoir pour le bien public cette chaleur dévorante qui étouffe les autres paſſions, ou qui du moins les réunit dans un ſentiment unique.

Ce fut ſur-tout cette illuſion qui éleva Périclès; & il ſut l'entretenir pendant près de quarante ans (2), dans une nation éclairée jalouſe de ſon autorité, & qui ſe laſſoit auſſi facilement de ſon admiration que de ſon obéiſſance.

Il partagea d'abord ſa faveur avant que de l'obtenir toute entiere. Cimon étoit à la tête des nobles & des riches; Périclès ſe déclara pour la multitude qu'il mépriſoit, & qui lui donna un parti conſidérable. Cimon qui par des voies légitimes, avoit acquis dans ſes expéditions une fortune immenſe, l'employoit à décorer la ville, & à ſoulager les malheureux. Périclès, par la force de ſon

(1) Plut. in Per. page 161, 162, &c.
(2) Id. ibid. page 161.

aſcendant, diſpoſa du tréſor public des Athéniens, & de celui des alliés, remplit Athenes des chefs-d'œuvre de l'art, aſſigna des penſions aux citoyens pauvres, leur diſtribua une partie des terres conquiſes, multiplia les fêtes, accorda un droit de préſence aux juges, à ceux qui aſſiſteroient aux ſpectacles & à l'aſſemblée générale (1). Le peuple ne voyant que la main qui donnoit, fermoit les yeux ſur la ſource où elle puiſoit. Il s'uniſſoit de plus en plus avec Périclès, qui pour ſe l'attacher plus fortement encore, le rendit complice de ſes injuſtices, & ſe ſervit de lui pour frapper ces grands coups qui augmentent le crédit en le manifeſtant. Il fit bannir Cimon, fauſſement accuſé d'entretenir des liaiſons ſuſpectes avec les Lacédémoniens (2); & ſous de frivoles prétextes, il détruiſit l'autorité de l'aréopage, qui s'oppoſoit, avec vigueur, à la licence des mœurs & des innovations (3).

Après la mort de Cimon, Thucydide ſon beau-frere, tâcha de ranimer le parti chancelant des principaux citoyens. Il n'avoit pas les talens militaires de Périclès; mais auſſi

(1) Ariſtot. de rep. lib 2, cap. 12, tome 2, page 336. Plut in Per. page 156 & 157.
(2) Plut. in Cim page 489.
(3) Id. in Per. page 157.

habile que lui à manier les eſprits, il maintint pendant quelque temps l'équilibre, & finit par éprouver les rigueurs de l'oſtraciſme (1).

Dès ce moment, Périclès changea de ſyſtême : il avoit ſubjugé le parti des riches, en flattant la multitude ; il ſubjugua la multitude, en réprimant ſes caprices, tantôt par une oppoſition invincible, tantôt par la ſageſſe de ſes conſeils, ou par les charmes de ſon éloquence (2). Tout s'opéroit par ſes volontés ; tout ſe faiſoit en apparence, ſuivant les regles établies ; & la liberté raſſurée par le maintien des formes républicaines, expiroit, ſans qu'on s'en apperçut, ſous le poids du génie.

Plus la puiſſance de Périclès augmentoit, moins il prodiguoit ſon crédit & ſa préſence. Renfermé dans un petit cercle de parents & d'amis, il veilloit du fond de ſa retraite, ſur toutes les parties du gouvernement, tandis qu'on ne le croyoit occupé qu'à pacifier ou bouleverſer la Grece. Les Athéniens dociles au mouvement qui les entraînoit, en reſpectoient l'auteur, parce qu'ils le voyoient rarement implorer leurs ſuffrages ; & auſſi exceſſifs dans leurs expreſſions que dans leurs ſentimens, ils ne repréſentoient Périclès, que ſous les traits du plus puiſſant

(1) Id. ibid. page 158 & 161.
(2) Plut. in Per. page 161.

des

des dieux. Faiſoit-il entendre ſa voix dans les occaſions eſſentielles ! on diſoit que Jupiter lui avoit confié la foudre & les éclairs (1). N'agiſſoit-il dans les autres que par le miniſtere de ſes créatures ! on ſe rappelloit que le ſouverain des cieux laiſſoit à des génies ſubalternes, les détails du gouvernement de l'univers.

Périclès étendit, par des victoires éclatantes, les domaines de la république : mais quand il vit la puiſſance des Athéniens à une certaine élévation, il crut que ce ſeroit une honte de la laiſſer affoiblir, & un malheur de l'augmenter encore. Cette vue dirigea toutes ſes opérations ; & le triomphe de ſa politique fut d'avoir, pendant ſi long-temps, retenu les Athéniens dans l'inaction, leurs alliés dans la dépendance, & ceux de Lacédémone dans le reſpect.

Les Athéniens pénétrés du ſentiment de leurs forces ; & de ce ſentiment qui, dans les rangs élevés produit la hauteur & l'orgueil, dans la multitude, l'inſolence & la férocité, ne ſe bornoient plus à dominer ſur la Grece ; ils méditoient la conquête de l'Egypte, de Carthage, de la Sicile & de l'Etrurie. Périclès leur laiſſoit exhaler ces

(1) Ariſtoph. in Acharn. v. 529 Plut. in Per. p. 156. Cicer. orat. cap. 9, tome 1, page 426.

vaſtes projets, & n'en étoit que plus attentif aux démarches des alliés d'Athenes (1).

La république briſoit ſucceſſivement les liens de l'égalité, qui avoient formé leur confédération : elle appéſantiſſoit ſur eux un joug plus humiliant que celui des barbares ; parce qu'en effet on s'accoutume plus aiſément à la violence, qu'à l'injuſtice. Entre autres ſujets de plainte, ils reprocherent aux Athéniens d'avoir employé à l'embelliſſement de leur ville, les ſommes d'argent qu'ils accordoient tous les ans pour faire la guerre aux Perſes. Périclès répondit, que les flottes de la république mettoient ſes alliés à l'abri des inſultes des barbares, & qu'elle n'avoit point d'autre engagement à remplir (2). A cette réponſe, l'Eubée, Samos & Byzance ſe ſouleverent : mais bientôt après, l'Eubée rentra ſous l'obéiſſance des Athéniens (3) ; Byzance leur apporta le tribut ordinaire (4) ; Samos, après une vigoureuſe réſiſtance, les indemniſa des frais de la guerre, livra ſes vaiſſeaux, démolit ſes murailles & donna des ôtages (5).

La ligue du Péloponeſe vit dans cet

(1) Iſocr. de Pac. t. 1, p. 402. Plut. in Per. p. 164.
(2) Plut. in Per. p. 158.
(3) Thucyd. lib. 1, cap. 114. Diod. Sic. lib. 12, page 75.
(4) Thucyd. lib. 1, cap. 117.
(5) Thucyd. ibid. Plut. in Per. page 167.

exemple de vigueur, une nouvelle preuve du deſpotiſme que les Athéniens exerçoient ſur leurs alliés, & qu'ils feroient un jour éprouver à leurs ennemis. Depuis long-temps alarmée de leurs progrès rapides, nullement raſſurée par les traités qu'elle avoit faits avec eux, & qu'on avoit confirmés par une treve de trente ans (1) *, elle auroit plus d'une fois arrêté le cours de leurs victoires, ſi elle avoit pu vaincre l'extrême répugnance des Lacédémoniens pour toute eſpece de guerre.

Telle étoit la diſpoſition des eſprits, parmi les nations de la Grece. Périclès étoit odieux aux unes, redoutable à toutes. Son regne, car c'eſt le nom qu'on peut donner à ſon adminiſtration (2), n'avoit point été ébranlé par les cris de l'envie, & encore moins par les ſatyres ou les plaiſanteries qu'on ſe permettoit contre lui ſur le théatre ou dans la ſociété. Mais à cette eſpece de vengeance qui conſole le peuple de ſa foibleſſe, ſuccéderent à la fin des murmures ſourds, & mêlés d'une inquiétude ſombre, qui préſageoient une révolution prochaine. Ses ennemis n'oſant l'attaquer

(1) Thucyd. lib. 1, cap. 115.

* L'an 445 avant J. C. Dodwell. in annal. Thucyd. page 104.

(2) Thucyd. lib. 2, cap. 65. Plut. in Per. p. 156.

directement, eſſayerent leurs armes contre ceux qui avoient mérité ſa protection ou ſon amitié.

Phidias, chargé de la direction des ſuperbes monumens qui décorent Athenes, fut dénoncé pour avoir ſouſtrait une partie de l'or dont il devoit enrichir la ſtatue de Minerve : il ſe juſtifia, & ne périt pas moins dans les fers. Anaxagore, le plus religieux peut-être des philoſophes, fut traduit en juſtice, pour crime d'impiété, & obligé de prendre la fuite. L'épouſe, la tendre amie de Périclès, la célebre Aſpaſie, accuſée d'avoir outragé la religion par ſes diſcours, & les mœurs par ſa conduite, plaida ſa cauſe elle-même ; & les larmes de ſon époux la déroberent à peine à la ſévérité des juges (1).

Ces attaques n'étoient que le prélude de celles qu'il auroit eſſuyées, lorſqu'un événement imprévu releva ſes eſpérances, & raffermit ſon autorité.

Corcyre faiſoit depuis quelques années(2), la guerre à Corinthe, dont elle tire ſon origine. Suivant le droit public de la Grece, une puiſſance étrangere ne doit point ſe mêler des différens élevés entre une

(1) Diod. Sic. lib. 12, page 95. Plut. in Per. p. 169. Philoch. ap. ſchol. Ariſtoph. in pac. v. 604.

(2) Thucyd. lib. 1, cap. 25, &c.

métropole & ſa colonie. Mais il étoit de l'intérêt des Athéniens de s'attacher un peuple dont la marine étoit floriſſante, & qui pouvoit, par ſa poſition, favoriſer le paſſage de leurs flottes en Sicile & en Italie. Ils le reçurent dans leur alliance, & lui envoyerent des ſecours. Les Corinthiens publierent que les Athéniens avoient rompu la treve.

Potidée, autre colonie des Corinthiens; avoit embraſſé le parti des Athéniens. Ces derniers ſoupçonnant ſa fidélité, lui ordonnerent, non-ſeulement de leur donner des ôtages, mais encore de démolir ſes murailles, & de chaſſer les magiſtrats, que, ſuivant l'uſage, elle recevoit tous les ans de ſa métropole. Potidée ſe joignit à la ligue du Péloponeſe, & les Athéniens l'aſſiégerent (1).

Quelque temps auparavant, les Athéniens avoient, ſous quelques légers prétextes, interdits l'entrée de leurs ports & de leurs marchés à ceux de Mégare, alliés de Lacédémone (2). D'autres villes gémiſſoient ſur la perte de leurs loix & de leur liberté.

Corinthe qui vouloit ſuſciter une guerre générale, épouſa leurs querelles, & ſut

(1) Thucyd. lib. 1, cap. 56.
(2) Id. ibid. cap. 67. Diod. Sic. lib. 12, page 96.

les engager à demander une ſatisfaction éclatante aux Lacédémoniens, chefs de la ligue du Péloponeſe (1). Les députés de ces différentes villes arrivent à Lacédémone : on les aſſemble ; ils expoſent leurs griefs, avec autant d'aigreur que de véhémence ; ils diſent ce qu'ils ont ſouffert, ce qu'ils ont à craindre, tout ce que preſcrit une juſte vengeance, tout ce qu'inſpirent la jalouſie & la haine. Quand les eſprits ſont diſpoſés à recevoir les plus fortes impreſſions, un des ambaſſadeurs de Corinthe prend la parole (2), & reproche aux Lacédémoniens cette bonne-foi qui ne leur permet pas de ſoupçonner la mauvaiſe-foi des autres ; cette modération dont on leur fait un mérite, & qui les rend ſi indifférens aux intérêts des puiſſances voiſines. « Combien de fois » vous avons-nous avertis des projets des » Athéniens ? & qu'eſt-il néceſſaire de vous » les rappeller encore ? Corcyre dont la ma- » rine pouvoit, dans l'occaſion, ſi bien ſe- » conder nos efforts, eſt entrée dans leur » alliance ; Potidée, cette place qui aſſuroit » nos poſſeſſions dans la Thrace, va tomber » entre leurs mains. Nous n'accuſons que » vous de nos pertes : vous qui, après la » guerre des Medes, avez permis à nos

(1) Thucyd. ibid.
(2) Thucyd. lib. 1, cap. 68.

» ennemis de fortifier leur ville, &
» d'étendre leurs conquêtes ; vous qui
» êtes les protecteurs de la liberté, &
» qui par votre ſilence, favoriſez l'eſ-
» clavage ; vous qui délibérez, quand il
» faut agir, & qui ne ſongez à votre
» défenſe, que quand l'ennemi tombe
» ſur vous avec toutes ſes forces. Nous
» nous en ſouvenons encore : les Medes
» ſorti du fond de l'Aſie avoient traverſé la
» Grece, & pénétré juſqu'au Péloponeſe,
» que vous étiez tranquilles dans vos foyers.
» Ce n'eſt pas contre une nation éloignée,
» que vous aurez à combattre ; mais contre
» un peuple qui eſt à votre porte, contre ces
» Athéniens dont vous n'avez jamais connu,
» dont vous ne connoiſſez pas encore les
» reſſources & le caractere. Eſprits ardens
» à former des projets ; habiles à les varier
» dans les occaſions ; ſi prompts à les
» exécuter, que poſſéder & déſirer eſt
» pour eux la même choſe ; ſi préſomp-
» tueux, qu'ils ſe croient dépouillés des
» conquêtes qu'ils n'ont pu faire ; ſi avides,
» qu'ils ne ſe bornent jamais à celles qu'ils
» ont faites : nation courageuſe & turbu-
» lente, dont l'audace s'accroît par le
» danger, & l'eſpérance par le malheur ;
» qui regarde l'oiſiveté comme un tourment,
» & que les dieux irrités ont jettée ſur la
» terre, pour n'être jamais en repos, &
» n'y jamais laiſſer les autres.

» Qu'oppoſez-vous à tant davantages ? » Des projets au-deſſous de vos forces, » la méfiance dans les réſolutions les plus » ſages, la lenteur dans les opérations ; » le découragement aux moindres revers, » la crainte d'étendre vos domaines, la » négligence à les conſerver ; tout, juſqu'à » vos principes, eſt auſſi nuiſible au repos » de la Grece, qu'à votre ſûreté. N'at- » taquer perſonne, ſe mettre en état de » n'être jamais attaqué ; ces moyens ne » vous paroiſſent pas toujours ſuffiſans » pour aſſurer le bonheur d'un peuple : » vous voulez qu'on ne repouſſe l'inſulte, » que lorſqu'il n'en réſulte abſolument » aucun préjudice pour la patrie : maxime » funeſte, & qui, adoptée des nations » voiſines, vous garantiroit à peine de » leurs invaſions.

» O Lacédémoniens ! votre conduite ſe » reſſent trop de la ſimplicité des pre- » miers ſiecles. Autre temps, autres mœurs, » autre ſyſtême. L'immobilité des prin- » cipes ne conviendroit qu'à une ville qui » jouiroit d'une paix éternelle ; mais dès » que, par ſes rapports avec les autres » nations, ſes intérêts deviennent plus » compliqués, il lui faut une politique » plus rafinée. Abjurez donc, à l'exemple » des Athéniens, cette droiture qui ne » ſait pas ſe prêter aux événemens ; ſortez » de cette indolence qui vous tient ren-

» fermés dans l'enceinte de vos murs ;
» faites une irruption dans l'Attique ; ne
» forcez pas des alliés, des amis fideles,
» à ſe précipiter entre les bras de vos en-
» nemis ; & placés à la tête des nations
» du Péloponeſe, montrez-vous dignes
» de l'empire que nos peres déférerent à
« vos vertus ».

Des députés des Athéniens, que d'autres affaires avoient amenés à Lacédémone, demanderent à parler, non pour répondre aux accuſations qu'ils venoient d'entendre ; les Lacédémoniens n'étoient pas leurs juges : ils vouloient ſeulement engager l'aſſemblée à ſuſpendre une déciſion qui pouvoit avoir des ſuites cruelles (1).

Ils rappellerent avec complaiſance les batailles de Marathon & de Salamine. C'étoient les Athéniens qui les avoient gagnées, qui avoient chaſſé les barbares, qui avoient ſauvé la Grece. Un peuple capable de ſi grandes choſes, mérite ſans doute des égards. L'envie lui fait un crime aujourd'hui de l'autorité qu'il exerce ſur une partie des nations Grecques, mais c'eſt Lacédémone qui la lui a cédée : il la conſerve, parce qu'il ne pourroit l'abandonner ſans danger : cependant il préfére, en l'exerçant, la douceur à la ſévérité ; & s'il eſt obligé d'employer quelquefois la

(1) Thucyd. lib. 1, cap. 71.

rigueur, c'eſt que le plus foible ne peut être retenu dans la dépendance, que par la force. « Que Lacédémone ceſſe d'écouter » les plaintes injuſtes des alliés d'Athenes, » & la jalouſe fureur de ſes propres alliés; » qu'avant de prendre un parti, elle réfléchiſſe ſur l'importance des intérêts qu'on » va diſcuter, ſur l'incertitude des événemens auxquels on va ſe ſoumettre. » Loin cette ivreſſe qui ne permet aux » peuples d'écouter la voix de la raiſon, » que lorſqu'ils ſont parvenus au comble » de leurs maux; qui fait que toute guerre » finit par où elle devroit commencer. » Il en eſt temps encore, nous pouvons » terminer nos différens à l'amiable, ainſi » que le preſcrivent les traités: mais ſi, » au mépris de vos ſermens, vous rompez » la treve, nous prendrons les dieux » vengeurs du parjure, à témoins, & » nous nous préparerons à la plus vigoureuſe défenſe ».

Ce diſcours fini, les ambaſſadeurs ſortirent de l'aſſemblée, & le roi Archidamus, qui joignoit une longue expérience à une profonde ſageſſe, s'appercevant, à l'agitation des eſprits, que la guerre étoit inévitable, voulut du moins en retarder le moment.

« Peuple de Lacédémone, dit-il (1),

(1) Thucyd. lib. 1, cap. 79.

» j'ai été témoin de beaucoup de guerres, » ainſi que pluſieurs d'entre vous ; & je » n'en ſuis que plus porté à craindre celle » que vous allez entreprendre. Sans pré- » paratifs & ſans reſſource, vous voulez » attaquer une nation exercée dans la » marine, redoutable par le nombre de » ſes ſoldats & de ſes vaiſſeaux, riche des » productions de ſon pays, & des tributs » de ſes alliés. Qui peut vous inſpirer cette » confiance ? Eſt-ce votre flotte ? mais » quel temps ne faudroit-il pas pour la ré- » tablir ? Eſt-ce l'état de vos finances ? mais » nous n'avons point de tréſor public (1), » & les particuliers ſont pauvres. Eſt- » ce l'eſpérance de détacher les alliés » d'Athenes (2) ? mais comme la plupart » ſont des inſulaires, il faudroit être » maître de la mer, pour exciter & entre- » tenir leur défection. Eſt ce le projet de » ravager les plaines de l'Attique, & de » terminer cette grande querelle dans une » campagne ? Eh ! penſez-vous que la perte » d'une moiſſon ſi facile à réparer dans » un pays où le commerce eſt floriſſant, » engagera les Athéniens à vous demander » la paix ? Ah ! que je crains plutôt que » nous ne laiſſions cette guerre à nos

(1) Plut. apopht. lac. tome 2, page 217.
(2) Thucyd. lib. 1, cap. 79.

» enfans, comme un malheureux héritage ! » Les hoſtilités des villes & des particu- » liers ſont paſſageres ; mais quand la » guerre s'allume entre deux puiſſans » états, il eſt auſſi difficile d'en prévoir » les ſuites, que d'en ſortir avec honneur.

» Je ne ſuis pas d'avis de laiſſer nos » alliés dans l'oppreſſion ; je dis ſeulement » qu'avant de prendre les armes, nous » devons envoyer des ambaſſadeurs aux » Athéniens, & entamer une négociation. » Ils viennent de nous propoſer cette voie ; » & ce ſeroit une injuſtice de la refuſer. » Dans l'intervalle, nous nous adreſſerons » aux nations de la Grece, &, puiſque la » néceſſité l'exige, aux barbares eux- » mêmes, pour avoir des ſecours en argent » & en vaiſſeaux : ſi les Athéniens rejettent » nos plaintes, nous les réitérerons après » deux ou trois ans de préparatifs ; & peut- » être les trouverons-nous alors plus dociles.

» La lenteur qu'on nous attribue a » toujours fait notre ſûreté : jamais les » éloges ni les reproches ne nous ont » portés à des entrepriſes téméraires. Nous » ne ſommes pas aſſez habiles pour ra- » baiſſer, par des diſcours éloquens, la » puiſſance de nos ennemis ; mais nous » ſavons que pour nous mettre à portée de » les vaincre, il faut les eſtimer, juger de » leur conduite par la nôtre, nous pré- » munir contre leur prudence ainſi que

» contre leur valeur, & moins compter » ſur leurs fautes, que ſur la ſageſſe de » nos précautions. Nous croyons qu'un » homme ne différe pas d'un autre homme; » mais que le plus redoutable eſt celui qui, » dans les occaſions critiques, ſe conduit » avec le plus de prudence & de lumieres.

» Ne nous départons jamais des maximes » que nous avons reçues de nos peres, & » qui ont conſervé cet état. Délibérez à » loiſir; qu'un inſtant ne décide pas de » vos biens, de votre gloire, du ſang de » tant de citoyens, de la deſtinée de tant » de peuples: laiſſez entrevoir la guerre, » & ne la déclarez pas; faites vos prépa- » ratifs, comme ſi vous n'attendiez rien » de vos négociations; & penſez que ces » meſures ſont les plus utiles à votre pa- » trie, & les plus propres à intimider les » Athéniens ».

Les réflexions d'Archidamus auroient peut-être arrêté les Lacédémoniens, ſi, pour en détourner l'effet, Sthénélaïdas, un des éphores, ne ſe fût écrié ſur le champ (1).

» Je ne comprends rien à l'éloquence » verbeuſe des Athéniens: ils ne tariſſent » pas ſur leur éloge, & ne diſent pas un » mot pour leur défenſe. Plus leur conduite

(1) Thucyd. lib. 1, cap. 86.

» fut irréprochable dans la guerre des » Medes, plus elle eſt honteuſe aujourd'hui ; & je les déclare doublement » puniſſables, puiſqu'ils étoient vertueux, » & qu'ils ont ceſſé de l'être. Pour nous, » toujours les mêmes, nous ne trahirons » point nos alliés, & nous les défendrons » avec la même ardeur qu'on les attaque. » Au reſte, il ne s'agit pas ici de diſcours » & de diſcuſſions. Ce n'eſt point par des » paroles que nos alliés ont été outragés. » La vengeance la plus prompte ; voilà ce » qui convient à la dignité de Sparte. Et » qu'on ne diſe pas que nous devons délibérer, après avoir reçu une inſulte. » C'étoit aux autres à délibérer, long-» temps avant que de nous inſulter. Opinez » donc pour la guerre, ô Lacédémoniens! » & pour mettre enfin des bornes aux » injuſtices & à l'ambition des Athéniens, » marchons, avec la protection des dieux, » contre ces oppreſſeurs de la liberté ».

Il dit, & ſur le champ appella le peuple aux ſuffrages. Pluſieurs des aſſiſtans furent de l'avis du roi : le plus grand nombre décida que les Athéniens avoient rompu la treve ; & il fut réſolu de convoquer une diete générale, pour prendre une derniere réſolution.

Tous les députés étant arrivés, on mit de nouveau l'affaire en délibération, & la guerre fut décidée, à la pluralité des

voix (1). Cependant, comme rien n'étoit prêt encore, on chargea les Lacédémoniens d'envoyer des députés aux Athéniens, & de leur déférer les plaintes de la ligue du Péloponeſe.

La premiere ambaſſade n'eut pour objet que d'obtenir l'éloignement de Périclès, ou de le rendre odieux à la multitude (2). Les ambaſſadeurs prétexterent des raiſons étrangeres aux différens dont il s'agiſſoit, & qui ne firent aucune impreſſion ſur les Athéniens.

De nouveaux députés offrirent de continuer la treve : ils propoſerent quelques conditions, & ſe bornerent enfin à demander la révocation du décret qui interdiſoit le commerce de l'Attique aux habitans de Mégare (3). Périclès répondit que les loix ne leur permettoient pas d'ôter le tableau ſur lequel on avoit inſcrit ce décret. » Si » vous ne le pouvez ôter, dit un des » ambaſſadeurs, tournez-le ſeulement : » vos loix ne vous le défendent pas (4) ».

Enfin, dans une troiſieme ambaſſade, les députés ſe contenterent de dire : » Les » Lacédémoniens déſirent la paix, & ne » la font dépendre que d'un ſeul point.

(1) Thucyd. lib. 1, cap. 125.
(2) Thucyd. lib. 1, cap. 126.
(3) Id. ibid. cap. 139.
(4) Plut. in Per. page 168.

» Permettez aux villes de la Grece de ſe » gouverner ſuivant leurs loix (1) ». Cette derniere propoſition fut diſcutée, ainſi que les précédentes, dans l'aſſemblée du peuple. Comme les avis étoient partagés, Périclès ſe hâta de monter à la tribune. Il repréſenta que ſuivant les traités, les différens élevés entre les villes contractantes, devoient être diſcutés par des voies pacifiques; & qu'en attendant chacune devoit jouir de ce qu'elle poſſédoit. » Au mépris » de cette déciſion formelle, dit Périclès, » les Lacédémoniens nous ſignifient impé- » rieuſement leurs volontés; & ne nous » laiſſant que le choix de la guerre ou de » la ſoumiſſion, ils nous ordonnent de » renoncer aux avantages que nous avons » remportés ſur leurs alliés. Ne publient-ils » pas que la paix dépend uniquement du » décret porté contre Mégare? & pluſieurs » d'entre vous ne s'écrient-il pas, qu'un » ſi foible ſujet ne doit pas nous engager à » prendre les armes? Athéniens, de telles » offres ne ſont qu'un piége groſſier; il » faut les rejetter, juſqu'à ce qu'on traite » avec nous d'égal à égal. Toute nation » qui prétend dicter des loix à une nation » rivale, lui propoſe des fers. Si vous » cédiez ſur un ſeul point, on croiroit vous

(1) Thucyd. ut ſuprà.

» avoir

» avoir fait trembler, &, dès ce moment, » on vous imposeroit des conditions plus » humiliantes (1).

» Et que pouvez-vous craindre aujourd'hui » de cette foule de nations qui diffèrent » autant d'origine que de principes? Quelle » lenteur dans la convocation de leurs » diètes! qu'elle confusion dans la discussion » de leurs intérêts! Elles s'occupent un » moment du bien général; le reste du » temps, de leurs avantages particuliers. » Celles-ci, ne songent qu'à leur ven- » geance; celles-là, qu'à leur sûreté; & » presque toutes se reposant les unes sur » les autres du soin de leur conservation, » courent, sans s'en appercevoir, à leur » perte commune (2) ».

Périclès montroit ensuite que les alliés du Péloponese, n'étant pas en état de faire plusieurs campagnes, le meilleur moyen de les réduire, étoit de les laisser, & d'opposer une guerre de mer à une guerre de terre. « Ils feront des invasions dans » l'Attique; nos flottes ravageront leurs » côtes: ils ne pourront réparer leurs » pertes, tandis que nous aurons des cam- » pagnes à cultiver, soit dans les îles, soit » dans le continent. L'empire de la mer

(1) Thucyd. lib. 1, cap. 140.
(2) Thucyd. lib. 1, cap. 141.

» donne tant de ſupériorité, que ſi vous » étiez dans une île, aucune puiſſance » n'oſeroit vous attaquer. Ne conſidérez » plus Athenes, que comme une place » forte, & ſéparée, en quelque façon, » de la terre ; rempliſſez de ſoldats les » murs qui la défendent, & les vaiſſeaux » qui ſont dans ſes ports. Que le territoire » qui l'entoure, vous ſoit étranger, & » devienne ſous vos yeux la proie de » l'ennemi. Ne cédez point à l'ardeur » inſenſée d'oppoſer votre valeur à la ſupé- » riorité du nombre. Une victoire attireroit » bientôt ſur vos bras de plus grandes » armées ; une défaite porteroit à la révolte » ces alliés que nous ne contenons que par » la force. Ce n'eſt pas ſur la perte de vos » biens qu'il faudroit pleurer ; c'eſt ſur » celle des ſoldats que vous expoſeriez dans » une bataille. Ah ! ſi je pouvois vous » perſuader, je vous propoſerois de porter » à l'inſtant même le fer & la flamme dans » nos campagnes, & dans les maiſons dont » elles ſont couvertes ; & les Lacédémo- » niens apprendroient à ne plus les regarder » comme les gages de notre ſervitude (1) ».

» J'aurois d'autres garans de la victoire à » vous préſenter, ſi j'étois aſſuré que dans » la crainte d'ajouter de nouveaux dangers

(1) Thucyd. lib. 1, cap. 143.

» à ceux de la guerre, vous ne chercherez » point à combattre pour conquérir : car » j'appréhende plus vos fautes, que les » projets de l'ennemi. Il faut maintenant » répondre aux députés ; 1°. que les Mé- » gariens pourront commercer dans l'Atti- » que, ſi les Lacédémoniens ne nous » interdiſent plus, ainſi qu'à nos alliés, » l'entrée de leur ville : 2°. que les Athé- » niens rendront aux peuples qu'ils ont » ſoumis, la liberté dont ils jouiſſoient » auparavant, ſi les Lacédémoniens en » uſent de même à l'égard des villes de » leur dépendance : 3°. que la ligue » d'Athènes offre encore à celle du Pélo- » ponèſe, de terminer à l'amiable les diffé- » rens qui les diviſent actuellement (1) ».

Après cette réponſe, les ambaſſadeurs de Lacédémone ſe retirèrent ; & de part & d'autre on s'occupa des préparatifs de la guerre la plus longue & la plus funeſte qui ait jamais déſolé la Grèce *. Elle dura vingt-ſept ans (2) ; elle eut pour principe l'ambition des Athéniens, & la juſte crainte qu'ils inſpirerent aux Lacédémoniens & à leurs alliés. Les ennemis de Periclès l'accuſerent de l'avoir ſuſcitée. Ce qui paroît

(1) Thucyd. lib. 1, cap. 144.
* Au printemps de l'année 431 avant J. C.
(2) Id. lib. 5, cap. 26.

certain, c'eſt qu'elle fut utile au rétabliſſement de ſon autorité.

Les Lacédémoniens avoient pour eux les Béotiens, les Phocéens, les Locriens, ceux de Mégare, d'Ambracie, de Leucade, d'Anactorium, & tout le Péloponeſe, excepté les Argiens qui obſerverent la neutralité (1).

Du côté des Athéniens étoient les villes Grecques ſituées ſur les côtes de l'Aſie, celles de Thrace & de l'Helleſpont, preſque toute l'Acarnanie, quelques autres petits peuples, & tous les inſulaires, excepté ceux de Mélos & de Théra. Outre ces ſecours, ils pouvoient eux-mêmes fournir à la ligue 13000 ſoldats peſamment armés, 1200 hommes de cheval, 1600 archers à pied, & 300 galeres: 16000 hommes choiſis parmi les citoyens trop jeunes ou trop vieux, & parmi les étrangers établis dans Athenes, furent chargés de défendre les murs de la ville, & les forteresſes de l'Attique (2).

Six mille talens * étoient dépoſés dans la citadelle. On pouvoit, en cas de beſoin, s'en ménager plus de 500 encore **, par

(1) Thucyd. lib. 2, cap. 9. Diod. Sic. lib. 12, page 99.

(2) Thucyd. ibid. cap. 13. Diod. Sic. ibid. page 97.

* Trente-deux millions quatre cents mille livres.

** Deux millions ſept cents mille livres.

la fonte des vaſes ſacrés, & par d'autres reſſources que Périclès faiſoit enviſager au peuple.

Telles étoient les forces des Athéniens, lorſqu'Archidamus, roi de Lacédémone, s'étant arrêté à l'iſthme de Corinthe, reçut de chaque ville confédérée du Péloponeſe, les deux tiers des habitans en état de porter les armes (1), & s'avance lentement vers l'Attique, à la tête de 60,000 hommes (2). Il voulut renouer la négociation; & dans cette vue, il envoya un ambaſſadeur aux Athéniens, qui refuſerent de l'entendre, & le firent ſortir à l'inſtant même des terres de la république (3). Alors Archidamus ayant continué ſa marche, ſe répandit, au temps de la moiſſon, dans les plaines de l'Attique. Les malheureux habitans s'en étoient retirés à ſon approche (4): ils avoient tranſporté leurs effets à Athenes, où la plupart n'avoient trouvé d'autre aſyle que les temples, les tombeaux, les tours des remparts, les cabanes les plus obſcures, les lieux les plus déſerts. Aux regrets d'avoir quitté leurs anciennes & paiſibles demeures, ſe joignoit la douleur de voir au loin leurs maiſons conſumées par les

(1) Thucyd. iib. 2, cap. 10.
(2) Plut. in Per. tome 1, page 170.
(3) Thucyd. lib. 2, cap. 12.
(4) Id. ibid. cap. 14.

flammes, & leurs récoltes abandonnées au fer de l'ennemi (1).

Les Athéniens, contraints de ſupporter des outrages qu'aggravoit le ſouvenir de tant de glorieux exploits, ſe conſumoient en cris d'indignation & de fureur contre Périclès qui tenoit leur valeur enchaînée (2). Pour lui, n'oppoſant que le ſilence aux prieres & aux menaces, il faiſoit partir une flotte de 100 voiles pour le Péloponeſe (3), & réprimoit les clameurs publiques, par la ſeule force de ſon caractere.

Archidamus ne trouvant plus de ſubſiſtances dans l'Attique, ramena ſes troupes chargées du butin dans le Péloponeſe : elles ſe retirerent chez elles, & ne reparurent plus pendant le reſte de l'année. Après leur retraite, Périclès envoya contre les Locriens une eſcadre qui obtint quelques avantages (4). La grande flotte, après avoir porté la déſolation ſur les côtes du Péloponeſe, prit à ſon retour l'île d'Egine (5); & bientôt après, les Athéniens marcherent en corps de nation contre ceux de Mégare, dont ils ravagerent le territoire (6). L'hiver

(1) Id. ibid. cap. 17 & 21.
(2) Thucyd. lib. 2, cap. 22.
(3) Id. ibid. cap. 23. Plut. in Pericl. p. 170.
(4) Thucyd. ibid. cap. 26.
(5) Id. ibid. cap. 27.
(6) Id. ibid. cap. 31.

ſuivant, ils honorerent par des funérailles publiques, ceux qui avoient péri les armes à la main ; & Périclès releva leur gloire dans un diſcours éloquent. Les Corinthiens armerent 40 galeres, firent une deſcente en Acarnanie, & ſe retirerent avec perte (1). Ainſi ſe termina la premiere campagne.

Celles qui la ſuivirent, n'offrent de même qu'une continuité d'actions particulieres, de courſes rapides, d'entrepriſes qui ſemblent étrangeres à l'objet qu'on ſe propoſoit de part & d'autre. Comment des peuples ſi guerriers & ſi voiſins, animés par une ancienne jalouſie, & des haines récentes, ne ſongeoient-ils qu'à ſe ſurprendre, à s'éviter, à partager leurs forces, & par une foule de diverſions ſans éclat ou ſans danger, à multiplier & prolonger les malheurs de la guerre ? C'eſt parce que cette guerre ne devoit pas ſe conduire ſur le même plan que les autres.

La ligue du Péloponeſe étoit ſi ſupérieure en troupes de terre, que les Athéniens ne pouvoient riſquer une action ſi générale, ſans s'expoſer à une perte certaine. Les peuples qui formoient cette ligue, ignoroient l'art d'attaquer les places : ils venoient d'échouer devant une petite forteresſe de l'Attique (2);

(1) Thucyd. lib. 2, cap. 33 & 34.
(2) Id. ibid. cap. 19.

& ils ne s'emparerent enſuite de la ville de Platée en Béotie, défendue par une foible garniſon, qu'après un blocus qui dura près de deux ans, & qui força les habitans à ſe rendre, faute de vivres (1). Comment ſe ſeroient-ils flattés de prendre d'aſſaut, & de réduire à la famine une ville telle qu'Athenes, qui pouvoit être défendue par 30,000 hommes, & qui, maîtreſſe de la mer, en tiroit aiſément les ſubſiſtances dont elle avoit beſoin ?

Ainſi les ennemis n'avoient d'autre parti à prendre, que de venir détruire les moiſſons de l'Attique ; & c'eſt ce qu'ils pratiquerent dans les premieres années : mais ces incurſions devoient être paſſageres, parce qu'étant très-pauvres & uniquement occupés des travaux de la campagne, ils ne pouvoient reſter long-temps les armes à la main, & dans un pays éloigné (2). Dans la ſuite, ils réſolurent d'augmenter le nombre de leurs vaiſſeaux ; mais il leur fallut bien des années pour apprendre à manœuvrer, & acquérir cette expérience que 50 ans d'exercice avoient à peine procurée aux Athéniens (3). L'habileté de

(1) Thucyd. lib. 2, cap 78 ; lib. 3, cap. 20. Diod. Sic. lib. 12, page 102 & 109.
(2) Thucyd. lib. 1, cap. 141.
(3) Id. lib. cap. 142.

ces

ces derniers étoit si reconnue au commencement de la guerre, que leurs moindres escadres ne craignoient pas d'attaquer les plus grandes flottes du Péloponese (1).

Dans la septieme année de la guerre *, les Lacédémoniens, pour sauver 420 de leurs soldats (2) que les Athéniens tenoient assiégés dans une île, demanderent la paix, & livrerent environ 60 galeres qu'on devoit leur rendre, si les prisonniers n'étoient pas délivrés. Ils ne le furent point ; & les Athéniens ayant gardé les vaisseaux (3), la marine du Péloponese fut détruite : divers incidens en retarderent le rétablissement, jusqu'à la vingtieme année de la guerre, que le roi de Perse s'obligea, par des promesses & par des traités, de pourvoir à son entretien (4). Alors la ligue de Lacédémone couvrit la mer de ses vaisseaux (5). Les deux nations rivales s'attaquerent plus directement ; & après une alternative de succès & de revers, la puissance de l'une succomba sous celle de l'autre.

---

[1] Thucyd. lib. 2, cap. 88.
* Vers l'an 424 avant J C.
[2] Thucyd, lib. 4, cap. 8.
[3] Id. ibid. cap. 16 & 23.
[4] Id. lib. 8, cap. 5, 18, 36, 45, &c.
[5] Id. ibid. cap. 3.

De leur côté, les Athéniens n'étoient pas plus en état, par le nombre de leurs vaiſſeaux, de donner la loi à la Grece, que leurs ennemis ne l'étoient par le nombre de leurs troupes. S'ils paroiſſoient avec leurs flottes dans les lieux où ceux du Péloponeſe avoient des poſſeſſions, leurs efforts ſe bornoient à dévaſter un canton, à s'emparer d'une ville ſans défenſe, à lever des contributions, ſans oſer pénétrer dans les terres. Falloit-il aſſiéger une place forte dans un pays éloigné, quoiqu'ils euſſent plus de reſſources que les Lacédémoniens, la lenteur des opérations épuiſoit leurs finances, & le petit nombre de troupes qu'ils pouvoient employer. La priſe de Potidée leur coûta beaucoup de ſoldats, deux ans & demi de travaux, & deux mille talens * (1).

Ainſi, par l'extrême diverſité des forces, & leur extrême diſproportion, la guerre devoit traîner en longueur. C'eſt ce qu'avoient prévu les deux plus habiles politiques de la Grece, Archidamus & Périclès (2), avec cette différence que le premier en concluoit que les Lacédémoniens devoient la craindre, & le

* Dix millions huit cents mille liv.

(1) Thucyd. lib. 1, cap. 64; lib. 2, cap. 70. Dodwell. in Thucyd. p. 114. Diod. Sic lib. 12, p. 102.

(2) Thucyd. lib. 1, cap. 81 & 141.

ſecond, que les Athéniens devoient la déſirer.

Il étoit aiſé de prévoir auſſi que l'incendie éclateroit, s'éteindroit, ſe rallumeroit par intervalles chez tous les peuples. Comme des intérêts contraires ſéparoient des villes voiſines; que les unes, au moindre prétexte, ſe détachoient de leur confédération; que les autres reſtoient abandonnées à des factions que fomentoient ſans ceſſe Athenes & Lacédémone, il arriva que la guerre ſe fit de nation à nation, dans une même province; de ville à ville, dans une même nation; de parti à parti, dans une même ville.

Thucydide, Xénophon, & d'autres auteurs célebres ont décrit les malheurs que produiſirent ces longues & funeſtes diſſentions. Sans les ſuivre dans les détails qui n'intéreſſent aujourd'hui que les peuples de la Grece, je rapporterai quelques-uns des événemens qui regardent plus particuliérement les Athéniens.

Au commencement de la ſeconde année, les ennemis revinrent dans l'Attique, & la peſte ſe déclara dans Athenes (1). Jamais ce fléau terrible ne ravagea tant de climats. Sorti de l'Ethiopie, il avoit parcouru l'Egypte, la Libye, une partie de

(1) Thucyd. lib. 2, cap. 47.

la Perſe, l'île de Lemnos, & d'autres lieux encore. Un vaiſſeau marchand l'introduiſit ſans doute au Pirée, où il ſe manifeſta d'abord; de là il ſe répandit avec fureur dans la ville, & ſur-tout dans ces demeures obſcures & mal-ſaines, où les habitans de la campagne ſe trouvoient entaſſés.

Le mal attaquoit ſucceſſivement toutes les parties du corps (1): les ſymptômes en étoient effrayans, les progrès rapides, les ſuites preſque toujours mortelles. Dès les premieres atteintes, l'ame perdoit ſes forces; le corps ſembloit en acquérir de nouvelles; & c'étoit un cruel ſupplice de réſiſter à la maladie, ſans pouvoir réſiſter à la douleur. Les inſomnies, les terreurs, les ſanglots redoublés, des convulſions effrayantes, n'étoient pas les ſeuls tourmens réſervés aux malades. Une chaleur brûlante les dévoroit intérieurement. Couverts d'ulceres & de taches livides, les yeux enflammés, la poitrine oppreſſée, les entrailles déchirées, exhalant une odeur fétide de leur bouche ſouillée d'un ſang impur, on les voyoit ſe traîner dans les rues, pour reſpirer plus librement; & ne pouvant éteindre la ſoif brûlante dont ils étoient conſumés, ſe précipiter dans des

(1) Thucyd. lib. 2, cap. 49. Plut. in Pericl. p. 171. Diod. Sic. p. 101. Lucret. lib. 6.

puits ou dans les rivieres couvertes de glaçons.

La plupart périſſoient au ſeptieme ou au neuvieme jour. S'ils prolongeoient leur vie au-delà de ces termes, ce n'étoit que pour éprouver une mort plus douloureuſe & plus lente.

Ceux qui ne ſuccomboient pas à la maladie, n'en étoient preſque jamais atteints une ſeconde fois (1). Foible conſolation! car ils n'offroient plus aux yeux, que les reſtes infortunés d'eux-mêmes. Les uns avoient perdu l'uſage de pluſieurs de leurs membres; les autres ne conſervoient aucune idée du paſſé: heureux ſans doute d'ignorer leur état; mais ils ne pouvoient reconnoître leurs amis (2).

Le même traitement produiſoit des effets tour-à-tour ſalutaires & nuiſibles: la maladie ſembloit braver les regles & l'expérience. Comme elle infectoit auſſi pluſieurs provinces de la Perſe, le roi Artaxerxès réſolut d'appeler à leur ſecours le célebre Hippocrate, qui étoit alors dans l'île de Cos (3): il fit briller à ſes yeux l'éclat de l'or & des dignités; mais le grand homme répondit au grand roi, qu'il n'avoit

(1) Thucyd. lib. 2, cap. 51.
(2) Id. ibid. cap. 49.
(3) Suid. in Hippocr.

ni beſoins ni deſirs, & qu'il ſe devoit aux Grecs, plutôt qu'à leurs ennemis (1). Il vint enſuite offrir ſes ſervices aux Athéniens, qui le reçurent avec d'autant plus de reconnoiſſance, que la plupart de leurs médecins étoient morts victimes de leur zele ; il épuiſa les reſſources de ſon art, & expoſa pluſieurs fois ſa vie. S'il n'obtint pas tout le ſuccès que méritoient de ſi beaux ſacrifices & de ſi beaux talens, il donna du moins des conſolations & des eſpérances. On dit que pour purifier l'air, il fit allumer des feux dans les rues d'Athenes (2) ; d'autres prétendent que ce moyen fut employé avec quelque ſuccès, par un médecin d'Agrigente, nommé Acron (3).

On vit dans les commencemens, de grands exemples de piété filiale, d'amitié généreuſe : mais comme ils furent preſque toujours funeſtes à leurs auteurs, ils ne ſe renouvellerent que rarement dans la ſuite. Alors les liens les plus reſpectables furent briſés ; les yeux près de ſe fermer, ne virent de toutes parts qu'une ſolitude profonde (4), & la mort ne fit plus couler de larmes.

---

(1) Plut. in Cat. t. 1. pag. 350. Galen. quod opt. med. t. 1.

(2) Ap. Hippocr. t. 2. p. 970.

(3) Plut. de Iſiod. & Oſir. t. 2, p. 383.

(4) Thucyd. lib. 2, cap. 51.

Cet endurciſſement produiſit une licence effrénée. La perte de tant de gens de bien confondus dans un même tombeau avec les ſcélérats ; le renverſement de tant de fortunes devenues tout-à-coup le partage ou la proie des citoyens les plus obſcurs, frapperent vivement ceux qui n'ont d'autre principe que la crainte : perſuadés que les dieux ne prenoient plus d'intérêt à la vertu, & que la vengeance des loix ne ſeroit pas auſſi prompte que la mort dont ils étoient menacés, ils crurent que la fragilité des choſes humaines leur indiquoit l'uſage qu'ils en devoient faire, & que n'ayant plus que des momens à vivre, ils devoient du moins les paſſer dans le ſein des plaiſirs (1).

Au bout de deux ans, la peſte parut ſe calmer. Pendant ce repos, on s'apperçut plus d'une fois que le germe de la contagion n'étoit pas détruit : il ſe développa 18 mois après ; & dans le cours d'une année entiere, il reproduiſit les mêmes ſcenes de deuil & d'horreur (2). Sous l'une & ſous l'autre époque, il périt un très-grand nombre de citoyens, parmi leſquels il faut compter près de 5000 hommes en état de porter les armes. La perte la plus irré-

(1) Thucyd. lib. 2, cap. 53.
(2) Id. lib. 3, cap. 87.

parable fut celle de Périclès, qui, dans la troiſieme année de la guerre *, mourut des ſuites de la maladie (1). Quelque-temps auparavant, les Athéniens aigris par l'excès de leurs maux, l'avoient dépouillé de ſon autorité, & condamné à une amende : ils venoient de reconnoître leur injuſtice, & Périclès la leur avoit pardonnée (2), quoique dégoûté du commandement, par la légereté du peuple, & par la perte de ſa famille, & de la plupart de ſes amis que la peſte avoit enlevés.

Près de rendre le dernier ſoupir, & ne donnant plus aucun ſigne de vie, les principaux d'Athenes aſſemblés autour de ſon lit, ſoulageoient leur douleur, en racontant ſes victoires, & le nombre de ſes trophées. « Ces exploits, leur dit-il en ſe » ſoulevant avec effort, ſont l'ouvrage » de la fortune, & me ſont communs avec » d'autres généraux. Le ſeul éloge que je » mérite, eſt de n'avoir fait prendre le » deuil à aucun citoyen (3). »

Si, conformément au plan de Périclès, les Athéniens avoient continué une guerre offenſive du côté de la mer, défenſive du côté de la terre (4), ſi renonçant à toute

* L'an 429 avant J. C. vers l'automne.

(1) Thucyd. lib. 2, cap. 65. Plut. in Per. pag. 173.
(2) Plut. ibid. p. 172.
(3) Id. ibid. p. 173.
(4) Thucyd. lib. 2, cap. 65.

idée de conquête, ils n'avoient pas risqué le salut de l'état par des entreprises téméraires, ils auroient tôt ou tard triomphé de leurs ennemis, parce qu'ils leur faisoient en détail plus de mal qu'ils n'en recevoient; parce que la ligue dont ils étoient les chefs, leur étoit presque entiérement subordonnée, tandis que celle du Péloponese, composée de nations indépendantes, pouvoit à tout moment se dissoudre. Mais Périclès mourut, & fut remplacé par Cléon

C'étoit un homme sans naissance, sans véritable talent, mais vain, audacieux, emporté (1), & par-là même agréable à la multitude. Il se l'étoit attachée par ses largesses; il la retenoit en lui inspirant une grande idée de la puissance d'Athenes, un souverain mépris pour celle de Lacédémone (2). Ce fut lui qui rassembla un jour ses amis, & leur déclara qu'étant sur le point d'administrer les affaires publiques, il renonçoit à des liaisons qui l'engageroient peut-être à commettre quelque injustice (3). Il n'en fut pas moins le plus avide & le plus injuste des hommes.

Les citoyens honnêtes lui opposerent Nicias, un des premiers & des plus riches

(1) Id. lib. 3. cap. 36. Plut. in Nic. p. 524.
(2) Thucyd. lib. 4, cap. 28.
(3) Plut. *an seni*, &c. t. 2, p. 806.

particuliers d'Athenes, qui avoit commandé les armées, & remporté pluſieurs avantages. Il intéreſſa la multitude par des fêtes & par des libéralités (1) : mais comme il ſe méfioit de lui-même & des événemens (2), & que ſes ſuccès n'avoient ſervi qu'à le rendre plus timide, il obtint de la conſidération, & jamais la ſupériorité du crédit. La raiſon parloit froidement par ſa bouche, tandis que le peuple avoit beſoin de fortes émotions, & que Cléon les excitoit par ſes déclamations, par ſes cris & ſes geſtes forcenés (3). Il réuſſit par haſard dans une entrepriſe que Nicias avoit refuſé d'exécuter : dès ce moment, les Athéniens qui s'étoient moqués de leur choix, ſe livrerent à ſes conſeils avec plus de confiance. Ils rejetterent les propoſitions de paix que faiſoient les ennemis (4), & le mirent à la tête des troupes qu'ils envoyoient en Thrace, pour arrêter les progrès de Braſidas, le plus habile général de Lacédémone. Il s'y attira le mépris des deux armées ; & s'étant approché de l'ennemi ſans précaution, il ſe laiſſa ſurprendre, fut des premiers à prendre la fuite, & perdit la vie (5).

[1] Id. in Nic. p. 524.
[2] Thucyd. lib. 5, cap. 16.
[3] Plut. in Nic. p. 528.
[4] Schol. Ariſtoph. in Pac. v. 647 & 664.
[5] Thucyd. lib. 5, cap. 10.

Après ſa mort, Nicias ne trouvant plus d'obſtacle à la paix, entama des négociations bientôt ſuivies d'une alliance offenſive & défenſive *, qui devoit pendant 50 ans unir étroitement les Athéniens & les Lacédémoniens (1). Les conditions du traité les remettoient au même point où ils ſe trouvoient au commencement de la guerre. Il s'étoit cependant écoulé plus de dix ans depuis cette époque, & les deux nations s'étoient inutilement affoiblies.

Elles ſe flattoient de goûter enfin les douceurs du repos; mais leur alliance produiſit de nouvelles ligues & de nouvelles diviſions. Pluſieurs des alliés de Lacédémone ſe plaignirent de n'avoir pas été compris dans le traité; & s'étant unis avec les Argiens, qui, juſqu'alors, étoient reſtés neutres, ils ſe déclarerent contre les Lacédémoniens. D'un autre côté, les Athéniens & les Lacédémoniens s'accuſoient réciproquement de n'avoir pas rempli les articles du traité: de là les méſintelligences & les hoſtilités. Ce ne fut cependant qu'au bout de ſix ans & dix mois** qu'ils en vinrent à une rupture ouverte (2): rupture dont le prétexte fut très-frivole, & qu'on auroit

* L'an 421 avant J. C.
(1) Thucyd. ibid. cap. 17, 18, &c.
** L'an 414 avant J. C.
(2) Thucyd. lib. 5, cap. 25.

facilement prévenue, ſi la guerre n'avoit pas été néceſſaire à l'élévation d'Alcibiade.

Des hiſtoriens ont flétri la mémoire de cet Athénien ; d'autres l'ont relevée par des éloges, ſans qu'on puiſſe les accuſer d'injuſtice ou de partialité (1). Il ſemble que la nature avoit eſſayé de réunir en lui tout ce qu'elle peut produire de plus fort en vices & en vertus [2]. Nous le conſidérerons ici par rapport à l'état dont il accéléra la ruine ; & plus bas, dans ſes relations avec la ſociété qu'il acheva de corrompre.

Une origine illuſtre, des richeſſes conſidérables, la figure la plus diſtinguée, les graces les plus ſéduiſantes, un eſprit facile & étendu, l'honneur, enfin, d'appartenir à Périclès ; tels furent les avantages qui éblouirent d'abord les Athéniens, & dont il fut ébloui le premier [3].

Dans un âge où l'on n'a beſoin que d'indulgence & de conſeils, il eut une cour & des flatteurs ? il étonna ſes maîtres par ſa docilité, & les Athéniens par la licence de ſa conduite. Socrate, qui prévit de bonne heure que ce jeune homme ſeroit le plus dangereux des citoyens d'Athenes,

(1) Nep. in Alcib. cap. 11.
(2) Id. ibid. cap. 1.
(3) Plut. in Alcib. 1, t. 2, p. 104. Nep. in Alcib. cap. 1. Diod. Sic. lib. 12, p. 130. Plut. in Alcib. &c.

s'il n'en devenoit le plus utile, rechercha ſon amitié, l'obtint à force de ſoins & ne la perdit jamais [1] : il entreprit de modérer cette vanité qui ne pouvoit ſouffrir dans le monde ni de ſupérieur, ni d'égal ; & tel étoit dans ces occaſions, le pouvoir de la raiſon ou de la vertu, que le diſciple pleuroit ſur ſes erreurs, & ſe laiſſoit humilier ſans ſe plaindre [2].

Quand il entra dans la carriere des honneurs, il voulut devoir ſes ſuccès moins à l'éclat de ſa magnificence & de ſes libéralités, qu'aux attraits de ſon éloquence [3] : il parut à la tribune. Un léger défaut de prononciation prêtoit à ſes paroles les graces naïves de l'enfance [4] ; & quoiqu'il héſitât quelquefois pour trouver le mot propre, il fut regardé comme un des plus grands orateurs d'Athenes [5]. Il avoit déjà donné des preuves de ſa valeur : &, d'après ſes premieres campagnes, on augura qu'il ſeroit un jour le plus habile général de la Grece. Je ne parlerai point de ſa douceur, de ſon affabilité, ni de tant d'autres qualités qui

(1) Plat. in Alcib. 1, t. 2, p. 103. Id. in Conv. t. 3, p. 215, &c.
(2) Plut. in Alcib. t. 1, p. 193 & 194.
(3) Id. ibid. p. 195.
(4) Id. ibid. p. 192. Ariſtoph. in Veſp. v. 44.
(5) Demoſth. in Mid. p. 626. Plut. in Alcib. p. 196. Diod. Sic. lib. 12, p. 130.

concourent à le rendre le plus aimable des hommes.

Il ne falloit pas chercher dans ſon cœur l'élévation que produit la vertu ; mais on y trouvoit la hardieſſe (1) que donne l'inſtinct de la ſupériorité. Aucun obſtacle, aucun malheur ne pouvoit ni le ſurprendre, ni le décourager : il ſembloit perſuadé que lorſque les ames d'un certain ordre ne font pas tout ce qu'elles veulent, c'eſt qu'elles n'oſent pas tout ce qu'elles peuvent. Forcé par les circonſtances de ſervir les ennemis de ſa patrie, il lui fut auſſi facile de gagner leur confiance par ſon aſcendant, que de les gouverner par la ſageſſe de ſes conſeils : il eut cela de particulier, qu'il fit toujours triompher le parti qu'il favoriſoit, & que ſes nombreux exploits ne furent jamais ternis par aucun revers (2).

Dans les négociations, il employoit tantôt les lumieres de ſon eſprit, qui étoient auſſi vives que profondes ; tantôt des ruſes & des perfidies, que des raiſons d'état ne peuvent jamais autoriſer (3) ; d'autres fois, la facilité d'un caractere, que le beſoin de dominer ou le déſir de plaire plioit ſans effort aux conjonctures. Chez tous les

(1) Diod. Sic. lib. 3, p. 191.
(2) Plut. in Coriol. p. 233. Nep. in Alcib. cap. 6.
(3) Thucyd. lib. 5, cap. 45 ; lib. 8, cap. 82. Plut. in Alcib. p. 198.

peuples, il s'attira les regards, & maîtrisa l'opinion publique. Les Spartiates furent étonnés de sa frugalité ; les Thraces, de son intempérance ; les Béotiens, de son amour pour les exercices les plus violens : les Ioniens, de son goût pour la paresse & la volupté ; les satrapes de l'Asie, d'un luxe qu'ils ne pouvoient égaler (1). Il se fût montré le plus vertueux des hommes, s'il n'avoit jamais eu l'exemple du vice ; mais le vice l'entraînoit, sans l'asservir. Il semble que la profanation des loix & la corruption des mœurs n'étoient à ses yeux qu'une suite de victoires remportées sur les mœurs & sur les loix ; on pourroit dire encore que ses défauts n'étoient aussi que des écarts de sa vanité. Les traits de légereté, de frivolité, d'imprudence, échappés à sa jeunesse ou à son oisiveté, disparoissoient dans les occasions qui demandoient de la réflexion & de la constance. Alors il joignoit la prudence à l'activité (2) ; & les plaisirs ne lui déroboient aucun des instans qu'il devoit à sa gloire ou à ses intérêts.

Sa vanité auroit tôt ou tard dégénéré en ambition : car il étoit impossible qu'un homme si supérieur aux autres, & si dévoré de l'envie de dominer, n'eût pas fini par

(1) Plut. in Alcib. p. 203. Nep. in Alcib. cap. 11.
(2) Plut. in Alcib. p. 211. Nep. in Alcib. cap. 1.

exiger l'obéiſſance, après avoir épuiſé l'admiration. Auſſi fut-il toute ſa vie ſuſpect aux principaux citoyens, dont les uns redoutoient ſes talens, les autres ſes excès [1]; & tour-à-tour adoré, craint & haï du peuple qui ne pouvoit ſe paſſer de lui [2]; & comme les ſentimens dont il étoit l'objet, devenoient des paſſions violentes, ce fut avec des convulſions de joie ou de fureur [3], que les Athéniens l'éleverent aux honneurs, le condamnerent à mort, le rappelerent, & le proſcrivirent une ſeconde fois.

Un jour qu'il avoit, du haut de la tribune, enlevé les ſuffrages du public, & qu'il revenoit chez lui eſcorté de toute l'aſſemblée, Timon, ſurnommé le Miſanthrope, le rencontra; & lui ſerrant la main: « Courage, » mon fils, lui dit-il: continue de t'agrandir, » & je te devrai la perte des Athéniens [4]. »

Dans un autre moment d'ivreſſe, le petit peuple propoſoit de rétablir la royauté en ſa faveur [5]; mais comme il ne ſe ſeroit pas contenté de n'être qu'un roi, ce n'étoit pas la petite ſouveraineté d'Athenes qui lui convenoit; c'étoit un vaſte empire qui le mît en état d'en conquérir d'autres.

Né dans une république, il devoit l'élever

(1) Thucyd. lib. 6, cap. 15. Plut. ibid. p. 198.
(2) Ariſtoph. in Ran. v. 1472.
(3) Juſtin. lib. 5, cap. 4.
(4) Plut. in Alcib. p. 199.
(5) Id. ibid. p. 210.

au-deſſus

au-deſſus d'elle-même, avant que de la mettre à ſes pieds. C'eſt là, ſans doute, le ſecret des brillantes entrepriſes dans leſquelles il entraîna les Athéniens. Avec leurs ſoldats, il auroit ſoumis des peuples; & les Athéniens ſe ſeroient trouvés aſſervis, ſans s'en appercevoir.

Sa premiere diſgrace, en l'arrêtant preſque au commencement de ſa carriere, n'a laiſſé voir qu'une vérité; c'eſt que ſon génie & ſes projets furent trop vaſtes pour le bonheur de ſa patrie. On a dit que la Grece ne pouvoit porter deux Alcibiades[1]; on doit ajouter qu'Athenes en eut un de trop. Ce fut lui qui fit réſoudre la guerre contre la Sicile.

Depuis quelque-temps, les Athéniens méditoient la conquête de cette île riche & puiſſante. Leur ambition réprimée par Périclès, fut puiſſamment ſecondée par Alcibiade. Toutes les nuits, des ſonges flatteurs retraçoient à ſon eſprit la gloire immenſe dont il alloit ſe couronner. La Sicile ne devoit être que le théâtre de ſes premiers exploits: il s'emparoit de l'Afrique, de l'Italie, du Péloponeſe; tous les jours il entretenoit de ſes grands deſſeins cette jeuneſſe bouillante, qui s'attachoit à ſes pas: & dont il gouvernoit les volontés [2].

(1) Archeſt. ap. Plut. in Alcib. p. 199.
(2) Plut. ibid.

Sur ces entrefaites, la ville d'Egeſte en Sicile, qui ſe diſoit opprimée par ceux de Sélinonte & de Syracuſe, implora l'aſſiſtance des Athéniens dont elle étoit alliée: elle offroit de les indemniſer de leurs frais, & leur repréſentoit que s'ils n'arrêtoient les progrès des Syracuſains, ce peuple ne tarderoit pas à joindre ſes troupes à celles des Lacédémoniens. La république envoya des députés en Sicile : ils firent à leur retour un rapport infidelle de l'état des choſes. L'expédition fut réſolue ; & l'on nomma pour généraux, Alcibiade, Nicias & Lamachus. On ſe flattoit tellement du ſuccès, que le ſénat régla d'avance le ſort des différens peuples de la Sicile.

Cependant les citoyens éclairés étoient d'autant plus effrayés, qu'on n'avoit alors qu'une foible idée de la grandeur, des forces & des richeſſes de cette île (1). Malgré la loi qui défend de revenir ſur une déciſion de tous les ordres de l'état, Nicias remontroit à l'aſſemblée, que la république n'ayant pu terminer encore les différens ſuſcités entre elle & les Lacédémoniens, la paix actuelle n'étoit qu'une ſuſpenſion d'armes ; que ſes véritables ennemis étoient dans le Péloponeſe ; qu'ils n'attendoient que le départ de l'armée,

(1) Thucyd. lib. 6, cap. 1.

pour fondre ſur l'Attique ; que les démêlés des villes de Sicile n'avoient rien de commun avec les Athéniens ; que le comble de l'extravagance étoit de ſacrifier le ſalut de l'état à la vanité, ou à l'intérêt d'un jeune homme jaloux d'étaler ſa magnificence aux yeux de l'armée ; que de tels citoyens n'étoient faits que pour ruiner l'état, en ſe ruinant eux-mêmes ; & qu'il leur convenoit auſſi peu de délibérer ſur de ſi hautes entrepriſes, que de les exécuter (1).

« Je vois avec frayeur, ajouta Nicias, » cette nombreuſe jeuneſſe qui l'entoure, » & dont il dirige les ſuffrages. Reſpectables vieillards, je ſollicite les vôtres » au nom de la patrie ; & vous, magiſtrats, appelés de nouveau le peuple » aux opinions ; & ſi les loix vous le défendent, ſongez que la premiere des » loix eſt de ſauver l'état. »

Alcibiade prenant la parole, repréſenta que les Athéniens, en protégeant les nations opprimées, étoient parvenus à ce haut point de gloire & de grandeur (2), qu'il ne leur étoit plus permis de ſe livrer à un repos trop capable d'énerver le courage des troupes ; qu'ils ſeroient un jour aſſujettis, ſi dès à préſent ils n'aſſujettiſ-

(1) Thucyd. lib. 6, cap. 8.
(2) Id. ibid. cap. 18.

ſoient les autres ; que pluſieurs villes de Sicile n'étoient peuplées que des barbares, ou d'étrangers inſenſibles à l'honneur de leur patrie, & toujours prêts à changer de maîtres ; que d'autres, fatiguées de leurs diviſions, attendoient l'arrivée de la flotte, pour ſe rendre aux Athéniens ; que la conquête de cette île leur faciliteroit celle de la Grece entiere ; qu'au moindre revers, ils trouveroient un aſyle dans leurs vaiſſeaux : que le ſeul éclat de cette expédition étonneroit les Lacédémoniens ; & que s'ils haſardoient une irruption dans l'Attique, elle ne réuſſiroit pas mieux que les précédentes.

Quant aux reproches qui le regardoient perſonnellement, il répondoit que ſa magnificence n'avoit ſervi juſqu'à ce jour, qu'à donner aux peuples de la Grece une haute idée de la puiſſance des Athéniens, & qu'à lui procurer aſſez d'autorité à lui-même, pour détacher des nations entieres de la ligue du Péloponeſe. « Au ſurplus, diſoit-» il, deſtiné à partager avec Nicias le » commandement de l'armée, ſi ma jeu-» neſſe & mes folies vous donnent quelques » alarmes, vous vous raſſurerez ſur le bon-» heur qui a toujours couronné ſes entre-» priſes (1). »

(1) Thucyd. lib. 6, cap. 17.

Cette réponſe enflamma les Athéniens d'une nouvelle ardeur. Leur premier projet n'avoit été que d'envoyer 60 galeres en Sicile. Nicias, pour les en détourner par une voie indirecte, repréſenta qu'outre la flotte, il falloit une armée de terre, & leur mit devant les yeux le tableau effrayant des préparatifs, des dépenſes & du nombre de troupes qu'exigeoit une telle expédition. Alors une voix s'éleva du milieu de l'aſſemblée : « Nicias, il ne s'agit plus de » tous ces diſcours : expliquez-vous net» tement ſur le nombre des ſoldats & des » vaiſſeaux dont vous avez beſoin (1) » ; Nicias ayant répondu qu'il en conféreroit avec les autres généraux, l'aſſemblée leur donna plein pouvoir de diſpoſer de toutes les forces de la république.

Elles étoient prêtes (2), lorſqu'Alcibiade fut dénoncé pour avoir, avec quelques compagnons de ſes débauches, mutilé pendant la nuit, les ſtatues de Mercure, que les habitans d'Athenes placent devant leurs maiſons ; & repréſenté, à l'iſſue d'un ſouper, les cérémonies des redoutables myſteres d'Eleuſis. Le peuple capable de lui tout pardonner en toute autre occaſion,

(1) Thucyd. lib. 6, cap. 25.
(2) Id. ibid. cap. 27. Plut. in Alcib. p. 200. Nep. in Alcib. c. 3.

ne reſpiroit que la fureur & la vengeance. Alcibiade, d'abord effrayé du ſoulevement des eſprits, bientôt raſſuré par les diſpoſitions favorables de l'armée & de la flotte, ſe préſenta à l'aſſemblée ; il détruit les ſoupçons élevés contre lui, & demande la mort, s'il eſt coupable ; une ſatisfaction éclatante, s'il ne l'eſt pas. Ses ennemis font différer le jugement juſqu'après ſon retour, & l'obligent de partir, chargé d'une accuſation qui tient le glaive ſuſpendu ſur ſa tête.

Le rendez-vous général, tant pour les Athéniens que pour leurs alliés, étoit à Corcyre (1). C'eſt de là que la flotte partit, compoſée d'environ 300 voiles, & ſe rendit à Rhégium, à l'extrêmité de l'Italie. * Elle portoit 5100 hommes peſamment armés, parmi leſquels ſe trouvoit l'élite des ſoldats Athéniens. On y avoit joint 488 archers, 700 frondeurs, quelques autres troupes légeres, & un petit nombre de cavaliers.

Les généraux n'avoient pas exigé de plus grandes forces ; Nicias ne ſongeoit point à ſe rendre maître de la Sicile ; Alcibiade croyoit que pour la ſoumettre, il ſuffiroit d'y ſemer la diviſion. L'un & l'autre manifeſterent leurs vues dans le premier conſeil qu'ils

(1) Thucyd. lib. 6, cap. 42, 43, &c.
* L'an 415 avant J. C.

tinrent avant que de commencer la campagne. Leurs inſtructions leur preſcrivoient en général de régler les affaires de Sicile de la maniere la plus avantageuſe aux intérêts de la république ; elles leur ordonnoient en particulier de protéger les Egeſtains contre ceux de Sélinonte, &, ſi les circonſtances le permettoient, d'engager les Syracuſains à rendre aux Léontins les poſſeſſions dont ils les avoient privés [1]. Nicias s'en tenoit à la lettre de ce décret, & vouloit, après l'avoir exécuté, ramener la flotte au Pirée [2]. Alcibiade ſoutenoit que de ſi grands efforts de la part des Athéniens, devant être ſignalés par de grandes entrepriſes, il falloit envoyer des députés aux principales villes de la Sicile, les ſoulever contre les Syracuſains, en tirer des vivres & des troupes ; & d'après l'effet de ces diverſes négociations, ſe déterminer pour le ſiége de Sélinonte, ou pour celui de Syracuſe. Lamachus, le troiſieme des généraux, propoſoit de marcher à l'inſtant contre cette derniere ville, & de profiter de l'étonnement où l'avoit jettée l'arrivée des Athéniens [3]. Le port de Mégare, voiſin de Syracuſe, contiendroit

(1) Thucyd. lib. 6, cap. 8.
(2) Id. ibid. cap. 47.
(3) Id. ibid. cap. 49.

leur flotte, & la victoire opéreroit une révolution dans la Sicile.

Le succès auroit peut-être justifié l'avis de Lamachus. Les Syracusains n'avoient pris aucune précaution contre l'orage qui les menaçoit : ils avoient eu de la peine à se persuader que les Athéniens fussent assez insensés pour méditer la conquête d'une ville telle que Syracuse. « Ils devroient » s'estimer heureux, s'écrioit un de leurs » orateurs, de ce que nous n'avons jamais » songé à les ranger sous nos loix (1). »

Ce projet n'ayant pas été goûté des deux autres généraux, Lamachus se décida pour l'avis d'Alcibiade. Pendant que ce dernier prenoit Catane par surprise ; que Naxos lui ouvroit ses portes ; que ses intrigues alloient forcer celles de Messine (2), & que ses espérances commençoient à se réaliser (3) ; on faisoit partir du Pirée la galere qui devoit le transporter à Athenes. Ses ennemis avoient prévalu, & le sommoient de comparoître, pour répondre à l'accusation dont ils avoient jusqu'alors suspendu la poursuite. On n'osa pas l'arrêter, parce qu'on craignit le soulevement des soldats, & la désertion des troupes alliées, qui, la plupart, n'étoient venues en Sicile qu'à

(1) Thucyd. lib. 6, cap. 36.
(2) Id. ibid. cap. 51. Plut. in Alcib. p. 202.
(3) Nep. in Alcib. cap. 4.

sa

ſa priere (1). Il avoit d'abord formé le deſſein d'aller confondre ſes accuſateurs ; mais quand il fut à Thurium, ayant réfléchi ſur les injuſtices des Athéniens, il trompa la vigilance de ſes guides, & ſe retira dans le Péloponeſe (2).

Sa retraite répandit le découragement dans l'armée. Nicias, qui ne craignoit rien quand il falloit exécuter, & tout quand il falloit entreprendre, laiſſoit éteindre dans le repos, ou dans les conquêtes faciles, l'ardeur qu'Alcibiade avoit excitée dans le cœur des ſoldats. Cependant il vit le moment où le plus brillant ſuccès alloit juſtifier une entrepriſe dont il avoit toujours redouté les ſuites : il s'étoit enfin déterminé à mettre le ſiege devant Syracuſe, & l'avoit conduit avec tant d'intelligence, que les habitans étoient diſpoſés à ſe rendre. Déjà pluſieurs peuples de Sicile & d'Italie ſe déclaroient en ſa faveur, lorſqu'un général Lacédémonien, nommé Gylippe, entra dans la place aſſiégée, avec quelques troupes qu'il avoit amenées du Péloponeſe, ou ramaſſées en Sicile. Nicias auroit pu l'empêcher d'aborder dans cette île : il négligea cette précaution (3), & cette faute irré-

(1) Thucyd. lib. 6, cap. 61. Plut. in Alcib. p. 200.
(2) Plut. in Alcib. page 202.
(3) Thucyd. lib. 6, cap. 104.

parable fut la ſource de tous ſes malheurs. Gylippe releva le courage des Syracuſains, battit les Athéniens, & les tint renfermés dans leurs retranchemens. Athenes fit partir, ſous les ordres de Démoſthene & d'Eurymédon, une nouvelle flotte compoſée d'environ 73 galeres; une ſeconde armée forte de 5000 hommes peſamment armés, & de quelques troupes légeres (1).

Démoſthene ayant perdu 2000 hommes à l'attaque d'un poſte important, & conſidérant que bientôt la mer ne ſeroit plus navigable, & que les troupes dépériſſoient par les maladies, propoſa d'abandonner l'entrepriſe, ou de tranſporter l'armée en des lieux plus ſains (2). Sur le point de mettre à la voile, Nicias effrayé d'une éclipſe de lune qui ſema la terreur dans le camp, conſulta les devins, qui lui ordonnerent d'attendre encore 27 jours (3).

Avant qu'ils fuſſent écoulés, les Athéniens vaincus par terre & par mer, ne pouvant reſter ſous les murs de Syracuſe, faute de vivres, ni ſortir du port dont les Syracuſains avoient fermé l'iſſue, prirent enfin le parti d'abandonner leur camp, leurs malades, leurs vaiſſeaux, & de ſe

(1) Thucyd. lib. 7, cap. 42.
(2) Id. ibid. cap. 47 & 49 Juſtin. lib. 4, cap. 5.
(3) Thucyd. ibid. cap. 50.

retirer par terre, dans quelque ville de Sicile : ils partirent au nombre de 40,000 hommes (1), y compris non-seulement les troupes que leur avoient fournies les peuples de Sicile & d'Italie, mais encore les chiourmes des galeres, les ouvriers & les esclaves.

Cependant ceux de Syracuse occupent les défilés des montagnes, & les passages des rivieres : ils détruisent les ponts, s'emparent des hauteurs, & répandent dans la plaine divers détachemens de cavalerie & de troupes légeres. Les Athéniens harcelés, arrêtés à chaque pas, sont sans cesse exposés aux traits d'un ennemi qu'ils trouvent par-tout, & qu'ils ne peuvent atteindre nulle part : ils étoient soutenus par l'exemple de leurs généraux, & par les exhortations de Nicias, qui, malgré l'épuisement où l'avoit réduit une longue maladie, montroit un courage supérieur au danger. Pendant huit jours entiers, ils eurent à lutter contre des obstacles toujours renaissants. Mais Démosthene qui commandoit l'arriere-garde, composée de 6000 hommes, s'étant égaré dans sa marche, fut poussé dans un lieu resserré ; &, après des prodiges de valeur, il se rendit, à condition qu'on accorderoit

(1) Id. ibid. cap. 75.

la vie à ſes ſoldats, & qu'on leur épargneroit l'horreur de la priſon (1).

Nicias n'ayant pu réuſſir dans une négociation qu'il avoit entamée, conduiſit le reſte de l'armée juſqu'au fleuve Aſinarus (2). Parvenus en cet endroit, la plupart des ſoldats, tourmentés par une ſoif dévorante, s'élancent confuſément dans le fleuve, les autres y ſont précipités par l'ennemi : ceux qui veulent ſe ſauver à la nage, trouvent de l'autre côté des bords eſcarpés & garnis de gens de traits, qui en font un maſſacre horrible. Huit mille hommes périrent dans cette attaque (3); & Nicias adreſſant la parole à Gylippe : « Diſpoſez de moi, lui dit-il, comme vous » le jugerez à propos; mais ſauvez du moins » ces malheureux ſoldats ». Gylippe fit auſſi-tôt ceſſer le carnage. Les Syracuſains rentrerent dans Syracuſe, ſuivis de 7000 priſonniers (4), qui furent jettés dans les carrieres : ils y ſouffrirent pendant pluſieurs mois, des maux inexprimables. Beaucoup d'entr'eux y périrent; d'autres furent vendus comme eſclaves.

Un plus grand nombre de priſonniers étoit devenu la proie des officiers & des

(1) Thucyd. lib. 7, cap. 82.
(2) Id. ibid. cap. 84.
(3) Diod. Sic. lib. 13, page 148.
(4) Thucyd. lib. 7, cap. 87.

ſoldats : tous finirent leurs jours dans les fers, à l'exception de quelques Athéniens qui dûrent leur liberté aux pieces d'Euripide que l'on connoiſſoit alors à peine en Sicile, & dont ils récitoient les plus beaux endroits à leurs maîtres (1). Nicias & Démoſthene furent mis à mort, malgré les efforts que fit Gylippe pour leur ſauver la vie (2).

Athenes, accablée d'un revers ſi inattendu, enviſageoit de plus grands malheurs encore. Ses alliés étoient près de ſecouer ſon joug; les autres peuples conjuroient ſa perte (3); ceux du Péloponeſe s'étoient déjà crus autoriſés, par ſon exemple, à rompre la treve (4). On appercevoit déjà dans leurs opérations mieux combinées, l'eſprit de vengeance, & le génie ſupérieur, qui les dirigeoient. Alcibiade jouiſſoit à Lacédémone du crédit qu'il obtenoit partout. Ce fut par ſes conſeils que les Lacédémoniens prirent la réſolution d'envoyer du ſecours aux Syracuſains, de recommencer leurs incurſions dans l'Attique, & de fortifier à 120 ſtades d'Athenes, le poſte de Décélie, qui tenoit cette ville bloquée du côté de la terre (5).

(1) Plut. in Nic. page 542.
(2) Thucyd. lib. 7, cap. 86.
(3) Id. lib 8, cap. 2.
(4) Id. lib. 7, cap. 19.
(5) Id. lib. 6, cap. 91. Nep. in Alcib. cap. 4.

Il falloit, pour anéantir ſa puiſſance, favoriſer la révolte de ſes alliés, & détruire ſa marine. Alcibiade ſe rend ſur les côtes de l'Aſie mineure. Chio, Milet, d'autres villes floriſſantes ſe déclarent en faveur des Lacédémoniens (1). Il captive, par ſes agrémens, Tiſſapherne, gouverneur de Sardes (2); & le roi de Perſe s'engage à payer la flotte du Péloponeſe (3).

Cette ſeconde guerre conduite avec plus de régularité que la premiere, eût été bientôt terminée, ſi Alcibiade, pourſuivi par Agis, roi de Lacédémone, dont il avoit ſéduit l'épouſe, & par les autres chefs de la ligue, à qui ſa gloire faiſoit ombrage, n'eût enfin compris qu'après s'être vengé de ſa patrie, il ne lui reſtoit plus qu'à la garantir d'une perte certaine (4). Dans cette vue, il ſuſpendit les efforts de Tiſſapherne & les ſecours de la Perſe, ſous prétexte qu'il étoit de l'intérêt du grand-roi de laiſſer les peuples de la Grece s'affoiblir mutuellement (5).

Les Athéniens ayant, bientôt après, révoqué le décret de ſon banniſſement,

(1) Thucyd. lib. 8, cap. 12 & 17.
(2) Plut. in Alcib. page 204.
(3) Thucyd. lib. 8, cap. 5, Juſtin. lib. 5, cap. 2.
(4) Plut. in Alcib. page 204.
(5) Juſtin lib. 5, cap. 2.

il ſe met à leur tête, ſoumet les places de l'Helleſpont (1), force un des gouverneurs du roi de Perſe, à ſigner un traité avantageux aux Athéniens (2), & Lacédémone à leur demander la paix (3). Cette demande fut rejettée, parce que ſe croyant déſormais invincibles, ſous la conduite d'Alcibiade, ils étoient paſſés rapidement de la conſternation la plus profonde à la plus inſolente préſomption. A la haine dont ils étoient animés contre ce général, avoit ſuccédé auſſi vîte la reconnoiſſance la plus outrée, l'amour le plus effréné.

Quand il revint dans ſa patrie, ſon arrivée, ſon ſéjour, le ſoin qu'il prit de juſtifier ſa conduite, furent une ſuite de triomphes pour lui, & de fêtes pour la multitude (4). Quant aux acclamations de toute la ville, on le fit ſortir du Pirée avec une flotte de 1000 vaiſſeaux, on ne douta plus que la célérité de ſes exploits ne força bientôt ceux du Péloponeſe à ſubir la loi du vainqueur, on attendoit à tout moment l'arrivée du courrier chargé d'annoncer la deſtruction de l'armée ennemie, & la conquête de l'Ionie (5).

(1) Plut. ibid. page 206.
(2) Id. ibid. page 208.
(3) Diod. Sic. lib. 13, page 177.
(4) Nep. in Alcib. cap. 6. Plut. page 209. Juſtin. lib. 5, cap. 4.
(5) Plut. ibid. page 211.

Au milieu de ces eſpérances flatteuſes, on apprit que quinze galeres Athéniennes étoient tombées au pouvoir des Lacédémoniens. Le combat s'étoit donné pendant l'abſence & au mépris des ordres précis d'Alcibiade, que la néceſſité de lever des contributions pour la ſubſiſtance des troupes, avoit obligé de paſſer en Ionie. A la premiere nouvelle de cet échec, il revint ſur ſes pas, & alla préſenter la bataille au vainqueur qui n'oſa pas l'accepter (1). Il avoit réparé l'honneur d'Athenes : la perte étoit légere, mais elle ſuffiſoit à la jalouſie de ſes ennemis. Ils aigrirent le peuple, qui le dépouilla du commandement général des armées, avec le même empreſſement qu'il l'en avoit revêtu.

La guerre continua encore pendant quelques années ; elle ſe fit toujours par mer, & finit par la bataille d'Ægos Potamos, que ceux du Péloponeſe gagnerent daus le détroit de l'Helleſpont. Le Spartiate Lyſandre qui les commandoit (2), ſurprit la flotte des Athéniens, compoſée de 180 voiles, s'en rendit maître, & fit 3000 priſonniers *.

(1) Plut. in Alcib. page 211. Xenoph. hiſt. Græc. lib. 1, page 442.

(2) Id. lib. 2, page 455 & 457. Plut. in Lyſandr. page 440.

* L'an 405 avant. J. C.

Alcibiade, qui, depuis ſa retraite, s'étoit établi dans la contrée voiſine, avoit averti les généraux Athéniens du danger de leur poſition, & du peu de diſcipline qui régnoit parmi les ſoldats & les matelots. Ils mépriſerent les conſeils d'un homme tombé dans la diſgrace (1).

La perte de la bataille entraîna celle d'Athenes, qui, après un ſiege de quelques mois, ſe rendit, faute de vivres *. Pluſieurs des puiſſances alliées propoſerent de la détruire. Lacédémone, écoutant plus ſa gloire que ſon intérêt, refuſa de mettre aux fers une nation qui avoit rendu de ſi grands ſervices à la Grece (2); mais elle condamna les Athéniens non-ſeulement à démolir les fortifications du Pirée, ainſi que la longue muraille qui joint le port à la ville, mais encore à livrer leurs galeres, à l'exception de douze; à rappeler leurs bannis; à retirer leurs garniſons des villes dont ils s'étoient emparés; à faire une ligue offenſive & défenſive avec les Lacédémoniens; à les ſuivre par terre & par mer, dès qu'ils en auroient reçu l'ordre (3).

(1) Xenoph. hiſt. Græc. lib. 2, page 456. Plut. in Alcib. page 212. Nep in Alcib. cap. 8.

* Vers la fin d'avril de l'an 404 avant J C.

(2) Xenoph. ibid. page 460. Iſocr. de pace, tome 1, page 399. Andoc. de pace, page 26.

(3) Xenoph. ibid. Diod. Sic. lib. 3, page 226.

Les murailles furent abattues au ſon des inſtrumens, comme ſi la Grece avoit recouvré ſa liberté (1); &, quelques mois après, le vainqueur permit au peuple d'élire 30 magiſtrats, qui devoient établir une autre forme de gouvernement, & qui finirent par uſurper l'autorité (2) *.

Ils ſévirent d'abord contre quantité de délateurs odieux aux gens de bien, enſuite contre leurs ennemis particuliers, bientôt après contre ceux dont ils vouloient envahir les richeſſes. Des troupes Lacédémoniennes qu'ils avoient obtenues de Lyſander, 3000 citoyens qu'ils s'étoient aſſociés pour affermir leur puiſſance (3), protégeoient ouvertement leurs injuſtices. La nation déſarmée, tomba tout-à-coup dans une extrême ſervitude. L'exil, les fers, la mort étoient le partage de ceux qui ſe déclaroient contre la tyrannie, ou qui ſembloient la condamner par leur ſilence. Elle ne ſubſiſta que pendant huit mois (4); & dans ce court eſpace de temps, plus de 1500 citoyens furent indignement maſſacrés, & privés des hon-

(1) Xenoph. ibid. Plut. in Lyſand. page 441.

(2) Lyſ. in Eratoſth. page 192. Xenoph. hiſt. Græc. lib. 2, page 461. Diod. Sic. lib. 14, page 236.

* Vers l'été de l'an 404 avant J. C.

(3) Lyſ. ibid. page 127. Xenoph ibid. page 463.

(4) Corſin. faſt. Att. tome 3, page 264.

neurs funebres (1). La plupart abandonnerent une ville où les victimes & les témoins de l'oppreſſion n'oſoient faire entendre une plainte : car il falloit que la douleur fût muette, & que la pitié parût indifférente.

Socrate fut le ſeul qui ne ſe laiſſa point ébranler par l'iniquité des temps : il oſa conſoler les malheureux, & réſiſter aux ordres des tyrans (2). Mais ce n'étoit point ſa vertu qui les alarmoit : ils rédoutoient, à plus juſte titre, le génie d'Alcibiade dont ils épioient les démarches.

Il étoit alors dans une bourgade de Phrygie, dans le gouvernement de Pharnabaze, dont il avoit reçu des marques de diſtinction & d'amitié. Inſtruit des levées que le jeune Cyrus faiſoit dans l'Aſie mineure, il en avoit conclu que ce prince méditoit une expédition contre Artaxerxès ſon frere : il comptoit, en conſéquence, ſe rendre auprès du roi de Perſe, l'avertir du danger qui le menaçoit, & en obtenir des ſecours pour délivrer ſa patrie ; mais tout-à-coup des aſſaſſins envoyés par le ſatrape, entourent ſa maiſon ; &, n'ayant pas la hardieſſe de l'attaquer, y mettent le

(1) Iſocr. areopag. t. 1, p. 345. Demoſth. in Timocr. p 782. Æſchin. in Cteſiph. p. 466.

(2) Xenoph. memor. p. 716. Diod. Sic. lib. 14, page 237. Senec. de tranquill. anim. cap. 3.

feu. Alcibiade s'élance, l'épée à la main, à travers les flammes, écarte les barbares & tombe ſous une grêle de traits (1): il étoit alors âgé de 40 ans. Sa mort eſt une tache pour Lacédémone, s'il eſt vrai que les magiſtrats, partageant les craintes des tyrans d'Athenes, aient engagé Pharnabaze à commettre ce lâche attentat. Mais d'autres prétendent qu'il s'y porta de lui-même, & pour des intérêts particuliers (2).

La gloire de ſauver Athenes étoit réſervée à Traſybule. Ce généreux citoyen placé, par ſon mérite, à la tête de ceux qui avoient pris la fuite, & ſourd aux propoſitions que lui firent les tyrans de l'aſſocier à leur puiſſance, s'empara du Pirée, & appela le peuple à la liberté (3). Quelques-uns des tyrans périrent les armes à la main; d'autres furent condamnés à perdre la vie. Une amniſtie générale rapprocha les deux partis, & ramena la tranquillité dans Athenes (4).

Quelques années après, elle ſecoua le joug de Lacédémone, rétablit la démocratie, & accepta le traité de paix que le Spartiate Antalcidas conclut avec Arta-

(1) Plut. in Alcib. page 212 & 213. Nep. in Alcib. cap. 10.
(2) Ephor. ap. Diod. lib. 14, page 242.
(3) Xenoph. hiſt. Græc. lib. 2, page 472.
(4) Id. ibid. page 479.

xerxès *. Par ce traité que les circonſtances rendoient néceſſaire, les colonies Grecques de l'Aſie mineure, & quelques îles voiſines furent abandonnées à la Perſe ; les autres peuples de la Grece recouvrerent leurs loix & leur indépendance (1) ; mais ils reſterent dans un état de foibleſſe, dont ils ne ſe releveront peut-être jamais. Ainſi furent terminés les différens qui avoient occaſionné la guerre des Medes & celle du Péloponeſe.

L'eſſai hiſtorique que je viens de donner, finit à la priſe d'Athenes. Dans la relation de mon voyage, je rapporterai les principaux événemens qui s'étoient paſſés depuis cette époque, juſqu'à mon départ de Scythie : je vais maintenant haſarder quelques remarques ſur le ſiecle de Périclès.

RÉFLEXION SUR LE SIECLE DE PÉRICLÈS.

Au commencement de la guerre du Péloponeſe, les Athéniens dûrent être extrêmement ſurpris de ſe trouver ſi différens de leurs peres. Tout ce que, pour la

* L'an 387 avant J. C.

(1) Xenoph. hiſt. Græc. lib. 5, page 549. Iſocr. de pace, tome 1, page 368. Plut. in Ageſil. page 608. Diod. Sic. lib. 14, page 319.

conſervation des mœurs, les ſiecles précédens avoient accumulé de loix, d'inſtitutions, de maximes & d'exemples, quelques années avoient ſuffi pour en détruire l'autorité. Jamais il ne fut prouvé d'une maniere plus terrible, que les grands ſuccès ſont auſſi dangereux pour les vainqueurs, que pour les vaincus.

J'ai indiqué plus haut les funeſtes effets que produiſirent ſur les Athéniens leurs conquêtes, & l'état floriſſant de leur marine & de leur commerce. On les vit tout-à-coup étendre les domaines de la république, & tranſporter dans ſon ſein les dépouilles des nations alliées & ſoumiſes; de là les progrès ſucceſſifs d'un luxe ruineux, & le deſir inſatiable des fêtes & des ſpectacles. Comme le gouvernement s'abandonnoit au délire d'un orgueil qui ſe croyoit tout permis, parce qu'il pouvoit tout oſer, les particuliers, à ſon exemple, ſecouoient toutes les eſpeces de contraintes qu'impoſent la nature & la ſociété.

Bientôt le mérite n'obtint que l'eſtime; la conſidération fut réſervée pour le crédit: toutes les paſſions ſe dirigerent vers l'intérêt perſonnel; & toutes les ſources de corruption ſe répandirent avec profuſion dans l'état. L'amour, qui auparavant ſe couvroit des voiles de l'hymen & de la pudeur, brûla ouvertement de feux illégitimes. Les courtiſannes ſe multiplierent

dans l'Attique & dans toute la Grece (1). Il en vint de l'Ionie, de ce beau climat où l'art de la volupté a pris naiſſance. Les unes s'attachoient pluſieurs adorateurs qu'elles aimoient tous ſans préférence, qui tous les aimoient ſans rivalité; d'autres, ſe bornant à une ſeule conquête (2), parvinrent, par une apparence de régularité, à s'attirer des égards & des éloges de la part de ce public facile, qui leur faiſoit un mérite d'être fidelles à leurs engagemens.

Périclès, témoin de l'abus, n'eſſaya point de le corriger. Plus il étoit ſévere dans ſes mœurs, plus il ſongeoit à corrompre celles des Athéniens, qu'il amolliſſoit par une ſucceſſion rapide de fêtes & de jeux (3).

La célebre Aſpaſie, née à Milet en Ionie, ſeconda les vues de Périclès, dont elle fut ſucceſſivement la maîtreſſe & l'épouſe. Elle eut ſur lui un tel aſcendant, qu'on l'accuſa d'avoir plus d'une fois ſuſcité la guerre, pour venger ſes injures perſonnelles (4): elle oſa former une ſociété de courtiſannes, dont les attraits & les faveurs devoient attacher les jeunes Athé-

(1) Athen. lib. 13, page 569.
(2) Terent. in Heautontim. act. 2. ſcen. 3.
(3) Plut. in Per. tome 1, page 158.
(4) Ariſtoph. in Acharn. act. 2, ſcen. 5, v. 527. Plut. in Per. page 165 & 168.

niens (1) aux intérêts de leur fondatrice : Quelques années auparavant, toute la ville ſe fût ſoulevée à la ſeule idée d'un pareil projet : lors de ſon exécution, il excita quelques murmures : les poëtes comiques ſe déchaînerent contre Aſpaſie (2) ; mais elle n'en raſſembla pas moins dans ſa maiſon la meilleure compagnie d'Athenes.

Périclès autoriſa la licence ; Aſpaſie l'étendit ; Alcibiade la rendit aimable : ſa vie fut tachée de toutes les diſſolutions ; mais elles étoient accompagnées de tant de qualités brillantes, & ſi ſouvent mêlées d'actions honnêtes, que la cenſure publique ne ſavoit où ſe fixer (3). D'ailleurs, comment réſiſter à l'attrait d'un poiſon que les Graces elles-mêmes ſembloient diſtribuer ? Comment condamner un homme à qui il ne manquoit rien pour plaire, & qui ne manquoit à rien pour ſéduire ; qui étoit le premier à ſe condamner ; qui réparoit les moindres offenſes, par des attentions ſi touchantes, & qui ſembloit moins commettre des fautes, que les laiſſer échapper ? Auſſi s'accoutuma t-on à les placer au rang de ces jeux, ou de ces écarts qui diſparoiſſent avec la fougue de l'âge (4) : & comme

(1) Plut. ibid. page 165.
(2) Cratin. Eupol. ap. Plut. ibid.
(3) Plut in Alcib. page 199.
(4) Id. ibid.

l'indulgence

l'indulgence pour le vice eſt une conſpiration contre la vertu, il arriva qu'à l'exception d'un petit nombre de citoyens attachés aux anciennes maximes (1), la nation, entraînée par les charmes d'Alcibiade, fut complice de ſes égaremens; & qu'à force de les excuſer, elle finit par en prendre la défenſe.

Les jeunes Athéniens arrêtoient leurs yeux ſur ce dangereux modele; & n'en pouvant imiter les beautés, ils croyoient en approcher, en copiant, & ſur-tout en chargeant ſes défauts. Ils devinrent frivoles, parce qu'il étoit léger; inſolens, parce qu'il étoit hardi; indépendans des loix, parce qu'il l'étoit des mœurs. Quelques-uns moins riches que lui, auſſi prodigues, étalerent un faſte qui les couvrit de ridicule (2), & qui ruina leurs familles: ils tranſmirent ces déſordres à leurs deſcendans; & l'influence d'Alcibiade ſubſiſta long-temps après ſa mort.

Un hiſtorien judicieux obſerve (3) que la guerre modifie les mœurs d'un peuple, & les aigrit à proportion des maux qu'il éprouve. Celle du Péloponeſe fut ſi longue, les Athéniens eſſuyerent tant de revers,

(1) Id. ibid. page 108.
(2) Ariſtoph. in Nub. ſcen. 1.
(3) Thucyd. lib. 3, cap. 82.

que leur caractere en fut ſinguliérement altéré. Leur vengeance n'étoit pas ſatisfaite, ſi elle ne ſurpaſſoit l'offenſe. Plus d'une fois ils lancerent des décrets de mort contre les inſulaires qui abandonnoient leur alliance (1); plus d'une fois leurs généraux firent ſouffrir des tourmens horribles aux priſonniers qui tomboient entre leurs mains (2). Ils ne ſe ſouvenoient donc plus alors d'une ancienne inſtitution, ſuivant laquelle les Grecs célébroient par des chants d'alégreſſe, les victoires remportées ſur les barbares; par des pleurs & des lamentations, les avantages obtenus ſur les autres Grecs (3).

L'auteur que j'ai cité, obſerve encore que dans le cours de cette fatale guerre, il ſe fit un tel renverſement dans les idées & dans les principes, que les mots les plus connus changerent d'acception; qu'on donna le nom de duperie à la bonne foi; d'adreſſe à la duplicité; de foibleſſe & de puſillanimité à la prudence & à la modération; tandis que les traits d'audace & de violence paſſoient pour les ſaillies d'une ame forte, & d'un zele ardent pour la cauſe commune (4). Une telle confuſion

(1) Id. ibid. cap. 36.
(2) Xenoph. hiſt. Grec. lib. 2, page 457. Plut. in Per. tome 1, page 166.
(3) Iſocr. panegyr. tome 1, page 205.
(4) Thucyd. lib. 3, cap. 82.

dans le langage, eſt peut être un des plus effrayant ſymptômes de la dépravation d'un peuple. Dans d'autres temps, on porte des atteintes à la vertu : cependant, c'eſt reconnoitre encore ſon antorité, que de lui aſſigner des limites; mais quand on va juſqu'à la dépouiller de ſon nom, elle n'a plus de droits au trône : le vice s'en empare, & s'y tient paiſiblement aſſis.

Ces guerres ſi meurtrieres que les Grecs eurent à ſoutenir, éteignirent un grand nombre de familles accoutumées, depuis pluſieurs ſiecles, à confondre leur gloire avec celle de la patrie (1). Les étrangers & les hommes nouveaux qui les remplacerent, firent tout-à-coup pencher du côté du peuple la balance du pouvoir (2). L'exemple ſuivant montrera juſqu'à quel excès il porta ſon inſolence.

Vers la fin de la guerre du Péloponeſe, on vit un joueur de lyre, autrefois eſclave, depuis citoyen par ſes intrigues, & adoré de la multitude pour ſes libéralités, ſe préſenter à l'aſſemblée générale avec une hache à la main, & menacer impunément de caſſer la tête au premier qui opineroit pour la paix (3). Quelques années après,

(1) Iſocr. de pac. tome 1, page 404.
(2) Ariſt. de rep. lib. 5. cap. 3, tome 2, page 389.
(3) Eſchin. de falſ. leg. page 407.

Athenes fut priſe par les Lacédémoniens, & ne tarda pas à ſuccomber ſous les armes du roi de Macédoine.

Telle devoit être la deſtinée d'un état fondé ſur les mœurs. Des Philoſophes qui remontent aux cauſes des grands événemens, ont dit que chaque ſiecle porte, en quelque maniere, dans ſon ſein, le ſiecle qui va le ſuivre. Cette métaphore hardie couvre une vérité importante, & confirmée par l'hiſtoire d'Athenes. Le ſiecle des loix & des vertus prépara celui de la valeur & de la gloire : ce dernier produiſit celui des conquêtes & du luxe, qui a fini par la deſtruction de la république.

Détournons à préſent nos regards de ces ſcenes affligeantes, pour les porter ſur des objets plus agréables & plus intéreſſans. Vers les temps de la guerre du Péloponeſe, la nature redoubla ſes efforts, & fit ſoudain éclore une foule de génies dans tous les genres. Athenes en produiſit pluſieurs : elle en vit un plus grand nombre venir chez elle briguer l'honneur de ſes ſuffrages.

Sans parler d'un Gorgias, d'un Parménide, d'un Protagoras, & de tant d'autres ſophiſtes éloquens, qui, en ſemant leurs doutes dans la ſociété, y multiplioient les idées ; Sophocle, Euripide, Ariſtophane brilloient ſur la ſcene, entourés de rivaux qui partageoient leur gloire. L'aſtronome Méton calculoit les mouvemens des cieux,

& fixoit les limites de l'année ; les orateurs Antiphon, Andocide, Lysias, se distinguoient dans les différens genres de l'éloquence ; Thucydide, encore frappé des applaudissemens qu'avoit reçus Hérodote, lorsqu'il lut son histoire aux Athéniens, se préparoit à en mériter de semblables ; Socrate transmettoit une doctrine sublime à ses disciples dont plusieurs ont fondé des écoles ; d'habiles généraux faisoient triompher les armes de la république ; les plus superbes édifices s'élevoient sur les dessins des plus savans architectes ; les pinceaux de Polygnote, de Parrhasius & de Zeuxis, les ciseaux de Phidias & d'Alcamene décoroient à l'envi les temples, les portiques & les places publiques. Tous ces grands hommes, tous ceux qui floriſſoient dans d'autres cantons de la Grece, se produisoient dans des éleves dignes de les remplacer ; & il étoit aisé de voir que le siecle le plus corrompu seroit bientôt le plus éclairé des siecles.

Ainsi, pendant que les différens peuples de cette contrée étoient menacés de perdre l'empire des mers & de la terre, une classe paisible de citoyens travailloit à lui assurer pour jamais l'empire de l'esprit : ils construisoient en l'honneur de leur nation, un temple dont les fondemens avoient été posés dans le siecle antérieur, & qui devoit résister à l'effort des siecles suivans. Les

ſciences s'annonçoient tous les jours par de nouvelles lumieres, & les arts par de nouveaux progrès : la poéſie n'augmentoit pas ſon éclat ; mais en le conſervant, elle l'employoit par préférence, à orner la tragédie & la comédie portées tout-à-coup à leur perfection : l'hiſtoire, aſſujettie aux loix de la critique, rejettoit le merveilleux, diſcutoit les faits (1), & devenoit une leçon puiſſante que le paſſé donnoit à l'avenir. A meſure que l'édifice s'élevoit, on voyoit au loin des champs à défricher, d'autres qui attendoient une meilleure culture. Les regles de la logique & de la rhétorique, les abſtractions de la métaphyſique, les maximes de la morale furent développées dans des ouvrages qui réuniſſoient à la régularité des plans, la juſteſſe des idées, & l'élégance du ſtyle.

La Grece dut en partie ces avantages à l'influence de la philoſophie, qui ſortit de l'obſcurité, après les victoires remportées ſur les Perſes. Zénon y parut, & les Athéniens s'exercerent aux ſubtilités de l'école d'Elée. Anaxagore leur apporta les lumieres de celle de Thalès ; & quelques-uns furent perſuadés que les éclipſes, les monſtres & les divers écarts de la nature ne devoient plus être mis au rang des prodiges ; mais ils étoient obligés de ſe le dire en confi-

(1) Thucyd. lib. 1, cap. 20 & 21

dence (1); car le peuple, accoutumé à regarder certains phénomenes comme des avertiſſemens du ciel, ſéviſſoit contre les philoſophes qui vouloient lui ôter des mains cette branche de ſuperſtition. Perſécutés, bannis, ils apprirent que la vérité, pour être admiſe parmi les hommes, ne doit pas ſe préſenter à viſage découvert, mais ſe gliſſer furtivement à la ſuite de l'erreur.

Les arts ne trouvant point de préjugés populaires à combattre, prirent tout-à-coup leur eſſor. Le temple de Jupiter, commencé ſous Piſiſtrate, celui de Théſée, conſtruit ſous Cimon, offroit aux architectes des modeles à ſuivre; mais les tableaux & les ſtatues qui exiſtoient, ne préſentoient aux peintres & aux ſculpteurs, que des eſſais à perfectionner.

Quelques années avant la guerre du Péloponeſe, Panénus, frere de Phidias, peignit dans un portique d'Athenes, la bataille de Marathon; & la ſurpriſe des ſpectateurs fut extrême, lorſqu'ils crurent reconnoître dans ces tableaux les chefs des deux armées (2). Il ſurpaſſa ceux qui l'avoient devancé, & fut preſque dans l'inſtant même ſurpaſſé par Polygnote de Thaſos, Apollodore d'Athenes, Zeuxis d'Héraclée, & Parrhaſius d'Epheſe.

(1) Plut. in Per. t. 1, p. 154. Id. in Nic. p. 538.

(2) Plin. lib. 35, cap. 8, tom. 2, p. 690. Pauſan. lib. 5, cap. 11, p. 402.

Polygnote fut le premier qui varia les mouvemens du viſage, & s'écarta de la maniere ſeche & ſervile de ſes prédéceſſeurs (1); le premier encore qui embellit les figures de femmes, & les revêtit de robes brillantes & légeres. Ses perſonnages portent l'empreinte de la beauté morale, dont l'idée étoit profondément gravée dans ſon ame (2). On ne doit pas le blâmer de n'avoir pas aſſez diverſifié le ton de ſa couleur (3): c'étoit le défaut de l'art qui ne faiſoit, pour ainſi dire, que de naître.

Apollodore eut pour cette partie les reſſources qui manquerent à Polygnote: il fit un heureux mélange des ombres & des lumieres. Zeuxis auſſitôt perfectionna cette découverte; & Apollodore voulant conſtater ſa gloire, releva celle de ſon rival: il dit dans une piece de poéſie qu'il publia: « J'avois trouvé pour la diſtribu-» tion des ombres, des ſecrets inconnus » juſqu'à nous; on me les a ravis. L'art » eſt entre les mains de Zeuxis (4). »

---

(1) Plin. lib. 35, cap. 9. Mém. de l'acad. de bell. let. tome 35, page 194 & 271.

(2) Ariſt. de rep. lib. 8, cap. 5, tome 2, page 455. Id. de poet. cap. 2, tome 2, page 653.

(3) Quintil. lib. 12, cap. 10, page 743.

(4) Plut. de glor. Athen. tome 2, page 346. Plin. lib. 35, cap. 9, page 691. Mém. de l'acad. des bell. lett. tome 25, page 195.

Ce

Ce dernier étudioit la nature (1), avec le même ſoin qu'il terminoit ſes ouvrages (2) : ils étincellent de beautés ; dans ſon tableau de Pénélope, il ſemble avoir peint les mœurs & le caractere de cette princeſſe (3) ; mais en général, il a moins réuſſi dans cette partie, que Polygnote (4).

Zeuxis accéléra les progrès de l'art, par la beauté de ſon coloris ; Parrhaſius ſon émule, par la pureté du trait, & la correction du deſſin (5) : il poſſéda la ſcience des propoſitions. Celles qu'il donna aux dieux & aux héros, parurent ſi convenables, que les artiſtes n'héſiterent pas à les adopter, & lui décernerent le nom de légiſlateur (6). D'autres titres dûrent exciter leur admiration. Il fit voir pour la premiere fois, des airs de tête très-piquans, des bouches embellies par les graces, & des cheveux traités avec légereté (7).

---

(1) Cicer. de invent. lib. 2, cap. 1, t. 1, p. 75. Dioniſ. Halic. vet. ſcrip. cenſ. cap. 1, t. 5, p. 417. Plin ibid.

(2) Plut. in Per. t. 1, p. 159.

(3) Plin. lib. 35, cap. 9, p. 691.

(4) Ariſtot de poet. cap. 6, t. 2, p. 657.

(5) Quintil. lib. 12, cap. 10, p. 744. Plin ibid.

(6) Quintil. ibid.

(7) Plin. ibid. Mém. de l'acad. t. 19, p. 266, t. 25, p. 163.

A ces deux artiſtes ſuccéderent Timanthe, dont les ouvrages faiſant plus entendre qu'ils n'expriment, décelent le grand artiſte, & encore plus l'homme d'eſprit (1); Pamphile, qui s'acquit tant d'autorité par ſon mérite, qu'il fit établir dans pluſieurs villes de la Grece, des écoles de deſſin, interdites aux eſclaves (2); Euphranor, qui toujours égal à lui-même, ſe diſtingua dans toutes les parties de la peinture (3). J'ai connu quelques-uns de ces artiſtes, & j'ai appris depuis, qu'un éleve que j'avois vu chez Pamphile, & qui ſe nomme Apelle, les avoit tous ſurpaſſés.

Les ſuccès de la ſculpture ne furent pas moins ſurprenans que ceux de la peinture. Il ſuffit pour le prouver, de citer en particulier les noms de Phidias, de Polyclete, d'Alcamene, de Scopas, de Praxitele. Le premier vivoit du temps de Périclès. J'ai eu des liaiſons avec le dernier. Ainſi dans l'eſpace de moins d'un ſiecle, cet art eſt parvenu à un tel dégré d'excellence, que les ſculpteurs anciens auroient maintenant à rougir de leurs productions & de leur célébrité (4).

Si à ces diverſes générations de talens,

(1) Plin. ibid. p. 694.
(2) Plin. lib. 35, cap. 9, p. 694.
(3) Id. ibid. cap. 11, p. 703.
(4) Plat. in Hipp. maj. t. 3, p. 282.

nous ajoutons celles qui les précéderent, en remontant depuis Périclès juſqu'à Thalés, le plus ancien des philoſophes de la Grece, nous trouverons que l'eſprit humain à plus acquis dans l'eſpace d'environ 200 ans, que dans la longue ſuite des ſiecles antérieurs. Quelle main puiſſante lui imprima tout-à coup, & lui a conſervé juſqu'à nos jours un mouvement ſi fécond & ſi rapide.

Je penſe que de temps en temps, peut-être même à chaque génération, la nature répand ſur la terre un certain nombre de talens qui reſtent enſevelis, lorſque rien ne contribue à les développer, & qui s'éveillent comme d'un profond ſommeil, lorſque l'un d'entre eux ouvre, par haſard, une nouvelle carriere. Ceux qui s'y précipitent les premiers, ſe partagent pour ainſi dire, les provinces de ce nouvel empire : leurs ſucceſſeurs ont le mérite de les cultiver, & de leur donner des loix. Mais il eſt un terme aux lumieres de l'eſprit, comme il en eſt un aux entrepriſes des conquérans & des voyageurs. Les plus grandes découvertes immortaliſent ceux qui les ont faites, & ceux qui les ont perfectionnées. Dans la ſuite, les hommes de génie n'ayant plus les mêmes reſſources, n'ont plus les mêmes ſuccès, & ſont preſque relégués dans la claſſe des hommes ordinaires.

A cette cauſe générale, il faut en joindre pluſieurs particulieres. Au commencement de la grande révolution dont je parle, le philoſophe Phérécyde de Scyros, les hiſtoriens Cadmus & Hécatée de Milet, introduiſirent dans leurs écrits l'uſage de la proſe (1), plus propre que celui de la poéſie au commerce des idées. Vers le même tems, Thalès, Pythagore & d'autres Grecs rapporterent d'Egypte & de quelques régions orientales, des connoiſſances qu'ils tranſmirent à leurs diſciples. Pendant qu'elles germoient en ſilence dans des écoles établies en Sicile, en Italie, & ſur les côtes de l'Aſie, tout concouroit au développement des arts.

Ceux qui dépendent de l'imagination, ſont ſpécialement deſtinés parmi les Grecs, à l'embelliſſement des fêtes & des temples; ils le ſont encore à célébrer les exploirs des nations, & les noms des vainqueurs aux jeux ſolemnels de la Grece. Diſpenſateurs de la gloire qu'ils partagent, ils trouverent dans les années qui ſuivirent la guerre des Perſes, plus d'occaſions de s'exercer qu'auparavant.

La Grece, après avoir joui pendant quelque temps d'une proſpérité qui aug-

(1) Plin. lib. 5, cap. 29, t. 1, p. 278. lib. 7, p. 417. Strab. lib. 1, p. 18. Suid. in Pherecyd.

menta ſa puiſſance (1), fut livrée à des diſſentions qui donnerent une activité ſurprenante à tous les eſprits. On vit à-la-fois ſe multiplier dans ſon ſein les guerres & les victoires, les richeſſes & le faſte, les artiſtes & les monumens : les fêtes devinrent plus brillantes, les ſpectacles plus communs ; les temples ſe couvrirent de peintures ; les environs de Delphes & d'Olympie, de ſtatues. Au moindre ſuccès, la piété, ou plutôt la vanité nationale payoit un tribut à l'induſtrie, excitée d'ailleurs par une inſtitution qui tournoit à l'avantage des arts. Falloit-il décorer une place, un édifice public ? pluſieurs artiſtes traitoient le même ſujet : ils expoſoient leurs ouvrages ou leurs plans ; & la préférence étoit accordée à celui qui réuniſſoit en plus grand nombre les ſuffrages du public (2). Des concours plus ſolemnels en faveur de la peinture & de la muſique, furent établis à Delphes, à Corinthe, à Athenes & en d'autres lieux. Les villes de la Grece qui n'avoient connu que la rivalité des armes, connurent celle des talens : la plupart prirent une nouvelle face, à l'exemple d'Athenes qui les ſurpaſſa toutes en magnificence.

(1) Diod. Sic. lib. 12, p. 72.
(2) Plin. lib. 36, cap. 5, t. 2, p. 725.

Périclès, voulant occuper un peuple (1) redoutable à ſes chefs dans les loiſirs de la paix, réſolut de conſacrer à l'embelliſſement de la ville une grande partie des contributions que fourniſſoient les alliés pour ſoutenir la guerre contre les Perſes, & qu'on avoit tenues juſqu'alors en réſerve dans la citadelle. Il repréſenta qu'en faiſant circuler ces richeſſes, elles procureroient à la nation l'abondance dans le moment, & une gloire immortelle pour l'avenir (2). Auſſitôt les manufactures, les ateliers, les places publiques ſe remplirent d'une infinité d'ouvriers & de manœuvres, dont les travaux étoient dirigés par des artiſtes intelligens, d'après les deſſins de Phidias. Ces ouvrages qu'une grande puiſſance n'auroit oſé entreprendre, & dont l'exécution ſembloit exiger un long eſpace de temps, furent achevés par une petite république, dans l'eſpace de quelques années, ſous l'adminiſtration d'un ſeul homme, ſans qu'une ſi étonnante diligence nuisît à leur élégance ou à leur ſolidité. Ils coûterent environ trois mille talens (3)*.

Pendant qu'on y travailloit, les ennemis de Périclès lui reprocherent de diſſiper

(1) Plut. in Per. t. 1, p. 158.
(2) Plut. in Per. t. 1, p. 159.
(3) Thucyd. lib. 2, cap. 13.
* Voyez la note VIII, à la fin du volume.

les finances de l'état. « Penſez-vous, dit-il » un jour à l'aſſemblée générale, que la » dépenſe ſoit trop forte » ? Beaucoup trop, répondit-on. » Eh bien, reprit-il, elle » roulera toute entiere ſur mon compte : » & j'inſcrirai mon nom ſur ſes monu- » mens «. Non, non, s'écria le peuple : » qu'ils ſoient conſtruits aux dépens du » tréſor ; & n'épargnez rien pour les » achever. (1) ».

Le goût des arts commençoit à s'introduire parmi un petit nombre de citoyens ; celui des tableaux & de ſtatues, chez les gens riches. La multitude éblouie juge de la force d'un état, par la magnificence qu'il étale. De là cette conſidération pour les artiſtes qui ſe diſtinguoient par d'heureuſes hardieſſes. On en vit qui travaillerent gratuitement pour la république ; & on leur décerna des honneurs (2) ; d'autres qui s'enrichirent ; ſoit en formant de éleves (3) ; ſoit en exigeant un tribut de ceux qui venoient dans leur atelier admirer les chefs-d'œuvres ſortis de leurs mains (4). Quelques-uns enorgueillis de l'approbation

(1) Plut. in Per. t. 1, p. 160.
(2) Plin. lib. 35, cap. 9, p. 691. Suid. & Harpocr. in Polygn.
(3) Plin. ibid. p. 694.
(4) Ælian. var. hiſt. lib. 4, cap. 11.

générale, trouverent une récompenſe plus flatteuſe encore dans le ſentiment de leur ſupériorité, & dans l'hommage qu'ils rendoient eux-mêmes à leurs talens : ils ne rougiſſoient pas d'inſcrire ſur leurs tableaux: » Il ſera plus aiſé de le cenſurer, que de » l'imiter (1) ». Zeuxis parvint à une ſi grande opulence, que ſur la fin de ſes jours, il faiſoit préſent de ſes tableaux, ſous prétexte que perſonne n'étoit en état de les payer (2). Parrhaſius avoit une telle opinion de lui même, qu'il ſe donnoit une origine céleſte (3). A l'ivreſſe de leur orgueil ſe joignoit celle de l'admiration publique.

Quoique les lettres aient été cultivées de meilleure heure, & avec plus de ſuccès que les arts, on peut avancer qu'à l'exception de la poéſie, elles ont reçu moins d'encouragement parmi les Grecs. Ils ont montré de l'eſtime pour l'éloquence & pour l'hiſtoire, parce que la premiere eſt néceſſaire à la diſcuſſion de leurs intérêts, & la ſeconde à leur vanité : mais les autres branches de la littérature doivent leur accroiſſement plutôt à la vigueur du ſol, qu'à la protection du gouvernement. On

(1) Plin. ibid. cap. 9, p. 691. Plut. de glor. Athen. t. 2, p. 346.
(2) Plin. ibid.
(3) Id. ibid. p. 694.

trouve en plusieurs villes des écoles d'athletes, entretenues aux dépens du public ; nulle part des établissemens durables pour les exercices de l'esprit. Ce n'est que depuis quelque temps, que l'étude de l'arithmétique & de la géométrie fait partie de l'éducation, & que l'on commence à n'être plus effarouché des notions de la physique. Sous Périclès, les recherches philosophiques furent séverement proscrites par les Athéniens (1) ; & tandis que les devins étoient quelquefois entretenus avec distinction dans le Prytanée (2), les philosophes osoient à peine confier leurs dogmes à des disciples fidelles : ils n'étoient pas mieux accueillis chez les autres peuples. Partout, objets de haine ou de mépris, ils n'échappoient aux fureurs du fanatisme, qu'en tenant la vérité captive, & à celles de l'envie, que par une pauvreté volontaire ou forcée. Plus tolérés aujourd'hui, ils sont encore surveillés de si près, qu'à la moindre licence la philosophie éprouveroit les mêmes outrages qu'autrefois.

On peut conclure de ces réflexions, 1°. que les Grecs ont toujours plus honoré les talens qui servent à leur plaisirs, que ceux qui contribuent à leur instruction ;

(1) Plut. in Per. t. 1, p. 169.
(2) Schol. Aristoph. in nub. v. 338.

2°. que les cauſes phyſiques ont plus influé que les morales ; au progrés des lettres : les morales, plus que les phyſiques, à celui des arts ; 3°. que les Athéniens ne ſont pas fondés à s'attribuer l'origine, ou du moins la perfection des arts & des ſciences (1). Vainement ſe flattent-ils d'ouvrir aux nations les routes brillantes de l'immortalité (2); la nature ne paroît pas les avoir diſtingués des autres Grecs, dans la diſtribution de ſes faveurs. Ils ont créé le genre dramatique ; ils ont eu de célébres orateurs, deux ou trois hiſtoriens, un très petit nombre de peintres, de ſculpteurs & d'architectes habiles : mais, dans preſque tous les genres, le reſte de la Grece peut leur oppoſer une foule de noms illuſtres. Je ne ſais même ſi le climat de l'Attique eſt auſſi favorable aux productions de l'eſprit, que ceux de l'Ionie & de la Sicile.

Athenes eſt moins le berceau, que le ſéjour des talens. Ses richeſſes la mettent en état de les employer, & ſes lumieres de les apprécier : l'éclat de ſes fêtes, la douceur de ſes loix, le nombre & le caractere facile de ſes habitans ſuffiroient pour fixer dans ſon enceinte des hommes avides

(1) Iſocr. paneg. t. 1, p. 138.
(2) Athen. Deipnoſ. lib. 6, cap. 13, p. 250.

de gloire, & auxquels il faut un théâtre, des rivaux & des juges.

Périclès ſe les attachoit par la ſupériorité de ſon crédit ; Aſpaſie, par les charmes de ſa converſation ; l'un & l'autre, par une eſtime éclairée. On ne pouvoit comparer Aſpaſie qu'à elle-même. Les Grecs furent encore moins étonnés de ſa beauté, que de ſon éloquence, que de la profondeur & des agrémens de ſon eſprit. Socrate, Alcibiade, les gens de lettres & les artiſtes les plus renommés, les Athéniens & les Athéniennes les plus aimables s'aſſembloient auprès de cette femme ſinguliere, qui s'attiroit tous leurs regards, & parloit toutes leurs langues.

Cette ſociété fut le modele de celles qui ſe ſont formées depuis. L'amour des lettres, des arts & des plaiſirs, qui rapproche les hommes & confond les états, fit ſentir le mérite du choix dans les expreſſions & dans les manieres. Ceux qui avoient reçu de la nature le don de plaire, voulurent plaire en effet ; & le déſir ajouta de nouvelles graces au talent. Bientôt on diſtingua le ton de la bonne compagnie. Comme il eſt fondé en partie ſur des convenances arbitraires, & qu'il ſuppoſe de la fineſſe & de la tranquillité dans l'eſprit, il fut long-temps à s'épurer, & ne put jamais pénétrer dans toutes les conditions. Enfin, la politeſſe qui ne fut d'abord

que l'expreſſion de l'eſtime, le devint inſenſiblement de la diſſimulation. On eut ſoin de prodiguer aux autres des attentions, pour en obtenir de plus fortes, & de reſpecter leur amour propre, pour n'être pas inquiété dans le ſien.

Fin de l'Introduction & du 1er. volume.

NOTE Ire.

Sur les Dialectes dont Homere a fait uſage. Pag. 76.

HOMERE emploie ſouvent les divers dialectes de la Grece. On lui en a fait un crime. C'eſt, diſoit-on, comme ſi un de nos écrivains mettoit à contribution le Languedocien, le Picard, & d'autres idiomes particuliers. Le reproche paroît bien fondé. Mais, comment imaginer qu'avec l'eſprit le plus facile & le plus fécond, Homere ſe permettant des licences que n'oſeroit prendre le moindre des poëtes, eût oſé ſe former pour conſtruire ſes vers, une langue bizarre, & capable de révolter non-ſeulement la poſtérité, mais ſon ſiecle même, quelque ignorant qu'on le ſuppoſe? Il eſt donc plus naturel de penſer qu'il s'eſt ſervi de la langue vulgaire de ſon temps.

Chez les anciens peuples de la Grece, les mêmes lettres firent d'abord entendre de ſons plus ou moins âpres, plus ou moins ouverts; les mêmes mots eurent pluſieurs terminaiſons, & ſe modifierent de pluſieurs manieres. C'étoit des irrégularités, ſans doute, mais aſſez ordinaires dans l'enfance des langues, & qu'avoient pu maintenir pendant plus long temps parmi les Grecs, les fréquentes émigrations des peuples. Quand ces peuplades ſe furent irrévocablement fixées, certaines façons de parler devinrent particulieres en certains cantons; & ce fut alors qu'on diviſa la langue en des dialectes qui eux-mêmes étoient

ſuſceptibles de ſoudiviſions. Les variations fréquentes que ſubiſſent les mots dans les plus anciens monumens de notre langue, nous font préſumer que la même choſe eſt arrivée dans la langue Grecque.

A cette raiſon générale, il faut en ajouter une qui eſt rélative aux pays où Homere écrivoit. La colonie Ionienne, qui, deux ſiecles avant ce poëte, alla s'établir ſur les côtes de l'Aſie mineure, ſous la conduite de Nélée, fils de Codrus, étoit compoſée en grande partie des Ioniens du Péloponeſe; mais il s'y joignit auſſi des habitans de Thebes, de la Phocide & de quelques autres pays de la Grece (1).

Je penſe que de leurs idiomes mêlés entre eux & avec ceux des Eoliens & d'autres colonies Grecques, voiſines de l'Ionie, ſe forma la langue dont Homere ſe ſervit. Mais, dans la ſuite, par les mouvemens progreſſifs qu'éprouvent toutes les langues, quelques dialectes furent circonſcrits en certaines villes, prirent des caracteres plus diſtincts, & conſerverent néanmoins des variétés qui atteſtoient l'ancienne confuſion. En effet, Hérodote, poſtérieur à Homere de 400 ans (2), reconnoît quatre ſoudiviſions dans le dialecte qu'on parloit en Ionie (3).

---

(1) Pauſan. lib. 7, cap. 3, pag. 528.
(2) Herodot. lib. 2, cap. 53.
(3) Id. lib. 1, cap. 142.

NOTE IIe.

Sur Épiménide. Pag. 97.

TOUT ce qui regarde Épiménide, eſt plein d'obſcurités. Quelques auteurs anciens le font venir à Athenes vers l'an 600 avant Jeſus Chriſt. Platon eſt le ſeul qui fixe la date de ce voyage à l'an 500 avant la même ere (1). Cette difficulté a tourmenté les critiques modernes. On a dit que le texte de Platon étoit altéré ; & il paroît qu'il ne l'eſt pas. On a dit qu'il falloit admettre deux Épiménides ; & cette ſuppoſition eſt ſans vraiſemblance. Enfin, d'après quelques anciens auteurs qui donnent à Épiménide 154, 157, & même 299 années de vie, on n'a pas craint de dire qu'il avoit fait deux voyage à Athenes, l'un à l'âge de 40 ans, l'autre à l'âge de 150 (2). Il eſt abſolument poſſible que ce double voyage ait eu lieu ; mais il l'eſt encore plus que Platon ſe ſoit trompé. Au reſte, on peut voir Fabricius (3).

(1) Plat. de leg. lib. 1. t. 2, p. 642.
(2) Corſin. faſt. Att. t. 3, p. 72.
(3) Fabric. bibl. Græc. t. 1, p. 36 & 502. Brucker. hiſtor. crit. philoſ. t. 1, p. 419.

NOTE IIIe.

Sur le pouvoir des Peres à Athenes. Pag. 113.

QUAND on voit Solon ôter aux peres le pouvoir de vendre leurs enfans, comme ils faiſoient auparavant, on a de la peine à ſe perſuader qu'il leur ait attribué celui de leur donner la mort, comme l'ont avancé d'anciens écrivains, poſtérieurs à ce légiſlateur (1). J'aime mieux m'en rapporter au témoignage de Denys d'Halicarnaſſe, qui, dans ſes Antiquités Romaines (2), obſerve que, ſuivant les loix de Solon, de Pittacus & de Charondas, les Grecs ne permettoient aux peres que de déshériter leurs enfans, ou de les chaſſer de leurs maiſons, ſans qu'ils puſſent leur infliger des peines plus graves. Si dans la ſuite les Grecs ont donné plus d'extenſion au pouvoir paternel, il eſt à préſumer qu'ils en ont puiſé l'idée dans les loix Romaines.

(1) Sext. Empir. Pyrrhon. hypot. lib. 3, c. 24, p. 180. Heliod. Æthiop. lib. 1, p. 24. Vid. Meurſ. Them Attic. lib. 1, cap. 2.

(2) Dionyſ. Halic. lib. 2, cap. 26, p. 291.

NOTE IVe.

Sur la chanſon d'Harmodius & d'Ariſtogiton. Pag. 139.

Athénée (1) a rapporté une des chanſons compoſées en l'honneur d'Harmodius & d'Ariſtogiton ; & M. de la Nauze (2) l'a traduite de cette maniere :

» Je porterai mon épée couverte de feuilles » de myrte, comme firent Harmodius & Ariſto- » giton, quand ils tuerent le tyran, & qu'ils » établirent dans Athenes l'égalité des loix.

» Cher Harmodius, vous n'êtes point encore » mort : on dit que vous êtes dans les îles des » bienheureux, où ſont Achille aux pieds lé- » gers, & Diomede, ce vaillant fils de Tydée.

» Je porterai mon épée couverte de feuilles » de myrte, comme firent Harmodius & Ariſ- » togiton, lorſqu'ils tuerent le tyran Hippar- » que, dans le temps des Panathénées.

» Que votre gloire ſoit éternelle, cher Har- » modius, cher Ariſtogiton, parce que vous » avez tué le tyran, & établi dans Athenes l'é- » galité des loix ».

[1] Athen. lib. 15, cap. 15, p. 695.
[2] Mém. de l'Acad. des bell. lett. t. 9, p. 337.

NOTE Ve.

Sur les tréſors des rois de Perſe. Pag. 157.

ON voit, par ce qui eſt dit dans le texte, pourquoi Alexandre trouva de ſi grandes ſommes accumulées dans les tréſors de Perſépolis, de Suze, de Paſagarda, &c. (1). Je ne ſais pourtant s'il faut s'en rapporter à Juſtin, lorſqu'il dit (2) qu'après la conquête de la Perſe, Alexandre tiroit tous les ans de ſes nouveaux ſujets, 300,000 talens, ce qui ſeroit environ 1620 millions de notre monnoie.

NOTE VIe.

Sur les ponts de bateaux conſtruits ſur l'Helleſpont, par ordre de Xerxès. Pag. 185.

CEs deux ponts commençoient à Abydos, & ſe terminoient un peu au-deſſous de Seſtus. On a reconnu dans ces derniers temps, que ce trajet, le plus reſſerré de tout le détroit, n'eſt que d'environ 375 toiſes $\frac{1}{2}$. Les ponts ayant 7 ſtades de longueur, M. d'Anville en a conclu que ces ſtade n'étoient que de 51 toiſes (3).

(1) Arrian. lib. 3, c. 16, p. 128, ibid. c. 18, p. 131. Quint. Curt. lib. 5, cap. 6, Diod. Sic. lib. 17, p. 544. Plut. in Alex. t. 1, p. 686.

(2) Juſtin. lib. 13, cap. 1.

(3) Mém. de l'Acad. des bell. lett. t. 28, p. 334.

NOTE VIIe.

Sur le nombre des troupes grecques que Léonidas commandoit aux Thermopyles. Pag. 200.

JE vais mettre ſous les yeux du lecteur les calculs d'Hérodote, lib. 7, cap. 202; de Pauſanias, lib. 10, cap. 20, pag. 845; de Diodore, lib. 11, pag. 4.

Suivant Hérodote		Suivant Pauſanias.		Suivant Diodore	
Troupes				*Péloponeſe.*	
Spartiates	300	Spartiates	300	Spartiates	300
Tégéates	500	Tégéates	500	Lacédémon	700
Mantinéens	500	Mantinéens	500		
Orchoméniens	120	Orchoméniens	120		
Arcadiens	1000	Arcadiens	1000		
Corinthiens	400	Corinthiens	400		
Phliontiens	200	Phliontiens	200	Autres nations du	
Mycéniens	80	Mycéniens	80	Péloponeſe.	3000
TOTAL	3100	TOTAL	3100	TOTAL	4000
Autres		*Nations*		*de la Grece.*	
Theſpiens	700	Theſpiens	700	Miléſiens	1000
Thébains	400	Thebains	400	Thébains	400
Phocéens	1000	Phocéens	1000	Phocéens	1000
Locriens opontiens		Locriens	6000	Locriens	1000
TOTAL	5200	TOTAL	11200	TOTAL	7400

Ainſi, ſelon Hérodote, les villes du Péloponeſe fournirent 3100 ſoldats; les Theſpiens 700; les

Thébains 400 ; les Phocéens 1000 ; total 5100 ; ſans compter les Locriens-Oponitiens, qui marcherent en corps.

Pauſanias ſuit pour les autres nations le calcul d'Hérodote, & conjecture que les Locriens étoient au nombre de 6000 ; ce qui donne pour le total 11200 hommes.

Suivant Diodore, Léonidas ſe rendit aux Thermopyles à la tête de 4000 hommes, parmi leſquels étoient 300 Spartiates & 700 Lacédémoniens. Il ajoute que ce corps fut bientôt renforcé de 1000 Miléſiens, de 400 Thébains, de 1000 Locriens, & d'un nombre preſque égal de Phocéens ; total 7400 hommes. D'un autre côté, Juſtin (1) & d'autres auteurs, diſent que Léonidas n'avoit que 4000 hommes.

Ces incertitudes diſparoîtroient peut-être, ſi nous avions toutes les inſcriptions qui furent gravées après la bataille, ſur 5 colonnes placées aux Thermopyles (2). Nous avons encore celle du devin Mégiſtias (3), mais elle ne fournit aucune lumiere. On avoit conſacré les autres aux ſoldats des différentes nations. Sur celle des Spartiates, il eſt dit qu'ils étoient 500 ; ſur une autre, on annonce que 4000 ſoldats du Péloponeſe avoient combattu contre 3000,000 de Perſes (4). Celle des Locriens eſt citée par Strabon, qui ne la rapporte point (5). Le nombre

(1) Juſtin. lib. 2, cap. 11.
(2) Strab. lib. 9, p. 429.
(3) Herodot. lib. 7, cap. 228.
(4) Id. ibid.
(5) Strab. ibid.

de leurs ſoldats devoit s'y trouver. Nous n'avons pas la derniere, qui ſans doute, étoit pour les Theſpiens ; car elle ne pouvoit regarder ni les Phocéens qui ne combattirent pas, ni les Thébains qui s'étoient rangés du parti de Xerxès, lorſqu'on dreſſa ces monumens.

Voici maintenant quelques réflexions pour concilier les calculs précédens :

1°. Il eſt clair que Juſtin s'en eſt rapporté uniquement à l'inſcription dreſſée en l'honneur des peuples du Péloponeſe, lorſqu'il n'a donné que 4000 hommes à Léonidas. 2°. Hérodote ne fixe pas le nombre des Locriens. Ce n'eſt que par une légere conjecture, que Pauſanias le porte à 6000. On peut lui oppoſer d'abord Strabon, qui dit poſitivement (1) que Léonidas n'avoit reçu des peuples voiſins qu'une petite quantité de ſoldats ; enſuite Diodore de Sicile, qui, dans ſon calcul, n'admet que 1000 Locriens. 3°. Dans l'énumération de ces troupes, Diodore a omis les Theſpiens (2), quoiqu'il en faſſe mention dans le cours de ſa narration (3). Au lieu des Theſpiens, il a compté 1000 Miléſiens. On ne connoît dans le continent de la Grece, aucun peuple qui ait porté ce nom. Paulmier (4) a penſé qu'il falloit ſubſtituer le nom de Maliens à celui de Miléſiens. Ces Maliens s'étoient d'abord ſoumis à Xerxès (5) ; & comme on ſeroit étonné de les voir réunis

(1) Strab. lib. 9, p. 429.
(2) Diod. lib. 11, p. 5.
(3) Id. ibid. p. 8.
(4) Palmer. exercit. p. 106.
(5) Diod. lib. 11, p. 3.

avec les Grecs, Paulmier ſuppoſe, d'après un paſſage d'Hérodote (1), qu'ils ne ſe déclarerent ouvertement pour les Perſes, qu'après le combat des Thermopyles. Cependant eſt-il à préſumer qu'habitant un pays ouvert, ils euſſent oſé prendre les armes contre une nation puiſſante, à laquelle ils avoient fait ſerment d'obéir ? Il eſt beaucoup plus vraiſemblable que dans l'affaire des Thermopyles, ils ne fournirent des ſecours, ni aux Grecs, ni aux Perſes ; & qu'après le combat, ils joignirent quelques vaiſſeaux à la flotte de ces derniers. De quelque maniere que l'erreur ſe ſoit gliſſée dans le texte de Diodore, je ſuis porté à croire qu'au lieu de 1000 Miléſiens, il faut lire 700 Theſpiens. 4°. Diodore joint 700 Lacédémoniens aux 300 Spartiates, & ſon témoignage eſt clairement confirmé par celui d'Iſocrate (2). Hérodote n'en parle pas, peut-être parce qu'ils ne partirent qu'après Léonidas. Je crois devoir les admettre. Outre l'autorité de Diodore & d'Iſocrate, les Spartiates ne ſortoient guere, ſans être accompagnés d'un corps de Lacédémoniens. De plus, il eſt certain que ceux du Péloponeſe fournirent 4000 hommes : ce nombre étoit clairement exprimé dans l'inſcription placée ſur leur tombeau : & cependant Hérodote n'en compte que 3100, parce qu'il n'a pas cru devoir faire mention des 700 Lacédémoniens, qui ſuivant les apparences, vinrent joindre Léonidas aux Thermopyles.

D'après ces remarques, donnons un réſultat.

(1) Lib. 8, cap. 66.
(2) Iſocr in paneg. t. 1, p. 164 ; & in Archid. t. 2, p. 62.

Hérodote porte le nombre des combattans à 5200. Ajoutons d'une part 700 Lacédémoniens, & de l'autre, les Locriens dont il n'a pas ſpécifié le nombre, & que Diodore ne fait monter qu'à 1000, nous aurons 6900 hommes.

Pauſanias compte 11200 hommes. Ajoutons les 700 Lacédémoniens qu'il a omis, à l'exemple d'Hérodote, & nous aurons 11900 hommes. Réduiſons avec Diodore les 6000 Locriens à 1000, & nous aurons pour le total 6900 hommes.

Le calcul de Diodore nous donne 7400 hommes. Si nous changeons les 1000 Miléſiens en 700 Theſpiens, nous aurons 7100 hommes : ainſi, on peut dire en général que Léonidas avoit avec lui environ 7000 hommes.

Il paroît par Hérodote (1), que les Spartiates étoient, ſuivant l'uſage accompagnés d'hilotes. Les anciens auteurs ne les ont pas compris dans leurs calculs ; peut être ne paſſoient-ils par le nombre de 300.

Quand Léonidas apprit qu'il alloit être tourné, il renvoya la plus grande partie de ſes troupes ; il ne garda que les Spartiates, les Theſpiens & les Thébains ; ce qui faiſoit un fonds de 1400 hommes : mais la plupart avoient péri dans les premieres attaques : & ſi nous en croyons Diodore (2), Léonidas n'avoit plus que 500 ſoldats, quand il prit le parti d'attaquer le camp des Perſes.

(1) Herodot. lib. 7, cap. 229, & lib. 8, cap. 25.
(2) Diod. lib. 11, p 8 & 9.

NOTE VIIIe.

Sur ce que coûterent les monumens conſtruits par ordre de Périclès. Pag. 366.

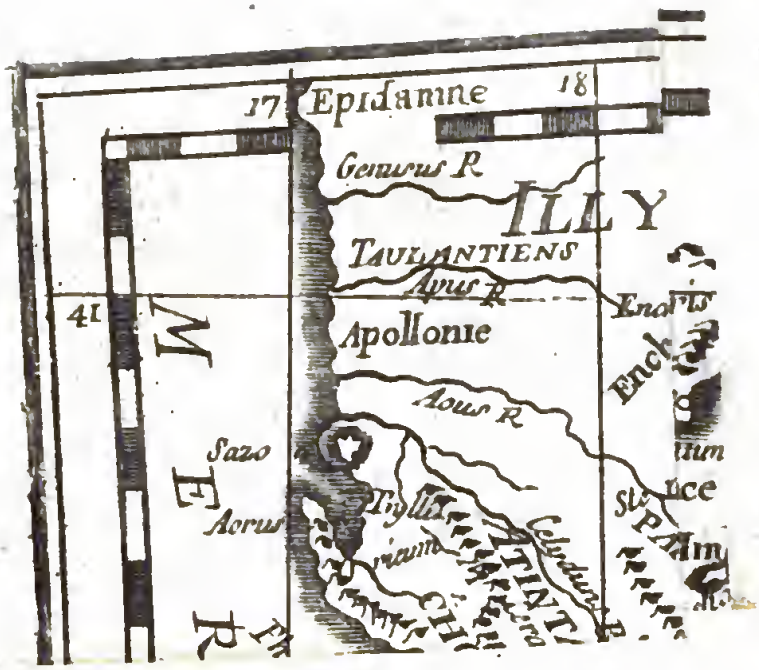
THUCYDIDE (1) fait entendre qu'ils avoient coûté 3700 talens, & comprend dans ſon calcul, non-ſeulement la dépenſe des propylées & des autres édifices conſtruits par ordre de Périclès, mais encore celle du ſiége de Potidée. Ce ſiége, dit-il ailleurs (2), coûta 2000 talens; il n'en reſteroit donc que 1700 pour les ouvrages ordonnés par Périclès: or, un auteur ancien (3) rapporte que les propylées ſeuls coûterent 2012 talens.

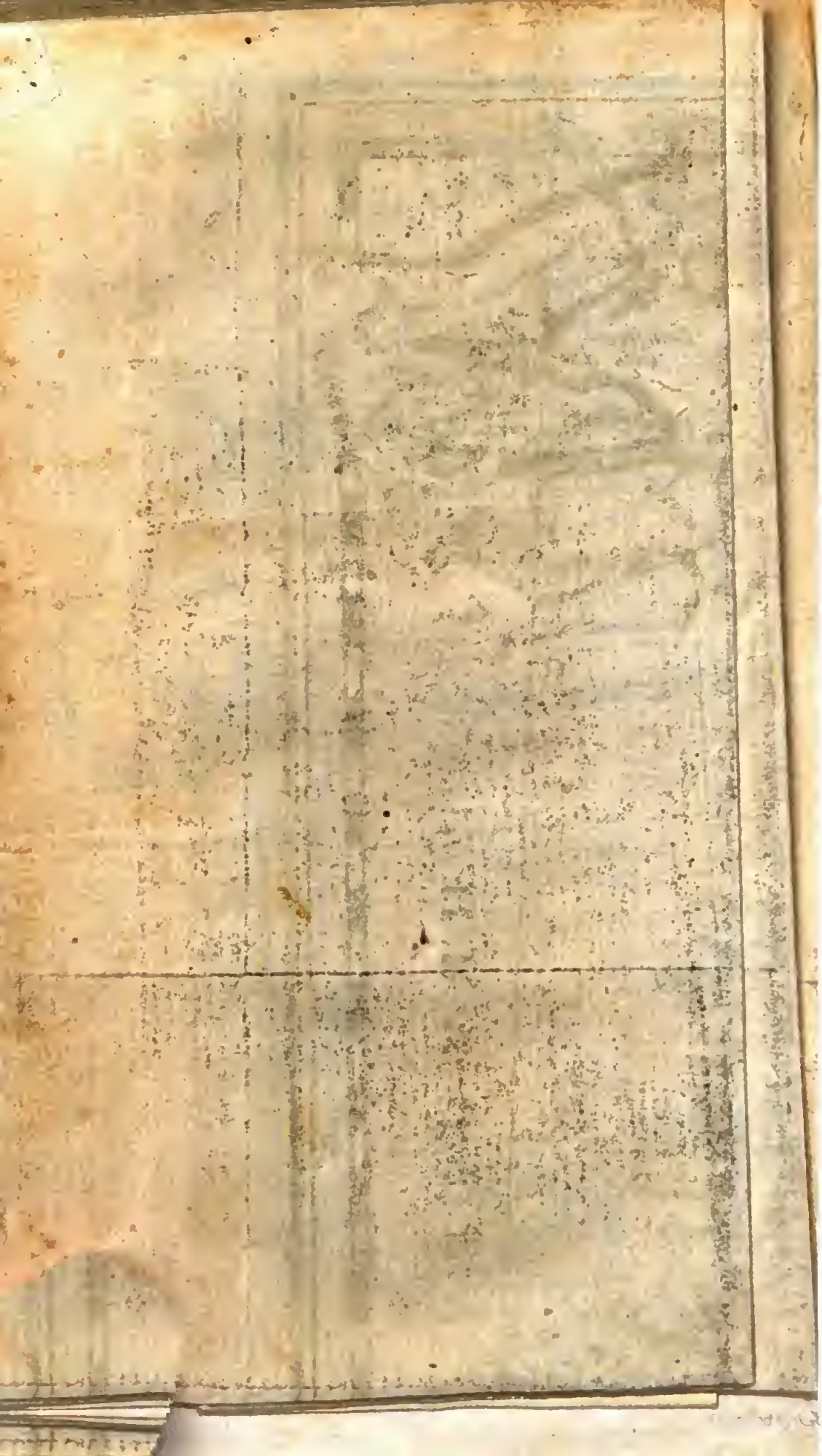
Pour réſoudre cette difficulté, obſervons que Thucydide ne nous a donné l'état des finances d'Athenes, que pour le moment précis où la guerre du Péloponeſe fut réſolue; qu'à cette époque le ſiége de Potidée commençoit à peine; qu'il dura deux ans, & que l'hiſtorien, dans le premier paſſage, n'a parlé que des premieres dépenſes de ce ſiege. En ſuppoſant qu'elles ſe montaſſent alors à 700 talens, nous deſtinerons les autres 3000 aux ouvrages dont Périclès embellit la ville. 3000 talens à 5400 l. chaque talent, font de notre monnoie 16,200,000 liv. mais comme du temps de Périclès, le talent pouvoit valoir 300 l. de plus, nous aurons 17,100,000 l.

(1) Thucyd. lib. 2, cap. 13.
(2) Id. ibid cap 70.
(3) Heliod. ap. Harpocr. & Suid. in πρωπύλ.

FIN DES NOTES.

88765


17
Epidamne
18
Genusus R.
ILLY
TAULANTIENS
Apollonie
41
Sazo
Aous R.
Aous R.
Celidnus R.



BIBL